BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA O S
SCAFFALE 21
PLUTEO VI
N.° CATENA 12
V. 1. 21. VI. 16

Digitized by Google

THÉATRE ESPAGNOL

LES COMÉDIES

DE

DON LEANDRO FERNANDEZ

DE MORATIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS D'UNE MANIÈRE COMPLÈTE

PAR

ERNEST HOLLANDER

Los progresos de la literatura interesan mucho al poder, á la gloria y á la conservacion de los imperios.

(LA COMEDIA NUEVA, acto II, escena 5.)

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1855.

THÉATRE ESPAGNOL

LES COMÉDIES

DE

DON LEANDRO FERNANDEZ

DE MORATIN

a*

Digitized by Google

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Digitized by Google

35052

THÉATRE ESPAGNOL

LES COMÉDIES

DE

DON LEANDRO FERNANDEZ

DE MORATIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS D'UNE MANIÈRE COMPLÈTE

PAR

ERNEST HOLLANDER.

Los progresos de la literatura interesan mucho al poder, á la gloria y á la conservacion de los imperios.

(LA COMEDIA NUEVA, acto II, escena 5.)

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,

RUE JACOB, 56.

1855.

Digitized by Google

VIE
DE MORATIN.

Don Leandro Fernandez de Moratin, d'une famille noble des Asturies, naquit à Madrid le 10 mars 1760. Son père était le célèbre poëte don Nicolas de Moratin, l'auteur des tragédies de *Hormesinda* et de *Guzman el Bueno*, et l'un des esprits les plus remarquables de l'Espagne du dix-huitième siècle. Ce fut dans ses leçons et dans ses exemples que le jeune Leandro puisa presque toute son éducation morale et littéraire. Il ne pouvait en effet trouver un meilleur guide pour le conduire dans les sentiers difficiles de la poésie et de l'art dramatique.

La nature avait si richement doté Leandro Moratin, que dès l'âge de sept ans il composa ses premiers vers. Dans sa dix-huitième année, il se sentit de force à concourir pour le prix de l'Académie espagnole, et l'accessit fut décerné à son poëme héroïque de *la Prise de Grenade*. Personne ne fut plus étonné de ce succès précoce que Nicolas Moratin. Homme de bon sens avant tout, il avait astreint son fils au choix d'un état, et, comme Benvenuto Cellini, le jeune Leandro maniait à la fois les outils de l'orfévre et la plume du littérateur. Son poëme héroïque avait été fait en cachette, et adressé à l'Académie sous un nom d'emprunt. Mais son père devait à peine goûter ce triomphe. Il mourut en 1780, et

Moratin, pour accomplir un devoir sacré, celui de soutenir l'existence de sa mère, continua bravement à fabriquer des bijoux. Après la mort de la pauvre veuve, il alla vivre chez un de ses oncles, employé dans la joaillerie du roi. Tout en restant bon ouvrier, le jeune poëte poursuivait ses occupations littéraires et gagnait l'amitié de plusieurs humanistes de talent, les Pères Estala et Navarrete [1], des Écoles pies, et le savant don Antonio Melon. Au concours de 1782, il remporta de nouveau l'accessit de l'Académie par sa satire contre les abus qui s'étaient introduits dans la poésie castillane. Son œuvre était intitulée *Leçon poétique*, et elle avait été présentée sous le pseudonyme de don Meliton Fernandez. En somme, pendant tout ce temps, la condition de Moratin fut des plus malheureuses, et explique à elle seule comment, au lieu des accessit, il n'obtenait pas les prix académiques : ses moyens ne lui permettaient point de s'entourer des documents nécessaires, et ses travaux ne réussissaient que par l'étude et par l'inspiration.

Bientôt cependant son mérite se fit jour; et, grâce aux bons offices du poëte Jovellanos, le comte de Cabarrus, qui venait d'être chargé par le gouvernement espagnol d'une mission auprès de la cour de Versailles, promit d'emmener Moratin avec lui en qualité de secrétaire. Don Leandro ne tarda pas à acquérir l'estime de son généreux protecteur. Ce fut sous ses auspices qu'il visita une première fois la France. Il vint à Paris, se

[1] Nous avons conservé, dans cette notice, aux noms propres espagnols leur orthographe pure et simple ; mais, dans la traduction des comédies elles-mêmes, il nous a paru nécessaire, pour l'harmonie de l'ensemble, d'adopter l'accentuation française, qui, sauf l'accent tonique, figure assez exactement la prononciation espagnole.

familiarisa avec la langue de Corneille et de Molière, et les sages conseils de l'illustre poëte italien Goldoni le confirmèrent dans sa vocation.

De retour en Espagne, il parvint, après mille difficultés, à faire représenter sa première comédie, *le Vieillard et la Jeune Fille*, au théâtre *del Principe*, le 22 mai 1790. Environ une année avant l'apparition de cette pièce, il avait publié *la Déroute des pédants*, sorte de pamphlet en prose, dirigé, sans nom d'auteur, contre les mauvais écrivains qui inondaient sa patrie de leurs ridicules ouvrages. Dans cette composition, en apparence légère, Moratin avait pris modèle sur Cervantes; et son plan fut assez semblable à celui du *Voyage au Parnasse*, cet autre chef-d'œuvre de l'auteur du *Don Quichotte*.

Une épître burlesque, envoyée par Moratin au comte de Floridablanca pour solliciter quelque grâce de cour, fut précédée par son ode sur l'avénement de Charles IV.

Le roi lui accorda comme récompense une rente ecclésiastique de trois cents ducats sur l'archevêché de Burgos, et à cette occasion Moratin reçut la tonsure. Trois cents ducats [1], c'était peu pour le tirer de la misère où il gémissait; mais la somme s'augmenta rapidement. Deux amis, don Francisco Bernabeu et don Luis Godoy, le recommandèrent à don Manuel Godoy, frère de ce dernier, et plus tard prince de la Paix. L'intervention de don Manuel valut au poëte un bénéfice de trois mille ducats à Montoro, et une pension de six cents sur la mitre d'Oviedo. *La Comédie nouvelle* fut le

[1] Le simple ducat espagnol est une monnaie imaginaire qui équivaut à onze réaux de veillon. (Le réal de veillon est évalué 26 centimes.)

témoignage de reconnaissance pour tant de faveurs. Cette merveille d'esprit, ce plaidoyer éloquent et vengeur de la vraie littérature contre les monstruosités qui déshonoraient la scène depuis un siècle, sauva le théâtre espagnol d'une ruine imminente.

Moratin aurait pu demeurer tranquillement à Madrid, et y cueillir de nouveaux lauriers; mais il était né voyageur, et cette passion des voyages, si longtemps comprimée par la mauvaise fortune, devint irrésistible lorsqu'il se vit à la tête d'un revenu de 3,900 ducats. Parcourir les principaux pays de l'Europe, visiter les théâtres des peuples étrangers, et dire à ces étrangers, dans un intérêt tout patriotique, « Maintenant vous pouvez venir en Espagne, vous y trouverez enfin des comédies dignes d'être écoutées : » tel fut son projet le plus cher.

La permission du gouvernement obtenue, il partit de la capitale, traversa successivement la France, l'Angleterre, la Flandre, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; s'arrêta dans toutes les grandes villes, et fixa en dernier lieu sa résidence à Bologne. Le journal de cet itinéraire, laissé plus tard à don Manuel Silvela, n'a jamais été imprimé, et c'est une perte pour les lettres et pour l'histoire du temps.

Moratin déplora les excès de la révolution française; il jugea l'Angleterre et les Anglais avec une impartialité froide; mais il resta pénétré d'admiration devant les richesses artistiques et les trésors littéraires de l'Italie. Vers la fin de 1796, il retourna en Espagne, et, après une longue et pénible traversée, il débarqua à Algesiras.

A peine remis des fatigues de la mer, il apprit la nouvelle qu'il venait d'être nommé chef du secrétariat

de l'interprétation des langues, grâce aux efforts de son vieil ami don Antonio Melon.

Une fois installé dans ce poste, il partagea son existence entre ses devoirs de fonctionnaire et ses études chéries. Tous les vrais soutiens des belles-lettres se réunissaient à intervalles déterminés chez don Juan Tineo. Moratin assista souvent à leurs séances, et, par plaisanterie, il appela cette réunion la société des *Acalophiles* (ou des *Amis du Laid*), puisque c'était alors la mauvaise littérature qui s'intitulait la bonne. En 1798, il fit paraître sa traduction de l'*Hamlet* de Shakspeare, avec une critique de la manière de ce géant des poëtes; mais ni la traduction ni la critique ne furent une tentative heureuse.

A cette époque, les grands pouvoirs de la monarchie redoublaient de sollicitude et de bienveillance envers Moratin. Convaincu que l'éminent écrivain était seul en état de réformer le théâtre espagnol, le gouvernement le nomma d'abord membre d'une commission chargée de cette réforme, et voulut même lui conférer le titre de directeur général de tous les théâtres du royaume; mais le poëte déclina ces honneurs. Il était évident, du reste, que les créations de son génie feraient beaucoup plus pour la scène espagnole que toutes les mesures qu'il pourrait inventer.

En 1803, il donna son *Baron*; en 1804, *la Fausse Dévote* (*la Mojigata*); en 1806, *le Oui des Jeunes Filles*.

Ces trois comédies, et surtout les deux dernières, mirent le comble à la gloire du poëte, en même temps qu'elles excitèrent autour de son nom l'envie et toutes ses fureurs. Après avoir vainement essayé d'arrêter le cours de ses triomphes, ses ennemis n'hésitèrent pas à

recourir aux manœuvres les plus lâches. Ils réussirent si bien à lui faire prendre en dégoût sa noble carrière, qu'il abandonna le théâtre, et laissa inachevées quatre ou cinq pièces dont il avait tracé le plan et esquissé les principales scènes.

Jusqu'alors Moratin avait déployé au suprême degré le courage littéraire ; c'était un soldat des lettres. Seulement ses forces s'étaient à la longue épuisées dans le combat à outrance que la cabale lui livrait depuis quinze années. Nous raconterons plus loin, dans les *Notices*, tous les incidents de cette lutte où tant de grandeur se révèle d'un côté, et tant de bassesse de l'autre.

Pour le consoler de ces rancunes ouvertes et de ces sourdes haines, il lui restait sa charge de secrétaire de l'interprétation des langues et les entretiens de ses amis. Comme Lope de Vega, il cultivait lui-même un petit jardin dans sa maisonnette de la rue de Fuencarral, et il s'occupait enfin de rassembler les matériaux de son célèbre travail sur les *Origines du théâtre espagnol*.

A un homme paisible, sobre, sans ambition, sans prétentions, et jaloux seulement de la splendeur littéraire de son pays, il n'en fallait pas davantage pour vivre heureux. Mais la destinée lui préparait encore un avenir gros de tempêtes et de noirs chagrins.

L'année 1808 était arrivée. L'Espagne subissait l'invasion étrangère. Les Français occupaient déjà deux des principales forteresses, Pampelune et Barcelone. Les premiers grondements de la révolte se faisaient entendre. Napoléon écrivait à Murat : « *Si la guerre s'allumait, tout serait perdu.* » Mais les événements et les hommes décidèrent contre le génie de l'empereur. Godoy, le favori de Charles IV, devenu odieux

à toute la nation, tomba du sommet de la fortune; et Ferdinand, le prince royal, monta sur le trône d'Espagne au moment même où les Français entraient à Madrid. Le nouveau roi s'étant rendu à Bayonne, quoique les avertissements ne lui eussent pas manqué, y fut retenu, puis contraint de partir pour le château de Valencey, pendant que Charles IV, emporté par sa haine contre son fils, le traitait d'usurpateur, et abdiquait sa couronne en faveur de Napoléon (5 mai 1808). Mais l'Espagne protesta. La nation opprimée revendiqua avec l'énergie du désespoir son prince, ses droits et sa liberté. Aux yeux du peuple, Ferdinand VII restait le roi (*el rey*), et la *Saint-Ferdinand* sonnait le tocsin dans les villes et dans les campagnes.

Cependant le roi Joseph, proclamé par la grande junte d'État réunie à Bayonne, est escorté jusqu'à Madrid par ses troupes victorieuses. Le maréchal Bessières et le maréchal Moncey maintiennent partout le prestige de leurs aigles, malgré l'opiniâtre résistance des Espagnols de Castaños. Mais soudain une date néfaste vient se placer dans les annales françaises à côté de tant de gloire : c'est la capitulation de Baylen, opprobre qui doit retomber sur son auteur seul, et qui fut voilé d'ailleurs par la conduite de la junte de Séville et par la violation de la parole donnée. Les Français, obligés de sortir de Madrid, se retirèrent vers l'Èbre. Quatre mois après, ils reparurent en vainqueurs dans la capitale de l'Espagne, guidés par la main toute-puissante de l'empereur : « Espagnols, dit-il, je veux même louer ce qu'il y eut de « généreux dans vos efforts !... » (Proclamation du 7 décembre.)

Au milieu de cette série d'événements formidables,

Moratin perdit tout espoir de repos. Le malheureux poète, craignant sans doute que la protection que lui avait accordée Godoy ne le désignât d'avance au mépris et à la fureur de ses compatriotes, se hâta, après la capitulation de Baylen, de quitter Madrid avec les troupes françaises. Accompagné d'un de ses amis, don José Antonio Conde, il se réfugia d'abord à Pastrana, dans sa maison de campagne, et se dirigea ensuite sur Vitoria. Cette fuite irréfléchie décida de son attitude pendant toute la guerre. Il rentra avec les Français dans la capitale vers la fin de 1808, et quelques années plus tard, en 1812, il les suivit à Valence, puis enfin à Peñiscola.

Du reste, il faut le proclamer bien haut, le poëte fut, dans toute cette phase de son existence, la victime de la fatalité. L'esprit sans cesse alarmé par les vengeances que pouvaient lui susciter ses anciens détracteurs, il obéit machinalement à l'impulsion du sort. Jamais aucune pensée de trahison n'entra dans son âme : « *Yo soy muy Español*, » *Je suis Espagnol avant tout*, dit quelque part un de ses principaux personnages ; et c'était là la devise de Moratin. Jamais il ne prit parti contre les défenseurs de l'Espagne ; et l'unique faveur qu'il accepta du gouvernement nouveau fut la charge de grand bibliothécaire, fonctions qu'il n'avait point sollicitées, qui ne pouvaient le compromettre, et qui, en le rapprochant des autorités françaises, lui fournirent les moyens de venir au secours des prisonniers et des autres captifs. D'ailleurs, en Allemagne, Gœthe et Wieland recevaient alors la décoration de la Légion d'honneur ; ce qui ne les empêcha pas de rester toute leur vie d'*honnêtes Allemands*.

Ce fut dans une de ces missions d'humanité et de vrai patriotisme que Moratin se plaisait tant à remplir, qu'il fit la rencontre de don Manuel Silvela, alcade de cour et membre de la junte criminelle de Madrid. Bientôt il s'établit entre ces deux hommes, si dignes de se comprendre, une amitié qui devait durer jusqu'à la mort.

Mais la verve comique, la verve nationale ne se réveilla plus dans notre poëte. Malgré toutes les instances multipliées auprès de lui, il confia seulement à la scène sa traduction de *l'École des Maris*, en 1812. Ici nous ferons un nouveau rapprochement : à la même époque où la muse de Racine trouvait en Allemagne pour interprète Schiller, le génie de Molière rencontrait en Espagne pour émule et pour imitateur Leandro Moratin. *La Escuela de los Maridos* reçut du public de Madrid un excellent accueil ; mais l'auteur du *Oui des Jeunes Filles* ne donna plus au théâtre aucune œuvre originale.

Le silence où se renfermait Moratin doit être attribué surtout au déclin de sa santé, à l'épuisement de ses ressources pécuniaires, et au désir de la retraite, qui le travaillait depuis longtemps comme une idée fixe. Aussi, après la reddition de Peñiscola, au lieu de suivre encore les Français, se décida-t-il à gagner Valence, occupée par les troupes espagnoles. Il se présenta devant leur chef avec une conscience tranquille et pure. Mais le général le traita presque en rebelle, et donna l'ordre d'embarquer Moratin sur une felouque à la destination de Barcelone. Là, il fut accueilli comme le méritaient ses infortunes et son grand nom. Les capitaines généraux qui s'y succédèrent, le baron d'Eroles,

don Francisco Castaños et le marquis de Campo Sagrado, l'entourèrent de tous les égards dus au génie malheureux.

En 1814, les troupes françaises avaient complétement abandonné la Péninsule, et Ferdinand VII était monté de nouveau sur le trône d'Espagne. Afin de célébrer le retour de la paix, Moratin, vivement sollicité d'ailleurs par Felipe Blanco, l'un des meilleurs artistes de la troupe de Barcelone, lui donna, pour le jour de son bénéfice, la traduction du *Médecin malgré lui* (*el Médico á palos*). Certes, jamais aucun acteur espagnol n'avait reçu un présent plus beau. En ce moment, le poëte lui-même était exposé à mourir de faim, par suite des mesures de rigueur dont il avait été l'objet à cause de son attitude pendant la domination française. Mais le roi Ferdinand s'empressa de venir à son secours. Par ordre royal, Moratin fut admis à recevoir un jugement de *purificacion*; il fut déclaré qu'il ne serait pas compris au nombre des personnes que frappait l'article 1er du décret du 30 mai, et en peu de mois tous ses biens séquestrés lui furent rendus. Ferdinand VII lui fit offrir en outre un poste honorifique, avec des émoluments considérables. Mais le poëte refusa; car sa santé toujours chancelante, et plus encore cette crainte perpétuelle de ses ennemis qui le harcelait partout, l'empêchaient d'accepter une position quelconque. A toute heure il croyait voir autour de lui des gens prêts à l'assassiner. En 1817, il sortit de Barcelone, où il vivait cependant honoré de la ville entière, où il avait ses libres entrées dans les théâtres, seul délassement qu'il se permît encore. Barcelone le revit en 1820: un devoir filial l'y reconduisait. L'année suivante, il y

publia les œuvres lyriques de son père, avec une préface et une biographie.

Désormais Moratin était trop faible de corps pour vivre seul. Il se confia à la garde d'un nouvel ami, don Manuel Garcia de la Prada, dans la maison duquel il demeurait à Barcelone; et lorsque la peste les en chassa tous deux, il se rendit, après un court séjour à Bayonne, auprès de don Manuel Silvela, qui habitait Bordeaux. Là, il ne s'occupa plus que d'achever son grand travail sur les *Origines du théâtre espagnol*; après y avoir mis la dernière main, il donna le manuscrit à Silvela pour prix de son hospitalité. Le roi Ferdinand se hâta d'acheter ce chef-d'œuvre d'érudition, afin de le livrer immédiatement à la connaissance du public.

Déjà le poëte avait vendu la plupart de ses autres ouvrages à don Vicente Gonzalez Arnao, qui, en 1825, fit paraître à Paris une édition à peu près complète des œuvres du restaurateur du théâtre espagnol [1].

Revenu en 1827 dans la capitale de la France avec don Manuel Silvela, son compagnon inséparable, Moratin y traîna, pendant quatorze mois de douleur, les restes d'une santé ruinée, et succomba enfin aux attaques redoublées de la fièvre. Il avait institué pour sa légataire universelle une nièce de Silvela; il laissa à l'hospice des enfants trouvés de Madrid sa maison de campagne de Pastrana, et aucun de ses parents ne fut oublié dans ses dispositions testamentaires.

Leandro Moratin rendit le dernier soupir le 21 juin

[1] Parmi les divers textes des comédies de Moratin, nous avons cru devoir suivre de préférence celui de la plus récente édition parisienne (1838). Néanmoins, pour la traduction du *Oui des Jeunes Filles*, nous sommes en grande partie resté fidèle au texte de l'édition de 1825.

1828, et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise.

Si, pendant toute son existence, Moratin avait eu beaucoup de détracteurs et des ennemis sans pitié, en revanche il compta de nombreux amis dont l'histoire reconnaissante a gardé la mémoire.

Un décret de Sa Majesté la reine Isabelle II, en date du 15 juillet 1853, a ordonné la translation en Espagne des cendres du grand poëte, et ce décret a reçu son exécution le 6 octobre de la même année.

Digitized by Google

LE VIEILLARD

ET

LA JEUNE FILLE.

NOTICE

SUR

LE VIEILLARD ET LA JEUNE FILLE.

Les incidents que dut traverser cette pièce, avant d'arriver à la représentation, sont des plus curieux, et parfois d'un comique achevé.

C'est en 1786 que Moratin fit la première lecture de sa comédie aux acteurs de la troupe de Manuel Martinez. Tout d'abord les chefs d'emploi furent d'avis qu'elle ne supporterait pas la scène, à cause de l'extrême simplicité du sujet, simplicité qui offrait un contraste frappant avec les ouvrages compliqués et alambiqués, auxquels seuls était alors réservée la faveur du parterre. Néanmoins, malgré la tempête qu'on redoutait, on se décida pour la mise à l'étude. L'amour-propre des acteurs leur ouvrit la perspective de se rehausser aux yeux du public, en lui présentant une œuvre originale, écrite avec intelligence et avec le sentiment de l'art.

Après la promesse de voir l'ouvrage représenté, il s'agissait d'en obtenir la permission. Elle ne fut accordée qu'au prix des plus durs sacrifices. Il fallut opérer tant de suppressions, tronquer tellement les principales scènes, faire de si nombreuses coupures au dialogue, que, de toute la comédie, il ne resta bientôt qu'un avorton de pièce estropié et désordonné.

Mais à peine le bienheureux permis eut-il été octroyé par la censure, que surgit un autre contre-temps.

La seconde actrice de la troupe, qui effleurait agréable-

ment la quarantaine, refusa de jouer le rôle de dona Béatrice, ne voulant pas encourir la disgrâce d'être dépouillée au théâtre des charmes de sa jeunesse évanouie! Ses camarades résolurent aussitôt de renvoyer le manuscrit à l'auteur, et Moratin abandonna, pour le moment, l'idée de faire recevoir la pièce.

Deux années plus tard, notre poëte, espérant trouver les circonstances plus favorables, tira son manuscrit de la poussière, et vint le confier à la troupe d'Eusèbe Ribéra. Ici nouvel accueil flatteur, mais aussi nouveau contre-temps: et quel contre-temps! Une actrice qui, pendant le faible espace de trente années, avait joué, avec l'agrément du public, dans plusieurs villes de l'Andalousie et dans les résidences royales, femme d'un grand talent du reste, d'une grande sensibilité, et pour laquelle l'art dramatique n'avait plus de secrets, tenait, à cette époque, un des principaux emplois dans la troupe de Ribéra. Elle lit la pièce, elle l'applaudit, elle la prend pour elle, et y choisit — je vous le laisse à deviner — le rôle d'Isabelle, jeune mariée de dix-neuf printemps! Or, au témoignage d'un contemporain, cette intrépide Andalouse se serait parfaitement identifiée avec des personnages tels que Sémiramis, Athalie, Clytemnestre ou même Hécube; mais elle ne pouvait représenter la jeune Isabelle, sous peine de voir les spectateurs lui rappeler d'une façon bruyante ses vieux triomphes. La position de Moratin devenait des plus critiques. Il n'y avait pas deux alternatives pour lui : il fallait, ou sacrifier sa pièce par une timidité polie, ou accomplir un acte bien autrement cruel, celui de tirer de sa fatale erreur une femme qui n'avait encore cédé ni à l'éloquence de son extrait de baptême, ni à la véracité de son miroir.

Ainsi donc la troupe de Martinez avait renvoyé la comédie, parce qu'une actrice d'un certain âge n'avait pas voulu y jouer un rôle de matrone; et la troupe de Ribéra allait être forcée de tuer la pièce, parce qu'une comédienne

non moins âgée voulait y remplir un rôle de toute jeune femme.

Sur ces entrefaites, chaque scène était apprise avec zèle, et Moratin tremblait; il prévoyait un échec. Mais un heureux hasard lui vint en aide. Le vicaire ecclésiastique refusa d'autoriser la représentation; et, pour la première et probablement la dernière fois, un poëte se mit à bénir le pouvoir de la censure, qui le délivrait ainsi d'avance des sifflets immérités du public.

Deux années s'écoulèrent encore, et la fortune vint enfin réparer toutes ses injustices.

Les nouveaux censeurs trouvèrent la comédie admirable; ils louèrent son but moral, la régularité du sujet, la fidélité des caractères, et principalement la verve comique, le langage, le style, la versification de l'auteur. En un mot, il n'y eut pas assez de compliments et d'éloges. Tant il est vrai combien les opinions peuvent varier sur les ouvrages de goût!

Le 22 mai 1790, au théâtre *del Principe*, on joua le *Vieillard et la Jeune fille*. Le public, juge suprême en pareille matière, écouta d'abord dans un scrupuleux silence; puis les applaudissements arrivèrent, et se soutinrent avec ardeur. Ce ne fut pas encore pour Moratin un triomphe éclatant; mais dès ce jour on rendit hommage à ses travaux et à son génie. Du 22 mai 1790, date enfin la carrière dramatique du père de la comédie espagnole moderne.

Le fameux rôle d'Isabelle fut rempli par Juana Garcia, actrice charmante, jeune, belle, et douée d'un organe enchanteur. Manuel Torrès, l'un des plus grands comiques d'alors, se surpassa dans le rôle de don Roque; et quant à celui de Muñoz, il fut joué avec la dernière perfection par Mariano Quérol.

PERSONNAGES

DON ROQUE [1].	MUÑOZ [2].
DON JUAN.	GINÈS.
DONA ISABELLE.	BLASA.
DONA BÉATRICE.	

La scène se passe à Cadix, dans la maison de don Roque.

Le théâtre représente un appartement [3] bourgeois, avec table, canapé et chaises. Au fond, deux portes : la première est celle du bureau de don Roque ; la seconde donne issue sur une ruelle que l'on suppose être derrière la maison. Aux deux côtés de l'appartement sont deux autres portes : par celle de droite on gagne l'escalier principal ; par celle de gauche on communique avec les logements intérieurs.

L'action commence le matin, et se termine avant midi.

---

[1] *Observation générale.* Le titre de *don*, réservé autrefois à la noblesse, au clergé et aux officiers, est devenu peu à peu le simple équivalent de notre *monsieur* placé devant le prénom d'une personne.

[2] La lettre ñ (egné) a le même son que notre *gn* dans Espagnole, répugnance, etc.

[3] *Sala*, ce mot a ici la signification d'appartement. La *sala* par excellence, c'est notre salon. Du reste, le mot *salon* ne s'emploie, en espagnol, que pour les pièces d'apparat des grandes maisons et des palais.

LE VIEILLARD

ET

LA JEUNE FILLE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ROQUE, MUÑOZ.

DON ROQUE.

Muñoz !

MUÑOZ (il répond du dedans).

Monsieur !

DON ROQUE.

Viens ici !

MUÑOZ (entrant).

Observez qu'il n'y aura plus personne pour garder la porte et le vestibule.

DON ROQUE.

N'as-tu point poussé contre le guichet [1] les barres de fer et le petit verrou?

[1] *Postigo*, porte à un seul battant, pratiquée dans une autre porte plus grande.

MUÑOZ.

C'est fait, monsieur.

DON ROQUE.

Alors il n'y a pas sujet de s'inquiéter tant que nous sommes à portée de vue; et si Bigotillos aboie, à l'instant même tu descendras.

MUÑOZ.

Mais dans quelle intention m'avez vous donné l'ordre de monter?

DON ROQUE.

C'est pour te communiquer une nouvelle très-grave. Serre ton chapelet, et écoute-moi.

MUÑOZ.

Je le serre, et j'écoute.

DON ROQUE.

Il serait superflu de te rappeler ici, car tu ne dois pas l'oublier, l'estime et la considération que tu as gagnées sous mon toit. Muñoz, voilà seize ans et demi, un trimestre et quinze jours, que tu manges mon pain! Dans un service de si ancienne date...

MUÑOZ.

Eh bien, je l'ai mangé votre pain! et après?

DON ROQUE.

Je dis que cela seul doit exciter ta reconnaissance, et, lorsque je m'adresse à ton dévouement...

MUÑOZ.

Venons au fait.

DON ROQUE.

Le voici. Apprends donc, Muñoz, que l'auteur

de mes angoisses, l'être qui est cause que je ne sais plus à quel saint me vouer, c'est ce don Juan... Tu dis?

MUÑOZ.

Est-ce que j'ai ouvert la bouche?

DON ROQUE.

J'aurais juré...

MUÑOZ (à part).

Quand les cloches ne sonnent pas, il les entend; et quand elles carillonnent, jamais. (Haut.) Allons, monsieur, avançons!

DON ROQUE.

Je le répète, oui, l'auteur de toutes mes misères, c'est ce don Juan. Débarqué à Cadix hier matin, il commence par accepter l'offre que je lui avais faite de l'héberger chez moi...

MUÑOZ.

C'est votre faute aussi. Qu'est-ce qui vous obligeait...

DON ROQUE.

L'invitation n'a pas été sans motif, mon brave. En effet, don Juan vivait à Madrid auprès de don Alvare de Silva, son oncle, avec lequel j'étais en arrangement pour cette affaire de la douane, dont je désirais me charger... tu te souviens? L'oncle vint à mourir, et force me fut, puisqu'il l'avait institué son héritier, de traiter avec le neveu. Dans plusieurs lettres, destinées à établir quelques comptes restés sans apurement et relatifs à diverses sommes échues, j'ai laissé entendre à ce jeune monsieur que mon

logis hospitalier serait à sa disposition, si, par hasard, il se décidait à revenir à Cadix... Mais qui diable aurait pu supposer qu'il donnerait la moindre suite à cette ouverture? Lui, un homme du monde, à qui la ville peut fournir cent connaissances de son âge et de son humeur! Et à quel propos?... Mes instances, au surplus, n'étaient guère dictées par la tendresse; car, de bonne foi, pouvais-je témoigner grand intérêt à une personne dont jamais, à ce que je crois du moins, je n'avais entrevu le visage?

MUÑOZ.

A présent vous savez à quoi vous en tenir.

DON ROQUE.

Oui, je le sais. Mais ce que je ne m'explique pas encore, c'est qu'hier au soir, en passant par le salon, je me suis aperçu que, dans le boudoir, lui et ma femme se trouvaient ensemble.

MUÑOZ.

Bon!

DON ROQUE.

Je me glisse tout près d'eux; impossible de saisir un traître mot. Seulement, je voyais que ce scélérat de don Juan avait l'air de l'accabler de reproches; il s'était levé pour se retirer, et elle, de la voix et du geste, le retenait. A ce tableau de mauvais augure, je recule de trois pas, je fais du bruit avec mes pantoufles, j'entre, et je les surprends, elle, à coudre des rubans à ma robe de chambre, et l'autre à contempler les peintures et les cartes de géographie.

MUÑOZ.

Quelle prestesse infernale !

DON ROQUE.

Hélas ! que faire dans cette étrange situation, Muños, mon ami ? Que dois-je faire ? J'ai bien ma sœur, mais je ne me soucie pas d'invoquer son aide. Elle est lancée dans une série de petites cachotteries avec Isabelle, et je les soupçonne toutes deux...

MUÑOZ.

D'être deux fines mouches. Enfin, monsieur, ce que j'ai prophétisé arrive au pied de la lettre. Le mari vieux et tout cassé, la femme toute jeune et gentille, je l'ai prédit, cela ne pouvait pas cadrer ensemble. Mais, dame ! il fallut, quand même...

DON ROQUE.

Tu m'assassines, Muñoz, avec tes affreux discours. Hé quoi ! lorsque je viens chercher dans tes conseils un remède à mes perplexités, tu t'avises de me jeter un sermon à la face, au lieu de me dire...

MUÑOZ.

Comme on n'avait pas jugé convenable de me toucher une syllabe au sujet du mariage, je ne pensais pas que maintenant, quand les déboires ont succédé aux violons, je pusse être bon à quelque chose.

DON ROQUE.

Mais c'est déjà une ancienne histoire !

MUÑOZ.

Voilà un mois, pas une âme ne s'inquiétait de

Muñoz, et aujourd'hui... Le proverbe a raison : *Tout est changement dans ce monde.* Que de conférences, dont le mystère égalait la longueur, se sont tenues ici ! quelles merveilles, quels mérites attribués à la fiancée ! Mais, parmi tous ces vieux Cassandres qui se rassemblaient chez vous, personne ne se leva pour vous crier : « Don Roque, croyez-moi, ce n'est pas raisonnable à vous de vous remarier encore. Puisque vous avez déjà enterré trois femmes, n'appelez donc point à votre propre enterrement la quatrième. Allez, cela n'a pas le sens commun ! »

DON ROQUE.

Muñoz, oublie le passé, et dis-moi comment je dois faire.

MUÑOZ.

Vraiment, on croirait rire ! Un septuagénaire infirme donner dans le mariage ! Et avec qui, je vous le demande ? Avec une jeunesse qui brille à peine du frais éclat de ses dix-neuf ans. Et ensuite, au lieu de se garer du danger qui le menace, il va accueillir dans sa maison un homme qui a connu la petite haute comme cela ! Car, depuis leur enfance, ils se sont traités et ils se traitent encore avec la plus franche intimité.

DON ROQUE.

Ainsi cette amitié date de loin ?

MUÑOZ.

Comment ! Vous n'avez donc pas la moindre notion sur votre femme ?

DON ROQUE.

Je sais qu'elle était au pouvoir de son tuteur, don Pédro Antonio de Lara, qui l'a élevée.

MUÑOZ.

Fort bien. Mais vous saurez aussi que très-souvent la demoiselle s'acheminait, en qualité de proche voisine, vers la maison de votre ami don Alvare. Là, elle se rencontrait avec le fortuné neveu, qui, de son côté, tout naturellement, lui rendait ses visites. Cela allait de soi-même : c'est un garçon si attentif!... Quand le cercle était formé chez don Alvare, et que les vieux faisaient leur partie, les jeunes poursuivaient également la leur : un concert d'éclats de rire et de folle gaieté! Bref, leur amitié naquit dans la tendre saison. Si c'est un mal, si l'on doit redouter que, des jeux innocents, ils ne passent à des choses plus sérieuses (et à leur âge où serait le miracle?), approfondissez cela vous-même, monsieur; car, pour ma part, je n'y entends rien.

DON ROQUE.

Hélas! Muñoz, que me racontes-tu là? Au fait, mes visites dans cette maison furent si rares, que mon ignorance ne doit point surprendre. J'étais tout occupé avec l'oncle de mes plans commerciaux... Et se flatter encore que leur inclination date d'hier! Bagatelle, sans doute. Voilà dix années pour le moins qu'ils brûlent l'un pour l'autre!

MUÑOZ.

La chose me paraît claire.

(Fausse sortie.)

DON ROQUE.

Tu t'en vas?

MUÑOZ.

Oui, monsieur.

DON ROQUE.

Non, reste, Muñoz; indique-moi ta manière d'envisager la situation, et les moyens d'y porter remède.

MUÑOZ.

Franchement, monsieur, je commence à me lasser de vos demandes de conseils. Pouvez-vous balancer encore? Que sans retard l'hôte et son valet sortent d'ici, et que votre sœur, qui vit chez vous en vrai parasite, s'en retourne à son ménage. Puis, croyez-moi, seigneur don Roque, gardez bien votre femme, gardez-la bien! Songez que la galanterie n'est pas votre fort, et que chez elle les grâces et la jeunesse abondent! Vous ne lui accorderez donc jamais ni festins, ni sérénades, ni petites amies, ni promenades, ni d'autres amusements qui puissent la distraire des travaux de l'aiguille ou du pot-au-feu. Et ne vous imaginez point que par là vous la tiendrez. Les premiers jours, dame!... mais, à la longue, il est sûr que... Enfin, je ne dis rien. Cela vous regarde. Faites ce que bon vous semblera, et assez de consultation!

(Il veut sortir, don Roque le retient.)

DON ROQUE.

Écoute, Muñoz : faudra-t-il donc tant de peine, tant de vigilance pour conserver mon honneur?

MUÑOZ.

Certes, oui. Et si, pendant que nous traitons ici des moyens de le préserver, votre hôte est à roucouler au salon avec madame, nos affaires n'avanceront guère.

DON ROQUE.

Dissipe tes alarmes! J'ai bel et bien enfermé mon jeune monsieur dans cette pièce, là où est le bureau. J'ai fait semblant de craindre que la chatte ne voulût s'échapper; j'ai tourné la clef, et le voilà captif jusqu'à mon retour.

MUÑOZ.

Rare sagacité? Mais alors vous procéderez à cette expulsion?

DON ROQUE.

Sans tarder davantage. J'y suis si bien résolu, qu'aucun de nos hôtes ne couchera dans ma maison ce soir.

MUÑOZ.

Ne vaudrait-il pas mieux les faire partir avant le dîner?

DON ROQUE.

Comment donc! mais il n'y a pas à hésiter.

MUÑOZ.

Voici votre sœur, la petite veuve, la conseillère et l'amie de ma maîtresse. Courage! Vous pouvez déjà commencer par elle; il faut prendre l'occasion aux cheveux!

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON ROQUE, DONA BÉATRICE.

DONA BÉATRICE.

Frère, veux-tu donner du chocolat? car les pastilles de la boîte sont épuisées.

DON ROQUE.

Épuisées!

DONA BÉATRICE.

Oui; avec cela qu'il en restait tant!

DON ROQUE.

Mais, grand Dieu! qui donc engloutit tout ce chocolat? Savez-vous que les affaires vont mal ici, ma sœur? Jamais je n'ai vu chez moi un pareil gaspillage. C'est tout simple; ma maison est transformée en auberge! J'ai plus dépensé dans un mois que dans toute une année, quand je vivais seul avec Muñoz. Oh! je vais y mettre un terme. Oui, Béatrice, il faut absolument que tu rassembles tes hardes et que tu nous quittes. Laisse-moi avec ma femme, cela suffit; je ne tiens pas à avoir une forêt de jupes accolées à ma personne. Lors de la noce, tu es venue avec ta servante recevoir la mariée, l'assister, l'entourer de mille petits soins; enfin, faire tes embarras, et pas autre chose. Passe pour cette invasion! Mais, en supposant même qu'Isabelle eût réellement besoin de toi les deux premiers jours, il me semble que voilà quatre ou cinq bonnes se-

maines que nous sommes en ménage : c'est un délai plus que respectable, Béatrice, et tu es libre de partir. Ton mari (que Dieu ait sa chère âme!) t'a légué sa fortune, et il te reste assez de créances, de bijoux et de propriétés pour n'être pas obligée de le pleurer. Quant à moi, je ne te suis bon à rien, mais à rien du tout. Oh! s'il s'était agi...

DONA BÉATRICE.

Voyons, cette belle harangue ne peut-elle pas, sans plus de paroles, se traduire par : Va-t'en?

DON ROQUE.

Bien sûr.

DONA BÉATRICE.

Ah!... malheureusement je n'en ai nulle envie.

DON ROQUE.

Et pourquoi?

DONA BÉATRICE.

Parce que je connais mieux que toi les complots que tu médites. Tu veux convertir ta maison en désert. Et quelles sont tes raisons? D'abord, tu te démènes à chaque liard qu'on dépense, comme si l'on t'arrachait la vie; et ensuite il te tarde de commencer, avec tes ridicules odieux, à faire une nouvelle victime de ta jeune épouse. Mais elle ne mérite pas un tel sort, loin de là! Tu devrais avoir pitié de son infortune, et non l'accroître. Vois, tout enfant encore, elle perd ses parents; elle est livrée à son tuteur, à un fourbe qui, au lieu de lui ménager une union heureuse, l'unit à un homme aux portes du trépas. C'est que le misérable avait su lire sur ton visage ta passion

pour Isabelle; dès lors point de comptes à rendre, chose qui d'ailleurs eût été difficile. Oui, je te l'assure, ta pauvre femme a droit à plus d'égards. Mais toi, tu cherches à la priver encore de la consolation qu'elle trouve dans son amie, dans sa sœur. Tu vises enfin à faire d'Isabelle, non ta compagne, mais ton esclave... Frère, ayons un peu de jugement, pour l'amour de Dieu!

DON ROQUE.

Qui donc, Béatrice, t'a dit un mot de tout cela? Où prends-tu ton oppresseur, ton querelleur, ton bourreau? Ma femme! mais je la dorlote et me mets en quatre...

DONA BÉATRICE.

Oui, en quatre pour l'abreuver de souffrances. En vérité, ce qui m'étonne, c'est qu'elle te supporte.

DON ROQUE.

Comment!... Prétendrais-tu, par hasard, la soustraire à ses devoirs? T'imagines-tu qu'ayant une femme à la maison, j'irai chercher à cent lieues quelqu'un pour m'ajuster ma perruque ou me brosser mon habit? Crois-tu...

DONA BÉATRICE.

Telle n'est pas ma pensée.

DON ROQUE.

Quoi! lorsque l'âge a déjà tout blanchi ce front, il me faudrait encore faire le petit-maître bien coquet, le chérubin des dames, l'espiègle, le marmouset; devenir grand ordonnateur de contredanses;

enfin, un être tenant le milieu entre le lutin et l'arlequin!

DONA BÉATRICE.

Qui songe à t'imposer un rôle pareil?

DON ROQUE.

Vous autres, vous, la légèreté même; vous, les têtes folles!

DONA BÉATRICE.

Va, pour être fastidieux, tu peux compter.

DON ROQUE.

Et toi, tu te piques de faire ta savante, docteur femelle!

DONA BÉATRICE.

Est-ce pour avoir pénétré tout ce que tu manigances?

DON ROQUE.

Béatrice!...

DONA BÉATRICE.

Hé! restons-en là, et va donner du chocolat. Dépêche-toi!

DON ROQUE, à part.

Finalement, tout s'est passé en disputes, et le nœud n'a pas été tranché. Hélas, mon Dieu! je ne pourrai donc pas me dépêtrer d'elle une bonne fois!

(Il ouvre avec sa clef la porte du bureau, et sort par la porte de gauche.)

SCÈNE III.

DONA BÉATRICE, GINÈS.

DONA BÉATRICE.

Qui cherches-tu?

GINÈS.

Mon maître.

DONA BÉATRICE.

Il était dans ce bureau. Tiens, le voilà qui sort!

SCÈNE IV.

DON JUAN, GINÈS.

DON JUAN.

Vite, Ginès; cours au port pour remettre ce message. Tu t'informeras, chez la première personne, de don Diègue d'Arizabal, capitaine de vaisseau; c'est ce grand monsieur brun qui parlait avec moi hier au soir...

GINÈS.

J'y suis.

DON JUAN.

Tu lui diras que le soin de certains préparatifs qui me restent à faire, m'empêche d'aller l'entretenir moi-même. Donne-lui alors ce papier; mais attends

en tout cas la réponse, écrite ou verbale, n'importe ! et reviens sur-le-champ.

GINÈS.

J'y vais. Seulement, monsieur, je voudrais bien savoir si cette commission se rattache à votre départ projeté de Cadix.

DON JUAN.

C'est déjà chose arrêtée. Je compte partir aujourd'hui même, sinon demain au plus tard.

GINÈS.

Et où irons-nous?

DON JUAN.

J'irai loin de ma patrie. Mon cousin don Augustin est auditeur à Guatemala ; les liens de la parenté et de l'amitié nous unissent, et là-bas rien ne me fera faute.

GINÈS.

Mais ici, monsieur ?

DON JUAN.

Ici, je ne trouve partout que malheur et tourment. Voyons, laisse-moi, pour Dieu ! car je ne me possède plus.

GINÈS.

Votre résolution me paraît fort étrange.

DON JUAN.

Pourtant, Ginès, tu connais toute cette histoire : tu sais que, depuis l'enfance, Isabelle et moi nous nous chérissions. Oui, je l'aimais plus que la vie !... Tout à coup mon oncle, voyant que ses affaires ne marchaient pas, résolut de se fixer à Madrid ; et

moi, soumis à toutes ses volontés, je l'y suivis... Hélas! comment prévoir alors que cette absence serait pour mon amour une cause de déceptions si fatales! Je pris congé d'elle; jamais elle ne m'avait paru plus aimante. Pleurs, soupirs, prières, vinrent s'opposer à mon départ. O mensonges! ô comédie!... Je m'établis donc à Madrid, et là, dans ce dur exil, ses lettres seules m'apportaient quelques consolations. Elle m'écrivait mille tendres promesses, je lui répondais par mille autres; mais, à l'expiration de plusieurs mois, soudain ses lettres cessèrent. Vers la même époque, un ami m'informa qu'elle se mariait, Isabelle! Avec qui et comment, on ne m'en disait rien. L'ingrate! avait-elle pu oublier en un jour tant d'années d'espérance?... A la mort de mon oncle, je laisse à don Antonio Miranda les pouvoirs nécessaires pour la gestion et le règlement de mes intérêts, et je prépare en toute hâte mon retour, déterminé à me cacher dans Cadix jusqu'au moment où je pourrai me convaincre par moi-même de l'ingratitude de cette femme. Je me creusais la tête pour y parvenir plus sûrement; et m'arrêtant, hélas! à la plus mauvaise idée, je me décidai à descendre ici, instruit, comme je l'étais, du caractère bizarre de don Roque, un homme, m'avait-on dit, qui ne voyait âme qui vive, et dont la maison était une prison éternellement verrouillée. Dès lors il m'était facile de demeurer chez lui, sans que personne soupçonnât ma présence à Cadix. Je débarque enfin, et dans cette maison même je rencontre mariée la per-

fide Isabelle. Le coup fut terrible!... C'était hier; j'achevais de m'installer au logis... A ce moment, don Roque arrive et m'apprend qu'il est en grande fête, parce qu'il a nouvellement convolé; et aussitôt, pour me faire apprécier son choix, il appelle sa femme. Elle se présente, accompagnée de dona Béatrice. Si tu avais été là!... Pas une parole ne s'échappa de mes lèvres, tandis que la cruelle cherchait encore à dissimuler. Mais vains efforts! Oui, je la vis tout en larmes, et frappée de stupeur, lancer des regards de côté et d'autre, comme une folle, sans pouvoir même réussir à parler. Que je suis malheureux!... Du reste, le mari est un imbécile, et il ne s'est douté de rien.

GINÈS.

N'avez-vous eu aucune explication avec la dame?

DON JUAN.

Si fait; hier au soir, dans un de ces appartements. Que de paroles mielleuses, que de grâces, que d'astucieuses cajoleries dépensées à modérer ma fureur et à me tromper de nouveau! Mais à peine l'avait-elle essayé, que son époux survint. Aujourd'hui je ne peux ni ne veux la revoir. Qu'aurait-elle à me dire? Comment établir à mes yeux sa constance et la sincérité de son amour?... Que pourrait-elle alléguer?

GINÈS.

Peut-être, monsieur, la violence exercée par son tuteur... Elle est encore bien jeune, et elle était si tyrannisée!

DON JUAN.

Hélas! Ginès, sa conduite est sans excuse. Ne cherche pas à la disculper, car je suis trop à plaindre. Oui, pour moi la fuite, l'expatriation; pour elle, délivrée de ma présence, toute l'ivresse du triomphe! Et ne pouvoir la punir de sa lâche trahison et de ses douceurs hypocrites! Allons, Ginès, rends-moi cette lettre.

GINÈS, lui rendant la lettre.

Que pensez-vous faire?

DON JUAN.

Eh! le sais-je? J'ai l'imagination si bouleversée, que j'hésite entre l'énergie et la faiblesse; et cent idées contraires viennent à la fois me torturer le cœur. Va, rentre, et serre dans le coffret mes papiers tous ensemble, car ma malle a déjà reçu le reste de mes effets. Ginès, me suivras-tu?

GINÈS.

Oh! monsieur, je vous suivrais volontiers au bout de la terre! Seulement, ce qui m'afflige, ce sont vos chagrins.

DON JUAN.

Ainsi, Ginès, tu ne m'abandonnes pas, toi?

GINÈS.

En moi, monsieur, vous ne trouverez jamais de changement; j'ai toujours été à vous, corps et âme.

DON JUAN.

Fais ce que je t'ai ordonné, et garde le silence.

(Ginès sort.)

SCÈNE V.

DON JUAN, DON ROQUE.

DON JUAN.

Seigneur don Roque, si, comme je le suppose, nos comptes sont déjà vérifiés, je vous prierai d'entrer là pour me donner l'acquit. Vous y trouverez les billets.

DON ROQUE.

Quoi! rien que du papier?

DON JUAN.

Les espèces sont si rares! Et d'ailleurs pouvais-je, pour vous faire plaisir, m'aventurer sur la grand'-route avec un tel fardeau?

DON ROQUE, à part.

Enfin, pourvu que tu nous laisses, tout est pour le mieux. (Haut.) Je disais que j'allais vous expédier sur-le-champ le reçu, et de cette manière vous serez libéré envers moi. Oh! c'était une fameuse paye que monsieur votre oncle! J'ai été en relation avec lui nombre d'années; il faisait grand cas de ses amis. Brave homme, du reste, et plein de gaieté; toujours le mot pour rire. Pauvre don Alvare! Mais voyons, mon cher, une fois la poussière et la paille secouées [1], combien vous est-il resté de l'héritage?

DON JUAN.

Les terres de Chiclana, et le majorat...

[1] Locution espagnole, pour dire l'apurement net d'un compte.

DON ROQUE.

Hé! hé! c'est une fière bouchée. Mon ami, de nos jours on dépense beaucoup d'argent; et quand on n'en a que très-peu, ce très-peu s'en va... comme le vent. Mais vous avez été bien partagé. Aussi, dès aujourd'hui, vous allez prendre maison, vous arrangerez cela dans le dernier goût, vous vous meublerez magnifiquement, et demain vous chercherez femme; et comme la femme de son côté aura des souliers à se mettre, vous pourrez vivre en vrai seigneur. Mais à quand, à quand les démarches pour votre installation?

DON JUAN, à part.

Qu'il est sot, ce vieux masque! (Haut.) Ma foi, je n'y songeais guère; car, dussé-je même ne pas réaliser mes projets à cet égard, la ville de Cadix renferme encore assez de bonnes hôtelleries pour ceux qui ont de quoi les payer. (A part, en regardant vers la porte de gauche.) Isabelle qui vient!... Je n'ai rien à lui dire.

DON ROQUE.

Ainsi donc, en somme, vous vous décidez?

DON JUAN.

S'il vous convient de procéder à la signature de ces comptes, veuillez me suivre.

(Il entre dans le bureau.)

SCÈNE VI.

DON ROQUE, DONA ISABELLE.

DON ROQUE.

Il me plante là avec le mot sur les lèvres... C'est un singulier personnage. Isabelle !

DONA ISABELLE.

Monsieur !

DON ROQUE.

Eh bien, ma sœur désire donc nous quitter? Te l'a-t-elle dit!

DONA ISABELLE.

Non, monsieur.

DON ROQUE.

Tout annonce pourtant qu'elle se dispose à retourner chez elle. La pauvre femme est déjà un peu écloppée; on a beau être jeune encore, les peines et les chagrins vous achèvent vite. Et toi, que me diras-tu? Cela te fait-il de la peine qu'elle s'en aille?

DONA ISABELLE.

Oui, monsieur. Vous devriez la prier de rester.

DON ROQUE.

En vérité? (A part.) Il y a quelque chose là-dessous. (Haut.) Mais par le fait, puisqu'elle est logée tellement près de nous que ses fenêtres et les nôtres se regardent sans cesse, de la maison même tu peux causer avec elle tous les jours.

DONA ISABELLE.

Son caractère est si aimable, elle me plaît tant, que je voudrais qu'elle ne sortît jamais d'ici.

DON ROQUE.

Voyez-vous cela? (A part.) Décidément, il y a quelque chose là-dessous.

SCÈNE VII.

DON ROQUE, DONA ISABELLE, MUÑOZ.

MUÑOZ.

Monsieur, tout à l'heure est venu le caissier de monsieur Guillermo...

DON ROQUE.

Ah çà, combien de fois viendra-t-il donc? Ne lui ai-je pas expliqué que j'attendais des avis de nos correspondants de Hambourg, et que c'est seulement quand je serai muni de leurs ordres...

MUÑOZ.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait? N'a-t-il pu être amené chez vous par un autre message? (A part.) La patience d'un saint n'y suffirait pas. (Haut.) Voici l'objet de l'ambassade : Vous êtes prié de vous trouver à neuf heures précises dans son cabinet, et là vous recevrez, en argent comptant, le montant de votre livraison de cochenille des mains de cet Anglais Anson... Manson... Est-ce que je sais comment il se nomme, l'Anglais?

DON ROQUE.

Je vois qui tu veux dire. Et c'est précisément aujourd'hui que ce monsieur choisit son temps pour me payer?

MUÑOZ.

Il paraît qu'il va s'embarquer à la première brise.

DON ROQUE.

Alors il n'y a pas beaucoup d'instants à perdre. Ainsi, pour une misère, vous pourrez tourmenter un homme et le faire sortir de sa maison, selon votre bon plaisir! Toi aussi, Muñoz, tu n'es qu'un propre-à-rien dans des circonstances pareilles. Quand il s'agit de jeter quatre lignes sur une feuille de papier, tu restes coi; lorsque je te fais chercher une lettre, tu ne parviens même pas à en déchiffrer l'adresse. Oh! oui, ton pauvre maître...

MUÑOZ.

Mais je veux bien que la peste m'étouffe si vous ne savez pas tout cela depuis un siècle. On voit trop clairement, monsieur, que vous avez soif de disputes. Si je n'y connais rien, que faire à cela? La farce est bonne de venir maintenant, sans rime ni raison, comme un vieux coq, me lancer votre coup de patte!

DON ROQUE.

Hé quoi, Muñoz, tu te fâches pour si peu? Je disais cela, parce que s'il y avait moyen que tu pusses m'aider dans certaines choses. .

MUÑOZ.

Au diable la trouvaille! ce serait vraiment beau!

DON ROQUE.

Allons, Muñoz, ne t'irrite pas. Tiens, voici une prise.

MUÑOZ.

Que la fièvre la hume votre pincée de tabac! j'en ai sur moi.

DON ROQUE.

Mais jette donc cela; c'est du vil rebut!

MUÑOZ.

Et si je l'aime, moi, le rebut!

DON ROQUE.

En voici de ce fameux plant dont usait le père de la Merci [1]... Tu te rappelles?

(Il passe la tabatière à Muñoz, qui, la trouvant vide, la rend à don Roque.)

MUÑOZ.

Il n'y a rien dans votre boîte!

DON ROQUE.

Ah! c'est juste. J'ai oublié de mettre du tabac dans la tabatière. Mais sois tranquille, j'en mettrai plus tard.

MUÑOZ, à part, en s'en allant.

Que la foudre t'écrase, toi!

(Il sort.)

[1] Ordre de la Merci, institué pour la rédemption des captifs réduits en esclavage par les Algériens.

SCÈNE VIII.

DON ROQUE, ISABELLE.

DON ROQUE.

Ce Muñoz... quelle malédiction!

DONA ISABELLE.

Mais ce qui me surprend le plus, ce sont ses reparties.

DON ROQUE.

Il est fait comme cela. (A part.) Elle ne peut pas le sentir, parce qu'il est vieux. (Haut.) Allons, donne-moi ma perruque. Cette robe de chambre et ce bonnet, mets-les là, afin que je sache, en rentrant à la maison, où les retrouver. Hier, j'ai passé ma matinée presque entière à courir à la recherche de mon cher bonnet; car madame ma sœur me l'avait serré, et si bien serré qu'elle ne se souvenait même pas où elle l'avait posé. Toujours chaque chose à sa place!

DONA ISABELLE.

Le carton de la perruque, je ne le trouve point.

DON ROQUE.

Bonté divine! Le voilà sous le secrétaire. Doucement donc! ne le laisse pas tomber. Vite, prends mon bonnet! Où t'ai-je dit de le mettre?... Allons, c'est bien. Cherche-moi dans le coffre une veste [1]

[1] *Chupa* : c'est une espece de vesle ou plutôt un grand gilet à manches, qui se porte sous l'habit.

verte, à boutons d'argent, et un habit gris clair. Apporte tout cela. (Isabelle sort par la gauche. Don Roque, en manches de chemise, se promène le long du théâtre.) Jeune fille, jeune fille!... hélas, Seigneur! Et le pis, c'est de voir ce don Juan qui ne bouge pas. De cette façon, c'est moi qui pars, et ils vont demeurer en tête à tête. Eh bien, cela marche d'un bon pas! Il ne me restait que Muñoz, et Muñoz a la cervelle montée contre son maître, Dieu sait pourquoi!... Ma petite Isabelle, finiras-tu?

DONA ISABELLE, arrivant avec les habits.

C'était tout sens dessus dessous.

DON ROQUE.

Il faut dire aussi que tu n'es pas encore entièrement au fait du ménage, ni des endroits où se posent et se serrent mes vêtements... Ah! si tu l'avais vue, elle!... (Il s'habille à mesure, assisté par sa femme.) Oh! c'était une tout autre chanson alors, du temps de ma défunte Nicole! Quelle ponctualité, quel ordre! c'était une femme charmante. Et quoique au fort de la jeunesse, puisqu'elle touchait à peine à ses quarante ans au moment du trépas, jamais, non jamais, la pauvre créature n'eut même l'idée...

DONA ISABELLE.

Est-ce que vous sortez seulement avec votre habit?

DON ROQUE.

Non, mille fois non! d'autant plus qu'il fait un air vif à vous glacer le corps... Oh! elle vous les au-

rait bien reçus, les galants! Elle n'était pas comme ces dévergondées... Nicole me...! plutôt la mort!

DONA ISABELLE.

Dois-je apporter le manteau à manches [1]?

DON ROQUE.

Comment?

DONA ISABELLE.

Si vous désirez que j'apporte votre manteau à manches?

DON ROQUE.

Le pardessus [2].

DONA ISABELLE.

Très-bien; c'est ce que je demandais.

DON ROQUE.

Il fallait voir comme elle était âpre à la tâche! (Isabelle se met à lui brosser son habit.) De la vie, elle ne quittait le travail. Oh! c'est la vérité pure. Et mes deux autres : la Pacha * et la Manolita **! c'était à qui serait la plus ferme sur son honneur. Leur mari, ce fut leur unique pensée. Après cela, elles étaient si bonnes chrétiennes!

DONA ISABELLE, à part.

Que Dieu me donne du courage! mon sort est affreux!

(Elle s'éloigne par la porte de gauche.)

[1] *El capote*, espèce de manteau plus étroit que la *capa* (manteau à l'espagnole), et garni de manches qu'on laisse flotter.

[2] *El redingote*, manteau plus étroit encore que le précédent, et avec des manches larges.

* *Pacha*, *Paca*, Françoise.

** Féminin formé de *Manolo*, *Manuel*.

DON ROQUE.

Si cette petite a une ombre d'intelligence, elle doit deviner à quelle adresse vont mes allusions; et si elle les saisit, il s'ensuivra sans difficulté...

(Isabelle reparaît avec le manteau désigné par don Roque, et elle l'aide à le passer.)

DONA ISABELLE.

Vous manque-t-il encore quelque chose?

DON ROQUE.

Non, c'est complet. Veille à ce qu'on nettoie cette salle. Puis, qu'on range avec ordre ces meubles! En vérité, je ne comprends pas ma sœur. Après avoir eu sous les yeux l'exemple de Manolita, la propreté en personne! Oh! quand tu le voudras, tu pourras demander à Béatrice si ma troisième ne tenait pas tout ici luisant comme de l'argenterie! C'était une maîtresse femme, je te le jure, celle-là!

(Il entre dans le bureau.)

SCÈNE IX.

DONA ISABELLE, BLASA.

DONA ISABELLE.

Oh! qu'est-ce que j'éprouve? Pauvre Isabelle!

BLASA.

Ne savez-vous pas, madame, que don Juan part?

DONA ISABELLE.

Je l'ignorais. Mais comment cela?

BLASA.

Je viens de voir Ginès qui court partout rassem-

bler ses propres hardes pour les empaqueter avec la plus grande célérité! Or, comme c'est un fin matois, il n'a pas daigné me répondre un seul mot. Mais ils s'en vont.

DONA ISABELLE.

Eh bien! qu'ils partent! Qu'as-tu à voir là-dedans?

BLASA.

Rien, madame. Seulement il peut me sembler extraordinaire qu'arrivés hier à dix heures du matin, dès aujourd'hui, à neuf heures, ils se remettent en route.

DONA ISABELLE.

Hé! mon Dieu! ils auront mieux aimé aller à l'hôtellerie. Que veux-tu que je te dise? Tiens! je crois que Béatrice t'appelle.

(Blasa sort.)

SCÈNE X.

DONA ISABELLE, DON ROQUE.

DON ROQUE, sortant de son bureau.

Ma foi, j'y perds mon latin; impossible d'en venir à bout! (A part.) Oh! il y a quelque malice sous jeu. (Haut.) Mais avec tous ces tiraillements, voilà déjà que l'aiguille n'attend plus neuf heures. Allons là-bas! Je reviens aussitôt. Les affaires s'expédient vite dans cette maison; et d'ailleurs, pour les têtes délicates,

la bise qui souffle ne vaut rien du tout. Je reviens sur-le-champ.

(Il sort.)

DONA ISABELLE.

Dans ses paroles, dans ses actions, toujours du mystère! Il me dit sans cesse des choses à double entente; il m'observe... (Regardant vers la porte par où est sorti don Roque.) Enfin, il est parti. Suis-je malheureuse! Mais en quoi ai-je pu l'offenser?

SCÈNE XI.

DON JUAN, ISABELLE.

DON JUAN, sortant du bureau et apercevant Isabelle.

Elle! Encore ici?...

(Il fait semblant de se retirer; Isabelle le retient.)

DONA ISABELLE.

Oh! ne vous éloignez pas. Nous sommes seuls... Grand Dieu! vous me fuyez? vous fuyez votre Isabelle?

DON JUAN.

Votre Isabelle! Vraiment on ne saurait être plus tendre.

DONA ISABELLE.

Accablez de votre colère celle qui vous aime! Je n'ignore pas, don Juan, sur quoi cette colère est fondée. Mais écoutez-moi, et vous saurez...

DON JUAN.

Qu'ai-je à savoir? Que vous êtes remplie de faus-

seté, que vous m'avez trahi....que... Mais je le sais de reste.

DONA ISABELLE.

Don Juan!

DON JUAN.

Ingrate!

DONA ISABELLE.

Daignez m'entendre. Ai-je donc si peu de pouvoir sur vous?

DON JUAN.

Non, arrière tous vos artifices! C'était bon autrefois... mais aujourd'hui de pareils temps sont écoulés. On se lasse de souffrir, même de souffrir d'amour.

DONA ISABELLE.

Mais ces larmes ne vous suffisent donc pas?

DON JUAN.

Des larmes de comédie!

DONA ISABELLE.

Elles ne sont que trop vraies.

DON JUAN.

Laissez-moi, vous dis-je! retirez-vous, Isabelle!

DONA ISABELLE.

Oh! vous êtes cruel! Que voulez-vous donc exiger de plus d'une femme, que de la voir s'humilier?

(Elle se retire d'un air offensé à l'extrémité du théâtre. Don Juan la suit.)

DON JUAN.

Ce que j'exige de vous? Mais que pouvez-vous me dire pour désarmer mon indignation? Votre tuteur, n'est-ce pas, vous a traînée par violence jus-

qu'au pied des autels. Là, votre bouche a prononcé une parole que démentait votre cœur. Orpheline, sans soutien, dominée par un despote, vous avez cédé à la longue; et lorsque tous vos soupirs étaient pour don Juan, vous avez juré un autre amour. Est-ce là le récit que vous pensez me faire? Mais, sachez-le bien, toutes ces excuses seraient inutiles. Vous ne parviendrez point à justifier votre conduite. Oh! il n'est que trop vrai... vous ne m'avez jamais aimé! Perfide, sentez-vous, à présent, le coup dont j'ai été atteint?

DONA ISABELLE.

Don Juan, je vous aimais de toute mon âme. Hélas! ma tendresse pour vous fut une tendresse sincère, et non un vil mensonge. Je vous jure que l'univers entier, ligué contre moi, n'aurait pu alors... Mais ce que vous ignorez, c'est qu'après une résistance opiniâtre à toutes les obsessions, à toutes les intrigues accumulées pour ma perte, la jalousie seule a pu me faire oublier mon amour. Que dis-je? non, je ne l'oubliai point; mais, poussée par le désespoir et la folie, je fis taire toutes les répugnances de mon cœur. Ma résolution ne fut point une ingratitude, ce fut une vengeance!

DON JUAN.

Isabelle! vous, jalouse? Mais de qui? pour quel motif? Ah! vous me trompez encore.

DONA ISABELLE.

Je ne vous trompe pas.

DON JUAN.

Que s'est-il donc passé, Isabelle? Quel homme assez envieux de mon bonheur a pu vous persuader...? Parlez, oh! parlez.

DONA ISABELLE.

Mon tuteur, à l'œil pénétrant duquel rien n'avait échappé, jugea sa victoire certaine du jour où le destin nous sépara tous deux. Alors il m'avertit que je devais être la femme de don Roque. Je repoussai cet ordre, il insista. Souvenir trop amer! A ce moment, le bruit se répandit dans la ville que don Alvare voulait vous marier à Madrid, et aussitôt le misérable entrevit le succès de sa ruse. Il fabriqua deux lettres...

DON JUAN.

Que dites-vous?

DONA ISABELLE.

Oui, don Juan, deux lettres dans lesquelles des amis lui annonçaient que déjà vous aviez consenti à vous marier, par obéissance envers votre oncle. Puis il disposa tout pour que ces lettres arrivassent à notre demeure...

DON JUAN.

L'infâme! il m'a ravi ce que je chérissais le plus au monde.

DONA ISABELLE.

Enfin, il s'arrangea de manière à les faire tomber entre mes mains, et sa lâche astuce dut triompher. Hélas! lorsqu'une femme aime, il n'en faut pas tant

pour l'aveugler et se jouer de ses affections. Mon tuteur revint à la charge; et, à force de combats...

DON JUAN.

Oh! laisse-moi, laisse-moi, que j'aille châtier ce traître, et lui percer le cœur de mon épée.

DONA ISABELLE.

Don Juan! miséricorde! Il est trop tard! (Le retenant.) Songez... un tel dessein... Ah! n'ajoutez pas de nouvelles souffrances à celles que j'endure. Peut-être un meilleur avenir vous est-il réservé, à vous... Oh! je vous en supplie, n'allez pas le détruire pour une malheureuse femme qui déjà ne vous appartient plus! Mes tourments, mes angoisses, je saurai les supporter avec patience, pourvu que don Juan soit heureux! C'est tout ce que désire Isabelle.

DON JUAN.

Mon Dieu! mon Dieu! qu'arrive-t-il de moi? Isabelle, chacune de tes révélations me jette la mort dans l'âme. Oh! par pitié, ne me dévoile pas plus longtemps cet immense amour. Et je demeurerais en ces lieux un seul instant de plus!... Que me reste-t-il donc à apprendre? Tout n'est-il pas expliqué?... Oui, je comprends à la fois ton affection et mon malheur!

DONA ISABELLE.

De grâce, don Juan, ne me quittez pas ainsi. Vous me laisseriez sans force et sans défense. Hélas! dussiez-vous même ne pas sortir de Cadix, je vivrais toujours éloignée de vos regards. Qui vous oblige de fuir cette maison avec tant de hâte? Mon

cœur s'épanouit à votre seul aspect. Ne refusez donc pas cette consolation à votre Isabelle.

DON JUAN.

Quel aveuglement! Quoi! tu le veux? Oh! tais-toi, tais-toi, infortunée! Ne me demande pas ta perte et la mienne! Penses-tu donc ensevelir au fond de nos âmes ce feu qui nous dévore? Penses-tu me voir calme et tranquille lorsque, sous mes yeux, un autre ira recueillir toutes ces félicités destinées à moi seul, méritées par moi seul! Ne te suffit-il pas que don Juan t'ait perdue à jamais? Faut-il encore qu'à ses regrets vienne se joindre la jalousie, pour entraîner après elle le désespoir et la vengeance? Au nom du ciel, laisse-moi!

DONA ISABELLE.

Vous partez, don Juan? vous partez! Oh! c'est mal à vous... M'abandonner ainsi!

DON JUAN.

J'hésite encore... Mais non, il faut partir! C'est le seul moyen de prévenir une catastrophe imminente. Crois-moi, pour tous deux, mieux vaut la détourner!

(Il sort par la droite.)

DONA ISABELLE.

Seigneur, mon Dieu, soutenez mon courage, car, à cette cruelle douleur, je sens que je succombe!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ROQUE, MUÑOZ.

(Don Roque, en entrant, jette son manteau et son chapeau sur le canapé; puis, après avoir bien regardé si personne ne se trouve dans l'appartement, il s'approche de la porte de droite.)

DON ROQUE.

Il paraît que nous sommes seuls. Entre, Muñoz!

MUÑOZ.

Qu'est-ce que c'est encore?

DON ROQUE.

Rien; une simple question sur la mission dont je t'avais chargé.

MUÑOZ.

Quelle mission?

DON ROQUE.

Ne t'avais-je pas prévenu qu'ils allaient rester tous les deux à la maison?

MUÑOZ.

Qui, tous les deux?

DON ROQUE.

Don Juan et Isabelle; et que tu devais tenir l'œil...

MUÑOZ.

Je m'en souviens maintenant. Oh ! je n'ai pas vu la moindre chose.

DON ROQUE.

Bien sûr ? Alors don Juan est sorti tout de suite ?

MUÑOZ.

Il a tardé un bon petit moment.

DON ROQUE.

Ah !... Mais, dans cet intervalle, ils ne se sont pas parlé ?

MUÑOZ.

Est-ce que je sais ?

DON ROQUE.

Ne t'avais-je pas recommandé, aussitôt mon départ, de dresser tes oreilles pour découvrir si nos deux...?

MUÑOZ.

Je suis resté près de la porte d'entrée, à moitié endormi.

DON ROQUE.

Ainsi donc tu n'as rien observé ?

MUÑOZ.

Absolument rien.

DON ROQUE.

Drôle, tu n'as rien écouté ! Allons, on peut se reposer sur toi. Bonté divine !

MUÑOZ.

Je connais mon métier.

DON ROQUE.

Muñoz, à quoi bon ces demi-mots? et que signifie ce mystère?

MUÑOZ.

Je vais vous le dire, monsieur, et je vous le dirai clairement et vivement. C'est que je n'ai pas envie, moi, de faire le furet, et d'aller semer des histoires entre mari et femme, sachant sur le bout du doigt ce que l'on gagne à ce mic-mac... Voici d'abord le mari pourpre de fureur; il fait un vacarme d'enfer contre son épouse; puis, voulant tirer au net ses soupçons, il charge son valet d'épier les paroles et les pensées de la dame. Fort bien! L'autre observe, écoute, rapporte ce qu'il voit, et monte une brouille de tous les diables. Arrivent les disputes, les pleurs, les emportements, les cris et les jurons. La femme reconnaît alors (il n'est pas nécessaire pour cela d'être un aigle) que toute cette tempête a été soufflée par ce cafard de domestique. Elle vous glisse son petit mensonge; et le mari, écumant de rage, se retourne contre l'espion, l'accable d'injures, et le jette à la porte. Bonsoir! D'un seul coup, mon gaillard perd sa place. Et avec cela que les femmes ont besoin de leçons pour exécuter le tour de main de maître! Entendez-vous le mari? Il grince des dents. Et qu'en sortira-t-il? Rien du tout. Ah! voici madame. Il se démène comme un possédé; bon! Aussitôt en avant les cajoleries, la pâmoison, les petites larmes, les petits m'amours, et... que sais-je encore? Bref, en une seconde elle renverse tout l'échafau-

dage du mari et de son satellite. Maintenant, d'après mon opinion, lorsque le cher époux a ainsi le cerveau à moitié détraqué par ces maudites caresses, le procès du brouillon de valet est bientôt fait; car les femmes n'y vont pas par quatre chemins. Déjà on le qualifie de fourbe, de menteur, lui, le pauvre mouchard! Puis on le traite de raisonneur, de fainéant, de gâche-tout; on y ajoute enfin une légère dose d'ivrognerie, mêlée d'un peu de filouterie. A chaque imprécation de la femme, le brave homme de mari dit : *Amen!*... Il faut y passer alors... Madame atteint toutes ses visées, et... Je connais mon métier!

DON ROQUE.

Mais, Muñoz, pour l'amour du ciel!...

MUÑOZ.

Puisque je vous répète que je ne le puis pas, c'est que je ne le puis pas. Inutile donc de me tourmenter! il n'y a plus à parlementer là-dessus. Les vieux chiens ne se laissent pas amadouer, mon maître!

DON ROQUE.

Tiens, Muñoz, prends une corde...

MUÑOZ.

Pourquoi faire?

DON ROQUE.

Va, pends-moi!

MUÑOZ.

Oh! monsieur, il n'est besoin ni de cordes ni de poisons, lorsqu'à soixante et dix ans on épouse une jeune fille aux yeux noirs.

DON ROQUE.

Tu reviens toujours à l'assaut avec ton âge!

MUÑOZ.

Et vous, avec vos demandes de conseils.

DON ROQUE.

Mais c'est toi-même qui m'as conseillé, tout fraîchement encore, au sujet de l'événement d'hier au soir; et tu m'as dit...

MUÑOZ.

Si j'ai dit quelque chose, je m'en repens bien.

DON ROQUE.

Écoute, Muñoz, sur ma foi de chrétien, tu deviens une véritable plaie. Quel atroce caractère!

MUÑOZ.

Mais je vous en fais juge, monsieur, quels sont mes crimes? Est-ce moi, par hasard, qui ai présidé au mariage? Ai-je donné mon consentement, moi, pour faire venir en ces lieux votre hôte et votre sœur, et ce coquin de Ginès, et cette servante qui m'ôte mes déjeuners de la bouche? Il faut que ce soit moi qui paye les pots cassés, moi qui n'y suis pour rien. A-t-on jamais vu?...

DON ROQUE.

Approche ici, mon garçon. Qui te dit que ce soit de ta faute? Seulement j'ai lieu de me plaindre du peu de bonne volonté déployé par toi dans la tâche confiée à tes soins. C'est tout simple : je savais qu'ils allaient rester ensemble à la maison, et je comprenais... Est-ce que le chien n'a pas aboyé?

MUÑOZ.

Non, monsieur, il n'a pas aboyé; il ne songe même pas à aboyer.

DON ROQUE.

Je pensais donc que le moyen le plus sage était d'observer avec attention...

MUÑOZ.

Pardon, monsieur, mais je me rappelle fort bien qu'il y a dix mois à peine vous me disiez : « Muñoz, ah! voici d'heureux temps. Je suis veuf enfin! Adieu les soucis, les querelles du ménage. » Oh! il n'y a que dix mois, et pas un jour de plus; ma mémoire n'est point si courte. Maintenant, mon maître, vous voilà remarié de nouveau, et de nouveau harcelé par mille tracas. Pour avoir oublié le passé, on est torturé et sans cesse sur le qui-vive dans le présent : « Allons, Muñoz; allons, qu'en dis-tu? Voyons, un bon conseil, un bon moyen!... » Et pourquoi? pour défaire ce qui est fait?... C'est sans remède. N'avez-vous pas contracté mariage? Eh bien! que celui qui vous a mis dedans vous en tire!

DON ROQUE.

Mais, Muñoz, je ne te demande pas de nous démarier; au contraire.

MUÑOZ.

Ah! cela ne vous va pas? Bravo! j'en suis fort aise. Ainsi donc, le vrai moyen de conquérir un peu de tranquillité, cette séparation...

DON ROQUE.

Malheureux, veux-tu bien laisser cela! Nous sé-

parer! Non, justice du ciel! Jamais, sous aucun prétexte! Tout le désagrément serait alors pour moi... Mais ce que je prétends faire, c'est de balayer de ma maison tous ces hôtes incommodes. Pour y arriver, il me faut ton aide, et je la réclame. J'ai eu beau dire à ma sœur de partir; j'ai eu beau saisir au vol chaque parole de don Juan, afin de deviner le fond de sa pensée... L'une m'étourdit, m'oppose mille arguments, et ne me laisse pour tout choix que le silence, tandis que l'autre, jouant le mystérieux, élude sans cesse mes questions; si bien que...

MUÑOZ.

Ah! s'ils avaient affaire à moi ..!

DON ROQUE.

Si bien que je cherche en vain un stratagème pour sortir de ce guêpier. Mon Dieu! ils finiront toujours par disparaître de ma demeure. Mais, d'ici là, il est très-fâcheux que don Juan et Isabelle, grâce aux loisirs que nous leur procurons, puissent avoir de fréquents entretiens. Et aujourd'hui, pour surcroît de tourments, ce diable d'Anglais qui se met en tête de vouloir me payer ma livraison de cochenille! Je me rends là-bas, mais le maudit homme n'y était déjà plus; d'où il suit que la course est à recommencer. Trois mille piastres fortes [1], rien que cela! La somme en vaut la peine; il faut un second voyage.

[1] *Duros*, piastres fortes valant 5 fr. 26 cent. la pièce. La somme indiquée ici est donc de près de 16,000 francs.

MUÑOZ.

Et que prouve toute cette jérémiade?

DON ROQUE.

Que j'ai absolument besoin de ton secours. Muñoz, au nom du ciel, accorde-le-moi! Une idée... car, pendant ma route, j'ai réfléchi; une idée a surgi dans mon imagination, et elle fera on ne peut mieux notre affaire.

MUÑOZ.

Voyons votre idée?

DON ROQUE.

Oh! une niaiserie, mais qui n'en produira pas moins un fier effet.

MUÑOZ.

Eh bien, voyons votre niaiserie.

DON ROQUE.

Comment!

MUÑOZ.

C'était pour vous dire de vous dépêcher.

DON ROQUE.

Il ne s'agit que de faire semblant tous deux de nous éloigner sur-le-champ de la maison. Toi, tu replies bien vite ton manteau, et tu vas dans ta chambre pour t'y soustraire aux regards. Moi, je sors réellement. Alors, après avoir écouté si tout est silencieux dans cette salle, tu montes à pas de loup, et trouvant la pièce déserte, tu t'y caches avec beaucoup d'adresse pour n'être pas pris sur le fait. Soudain nos femelles, convaincues que Muñoz aussi s'en est allé, viendront ici, délivrées de toute crainte,

se donner libre carrière. Isabelle découvrira ses secrets à Béatrice, et toutes les deux... Bref, de cette façon, nous saurons tout ce qui est bon à savoir... Hé quoi! tu ris?

MUÑOZ.

Ma foi, monsieur, je n'ai guère envie de rire. Seulement, il y a des instants où il est impossible à un homme de garder son sérieux.

DON ROQUE.

Mais à quel propos, satané ricaneur?

MUÑOZ.

Oh! pour de l'à-propos, mon rire en a; je vous le garantis, monsieur.

DON ROQUE.

Mais ton motif enfin!...

MUÑOZ.

Vous voulez le savoir? C'est qu'il me paraît délicieux votre projet de cachette. Une seule chose y manque pourtant; à la vérité, c'est une bagatelle.

DON ROQUE.

Quoi donc?

MUÑOZ.

Le trou, le coin, le réduit où sera cachée la sentinelle.

DON ROQUE.

Ah! c'est juste. Je n'y avais pas songé. Mais sous le canapé; cela ira tout seul.

MUÑOZ.

Je m'en aperçois!

(Fausse sortie.)

DON ROQUE.

Muñoz, Muñoz, mon garçon, écoute-moi. Ah! nous voilà bien! Si je ne perds pas la vie dans cette bagarre, je pourrai dire que je suis éternel. Muñoz, mon ami Muñoz, pour l'amour de Dieu, écoute-moi!

MUÑOZ.

Qu'est-ce à présent? Une autre idée encore meilleure?

DON ROQUE.

C'est qu'il faut...

MUÑOZ.

Ah! compris. Du moment qu'il le faut, — c'est parfait.

DON ROQUE.

Écoute!

MUÑOZ.

L'enfer tout entier serait venu assaillir votre maison, qu'il n'y aurait pas eu besoin de plus de contre-mines. Caramba [1]! vous plaisantez, je crois? Moi, me plier en quatre! Et d'abord je vous dirai qu'on ne joue pas à cache-cache sur ses vieux jours. Vous voulez donc me faire servir de bûche, de vieux crible, de...

DON ROQUE.

Muñoz, écoute, Muñoz. Oh! c'est bon, je ne te demanderai plus rien; car je vois maintenant de

[1] Nous avons cru devoir maintenir cette exclamation tout espagnole; du reste, le lecteur ne sera pas embarrassé pour y substituer l'équivalent français.

quelle manière tu sais répondre à mon affection. Quel dévouement! cela fait peur. J'ai pensé jusqu'ici que ta rudesse, que ta mine de verjus, n'étaient qu'une apparence, rien de plus. Et moi, pauvre nigaud que je suis, de ne pas avoir déjà jeté cet être à la porte quand ses maîtresses me le cornaient aux oreilles! Mais, bon Dieu! est-il donc permis d'oublier si vite... Ah! l'ingrat! Combien de fois, lorsqu'il était à court d'argent, ne lui ai-je pas ouvert ma bourse? N'ai-je pas été la providence de toute sa parenté? Enfin, dans mon testament ne lui ai-je pas laissé tout ce dont, en conscience, je peux disposer pour lui?

MUÑOZ.

Est-ce que j'en soupçonne le premier mot?

DON ROQUE.

Comment! tu ne te doutes pas des legs que j'y ai institués?

MUÑOZ.

Pas le moins du monde.

DON ROQUE.

Vois! Une année de gages, à dater du moment même où je serai trépassé... Puis je dispose que si une créance quelconque existe contre toi, elle soit regardée comme nulle et non avenue. Je dispose encore...

MUÑOZ.

Mais je ne dois rien à personne.

DON ROQUE.

Imbécile! Ne peut-il pas arriver que dans ce temps-là tu me doives?

MUÑOZ.

Ah! très-bien.

DON ROQUE.

Je te lègue, en outre, un habillement neuf et complétement à ton goût; de plus, ma défroque entière. Je te laisse aussi la tabatière en argent; bref, comme je te l'ai déjà donné à entendre, tout ce que je puis te laisser. Et, pour une misère telle que le service que je réclame de toi, tu te mets dans une rage de tigre? Enfin, n'en parlons plus. J'espère qu'avant peu tu t'en mordras les cinq doigts. Va, va, je ne veux pas te forcer. Tu ne tiens pas à m'obliger? Eh bien, va-t'en!

MUÑOZ.

Je n'ai pas dit que je n'y tenais pas.

DON ROQUE.

Mais alors qu'as-tu donc dit?

MUÑOZ.

Est-ce que je m'en souviens, moi?

DON ROQUE.

Non, non, je n'aime pas les échappatoires. (On entend sonner du côté droit. Muñoz veut s'en aller, don Roque le retient.) Parle, que veux-tu faire?

MUÑOZ.

On a sonné. Ce que je ferai?... Nous verrons.

DON ROQUE.

Il n'y a pas de *nous verrons*. Explique-toi comme il faut.

MUÑOZ.

Mais je veux aller ouvrir.

DON ROQUE.

Non; d'abord tâche de te décider.

MUÑOZ.

Eh bien, là... oui!

DON ROQUE.

Sûrement?

MUÑOZ.

Très-sûrement.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON ROQUE, DON JUAN.

DON ROQUE.

Oh! ce Muñoz! quelle nature rebelle et revêche! Enfin, il a dit qu'il le ferait. (Don Juan entre.) Eh bien! don Juan, que me conterez-vous de bon?

DON JUAN.

Il n'y a rien de nouveau.

DON ROQUE.

Oui, oui, vous en amasserez de la fatigue à courir ainsi la ville à la recherche d'une maison; c'est une corvée d'enfer... Celle que j'ai là, telle que vous la voyez, est-elle assez étroite, assez vieille? y a-t-il assez de trous aux murailles? Est-elle assez incommode

enfin? Malgré cela, elle me coûte les yeux de la tête. Dieu! que je regrette de ne pouvoir en trouver une autre! Car supposons, par exemple, qu'il nous arrive un étranger. Aussitôt voilà tous les meubles entassés pêle-mêle, tous les matelas arrachés des alcôves. Or, quand on dérange une fois les objets de leur place, on ne sait plus où s'arrêteront les dégâts. Et tout cela pour n'avoir pas à sa disposition une couple de pièces où mettre deux ou trois lits supplémentaires. C'est un cauchemar!

DON JUAN.

Oui, je conçois.

DON ROQUE.

Vous dites?

DON JUAN.

Mais... seulement que vous avez raison là-dessus.

DON ROQUE.

Si j'ai raison! Regardez ma sœur. Effrayée de tous les embarras qui règnent dans mon ménage, elle s'est déterminée à retourner au sien. Encore, si j'avais ici... Mais il faut le voir pour le croire. Quel chaos! Pourtant je ne fais point de cérémonies avec vous; cela ne souffre pas de difficulté. Eh bien, vous le voyez, afin de vous céder (pour une seule nuit, s'entend) ce mauvais lit, tout mon intérieur a été mis en désarroi. Maintenant le ciel m'est témoin que je déplore du fond de l'âme de ne pouvoir vous héberger... de telle façon, que... (A part, en entrant dans son bureau.) Rien, rien; c'est comme si j'avais parlé à une statue!

SCÈNE III.

DON JUAN, DONA BÉATRICE.

DON JUAN.

Quels détours adroits! De ma vie je n'en ai autant enduré d'un sot.

DONA BÉATRICE.

Ginès a déjà enlevé jusqu'au moindre de vos objets, et j'ai conclu, de divers indices, que vous nous quittiez tous deux. Si je puis vous être utile de quelque manière, don Juan, disposez de moi à votre aise. Je vous connais, je vous chéris depuis votre jeune âge, et je ne souhaite que votre bien. Ne me dites pas le motif de votre départ... je le soupçonne et ne vous le demande point. Mais persistez dans votre projet : éloignez-vous! Si vous n'avez pas de demeure où vous installer, vous aurez toujours la mienne. Seulement, si vous tenez à vous établir à Cadix, résolution que je suis loin d'approuver, si vous restez enfin, il faut diriger vos pensées d'un autre côté. (Don Juan s'assied sur une des chaises.) Vos amis... ils sont nombreux et bienveillants; ils sauront vous distraire. Ne fournissez point de prétexte à la médisance. C'est un crime de troubler la paix d'une maison, d'en chasser l'amour et la tranquillité, pour y introduire la discorde. Si vous avez aimé Isabelle, il est temps de l'oublier. Isabelle a un mari; elle n'est plus à vous.

DON JUAN.

Ah ! si un misérable n'avait pas mis en œuvre les stratagèmes les plus honteux, je ne la verrais pas aujourd'hui entre les bras d'un autre ; elle serait dans les miens. Puisque nos âmes étaient faites pour s'aimer, puisqu'elles devaient être unies par le lien le plus étroit, fallait-il donc, hélas ! les séparer? Qui a pu rompre de tels nœuds ? O supplice !

DONA BÉATRICE.

La blessure est toute récente, et votre douleur ne me surprend pas. Mais vous finirez...

DON JUAN.

Et ils vous disent que sur cette terre il y a une justice, des vertus ; ils osent parler du respect de la religion !... Se prévaloir de la sainte autorité des lois pour traiter en esclave un cœur pur et tendre, où l'amour régnait déjà ! Quelle infamie, quel sacrifice barbare ! La pauvre enfant ! Troublée à la fois par la pudeur et par le sentiment de sa dépendance, craintive, trompée, abandonnée, elle devait se soumettre. Tout était déchaîné contre mon Isabelle. Moi-même, sans rien connaître, séparé d'elle par un espace de cent lieues, je me trouvais en proie à mille pressentiments lugubres. La jalousie la dévorait quand j'étais innocent, et elle luttait encore contre tant de perfidie ! Infortunée, quelle affliction, quel désespoir pour toi ! Et maintenant me diront-ils toujours : « Sur cette terre il y a vertu et piété ? » Oh ! je ne les crois plus.

(Il se lève tout agité, et appelle en s'approchant de la porte de droite.)

DONA BÉATRICE.

Grand Dieu! je me sens une frayeur mortelle. Don Juan, mon cher fils, quels traits décomposés, quels regards farouches!

DON JUAN.

Ginès!

DONA BÉATRICE.

Un homme qui a de la raison doit savoir...

DON JUAN.

Ginès!

DONA BÉATRICE.

Quoi! vous ne m'entendez pas?

SCÈNE IV.

DON JUAN, DONA BÉATRICE, GINÈS.

DON JUAN.

Tu reviendras tout de suite... Écoute!

GINÈS.

Monsieur...

DON JUAN.

Va sur la place, et dans la maison de don Anselme informe-toi... Il m'a dit qu'il tâcherait de prendre des arrangements avec un capitaine de ses amis, sur le vaisseau duquel nous pourrions nous embarquer aujourd'hui même.

GINÈS.

Je ne vous comprends pas bien.

DON JUAN.

Écoute : don Diègue d'Arizabal ne peut nous recevoir à bord, mais un de ses amis est à même de nous emmener sur un autre bâtiment. Don Diègue m'a promis de lui parler à cet effet, et de laisser la réponse chez don Anselme : c'est donc là qu'il faut t'adresser. Pendant ce temps, je veux faire un tour sur le port, et tu me retrouveras ici.

(Ginès sort. Don Juan, après une courte pause, fait un salut à dona Béatrice, et sort également.)

SCÈNE V.

DONA BÉATRICE, DON ROQUE.

DON ROQUE.

Béatrice !

DONA BÉATRICE.

Qu'est-ce qui arrive ?

DON ROQUE.

Je veux savoir enfin quand il te plaira de me laisser en paix, de changer d'appartement, ou, pour être plus clair, de t'en retourner chez toi.

DONA BÉATRICE.

C'est fort bien ; j'y réfléchirai.

DON ROQUE.

Ne me recommence pas tes finasseries et tes subterfuges. Je t'ai déjà dit de t'en aller, oui, de t'en aller ! Car, juste ciel ! tout est assez cher aujourd'hui, et je suis rassasié de convives. Grande obstinée, va ! Je ne prétends pas, du reste, que tu t'en

ailles sans jamais revenir dans le cours de ton existence. Non, Seigneur ! Une ou deux fois, lorsque tu le tiendras pour agréable : rien de mieux. Mais te planter chez moi pour t'y goberger ! il faut rayer cela de tes tablettes. Ma femme n'a pas besoin de conseillères à ses trousses... Et sur ce, hors d'ici.

DONA BÉATRICE.

C'est bien. Tu n'es pas obligé de te mettre en fureur pour cela.

DON ROQUE.

Mais va-t'en, Béatrice !

DONA BÉATRICE.

Je m'en irai ; ne te tourmente pas !

DON ROQUE.

C'est que je veux que tu déménages à l'instant.

DONA BÉATRICE.

A l'instant ! Quelle impatience ! Cela nous manquait encore. Mais prends donc garde, mon cher ! tu deviens d'heure en heure plus insupportable, et tu te fais vraiment l'être le plus ridicule et le plus brutal qui se puisse concevoir. Au moment même où tu ouvres la bouche, tu veux être obéi. Tu exiges qu'on aille jusqu'à deviner ta pensée, car tu as l'habitude de demander tout par gestes. Si tu trouves la moindre chose déplacée de deux ou trois pouces de l'endroit où tu l'avais mise, vite, tu entames un procès. Si tu es joyeux, il faut que tout le monde soit content ; et si tu as des humeurs noires (ce qui t'arrive pendant des mois entiers), oh ! alors, que personne ne s'avise de rire ! Quand tu observes

soudain qu'on se parle en secret, aussitôt tu te fourres en tête, grâce à ta nullité, qu'on se moque de toi, ou qu'on prépare un coup contre tes sacs d'écus. Si les domestiques versent dans la lampe un peu moins d'huile, ce sont des voleurs, car ils rognent sur tout pour le vendre; s'ils en versent un peu trop, ce sont des gens sans économie et sans conscience, et l'on voit bien que ce n'est pas eux qui payent. Un caractère comme le tien est véritablement unique en son espèce; et ce qui me désespère, c'est qu'il va toujours de mal en pis. Voilà, mon frère, voilà la raison pour laquelle je ne m'éloigne pas. La petite Isabelle, avant son mariage, te connaissait à peine, et moi je me suis chargée de l'instruire; je lui donne avis de mille détails. Il est indispensable qu'elle parvienne à te comprendre, qu'elle se mette au courant de tes bizarreries, en un mot qu'elle se fasse à toi. Après cela, tu verras si j'ai besoin des conseils de personne pour abandonner le poste! car, pour ne pas t'avoir sous les yeux, on sacrifierait des millions. Bonjour!

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DON ROQUE, MUÑOZ.

DON ROQUE.

Béatrice, va prêcher à d'autres portes! Mais ne perdons pas une seconde, voici le grand moment.

Muñoz ! (S'approchant de la porte de droite.) Commençons par le commencement. Muñoz !

MUÑOZ, paraissant.

Allons, bon !

DON ROQUE.

Écoute, voici le moment. Tandis que je vais regarder si personne ne vient, tu te cacheras, comme c'est convenu. De la vivacité, drôle ! Quel lourdaud tu fais !

MUÑOZ.

On ne m'a pas créé plus ingambe.

(Don Roque s'avance vers le canapé. Muñoz ne bouge pas.)

DON ROQUE.

Dépêche-toi. Par ce côté tu peux entrer dessous.

MUÑOZ.

Ah ! le fameux projet !

DON ROQUE.

Drôle !

MUÑOZ.

Au diable ! Tout cela est du travail sans profit. A quoi pensez-vous que nous mènera cette embuscade? A rien, à rien du tout; je le vois d'avance. Que sert donc de s'éreinter ? Je suppose même qu'ils partent tous aujourd'hui, j'admets que nous restions seulement nous trois ensemble; mais vos inquiétudes, vos jalousies ne vous laisseront jamais de trêve.

DON ROQUE.

Et pourquoi ?

MUÑOZ.

Vous ne le sentez pas ? Eh bien ! parce qu'une

jeunesse ne peut pas faire bon ménage avec un vieillard. Non, grand Dieu! Si elle doit toujours vivre renfermée dans cette prison, être condamnée jusqu'à la fin de ses jours à vous vêtir, à vous raccommoder, à contempler ce physique, à ouïr perpétuellement le tintamarre de la toux, à faire chauffer de la flanelle en hiver pour votre ventre, à cuire des herbes, à préparer des poudres et des onguents, des emplâtres et des cataplasmes, je vous dis moi : Comment voulez-vous que ces choses l'amusent? Croyez-le bien, c'est impossible. Tout cela ne serait qu'une mascarade.

DON ROQUE.

Assez, drôle!

MUÑOZ.

Non, je veux parler; car je ne suis pas votre chien. Oui, monsieur, à chaque pas vous les entendrez échanger des coups de sifflet, vous les surprendrez aux écoutes; puis viendront les poulets et les entremetteuses.

DON ROQUE.

En partie, Muñoz, je conçois ton raisonnement; mais la faute en est à son caractère.

MUÑOZ.

Allons donc! le caractère n'a rien à y voir; c'est l'âge, monsieur, l'âge, et toujours l'âge! Voilà le mot de l'énigme. Hommes ou femmes, nous sommes tous, un peu plus, un peu moins, taillés sur le même patron : Les petits garçons aiment à jouer, à courir, à faire du tapage, à attacher des morceaux de bois à

la queue des roquets. Les petites filles transforment leur mouchoir en mantille; elles se rendent à la messe et en visite; elles se disent mille compliments flatteurs, et dans des joujoux de plomb elles préparent leur dînette et les rafraîchissements. Mais sitôt qu'elles viennent à grandir, elles oublient bien vite ces jeux-là : toutes leurs pensées se concentrent soudain sur tel ou tel jeune garçon qui, un beau jour, au sortir de chez lui, leur a lancé un regard à la dérobée. Madame leur mère les surveille, leur cite plusieurs centaines d'exemples, et leur fait passer les soirées à lire et à relire un vieux bouquin qui parle, je ne sais plus comment, de pudeur et de retenue. Le père croit alors posséder dans sa fille un miracle de vertu; et pendant ce temps, la demoiselle pense à son cher don Diégo. Je ne dis rien du garçon, qui se promène de long en large, se nourrit de rafales, et passe des nuits entières à faire le pied de grue, épiant le moment où il verra un volet s'entr'ouvrir, d'où dona Rosita lui enverra son : « Hé, monsieur! » Elle et lui, grâce au langage des signes, se demandent en mariage vite, vite; et il n'y a là rien de mal. Mais pourquoi ne se faisaient-ils pas leur demande lorsque l'un était sur la place, avec la bande des gamins, à jouer à la marelle, et quand l'autre était dans l'antichambre, avec les petites camarades d'en face, à fabriquer des poupées avec des morceaux d'étoffe, et, en guise de bouillie, à les gorger de plâtre ou de poussière de charbon? Pourquoi?... Parce qu'il faut, monsieur, que nos

passions changent avec les années. Dame! lorsque vient la période où le sang bouillonne dans nos veines et nous excite à la galanterie, les jeunes garçons s'amourachent des jeunes filles, c'est inévitable; et chacun court à sa chacune. N'ai-je pas raison? Mais croire que c'est le caractère qui leur inspire cette passion-là, la bonne histoire!... A moins pourtant qu'il ne vous plaise de confesser que tous les mortels ont le même caractère lorsqu'ils sont à certain âge! Mon Dieu, monsieur, je vois bien la chose par moi-même. J'ai été gamin et très-jeune homme, et dans ce temps-là, ma foi, je risquais mes farces, tout comme les autres enfants et adolescents; mais cela eut une fin. Plût au ciel que le doute me fût encore permis! car je n'espère plus, que dis-je? je ne rêve même plus qu'aucune fillette regorgeant de santé, et la joue en feu, raffole de ma personne. Ah bien, oui! ça n'aurait pas le sens commun. Hélas! seigneur don Roque d'Urrutia, quoique ce soit un spectacle douloureux, il est nécessaire de se connaître...

DON ROQUE.

Muñoz, tais-toi, tais-toi, tais-toi! Pour l'amour du ciel, brisons sur ce chapitre! Chacune de tes paroles me traverse de part en part.

MUÑOZ.

Je donnerais tout au monde pour pouvoir rendre ma pensée comme je la sens.

DON ROQUE.

Mais est-il possible d'en dire davantage? Que le diable emporte...

MUÑOZ.

Le vieil idiot qui...

DON ROQUE.

Tais-toi !

MUÑOZ.

Je me tais, et je me sauve.

(Fausse sortie.)

DON ROQUE.

Mais reviens donc. Réfléchis !

MUÑOZ.

Je réfléchis, et je reviens.

DON ROQUE.

Ne t'ai-je pas déjà dit, Muñoz, que tu avais raison toujours, et que tu parlais comme un oracle? Mais, mon garçon, *quid faciendum* [1] ? Veux-tu que j'aille me jeter dans le puits? Veux-tu...?

MUÑOZ.

Moi, monsieur, tout ce que je demande, c'est d'exprimer ma façon de penser sans fard et sans détours.

DON ROQUE.

Mais tu me l'as déjà exprimée mille fois, et, à chaque reprise de tes prédications, tu m'assassines derechef. Ce que je demande, moi, c'est que tu te caches enfin.

MUÑOZ.

Où cela?

DON ROQUE.

Ici donc ! (Montrant le canapé.) Allons, fourre-toi là-

[1] (*Que faut-il faire?*) — Cette locution latine est d'un usage général en Espagne.

dessous. Personne ne vient... En avant, mon garçon !

MUÑOZ.

Par l'âme de ma grand'mère, quelle plus stupide idée!...

DON ROQUE.

Muñoz, assez de bavardages; finissons-en : ou le canapé, ou la porte; choisis !

MUÑOZ.

Mais...

DON ROQUE.

Va-t'en; et que de ma vie je ne te revoie plus. Disparais, marche !

MUÑOZ.

Mais je m'y glisse.

DON ROQUE.

De ce côté !

MUÑOZ.

Allons-y !

(Il commence à se glisser sous le canapé.)

DON ROQUE.

Dès que tu seras bien dessous, tu t'étendras tout au long, et tu te mettras à ton aise.

MUÑOZ.

Oui, parfaitement.

(Il se tord dans tous les sens.)

DON ROQUE.

Est-ce que tu n'y tiens pas?

MUÑOZ.

Je n'en sais rien.

DON ROQUE.

Comment ?

MUÑOZ.

Je vous le dirai quand j'y serai.

DON ROQUE.

Il me semble qu'on vient.

MUÑOZ.

En voilà bien d'une autre !

DON ROQUE.

Mais marche donc, traînard !

MUÑOZ.

C'est ici que je te réclame, mon escopette [1] !

(Ne pouvant parvenir à se cacher suffisamment, il cherche à sortir du canapé, et don Roque essaye de l'y aider en le tirant par les jambes.)

DON ROQUE.

Ils viennent, ils viennent !

MUÑOZ.

S'il m'est impossible soit d'avancer, soit de reculer, un bataillon ne m'en ôtera pas.

DON ROQUE.

Mais tâche donc de sortir, voyons !

MUÑOZ.

Tâchez, vous, de tirer encore plus fort !

DON ROQUE.

C'est pour que tu sortes plus vite.

MUÑOZ.

Ouf! m'y voilà.

[1] Locution espagnole pour exprimer le fort du péril.

DON ROQUE.

Terrible quart d'heure !

MUÑOZ.

C'est mon quart d'heure à moi qui a été violent ! un peu plus, je crevais.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DON ROQUE, DONA ISABELLE.

DON ROQUE, à part.

Si elle l'avait vu !... mais non.

DONA ISABELLE.

Vous m'appeliez ?

DON ROQUE.

J'avais bien autre chose en tête. (A part.) C'est un prétexte qu'elle prend. (Haut.) Il paraît que nos hôtes sont en ville ?

DONA ISABELLE.

Je pense que oui.

DON ROQUE.

Eh bien, que me diras-tu au sujet de ce don Juan ? Quel jeune homme aimable, instruit ! quel beau jeune homme, n'est-ce pas ? Et lorsque, après l'avoir connu tout enfant, on le revoit aujourd'hui... Ah ! sans nous en douter, nous nous faisons vieux. (A part.) Comme elle se tait, la friponne ! (Haut.) J'ai même un vague souvenir de t'avoir aperçue plu-

sieurs fois, du temps de don Alvare, dans sa propre maison.

DONA ISABELLE.

C'est très-vrai.

DON ROQUE.

Oh! ma mémoire m'est fidèle. Quels espiègles vous sembliez tous! Quel bruit joyeux, quels éclats de rire partaient de cette salle obscure, dans les longues soirées d'hiver, lorsque nous allions nous mettre à notre reversi, moi, don Pèdre, don André et don Martin d'Urquijo! Quels hommes c'étaient! Oui, c'étaient là des hommes! Tu pleures?

DONA ISABELLE.

Non, mousieur.

DON ROQUE.

Mais si; je vois que tu pleures. Dis la vérité. Qu'as-tu? Il y a un mystère là-dessous. Parle; pourquoi ces larmes?

DONA ISABELLE.

Elles ne doivent pas vous étonner, car vos paroles m'avaient reportée vers ces temps heureux...

DON ROQUE.

Ces temps heureux où vous alliez folâtrer ensemble.

DONA ISABELLE.

Mais non, je vous jure!...

DON ROQUE.

Toi, don Juan et les autres demoiselles, avec le fils de...

DONA ISABELLE.

Ce n'est pas pour cela, monsieur...

DON ROQUE.

Oui, le fils de don Blas; et dans la cuisine vous dérangiez chaque objet, depuis les vases jusqu'aux casseroles. Isabelle, ces jeux-là, tous ces jeux-là...

DONA ISABELLE.

O malheur!

SCÈNE VIII.

DON ROQUE, DONA ISABELLE, GINÈS (il entre tenant un petit billet à la main.)

DON ROQUE.

Ah! ah! (A part.) Voilà un messager, et le poulet avec. Il faut voir cela. (Haut.) Où donc allons-nous de ce pas, mons Ginès?

GINÈS.

A la recherche de mon maître.

DON ROQUE, à part.

Oh! je te vois venir. (Haut.) Ainsi, c'est pour le maître...?

GINÈS.

Oui, monsieur.

DON ROQUE.

Et ce petit papier tout ouvert, est-ce aussi pour le maître? Passe-le-moi un peu!

GINÈS.

J'aime bien cet ordre! Mais le billet n'est pas pour vous.

DON ROQUE.

N'importe.

GINÈS.

Prenez garde!

DON ROQUE.

Je ne prends garde à rien, et j'y mets de l'entêtement à présent.

GINÈS.

Le voici, si vous êtes entêté!

(Il lui donne le billet.)

DONA ISABELLE, à part.

Que peut contenir ce papier?

GINÈS, à part.

Eh bien! le vieux ne se gêne point.

DONA ISABELLE, à part.

Je suis toute tremblante.

DON ROQUE, à Ginès.

Tiens! (Il lui rend le billet.) Va le porter au plus vite; c'est très-pressé.

GINÈS.

Si mon maître n'est pas dans la maison, je vais l'attendre à la porte.

DON ROQUE.

Certainement.

GINÈS.

Je vous salue, monsieur et madame.

DON ROQUE.

Adieu, mon ami.

(Ginès sort.)

SCÈNE IX.

DON ROQUE, DONA ISABELLE.

DON ROQUE.

En fin de compte, don Juan s'en va.

DONA ISABELLE.

Comment! Où va-t-il?

DON ROQUE, à part.

C'est peut-être la source de ses pleurs. (Haut.) Aujourd'hui même, il doit s'embarquer. Que dis-tu de cela?

DONA ISABELLE.

Mais... rien.

DON ROQUE.

Le vent est favorable pour lever l'ancre; et, suivant moi, don Juan fait fort bien de s'en aller en Amérique. Là, s'il s'adonne au commerce, il a devant lui un précieux avenir. Du reste, puisqu'il s'y est déterminé, il doit savoir pourquoi et pour quel pays il part; car il est bien loin d'être un sot. Qu'en dis-tu?

DONA ISABELLE.

Je ne dis rien, monsieur.

DON ROQUE.

C'est un jeune homme plein de prévenances, un jeune homme charmant enfin. Dieu! que j'ai donc été heureux d'avoir pu l'abriter sous mon toit! Pas

pour longtemps, par exemple; mais assez pour reconnaître en lui toutes les qualités d'un cavalier accompli. Que t'en semble, Isabelle? suis-je dans le vrai?

DONA ISABELLE.

Sans doute, monsieur; c'est l'exacte vérité.

DON ROQUE.

Tu es triste?

DONA ISABELLE.

Non, monsieur.

DON ROQUE.

Cela ne te fait donc pas plaisir de causer de notre hôte?

DONA ISABELLE.

A moi? En quoi cela peut-il m'intéresser?

DON ROQUE, tirant sa montre.

Tu as raison. Ah, çà! mais il est déjà tard.

DONA ISABELLE.

Vous sortez encore?

DON ROQUE, mettant son manteau et son chapeau.

Oui, j'ai mille choses à faire. Muñoz aussi va sortir tout de suite. Lorsque Muñoz sera sorti, faites bien attention l'une et l'autre si le chien aboie, ou si quelqu'un sonne à la porte. Adieu, petit ange! (A part.) Toi, tu mordras à l'hameçon!

(Il sort.)

SCÈNE X.

DONA ISABELLE, DONA BÉATRICE.

DONA BÉATRICE.

Viens-tu là dedans, Isabelle? ou aimes-tu mieux apporter notre ouvrage ici?

DONA ISABELLE.

Hélas, Béatrice!

DONA BÉATRICE.

Laissons cela, ma chère Isabelle.

DONA ISABELLE.

Que je suis malheureuse!

DONA BÉATRICE.

Allons, ma sœur, que signifient ces gémissements? Tu n'as donc pas le moindre sentiment de prudence? Est-ce ainsi que tu tiens ta promesse de l'oublier, de suivre mes conseils, et de te séparer de lui pour toujours, afin d'éviter le moment redoutable où mon frère serait instruit de tout?

DONA ISABELLE.

Mais il l'est déjà. Il n'y a plus à dissimuler avec mon mari. Mes yeux ou mes soupirs auront révélé mon secret.

DONA BÉATRICE.

Et qu'a-t-il dit?

DONA ISABELLE.

Rien; mais j'ai su démêler dans ses discours et dans ses actions des artifices et des allures mysté-

rieuses, et je n'ai pas tardé à reconnaître que la cause de sa sourde colère, de ses inquiétudes, de sa jalousie, c'était don Juan.

DONA BÉATRICE.

Je n'en suis pas surprise. Raison de plus pour qu'il hâte son départ.

DONA ISABELLE.

Lui-même s'y est décidé. Il doit s'embarquer au plus vite, à ce que j'ai cru entendre.

DONA BÉATRICE.

C'est ainsi qu'il doit agir; et pour toi, Isabelle, il est de la plus haute importance de ne plus le revoir. Dans les combats de l'amour, pour vaincre il faut fuir. Ne le reçois donc pas; ne l'écoute point. S'il a du cœur, s'il est un gentilhomme, il comprendra le devoir que lui trace l'honneur; il ne voudra pas appeler sur toi la haine de ton mari; il ne voudra pas enfin ta ruine. S'il t'aime véritablement, s'il a du bon sens et s'il craint Dieu, il te quittera, pour écarter tant de malheurs!

DONA ISABELLE.

Que tes paroles me font de bien! Tu me rends le courage, tu me consoles, Béatrice. Et moi-même, à mon tour, je saurai mettre un terme à cette faiblesse honteuse. Oui, je saurai lui ordonner en face de m'abandonner, de partir, de s'éloigner pour toujours de mes yeux... car déjà je le déteste!

DONA BÉATRICE.

Tu le détestes? Et c'est toi qui veux te charger

de lui dire cela? Non, Isabelle, ce n'est pas à toi de lui tenir ce langage. Allons, rentre avec moi là-dedans; et, grâce au prétexte d'une indisposition, l'excuse de ton absence sera toute trouvée. Viens!

(Elle sort.)

DONA ISABELLE.

Je te suis, ma sœur.

SCÈNE XI.

DONA ISABELLE, DON JUAN.

DONA ISABELLE.

Du monde!... Mais que vois-je? c'est lui! Retirons-nous... Oh! que dois-je faire? Quel martyre!... Non, non, je ne veux pas le voir.

(Elle va pour sortir, don Juan entre, et l'arrête d'un regard suppliant.)

DON JUAN.

Isabelle!

DONA ISABELLE.

Don Juan, si vous venez, dans un sentiment d'amour ou par bienséance, me faire vos adieux, je prie le ciel d'être avec vous et de vous guider à bon port.

DON JUAN.

Je venais... je viens seulement pour te dire...

DONA ISABELLE.

Que vous quittez cette ville? Mais déjà j'ai ap-

pris votre résolution. Partez! je vous donne ce conseil.

DON JUAN.

Ah! si tu savais tous les tourments...

DONA ISABELLE.

Oh! je n'ignore point la dette que j'ai contractée envers vous. Partez, et abandonnez-moi au trépas.

DON JUAN.

Malheureuse Isabelle! Ne suis-je donc revenu à Cadix que pour trouver brisés les liens les plus chers, l'union la plus douce que le temps et la mutuelle estime aient formée? Hélas! quels jours de bonheur! Te souviens-tu? te souviens-tu?

DONA ISABELLE.

Mes forces vont me trahir!

DON JUAN.

Époque charmante où tous deux, ravis de notre sort, nous attendions pleins d'espoir les faveurs enviées de l'amour. Quand sans cesse réunis, sans cesse entraînés l'un vers l'autre par l'âge, par la vivacité de nos jeux, et même par ces feintes froideurs que tout démentait...

DONA ISABELLE.

Don Juan, ayez pitié! Je me sens mourir.

DON JUAN.

Un soupir de toi, une parole tombée de tes lèvres, un regard de ton œil velouté, c'était là mon seul désir, mon unique ambition. Adieu toute espérance! Isabelle, si j'ai pu t'aimer, si nos premières années furent la félicité même, nos joies ont

passé comme une ombre, comme un rêve! Et moi aussi je n'attends plus que la mort!

DONA ISABELLE.

Oh! non, Dieu ne le voudra pas. Moi seule je dois succomber au désespoir, car je n'ai pas le courage de résister à tant de souffrances!

DON JUAN.

Adieu! nous ne nous reverrons plus. Je me sépare de toi pour chercher d'autres climats. Mais je t'en supplie, Isabelle, ma bien-aimée, n'oublie jamais combien fut grand notre amour. Oh! je ne réclame plus rien de toi; mais que seulement ma fidélité, la sincérité de ma passion, vivent sans cesse dans ton souvenir! Chéris-moi toujours, pense à moi, mon Isabelle! Peut-être sera-ce un soulagement à ma douleur, de songer que la beauté qui me fut arrachée pour la vie daigne accorder une larme, un tendre soupir à ma mémoire. Mais que dis-je, Isabelle? oh! ne fais pas cela. Oublie plutôt notre triste flamme! Aime ton mari, aime-le tout seul, aime-le bien! C'est don Juan qui t'en conjure, don Juan que tu vas laisser partir!

DONA ISABELLE.

Ciel! vous me...

DON JUAN.

Que dis-tu?

DONA ISABELLE.

Je n'ai plus ni parole, ni pensée. Mon cœur... Ah! si vous pouviez y lire?

DON JUAN.

Et toi, si tu pouvais... Mais adieu! et qu'un dernier baiser te confirme...

(Il veut l'embrasser; Isabelle se retire.)

DONA ISABELLE.

Partez!

DON JUAN.

Tu me fuis?

DONA ISABELLE.

Oui, je m'éloigne de vous, don Juan; car votre seul aspect est pour moi plus dangereux que tous les périls.

DON JUAN.

Cruelle!

DONA ISABELLE.

Hélas! don Juan, que demandez-vous? Que voulez-vous de moi? C'est l'arrêt du ciel; jugez-en vous-même, notre honneur l'exige... Mais, de grâce, ne sortez pas de Cadix! N'ajoutez pas encore à mes tortures, n'ajoutez pas à la funeste réalité de votre éloignement, la crainte continuelle de votre mort. Croyez-moi, les malheureux se préparent plutôt de longs regrets que des consolations lorsqu'ils choisissent un exil dans des régions lointaines, au delà de tant de mers immenses. Cette cité, votre patrie, vous offrira mille moyens de vous distraire, et vos peines vont s'adoucir par la réflexion et avec le temps. Pour vous inspirer de l'énergie, mon exemple suffira; car je vous dis adieu, en proie aux plus amers chagrins. Ah! si mon amour pour vous n'était

l'amour le plus sincère, serait-ce donc un mérite de me détacher de vous comme je le fais? Mais il le faut, don Juan. Oui, que moi seule je meure de douleur! Loin de vous, privée à jamais du plus cher de mes biens, je puis encore mourir heureuse, puisque, au prix de tant de sacrifices, j'aurai préservé ma conscience et ma réputation.

DON JUAN.

Hélas! Isabelle chérie, où as-tu puisé cette abnégation sublime?

DONA ISABELLE.

O vertu, vertu! que tes luttes sont terribles!

(Elle sort par la gauche; don Juan, par la droite. La scène reste vide un moment.)

SCÈNE XII.

MUÑOZ, seul.

Il n'y a pas à tergiverser; voici l'instant décisif. (Il commence à se glisser sous le canapé.) Inutile de regarder en arrière, c'est sans réplique. (A moitié caché.) Malédiction sur cet hymen! malédiction sur ce don Juan!... Allons, courage, mon vieux, courage! (On entend sonner très-fort à la porte de droite.) Non, je ne sortirai pas d'ici, dût-on jeter toute la porte par terre!

(Il se cache entièrement.)

SCÈNE XIII.

BLASA, GINÈS, MUÑOZ, caché.

BLASA.

On y va, on y va! Quel carillon, mon Dieu!

(Elle traverse le théâtre, et revient avec Ginès.

GINÈS.

Ma foi, je le croyais endormi.

BLASA.

Non, mais il a décampé sans prévenir personne. Va, c'est à vous dégoûter à jamais d'un drôle comme ce Muñoz.

GINÈS.

Ce dont je ne reviens pas, c'est que don Roque le garde.

BLASA.

Cela t'étonne? Mais c'est tout simple. Voilà deux cents ans qu'il sert dans cette maison! Il est vieux comme son maître; car, entre leurs âges, il n'y a pas six semaines de différence. Il est chiche comme son maître; et puis la peur s'est logée chez don Roque. Il ne fait plus un pas sans demander conseil à Muñoz, et des avis de Muñoz dépend la pluie ou le beau temps. De plus, le drôle lui sert d'espion; il lui rapporte histoires sur histoires. Quand le maître sort, il se donne l'air de dormir, ou de marmotter des prières sous la porte d'entrée; et, en attendant, rien ne se passe ici qu'il ne le sache. Puis, quand le

maître revient, son maudit écuyer, plus maigre qu'un squelette, va lui souffler tout, *a* par *b*.

GINÈS.

Voyez donc le vieux brigand!

BLASA.

Je ne cesse de tourmenter ma maîtresse pour qu'elle me tire de ce cachot; il me tarde de rentrer chez nous et de planter là ces affreux barbons, qui me font l'effet de deux épouvantails de jardin potager. Oh oui, à eux deux...

GINÈS.

Mais moi, petite Blasa, j'en serai bientôt débarrassé.

BLASA.

Toi! Et comment?

GINÈS.

C'est que nous partons pour... que sais-je? pour l'autre monde.

BLASA.

Et quand cela?

GINÈS.

Aujourd'hui même, si le vent n'y met obstacle.

BLASA.

Que tu es heureux d'être, dès aujourd'hui, délivré de ce vieil assommoir de Muñoz et de ce cher don Roque, aussi bourru que têtu!

SCÈNE XIV.

BLASA, GINÈS, DONA ISABELLE, MUÑOZ, caché.

DONA ISABELLE.

Blasa!

BLASA.

Madame!

DONA ISABELLE.

Apprête mon métier à broder.

BLASA.

J'obéis sans retard.

(Elle sort.)

DONA ISABELLE, à Ginès.

Où peut se trouver ton maître?

GINÈS.

Il m'attend sur la plage. J'ai l'ordre de lui apporter le petit coffret qui est resté là-dedans sur la table.

DONA ISABELLE.

Fais vite, Ginès. (Ginès sort par la gauche.) Infortunée! Tout serait vain; il est décidé à partir. Quelle nécessité pour lui de traverser cette vaste mer qui doit s'étendre entre nous, pour me dérober sa vue, pour me laisser sans cesse dans la plus cruelle incertitude sur son sort?... Oh non! il le faut! (A Ginès, qui est revenu avec le coffret.) Ginès, dis à ton maître que je désire lui parler absolument, et tout de suite. Qu'il ne perde pas une minute! Don Roque et Muñoz ont à peine quitté la maison. Qu'il se hâte, qu'il vienne à tout risque, mon ami, car je veux le voir!

GINÈS.

J'y vais, madame; mais je crains...

DONA ISABELLE.

Quoi donc?

GINÈS.

D'arriver trop tard. Tous les préparatifs sont achevés, et, au premier coup de partance, les vaisseaux doivent sortir du port.

(Il sort.)

DONA ISABELLE.

O misère!... Cours, Ginès!... C'en est fait de moi!.

(Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XV.

MUÑOZ, seul.

(Il avance la tête hors du canapé.)

Dieu soit loué! Ils ont déguerpi! (Il se trouve hors du canapé, et se secoue fortement.) Les canailles! Encore un peu de cet exercice, et j'y laissais ma peau. Cette Blasa! Et cet autre faquin! Et moi-même, me suis-je assez couvert de boue? Ah çà, ce testament, est-ce réellement une vérité?... Oh! nous avons là une société choisie dans la maison! les démons de l'enfer ne sont pas de race plus exécrable. Don Roque, cela va mal!

(Il sort.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA ISABELLE, DONA BÉATRICE.

DONA BÉATRICE.

Enfin, le ciel semble disposer toutes choses en notre faveur. Don Juan s'est aperçu du danger de sa présence ici, et il est prêt à partir. L'escadre doit mettre à la voile ce matin même. Déjà, chère Isabelle, je me sens tout heureuse. Ne va pas craindre au moins que ton mari ait des soupçons sur toi! il n'a rien vu; il ne peut concevoir aucune pensée blessante à l'égard de sa femme. Avec toute sa mauvaise humeur, il t'aime au fond; et, pour peu que tu t'efforces de lui plaire, tu verras tes peines bientôt diminuées.

DONA ISABELLE.

Oui, Béatrice, je ferai cet effort; car tu bannis loin de moi la faiblesse. Je reconnais ma faute, je reconnais tous les périls qui nous assiégent pendant le règne d'une passion qu'il est nécessaire d'étouffer sans retard. (A part.) Dieu! quel tort de l'avoir rappelé!

DONA BÉATRICE.

Le temps guérit tous les maux. Il est bien naturel qu'aujourd'hui tu te sentes abattue et troublée; tu

es jeune, Isabelle, et le coup qui te frappe va droit au cœur.

DONA ISABELLE.

Ah! ils te le diraient bien ceux qui, comme moi, surent aimer d'un véritable amour. (A part.) On vient... c'est lui sans doute. (Elle cherche à sortir. Haut:) Où me réfugier?

DONA BÉATRICE.

Mais qu'as-tu donc? Pourquoi fuir, quand c'est mon frère?

SCÈNE II.

DON ROQUE, DONA ISABELLE, DONA BÉATRICE.

DON ROQUE, à part.

Que signifient toutes ces manigances, ces allées et ces venues? (Haut.) Où est ma robe de chambre? la vieille?... Je parierais qu'on n'a pas encore mis les morceaux de flanelle à l'épaule.

DONA BÉATRICE.

Tu l'as dit seulement hier; on n'a pas encore eu le loisir de le faire.

DON ROQUE.

Allez-vous-en toutes les deux d'ici!

DONA BÉATRICE, à part.

Il nous renvoie déjà. (Haut.) Ne veux-tu pas changer de vêtement?

DON ROQUE.

Que me chantez-vous de don Juan?

DONA BÉATRICE.

Je te demande si tu veux rester avec cet habit-là, ou si tu veux ta robe de chambre?

DON ROQUE.

Quand je la voudrai, je saurai parler, je pense.

DONA BÉATRICE.

Est-ce que tes vapeurs te reprennent? Désires-tu qu'on te fasse de la camomille?

DON ROQUE.

Non, madame.

DONA BÉATRICE.

Mais, frère, qu'est-ce qui te tourmente donc?

DON ROQUE.

Rien. Et quand même la peste me tourmenterait, est-ce ton affaire? Ne vous ai-je pas commandé de me laisser?

DONA BÉATRICE.

Viens, Isabelle!

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

DON ROQUE, MUÑOZ.

DON ROQUE.

(Il ôte son chapeau et son manteau, et, s'approchant de la porte de droite, il appelle.)

Muñoz, entre! Ainsi donc la commission se bornait...

MUÑOZ.

Est-ce que nous revenons encore là-dessus? Oui,

monsieur, tout se bornait à ce que j'ai eu l'honneur de vous redire dehors.

DON ROQUE.

Qu'il devait se dépêcher, et informer son maître de se rendre ici sur-le-champ?

MUÑOZ.

Sur-le-champ.

DON ROQUE.

Que nous deux nous étions sortis?

MUÑOZ.

Sortis.

DON ROQUE.

Qu'elle l'attendait sans faute, mais sans faute?

MUÑOZ.

C'est cela même.

DON ROQUE.

Et tu dis qu'Isabelle était inquiète, qu'elle pleurait?

MUÑOZ.

Hé! un peu, monsieur.

DON ROQUE.

Quel était donc cet autre sujet dont tu avais commencé à m'entretenir?

MUÑOZ.

Ah! monsieur, c'était le catalogue de vos louanges.

DON ROQUE.

De sorte que, réellement, on m'a appelé squelette?

MUÑOZ.

Et assommoir.

DON ROQUE.

Et méchant cabas [1] ?

MUÑOZ.

Et vieux brigand.

DON ROQUE.

Vit-on jamais pareille insolence ! Ainsi, toutes ces gentillesses elle les a versées sur moi ?

MUÑOZ.

Avec une trentaine d'autres.

DON ROQUE.

Puis, elle lui a donné la commission ?

MUÑOZ.

Ce n'est pas cette bouche-là qui a donné la commission.

DON ROQUE.

C'est donc Isabelle...

MUÑOZ.

Isabelle n'a été pour rien dans le concert. C'est cette Blasa qui a traité don Roque de nigaud, d'épouvantail de jardin ; c'est elle qui a dit qu'il était sourd comme un pot, qu'il avait l'haleine empestée et les jambes enflées, qu'il n'était pas en état de faire un mari, qu'il...

DON ROQUE.

Tais-toi, pour Dieu, si tu ne veux pas que j'aille l'assommer d'un seul coup, la coquine, la bavarde, la menteuse !

[1] *Cenacho*, espèce de cabas ; panier rond à mettre des figues ou d'autres fruits. Mais le mot espagnol et le terme français se prennent également tous deux dans un sens ironique.

MUÑOZ.

Je ne sais pas si elle est menteuse, mais elle l'a dit, et c'est certain.

DON ROQUE.

Enfin, dans toute cette maison je ne rencontrerai donc plus que des gens pour me torturer, pour empoisonner toute mon existence?... L'odieuse créature! Si j'allais la saisir par les cheveux, et lui appliquer, à la luronne, une telle volée... (Il se promène furieux sur le théâtre.) Bonté du ciel! que faut-il faire? Mais, grand Dieu! puisque ce jeune homme est dans l'intention de quitter aujourd'hui même Cadix; puisque, en définitive, il s'en va et nous laisse en paix; puisque je l'ai vu sur la plage, attendant le canot qui doit le mener à bord; puisqu'il a pris congé de moi; puisque le moment du départ approche, et que d'un instant à l'autre on peut entendre le signal; par saint Antoine! pourquoi l'avoir prié de reparaître ici?

MUÑOZ.

C'est avec le fils de ma mère qu'il faudrait venir jouer ce jeu-là!

DON ROQUE.

Mais en pareille aventure que ferais-tu?

MUÑOZ.

Je sais fort bien, moi, ce que je ferais.

DON ROQUE.

Mon garçon, je t'en supplie par le grand saint Jean...

MUÑOZ.

Le voilà déjà qui revient m'obséder avec tous les saints du calendrier.

DON ROQUE.

Dis-moi, que ferais-tu si tu étais don Roque à cette heure?

MUÑOZ.

Si j'étais don Roque à cette heure, je ne laisserais pas respirer une minute l'infortuné Muñoz; je l'étourdirais de mes plaintes, parce qu'il n'est pas sans cesse à flairer et à épier; je lui demanderais cinq, six, vingt, trente avis... Hé quoi! vous ne m'écoutez pas?

DON ROQUE.

Tiens, Muñoz, la tête me bourdonne comme un tambour. Voyons, trêve de réflexions, et décide-toi à faire ce que je t'ai dit.

MUÑOZ.

A faire quoi?

DON ROQUE.

Tu ne t'en souviens donc plus?

MUÑOZ.

De quoi, monsieur?

DON ROQUE.

C'est juste... Ah çà, je suis donc fou!

MUÑOZ.

Qui prétend le contraire?

DON ROQUE.

Au fait, si je ne lui ai rien dit... Voici la chose :

Isabelle attendra toujours don Juan; mais il se peut que ce dernier ne vienne point, soit qu'on l'ait instruit, soit qu'il se doute lui-même de mon retour. Car ce Ginès (c'est comme si je le voyais là) se sera mis aux aguets pour surveiller ma rentrée au logis. Tout va donc dépendre de notre diligence. Écoute! Tu sais bien où l'on accroche les clefs? Connais-tu celle de la petite porte de sortie?

MUÑOZ.

Laquelle, monsieur?

DON ROQUE.

Cette vieille...

MUÑOZ.

Ah! j'y suis; celle de la porte de derrière qui donne sur la ruelle?

DON ROQUE.

Celle-là même.

MUÑOZ.

Mais il y a une éternité qu'on n'est ni entré ni sorti par là.

DON ROQUE.

Cela ne fait rien; apporte-moi la clef.

MUÑOZ.

Qu'est-ce encore que cette invention?

DON ROQUE.

Tu vas le savoir. Tâche surtout qu'on ne t'entende point!

(Muñoz sort.)

SCÈNE IV.

DON ROQUE, seul.

Hélas, Seigneur! cela va mal, mal, furieusement mal. (Durant cette scène, il marche, il s'assied, il se lève, et manifeste la plus grande agitation.) La maudite servante!... Paraîtra-t-elle, cette clef? Muñoz dit vrai; ce n'est pas à Isabelle qu'est la faute, c'est à moi, à moi seul. Oh! s'il y avait possibilité...! Mais le moyen de se refaire quand nos quatre-vingts ans frappent à la fenêtre! Il a raison, ce Muñoz : peste! il a raison. Le drôle me harcèle avec ses commentaires, mais il vous décoche parfois des vérités si crues... Ah! si je l'avais consulté, tous ces déboires ne seraient pas venus fondre sur moi; c'est une chose positive. Mon pauvre don Roque, tu as fait là de belle besogne! pauvre don Roque! Mais peut-être, si ce don Juan nous laisse enfin, tout espoir n'est-il pas perdu... Oui, Dieu le veuille!

SCÈNE V.

DON ROQUE, MUÑOZ.

DON ROQUE.

S'est-elle trouvée?

MUÑOZ.

Elle s'est trouvée.

DON ROQUE.

Et personne ne t'a vu la décrocher?

MUÑOZ.

On n'a rien vu du tout.

DON ROQUE.

Bien sûr? Alors va, et ordonne-lui de venir.

MUÑOZ.

Qui lui?

DON ROQUE.

Blasa.

MUÑOZ.

Comment! cette langue de vipère, cette clabaudeuse qui dit de vous pis que pendre? Mais dans quelle intention la mandez-vous donc?

DON ROQUE.

Je veux disposer mes filets; et si rien ne vient se mettre à la traverse, nos oiseaux seront attrapés tous les deux. Je pourrai tirer au clair mes soupçons; et alors, je t'en donne ma parole, ils me payeront leur effronterie. Appelle cette Blasa!

MUÑOZ.

La voilà qui arrive.

DON ROQUE.

Mais disparais, toi!

MUÑOZ, à part.

Avec tous ses préparatifs, pendant qu'il va, qu'il vient et qu'il tourne, le temps s'envole. Et au bout du compte, que fera-t-il? ce que fit Cascaciruelas, beaucoup de bruit pour rien.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DON ROQUE, BLASA.

DON ROQUE.

Approche ici, petite.

BLASA.

Monsieur!

DON ROQUE, à part.

Préparons notre piége! (Haut.) Remarque bien que je vais sortir de la maison, et que si à midi et demi je ne suis pas rentré, c'est signe que je reste à dîner en ville.

BLASA.

Vous dînez dehors?

DON ROQUE.

Oui, dehors. Une connaissance m'attend pour traiter d'une opération importante; et comme probablement cette personne ne voudra pas que je m'en retourne ainsi à la maison, elle me retiendra à dîner chez elle.

BLASA.

Hé! monsieur, ces gens-là ne vous laissent pas une minute de repos.

DON ROQUE.

Il faut bien, mon enfant, que je fasse mes affaires.

BLASA.

Et nous autres, qui sommes calfeutrées dans cette

étroite prison! car, n'était la messe, jamais nous ne mettrions le nez au soleil.

DON ROQUE.

Les femmes réservées, les femmes qui brillent par le jugement et par la pudeur, ne bougent jamais de chez elles; on ne les voit point fureter partout, ni courir les rues. A la maison! Je ne connais que cela. (A part.) Je me sauve, car je sens déjà que la rage m'aveugle.

(Il sort précipitamment, et il oublie son chapeau.)

BLASA.

Dites donc, monsieur! et votre chapeau? Monsieur! Ah bien, oui... Il va d'un train de poste. Monsieur! Il y a cent à parier que ce vieillard perd la tête... Enfin, le voilà revenu. Dieu! ce n'est pas sans peine. (A don Roque.) Mais vous oubliez votre chapeau.

DON ROQUE.

Passe-le-moi!

(Il sort en courant.)

SCÈNE VII.

BLASA, puis MUÑOZ.

BLASA.

Quel vieil original! Et dire pourtant qu'il s'est trouvé une femme, au plus beau temps de sa jeunesse, avec un visage de perle fine, avec des yeux comme des astres, avec un esprit à nous ravir tous,

une femme qui a consenti à s'enterrer dans la compagnie de ce septuagénaire, aussi chétif de corps que rétif d'intelligence! Avis au public! Oui, mieux vaut mourir bravement demoiselle que d'endurer à ses côtés cette vieille ébauche, ce mari pour rire, cette âme en peine, cet être couvert de plus de maladies et de plus de vices que le cheval de Gonéla[1]! (Muñoz paraît, et en apercevant Blasa il veut se retirer.) Qu'est-ce qui vous prend donc, monsieur Muñoz? Est-ce que le beau sexe vous fait peur? Si je vous offusque...

MUÑOZ.

Oui, tu m'offusques.

BLASA.

Ah! je vous offusque! Pour tout de bon?

MUÑOZ.

Je n'ai pas envie de causer.

BLASA.

Alors il faut m'en aller.

MUÑOZ.

Quand tu voudras.

BLASA.

Quelle grimace! Depuis mon entrée dans cette maudite maison, jamais je ne vous ai vu sourire; vous avez toujours l'air de vouloir nous avaler.

MUÑOZ.

Et celle-là, elle jacasse, et jacasse, et jacasse!

[1] Expression par laquelle les Espagnols désignent une haridelle. — Pierre Gonéla était un bouffon du duc Borso, de Ferrare, au quinzième siècle. (PELLICER, *Notes du Don Quichotte.*)

BLASA.

Je fais bien. A quoi donc me servirait ma langue?

MUÑOZ.

Tu fais mal.

BLASA.

Pas du tout; très-bien!

MUÑOZ.

Allons, allons; je n'aime pas le grabuge.

BLASA.

Je veux parler.

MUÑOZ, faisant le geste de lever la main sur elle.

Te tairas-tu?

BLASA.

Non! cela me convient de jacasser. Tiens! où trouver un animal plus fastidieux? Vieille scie, va!

MUÑOZ.

Je te promets...

BLASA.

Face de lépreux!

MUÑOZ.

Ah!

BLASA.

Vieil estafier, vieux chassieux, vieux Judas; va, rage donc, rage!

MUÑOZ.

Attends-moi...

(Blasa sort.)

SCÈNE VIII.

MUÑOZ, puis DON ROQUE.

MUÑOZ.

La drôlesse! On voit bien que dans cette maison il n'y a personne pour porter les culottes. La pendarde! l'impudente! la déhoutée! Et tout cela à moi? En vérité, je ne m'explique pas ma patience. Le diable seul l'expliquerait.

(Don Roque entre par la porte du fond, qui donne issue sur la ruelle. Il pose son chapeau et son manteau sur le canapé.)

DON ROQUE.

Muñoz, me voilà déjà de retour. Bonne précaution de ta part, d'avoir passé dans cette pièce pour les chasser d'ici. A peine venais-tu de refermer la porte sur moi, que j'ai aperçu ce misérable Ginès en faction dans la maison d'à côté. J'ai tourné alors la ruelle sans faire semblant de rien; et lui, toujours aux aguets, dès qu'il m'a vu éloigné de quelques pas, a vite pris sa course, sans doute pour en porter la nouvelle à don Juan, ou plutôt à don Satan.

MUÑOZ.

Mais je me demande, monsieur, ce que vous obtiendrez avec tout ce damné brouillamini de marches et de contre-marches? On dirait, sur ma parole, qu'il s'agit d'un jeu d'enfant, et non des projets d'un homme aussi mûr que vous.

DON ROQUE.

Écoute, Muñoz! Cette feinte absence a eu pour but d'ôter à don Juan, invité à se rendre ici, toute

peur de m'y trouver, et toute envie de rester à attendre, pour plus de sécurité, un billet, un message, ou quelque autre signal. La seule annonce de ma sortie fera immédiatement tomber ses appréhensions, et alors...

MUÑOZ.

Et alors, quoi?

DON ROQUE.

J'ai déjà mon plan. Mais ne nous arrêtons point à des futilités; l'heure presse. Pour l'amour de Dieu, passe dans ta chambre!

MUÑOZ, à part.

Eh bien! je crois que nous allons rire.

DON ROQUE.

Le temps que je l'attirerai dans cette salle... Mais n'est-ce pas elle?

MUÑOZ.

Madame en personne.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

DON ROQUE, DONA ISABELLE.

(Isabelle, au moment d'entrer, pousse un cri de stupéfaction en apercevant don Roque.)

DON ROQUE.

Quelle frayeur te saisit donc?

DONA ISABELLE.

C'est que... je pensais que vous étiez sorti; car Blasa...

DON ROQUE.

En effet, je me suis absenté pour une course; mais... Tu dis...?

DONA ISABELLE.

Rien, monsieur.

DON ROQUE.

Quoi?

DONA ISABELLE.

Rien, monsieur.

DON ROQUE.

Ne perdons pas un instant.

(Il ferme à clef la porte de gauche.)

DONA ISABELLE.

Monsieur, que faites-vous? Malheur à moi! Cette clef...

DON ROQUE.

Laissons là cette clef; que t'importe cette clef?

DONA ISABELLE.

Mais pourquoi une telle précaution?

DON ROQUE.

Pourquoi, Isabelle? Je sais que tu attends don Juan, et il viendra.

DONA ISABELLE.

Monsieur!...

DON ROQUE.

Silence! Point de cris; ne me gâte pas mes projets. Il va venir; et pendant que je serai caché dans ce bureau, toi, Isabelle, assise sur cette chaise, de manière que je te voie bien, tu auras à le recevoir. Tu lui diras

de ne pas demeurer une minute dans ma maison : car quel sens attacher à toute cette fantasmagorie de départs et de retours? Tu lui feras comprendre qu'il ne doit plus jamais songer à te revoir de sa vie. Quant à moi, j'ignore, bien entendu, ce qui se passe : un rien cependant suffirait pour me faire tout connaître... Mais on sonne à la porte. (Coup de sonnette du côté droit. Don Roque place une chaise à la distance qu'il choisit. Dona Isabelle refuse de s'asseoir. Don Roque la prend par les deux bras, et l'oblige à tomber sur la chaise.) Assieds-toi là, la chaise tournée vers ce côté.

DONA ISABELLE.

Observez, je vous prie...

DON ROQUE.

Pas d'objections inutiles.

DONA ISABELLE.

Considérez, monsieur, ce que vous faites.

DON ROQUE.

Ma petite Isabelle, prends garde à ce que je t'ai dit. Songes-y bien... Au moindre signe, à la moindre parole suspecte, malgré toute ma bonne volonté, je ne serai plus maître de moi; et alors nous aurons réellement sujet de nous lamenter.

DONA ISABELLE.

Mais le destin a donc juré ma perte! Cette situation est intolérable... impossible! Réfléchissez...

DON ROQUE.

Vite, plaçons-nous. Le voilà déjà.

DONA ISABELLE.

Écoutez-moi, monsieur!

DON ROQUE.

Tu feras ce que je t'ai dit, et attention à toi!

(Après un geste de menace, il reprend ses effets et se retire dans son bureau, en laissant la porte légèrement entr'ouverte, pour observer du dedans ce qui va se passer.)

SCÈNE X.

DONA ISABELLE, DON JUAN, DON ROQUE, dans le bureau,

DONA ISABELLE.

Hélas! à quoi suis-je condamnée? Quelle torture!... Comment le prévenir, mon Dieu!... Il faut y renoncer.

DON JUAN.

Eh bien, Isabelle, tu as donc voulu me rapprocher encore une fois de tant de charmes pour m'infliger de nouveaux regrets? Pourquoi, mon amie, pourquoi me retenir quand il n'est point de consolation à ma douleur?... Mais quel chagrin t'accable? Tu pleures? Oh! sèche ces beaux yeux. A présent, je ne comprends que trop. L'éloquence de tes regards ne m'a jamais trompé : cher trésor, oui, je sais tout; c'est notre séparation qui te livre au désespoir; mais...

DONA ISABELLE.

Don Juan, que dites-vous? Que signifie...? Partez, et que mon mari ne s'aperçoive point...

DON JUAN.

Oh! sois sans inquiétude. Ton mari est au milieu

de la ville : ainsi, pas de crainte à son sujet. D'ailleurs, j'ai donné à Ginès l'ordre de me signaler sur-le-champ son retour.

DONA ISABELLE.

Mais, en toute circonstance, je dois être fidèle à mon époux. Ah! s'il venait à découvrir vos obsessions...

DON JUAN.

Ciel! que veut dire ce changement, ce langage inintelligible pour moi? Isabelle, par pitié, explique-moi ce mystère étrange; car toute mon âme est suspendue à tes lèvres. Tu m'as rappelé, j'arrive; et c'est ainsi...

DONA ISABELLE.

Moi, je vous ai rappelé?

DON JUAN.

Comment! tu oses affirmer le contraire, et me le soutenir en face? Oh! cruelle! Mais alors...

DONA ISABELLE.

Plus un mot, monsieur!

DON JUAN.

Tiens, tu me feras perdre la raison. Ingrate! Es-tu donc capable de tant de barbarie?

DONA ISABELLE.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

DON JUAN.

Tu ne le sais pas? Mais prends garde, Isabelle, de me pousser à bout par cette fausseté indigne.

DONA ISABELLE.

Je vous ai déjà prié de vous en aller... Partez

donc! Vous ne voudriez pas, par un refus, compromettre Isabelle.

DON JUAN.

Hé quoi! femme sans cœur, c'est ainsi que vous récompensez ma loyauté et ma tendresse? Vous me faites revenir dans ces lieux pour cette nouvelle trahison que vous aviez lâchement préparée contre moi? Déjà je m'étais séparé de vous, déjà ma fuite était décidée; je ne pensais plus jamais vous revoir. Et vous me rappelez dans un tel dessein? Ah! c'est trop de noirceur!

DONA ISABELLE.

Pesez mieux vos paroles, monsieur! car si les éclats de votre aveugle colère allaient donner l'éveil dans la maison; si mon époux venait ici...

DON JUAN.

Oh! je le sais. A votre mari, madame, pour apaiser ses soupçons, vous avez pu dire que le serment d'amour fait à don Juan n'avait été qu'une imposture; mais à moi, perfide, à moi, quelle explication donnerez-vous? Aucune!... Vous vous taisez, amante infidèle, parce que vous savez bien que votre silence est pour moi un nouveau supplice. Et je resterais un seul instant encore? Adieu! Je vais mourir; car tout ce que souhaite désormais don Juan, c'est d'en finir avec une existence qu'il a prise en exécration. Le destin, tout malheureux qu'il m'a fait, ne me refusera pas cette faveur, maintenant que je vais courir au-devant de la mort, au gré des tempêtes furieuses!... Dieu! si je pouvais oublier aussi mon

erreur passée, mes souffrances, et vos caresses hypocrites! Ah!... Mais que fais-je?... Non, j'oublierai. (Il tire de son habit plusieurs lettres.) Qu'elles périssent, qu'elles périssent, ces lettres! Je croyais y trouver comme l'écho d'une voix douce et consolante : mais elles sont de vous, madame; elles ont été dictées par la trahison. Regardez-les! Oh! c'est bien votre écriture... Mais que tout disparaisse, tout, jusqu'au souvenir!

(Isabelle essaye vainement de le calmer.)

DONA ISABELLE.

Que faites-vous? O mortelle douleur!

DON JUAN.

Non, laissez-moi, laissez-moi!

DONA ISABELLE.

Au nom du ciel, monsieur!

DON JUAN.

Non, je ne les veux plus voir. Elles me rappellent trop vos perfidies!

(Il déchire les lettres.)

DONA ISABELLE.

Infortunée! Ce dernier coup les surpasse tous. Partez, monsieur!

DON JUAN.

Eh bien, soit, cruelle!

(Il sort.)

DONA ISABELLE.

Seigneur mon Dieu, prenez pitié de moi! Tout mon sang se glace dans mes veines.

(Elle sort par la porte de gauche.)

SCÈNE XI

DON ROQUE, seul.

(Il se précipite hors du bureau, vêtu pour sortir, et le chapeau sur la tête.)

Oui, cela vaudra mieux; c'est le meilleur parti à prendre. Je ne le quitterai pas de l'œil jusqu'à ce qu'il se soit embarqué. Courons là-bas, de peur qu'il ne nous glisse de nouveau entre les mains, et que la danse ne recommence... Son Isabelle chérie, son âme et sa vie!... (Voyant entrer dona Béatrice.) Bon! voilà déjà qu'on me dépêche cet Argus femelle!

SCÈNE XII.

DON ROQUE, DONA BÉATRICE, ensuite DONA ISABELLE.

DONA BÉATRICE.

Écoute, frère!

DON ROQUE.

Je suis pressé.

DONA BÉATRICE.

Qu'est-il donc arrivé? Je viens de voir dans l'autre pièce Isabelle tout en larmes, toute décomposée et pâle de terreur. Je l'interroge; mais, pour unique réponse, elle éclate en sanglots. Dis-moi, que s'est-il passé?

DON ROQUE.

Tu feras bien mieux de le demander à elle-même, car j'ai d'autres occupations que de me lancer dans des récits de comédie !

(Il sort. Isabelle entre par la porte opposée.)

DONA ISABELLE.

Béatrice !... Dieu ! que je suis à plaindre !

DONA BÉATRICE.

Mais qu'as-tu donc, Isabelle ? Cette incertitude ne peut vraiment se supporter.

DONA ISABELLE.

Ma sœur, si tu avais une idée de mes souffrances ! Ce fut une heure fatale, celle qui me vit naître !... Mais que faire? Appelle ! Non, laisse... Mieux vaut... que sais-je? Ah ! ma tête s'égare.

(Elle se leve.)

DONA BÉATRICE.

Isabelle, écoute-moi ! Attends !... Où vas-tu ?

DONA ISABELLE.

Oh ! on ne me le tuera pas !

DONA BÉATRICE.

Mais qui donc? Chasse cette folle terreur.

DONA ISABELLE.

Il l'a suivi... Oui ! Ne me retiens pas ! laisse-moi courir...

DONA BÉATRICE.

Où ?

DONA ISABELLE.

A la mort; car il ne me reste pas d'autre salut,

Béatrice! Jamais femme ne fut ainsi frappée par l'adversité. Don Juan est venu...

DONA BÉATRICE.

Grand Dieu !

DONA ISABELLE.

Puis... dans cette pièce (elle montre le bureau), ton frère s'était caché. Il a tout vu, et don Juan s'est éloigné en prenant le ciel à témoin de mon ingratitude. Hélas! Béatrice, je ne me rappelle rien de ce que j'ai dit à cet infortuné; j'étais comme saisie d'un vertige : et pour lui, impossible de se douter... Tu sens mon désespoir. Que pouvais-je ?

DONA BÉATRICE.

Enfin, Isabelle, il est parti ! Et puisque le danger a disparu avec don Juan, pourquoi toute cette tristesse? pourquoi te laisser abattre si vite par les rigueurs du sort? pourquoi les augmenter encore par tes frayeurs ?

DONA ISABELLE

C'est vrai, Béatrice. Mais, hélas! lorsqu'il reviendra, comment lui faire entendre...? comment le convaincre de ma sincérité, s'il est irrité contre moi? Ce qui s'est passé aujourd'hui a dû fortifier tous ses soupçons. Jamais il ne voudra prêter l'oreille à ma défense... Malheureuse ! et je vis, et je respire encore! Mais il faut donc que je résiste à tout ?

DONA BÉATRICE.

Isabelle, cesse d'ouvrir ainsi ton âme à la désolation. On peut se résigner aux pertes les plus cruelles, pourvu que l'espérance survive. Mais viens avec

moi ; il ne serait pas convenable que mon frère te trouvât ici à son retour.

DONA ISABELLE.

Oui, sans doute. Retirons-nous. (On entend un coup de canon au loin.) O ciel ! le signal du départ ! (Elle tombe anéantie sur une chaise.) Il m'a fui, Béatrice ! O mon Dieu ! mon Dieu !

DONA BÉATRICE.

Isabelle, ce trouble fatal?... Hé quoi ! elle ne respire plus. Ma sœur !... Miséricorde ! Pas un signe de vie... Si j'appelle, tout va se découvrir. Blasa !... Voilà pourtant où aboutissent de tels mariages ! Blasa ! Cette fille, il faut qu'elle vienne !... Mais, par bonheur, ma sœur reprend connaissance... Isabelle !

DONA ISABELLE.

Hélas !

DONA BÉATRICE.

Qu'éprouves-tu? Essaye si tu peux te soutenir. Je vais chercher un peu d'eau.

DONA ISABELLE.

Non, attends ! Ne me quitte pas, Béatrice.

DONA BÉATRICE.

Oui, j'obéis, ma sœur. Viens t'appuyer sur mon bras.

DONA ISABELLE.

O chagrin mortel !

DONA BÉATRICE.

Pleure, Isabelle ; pleure et soupire : personne ne nous voit.

DONA ISABELLE.

Quelle funeste inspiration l'avait donc amené à Cadix!

DONA BÉATRICE.

Ma sœur, au nom du ciel!... Tu y penses encore?

DONA ISABELLE.

Il est parti! Pour vous autres, toute alarme a disparu.

DONA BÉATRICE.

C'est donc ainsi que tu t'épuises à te tourmenter?

DONA ISABELLE.

Il est parti! Malheur sur celle qui reste! Nous ne nous reverrons jamais! Qui me l'eût dit, Béatrice? C'est que je l'aimais, vois-tu? je l'aimais!

DONA BÉATRICE.

Si tu recommences encore, je t'abandonne.

DONA ISABELLE.

Hélas! toi aussi tu veux me fuir?

DONA BÉATRICE.

Non, ma sœur! mais, de grâce, calme-toi.

DONA ISABELLE.

Dieu! s'éloigner ainsi, avec l'idée que son Isabelle le méprise et l'abhorre! Oh! cela n'est pas, don Juan; ne le crois pas! Je t'aime, mon bien-aimé, je t'adore! Ne doute plus de ma constance. Mon premier et mon suprême amour, c'est celui que tu as su graver dans mon cœur. Je suis malheureuse, don Juan; mais ce cœur n'a pas changé. Isabelle a toujours été digne de ta tendresse, et elle va sacrifier sa vie à la douleur d'être séparée de toi.

BÉATRICE, regardant vers la porte de droite.

Ma sœur, viens. Il me semble que don Roque est rentré. Viens vite.

DONA ISABELLE.

O misère! Où me cacher à sa vue? Comment éviter son courroux! L'effroi me rend immobile. S'il me rencontre ici, je suis perdue!

DONA BÉATRICE.

Sortons, ma sœur.

DONA ISABELLE.

Ah! si j'avais seulement l'espoir...! Mais que dis-je? Arrière toute pensée dégradante! arrière, lâche abattement! Je l'attendrai le front levé. Quand tout nous est ravi, le péril n'est plus qu'une vaine menace. Laisse-moi, Béatrice. Je ne te suis pas. Non! Il me trouvera, ma sœur.

DONA BÉATRICE.

Quel est ton dessein?

SCÈNE XIII.

DONA ISABELLE, DONA BÉATRICE, DON ROQUE, MUÑOZ.

MUÑOZ.

Mais, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse?

DON ROQUE.

Je veux d'abord que tu ailles voir comment elles ont pris la chose.

MUÑOZ.

Puisque c'est une affaire faite, monsieur, que

diable voulez-vous qu'elles disent? Et qu'importe d'ailleurs...?

DON ROQUE, apercevant Isabelle.

Eh bien gentille épouse, don Juan est décidément parti; enfin il a tenu parole. Que le bon Dieu le bénisse! Maintenant, quant à toi, je suis sûr et bien sûr que, secondée par ma digne sœur, ton amie et ta conseillère, tu auras disposé une ample provision de mensonges et d'échafaudages appropriés à la circonstance. Mais je sais par cœur votre tactique, mes belles! L'expérience, là-dessus, m'a édifié suffisamment.

DONA BÉATRICE.

Qu'est-ce à dire, mon frère?

DON ROQUE.

Tiens! ne l'avais-je pas annoncé? La voilà qui ouvre le feu!... Mais parlons raison une bonne fois, Isabelle! Tu as déjà dû te convaincre que toute excuse était superflue. Je suis instruit de tout, et tu m'avoueras qu'à moins de vouloir passer pour un niais, ce que je suis loin d'être, je dois faire éclater ma colère et mon affliction. C'est assez simple, je pense?

DONA ISABELLE.

Oui, monsieur, le droit est de votre côté. Vous pouvez justifier vos soupçons; je ne le nierai point. Mais apprenez aussi...

DON ROQUE.

J'eusse été curieux de t'entendre le nier!

MUÑOZ (à part).

Va, va, tu te mordras la langue avant peu.

DONA ISABELLE.

Apprenez donc que le malheur, l'oppression et la violence ont pu seuls m'enchaîner à vous comme votre femme. Oh! c'est la dure vérité; je vous appartiens. Mais don Juan, don Juan, monsieur, je l'aimais, et notre passion était un véritable amour.

DONA BÉATRICE.

Isabelle, qu'oses-tu faire?...

DONA ISABELLE.

Oui, il serait injuste de vous tromper, je l'aimais! Ainsi l'avait voulu ma destinée. Lui m'aimait également... Ah! souffrez plutôt, souffrez que je verse ces larmes; car tout ce que je vous tais, elles sauront vous le dire. Enfin, monsieur, vous avez été indignement abusé; et moi, pauvre orpheline, sans soutien, sans défense, j'ai été la victime de l'infâme avarice de mon tuteur.

DON ROQUE.

Mais pourquoi, au moment où il fallait vous expliquer en toute franchise, êtes-vous restée muette comme la tombe?

DONA ISABELLE.

Hélas! monsieur, à votre âge connaissez-vous donc si peu l'histoire des jeunes filles? Ne savez-vous point qu'on nous façonne à une obéissance aveugle, et que notre visage doit masquer à tous les yeux les souffrances de notre cœur? D'un regard inquiet, on surveille chacun de nos pas; notre dis-

simulation est décorée du nom de modestie, notre âme vouée à un continuel supplice... Qu'importe? souffrez, mais taisez-vous! Ajoutez à cela la force du respect, les menaces, la jeunesse innocente, la timidité naturelle, les idées souvent fausses et toujours incertaines des choses du monde. Ah! pour notre malheur, je ne suis pas la seule, je ne suis pas la première enfant dont une autorité despotique a su étouffer la volonté!

DON ROQUE.

Fort bien; mais que prouve tout ce beau discours?

DONA BÉATRICE.

Ah ça, mon frère, es-tu donc tellement dépourvu de jugement que tu ne le comprennes pas? Ce discours prouve que si tu as sujet, peut-être, de te sentir irrité de l'aventure, nos deux coupables t'ont donné pleine satisfaction en se séparant l'un de l'autre. Quel *mea culpa* veux-tu qu'Isabelle te fasse encore? Ta colère n'a déjà plus de raisons.

DON ROQUE.

J'en étais persuadé! Toute cette conspiration, n'est-ce pas? n'a été qu'une bagatelle, une chose sans importance, et qui ne vaut pas la peine qu'on en parle! Pour qui me prends-tu donc, Béatrice? Ce que j'ai vu, de mes propres yeux vu, tu appelles cela rien? Langue de Satan!

DONA ISABELLE.

Je vous ai dit que j'aimais ce jeune homme, et que le nier serait mentir. Mais ce qui est certain aussi, c'est que le ciel voit mon innocence. Il sait qu'au mi-

lieu d'un tel danger je suis parvenue, malgré ma faiblesse, non pas à vaincre ma flamme, mais du moins à me préserver de ses effets. Si j'ai rappelé don Juan, c'était pour lui donner le conseil de ne pas quitter sa patrie, où sa famille et l'amitié pouvaient soulager ses peines ; car je craignais, si le désespoir le réduisait à l'exil, qu'il ne succombât sous le poids de sa douleur. Hélas! que de périls l'entourent!... Mais je poursuis; nos instants veulent être mieux employés. Ainsi donc les liens de cette affection sont rompus, la source de vos plaintes est tarie; vous demeurez satisfait, et moi je reste avec ma tristesse, mon égarement et ma désolation... Ah! il est parti! Vous avez réussi, monsieur, vous triomphez! Mais pour moi, quel coup terrible! O poignant souvenir de nos adieux! Croyez-moi, la vertu est digne d'estime, car il faut l'acheter bien cher. Enfin, monsieur, par vous seul, par votre aveugle passion, et par ce mariage abhorré, moi, pauvre jeune fille, j'ai été forcée d'immoler ma liberté à un vieillard, et à cette heure don Juan se précipite au-devant du trépas. Mais tant de cruels efforts doivent être payés, et un tel sacrifice mérite bien sa récompense. Oh! j'y suis résolue, monsieur. Loin, bien loin de vous, je veux vivre dans la retraite la plus austère, si toutefois le séjour du cloître peut s'appeler encore la vie.

DONA BÉATRICE.

Isabelle, cette résolution...

DON ROQUE.

Folle! que parles-tu de te cloîtrer? Par exemple!

Non, grand Dieu! C'est dans ma maison que tu te cloîtreras. A-t-on jamais vu pareille idée?

DONA BÉATRICE.

Sœur!...

DONA ISABELLE.

J'ai bien réfléchi; rien ne saurait changer ma décision. En effet, comment veux-tu que ma présence ne lui soit pas odieuse? Il marcherait toujours de soupçons en soupçons. J'aurais beau essayer de lui inspirer de la confiance, les accès de jalousie, les plaintes n'auraient pas de fin. Chacune de mes actions serait un forfait; chacune de mes paroles, une preuve contre moi. Ensuite, son âge, son caractère!... Jamais nous ne saurions nous convenir; jamais l'harmonie ne pourra régner entre deux existences aussi opposées. Notre séparation est donc nécessaire, et, jusque-là, c'est dans ta maison que je me fixerai, Béatrice. Et vous, monsieur, veuillez prendre vos arrangements en conséquence; il serait généreux de les réaliser aujourd'hui même. Oh! je vous en supplie! Vous le ferez, s'il reste dans votre cœur un seul vestige de la funeste passion que vous aviez conçue pour moi.

DON ROQUE.

Allons, assez sur ce chapitre! J'oublierai tout plutôt; oui, tout.

DONA ISABELLE.

Non, non, monsieur, vous m'accorderez cette grâce... il le faut!

DON ROQUE.

Béatrice, toi qui as plus d'empire sur elle, au nom du ciel, cherche à la ramener!

DONA BÉATRICE.

Il n'est plus temps, mon frère : toutes les représentations échoueraient. Qu'il te suffise de n'avoir reçu d'elle aucune offense, qu'il te suffise de la voir recourir à l'unique moyen de ne t'offenser jamais; et puisque ton honneur est demeuré sans tache, laisse-la se réfugier dans une retraite où du moins elle ne te maudira pas.

DON ROQUE.

Ainsi donc je vais rester sans femme, parce qu'il lui plaît de faire à sa tête. Vous verrez que tout est de ma faute à présent! Isabelle!...

DONA ISABELLE.

Mon parti est pris. Cédez à mes instances. Votre considération exige que rien de tout ceci ne se répande dans la ville. Croyez-moi, le secret et la promptitude, voilà ce qui nous convient le mieux.

DON ROQUE.

Tu as raison. Mais tue-moi donc tout de suite, car je n'ai plus qu'à mourir de rage.

DONA ISABELLE.

Non, vivez, monsieur, et que le bonheur vous accompagne en toutes choses! Pour moi, je serai contente de m'ensevelir dans cette solitude, où je pourrai assurer notre repos à tous deux. Partons, Béatrice!

DONA BÉATRICE.

Frère, n'hésite plus, rends-toi à ses prières.

DON ROQUE.

Muñoz!

MUÑOZ.

Nouvel agrément!

DON ROQUE.

Mais, voyons, Muñoz, qu'en dis-tu? Parle, mon garçon, pour l'amour de Dieu!

MUÑOZ.

S'il m'était démontré que la tranquillité pût se rétablir entre vous deux sans réclusion, sans le tour et les grilles d'un couvent, je vous dirais : Monsieur, refusez! Mais puisque la difficulté est si palpable que chacun la touche du doigt, je dis qu'il faut laisser partir votre femme, fût-elle une sainte Thérèse! Du reste, la chose saute tellement aux yeux, qu'il est inutile de dépenser plus de paroles. Elle part? Excellente idée. Elle se séquestre? A merveille! Elle vous délivre de vos casse-tête; et elle-même, assurée de ne jamais revoir votre physionomie, se trouve aux anges. Par ainsi dépêchons, et bon voyage!

DON ROQUE.

Isabelle, tout espoir est-il donc détruit?

DONA ISABELLE.

Oh! je n'écoute plus rien.

DON ROQUE.

Mais est-il possible que tu veuilles...?

(Il essaye de la retenir. Isabelle se retire du côté de la porte; puis, se tournant vers don Roque, elle lui adresse ces dernières paroles d'un ton à la fois passionné et décidé :)

DONA ISABELLE.

Ne tentez pas de me suivre. Fuyez plutôt, car je ne verrais plus en vous qu'un tyran abhorré. Loin de vous, je pourrai supporter encore la vie; mais si un funeste aveuglement vous excitait à me faire plier sous vos volontés, prenez garde! Toute prudence serait vaine; car on ne se rit pas impunément d'une femme au désespoir, et prête à tout affronter!

(Elle sort.)

DONA BÉATRICE.

Tu le vois, ne la pousse pas à bout, mon frère!

DON ROQUE.

Allons! je ferai tout ce qu'elle veut. Oui, laissez-moi vivre en paix, laissez-moi!... Et que Dieu soit avec elle!

DONA BÉATRICE.

Mon ami, mais...

DON ROQUE.

Dès demain nous procéderons aux formalités nécessaires; dès demain. Et puisse-t-elle seulement me pardonner comme je lui pardonne, Béatrice!

(Béatrice sort.)

SCÈNE XIV.

DON ROQUE, MUÑOZ.

DON ROQUE.

Quelle cruelle enfant! O mon Dieu! mon Dieu!

MUÑOZ.

Ma foi, je ne croyais pas avoir si bien...

DON ROQUE.

Tais-toi, Muñoz. Je t'accorde d'avance que tu as mille fois raison. Mais laisse-moi me maudire moi-même, car, par ma légèreté, je me suis attiré tout ce malheur. Je la paye cher aujourd'hui, et, quoiqu'un peu tard, je reconnais qu'à nos âges la plus grande folie, c'est de prendre femme!

MUÑOZ.

Ah! si tant d'autres raisonnaient comme vous à cette heure... Mais, hélas! plus ils sont vieux, plus ils sont étourdis et écervelés!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LA

COMÉDIE NOUVELLE,

OU

LE CAFÉ.

NOTICE

SUR

LA COMÉDIE NOUVELLE,

OU

LE CAFÉ.

Peu d'auteurs ont rencontré, à leur début, autant de difficultés que Moratin pour faire représenter leurs pièces. Nous avons assisté à l'étrange fortune de la première, nous allons voir maintenant les péripéties de la seconde.

La *Comédie Nouvelle* offre un tableau véridique de la situation du théâtre espagnol pendant les vingt dernières années du dix-huitième siècle, époque de décadence pour sa littérature, et de démence chez ses écrivains. Mais le poëte s'est bien gardé de faire agir des personnages connus devant le public. Ni dans les caractères, ni dans les allusions, Moratin n'a prodigué cette exactitude qui trahit les fautes et les erreurs individuelles. Il généralise au contraire son sujet le plus possible, sachant bien que, pour que la leçon profite à tout le monde, il faut que chacun puisse se reconnaître aux couleurs du portrait, tout en conservant la liberté de renier à très-haute voix sa ressemblance avec l'original.

Afin de résumer dans un seul personnage ces innombrables écrivailleurs qui abrutissaient les esprits avec leurs comédies barbares, leurs saynètes sans grâce et sans goût, et leurs tonadilles révoltantes d'obscénité, il composa le rôle de don Eleutério. Puis, désireux de renvoyer à la marmite ou à la quenouille ces bas-bleus insipides qui prétendaient gouverner le théâtre et la littérature dramatique, il les produisit sous les traits de dona Agustina. La phalange des pédants jaloux, intéressés, d'une moralité suspecte, et

bien pauvres docteurs au fond, lui fournit le caractère de don Hermogène. Enfin, pour couronner l'œuvre, il entassa dans un seul moule toutes ces farces monstrueuses qui s'appelaient alors des comédies, et il imagina *le Grand Siége de Vienne*, qui sert de type à ces pièces pleines de dissertations morales, de monologues à perte de vue, de gens qui meurent d'une faim d'assiégés (*hambre calagurritana*); à ces pièces remplies d'évolutions militaires, de revues et de combats, de tempêtes, de bombardements, et surtout de fumée !

On conçoit tout ce que cette noble entreprise, qui avait pour but de régénérer d'un seul coup le théâtre national, devait ameuter de haines, de colères, de sourdes rancunes et de fureurs ! Certes jamais poëte ne livra, avec autant de courage, bataille plus acharnée aux ennemis du sens commun et de la gloire littéraire de leur pays.

Moratin n'avait pas encore terminé sa lecture devant la troupe de Ribéra, que déjà les partisans de la troupe rivale remuaient ciel et terre contre la pièce. Acteurs, auteurs, éditeurs, et jusqu'aux musiciens, se liguèrent ensemble; les uns et les autres prévoyaient dans le succès de la *Comédie Nouvelle* la ruine de leurs espérances et de leurs intérêts. Comme l'ouvrage ne portait pas de titre spécial, les critiques se chargèrent de lui en fournir un. On l'intitula *Saynète de dix coudées, ramassis de dialogues stupides*; mais en dernier lieu on s'arrêta à *Libelle diffamatoire*, et, ce gros mot trouvé, on s'épuisa en démarches auprès du gouvernement afin d'obtenir défense de représenter la comédie.

Il ne fallut rien moins que l'intervention du président du conseil de Castille, celle du corrégidor de Madrid, et celle du vicaire ecclésiastique, pour apaiser ces poëtereaux courroucés. La *Comédie Nouvelle* passa cinq fois à la censure, et elle sortit triomphante de cette terrible épreuve. Il fut reconnu que le *Libelle diffamatoire* était tout simplement un chef-d'œuvre, et, qui plus est, une œuvre de patriotisme et de justice.

Cependant la troupe de Ribéra poursuivait ses études avec un zèle infatigable, et le jour de la représentation approchait. Mais les cabaleurs ne se tenaient pas pour vain-

cus; ils eurent recours à la force brutale, et ils assiégèrent littéralement les portes du théâtre *del Príncipe* le 7 février 1792. Tous ceux qui ne purent pénétrer dans la salle attendirent au dehors les glorieux résultats d'une conspiration aussi magnanime.

L'assemblée écouta la pièce avec une attention soutenue, et d'abord les applaudissements seuls éclatèrent. La cohorte des siffleurs ne parvenait pas à trouver un instant propice pour faire valoir ses petits talents. Déjà le désespoir entrait dans le cœur de ces braves; et ce désespoir prit des proportions énormes lorsqu'ils entendirent don Sérapio retracer l'image de cette plèbe ignorante et vénale qui était parvenue à dominer dans les théâtres, décernant des couronnes ou des anathèmes selon son bon plaisir.

La bordée porta en plein, et l'orage se déchaîna par un tonnerre de sifflets et de hurlements sauvages; mais peu à peu le reste de l'assemblée réussit à faire rentrer dans le calme les tapageurs, qu'attendait encore une bien autre correction.

Au milieu d'une des tirades de la septième scène du deuxième acte, l'acteur *Garcia Parra*, chargé du rôle de don Éleutério, vit que le moment était venu de venger une bonne fois ses camarades, le poëte et le vrai public. Il s'arma de la façon la plus spirituelle d'un des mots de la pièce qui s'appliquait admirablement à la circonstance; et lorsqu'il s'écria, *Picarones! ¿ cuándo han visto ellos comedia mejor?* « Les coquins! quand donc leur a-t-on offert une meilleure comédie? » ce fut un enthousiasme sans exemple. La cabale était en déroute, et la *Comédie Nouvelle* consacrée par un succès prodigieux.

C'est encore aujourd'hui le vrai titre de gloire du poëte; et quoique cette pièce ne souffre plus que difficilement la représentation, par suite même des heureux changements dont elle a été la cause, elle sera, comme acte de justice nationale, rappelée en lettres d'or sur la statue que l'Espagne doit élever à Moratin!

PERSONNAGES.

DON ÉLEUTÉRIO.	DON PÉDRE.
DONA AGUSTINA.	DON ANTONIO.
DONA MARIQUITA.	DON SÉRAPIO.
DON HERMOGÈNE.	PÉPÉ [1].

La scène se passe à Madrid, dans un café attenant à un théâtre.

Décors : Une salle de café, avec des tables, des chaises et un buffet. Au fond, une porte avec un escalier qui mène au corps de logis principal; en outre, une porte latérale livrant passage sur la rue.

L'action commence à quatre heures de l'après-midi, et se termine à six heures du soir.

---

[1] Des motifs de convenance, qui ne s'appliquent qu'à la traduction, nous ont obligé à modifier légèrement le nom qui se trouve ici dans l'original. Nous l'avons remplacé par le diminutif de José.

LA

COMÉDIE NOUVELLE,

OU

LE CAFÉ,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON ANTONIO, PÉPÉ.

(Au lever du rideau, don Antonio est assis près d'une table. Pépe se promène de droite et de gauche. On entend un grand tumulte à l'étage supérieur.)

DON ANTONIO.

Ah çà, le plafond va crouler. Pépé !

PÉPÉ.

Monsieur.

DON ANTONIO.

Quelles gens avez-vous donc là-haut, pour causer un tel tapage ? Sont-ce des fous ?

PÉPÉ.

Non, monsieur, ce sont des poëtes.

DON ANTONIO.

Comment, des poëtes ?

PÉPÉ.

Oui, monsieur. Et plût au ciel que je le fusse comme eux ! Allez, ce n'est pas peu de chose ! Ils viennent d'absorber un dîner splendide : du bordeaux, du pacaret, du marasquin, et boum !

DON ANTONIO.

Dis-moi : en l'honneur de quel saint cette bombance?

PÉPÉ.

Je l'ignore; mais je suppose que c'est en l'honneur de la comédie nouvelle que l'on doit représenter ce soir, et qui est l'œuvre de l'un de ces beaux-esprits.

DON ANTONIO.

Qu'entends-je ! ils ont fait une comédie ? Voyez donc ces morveux-là !

PÉPÉ.

Hé quoi, monsieur, vous ne saviez pas l'événement?

DON ANTONIO.

Non certes, mon garçon.

PÉPÉ.

Tenez, en voici l'annonce dans le *Diario*.

(Il lui montre un journal qui est déployé sur la table.)

DON ANTONIO.

Tu as raison, c'est imprimé ! (Lisant :) « Représentation d'une comédie nouvelle, intitulée : *Le Grand Siége de Vienne*. » Peste ! De l'investissement d'une ville ils vous fabriquent une comédie? Ils ont donc le diable au corps ! Hélas ! mon ami Pépé, qu'il vaut bien mieux être garçon de café que poëte ridicule !

PÉPÉ.

Faites excuse, monsieur; à vous parler franchement, je ne serais pas fâché du tout de savoir tourner quelque bagatelle, comme qui dirait...

DON ANTONIO.

Quoi donc?

PÉPÉ.

Comme qui dirait... des vers! Ils me plaisent tant, les vers!

DON ANTONIO.

Oh! les bons vers sont chose très-estimable. Seulement, au temps où nous vivons, le nombre de ceux qui savent les faire est si mince, si minime, si imperceptible...

PÉPÉ.

Soit! Mais quant à nos personnages de là-haut, on n'a pas de peine à reconnaître que ce sont des gens du métier. Bonté du ciel! En est-il tombé un torrent de leurs lèvres! Il n'y a pas jusqu'aux femmes...

DON ANTONIO.

Oui-da! Les señoras ont donné aussi dans les petits couplets?

PÉPÉ.

Je crois bien! Nous avons une dona Agustina qui est la femme de l'auteur de la comédie... et quelle femme! Si monsieur la voyait... Elle a improvisé au vol plusieurs dizains. Par exemple, je ne pourrais vous en dire autant de l'autre dame qui, pendant

tout le régal, n'a été occupée qu'à folichonner avec ce don Hermogène, et à lui envoyer des boulettes de pain sur sa perruque.

DON ANTONIO.

Don Hermogène se trouve aussi là-haut? C'est un franc pédant.

PÉPÉ.

Eh bien, elle était sans cesse à badiner avec ce cher homme; et quand on lui criait : « Mariquita, un couplet; allons, un couplet! » elle vous prenait une mine toute honteuse. On avait beau s'efforcer de l'asticoter pour lui délier la langue... travail perdu! Finalement, elle commença un dizain, et ne put même le conduire jusqu'au bout, parce que, disait-elle, la rime lui faisait défaut. Mais en revanche dona Agustina, sa belle-sœur... oh! celle-là s'y connaît. Dame! monsieur, tout le secret, voyez-vous... il ne s'agit que d'avoir de la verve.

DON ANTONIO.

Assurément. Mais le nom du convive qui chantait tout à l'heure, et qui poussait des cris si désordonnés?

PÉPÉ.

Oh! le chanteur, c'est don Sérapio.

DON ANTONIO.

Enfin, quel homme est-ce? quelle profession a-t-il?

PÉPÉ.

Ce qu'il est? Faites excuse, monsieur; on le nomme don Sérapio.

DON ANTONIO.

Ah! bien; j'y suis. C'est cette espèce d'hurluberlu qui fait des signes aux comédiennes, qui leur jette des bonbons dans leur chaise, lorsqu'elles passent; qui tous les jours est à l'affût pour savoir quel est le théâtre dont la recette l'a emporté; qui, depuis l'instant où il se lève jusqu'au moment où il se couche, ne cesse de parler des incidents de la saison d'été, de l'accoutrement de la Doublure, et de la valeur des Utilités [1].

PÉPÉ.

Voilà le gaillard! Oh! oui, c'est un des amateurs les plus frénétiques, monsieur. Il arrive tous les ma-

[1] Le texte espagnol est ainsi conçu : « *Ese es aquel bullebulle que hace gestos á las cómicas, y las tira dulces á la silla* CUANDO PASAN, *y va todos los dias á saber quien dió cuchillada; y desde que se levanta hasta que se acuesta no cesa de hablar de la temporada de verano, la chupa del sobresaliente, y las partes de por medio.*

Et voici maintenant de quelle manière il a été rendu dans la collection Ladvocat des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* (10e livraison, page 270) :

« C'est cet hurluberlu qui fait des signes aux actrices, leur jette « des bonbons *sur leur chaise* *; court tous les jours pour savoir QUI « A DONNÉ OU REÇU UN COUP DE COUTEAU; qui, depuis l'instant de « son lever jusqu'à celui où il se couche, ne cesse de parler de *la « chaleur de l'été*, du costume du *principal piqueur de taureaux*, et « des *anecdotes scandaleuses.* »

Voilà donc, selon nous, cinq contre-sens dans cinq lignes; et quatre de ces *erreurs* sont patentes. Nous pourrions citer *une foule* de passages du même genre, et continuer des rapprochements exactement pareils à celui-ci; mais tout ce que nous voulons prouver par cette longue note, c'est que notre traduction, en ce qui concerne les pièces déjà traduites avant nous, ne fait pas absolument double emploi.

* Depuis l'administration du comte d'Aranda (1767), il était défendu d'interpeller les actrices lorsqu'elles étaient en scène, et de leur jeter des dragées (*grageas*) sur le théâtre.

tins pour déjeuner dans cette salle, et alors il vous soulève une telle discussion avec les perruquiers, que c'est plaisir de les entendre! Le déjeuner pris, il s'en va là-bas, là-bas, dans le quartier de Jésus. Aussitôt ils se réunissent quatre bons enfants; ils parlent spectacle, ils se chamaillent, ils rient et fument sous les arcades. Puis, don Sérapio introduit ses fidèles un peu par ici, un peu par là, jusqu'à ce qu'il sonne une heure. A ce moment on prend congé, et notre héros part pour aller dîner en compagnie du souffleur du théâtre.

DON ANTONIO.

Et ce grand original est lié avec l'auteur de la comédie?

PÉPÉ.

Parbleu! ils sont comme deux doigts de la main[1]. Don Sérapio a préparé le mariage de dona Mariquita, la sœur du poëte, avec don Hermogène.

DON ANTONIO.

Que me dis-tu là? don Hermogène se marie?

PÉPÉ.

Peste! s'il se marie! Il paraît même que le seul motif qui ait retardé la noce jusqu'à présent, c'est que le futur n'a pas le sou, et que le poëte est logé à la même enseigne. Mais le poëte a donné l'assurance qu'avec l'argent que doit lui rapporter sa comédie, et avec celui qu'il doit en retirer par l'impression, il se chargeait de monter le ménage et de payer

[1] *Son uña y carne.* Mot à mot : *Ils sont ongle et chair.*

les dettes de don Hermogène, lesquelles, d'après ce qu'on dit, offrent un total assez satisfaisant.

DON ANTONIO.

Oui, le chiffre doit plaire; il doit même émoustiller. Mais, enfin, si la comédie tombe, et avec elle les droits d'auteur et les bénéfices de l'impression, que feront nos gens alors?

PÉPÉ.

Alors, monsieur... que sais-je? Mais, bah! non, non, c'est impossible, puisque don Sérapio a dit lui-même que jamais comédie meilleure ne s'est vue sur les planches.

DON ANTONIO.

Ah! du moment que don Sérapio l'a dit, tout est sauvé. C'est de l'argent comptant, ni plus ni moins. Figure-toi un peu si don Sérapio et le souffleur ne sont pas des personnages à savoir à quel endroit le bât les blesse, et quand une comédie est bonne, et quand elle est tout le contraire!

PÉPÉ.

C'est bien aussi ce que je dis. Mais, dame! il y a des fois... Faites excuse, monsieur; la patience d'un saint n'y suffirait point. Hier encore, vrai Dieu! je vous les aurais roués de coups. Ils s'attablent ici trois ou quatre pour boire du punch, puis ils entament le chapitre des comédies. Que Satan m'emporte, si je puis me souvenir de ce qu'ils rabâchaient! Bref, à leurs yeux, il n'y avait rien de bon : ni auteurs, ni acteurs, ni costumes, ni musique, ni théâtre. Est-ce que je sais, moi, tout ce que baragouinèrent ces

damnés-là? Et en avant l'art, et toujours l'art, et la morale, et... Oh! laissez, monsieur, les... Voyons, cela viendra-t-il? Les... Bonté divine! comment disaient-ils donc? Les... Ah! les règles! Qu'est-ce que c'est que les règles?

DON ANTONIO.

Diable! l'explication n'est pas commode. Les règles, mon ami, ce sont de ces choses dont font usage chez eux les étrangers, et en particulier les Français.

PÉPÉ.

Ah! je le savais bien : Ce n'est pas de ton pays cela, Pépé!

DON ANTONIO.

Si fait, mon garçon; nous aussi nous les observons parfois, et quelques-uns de nos auteurs ont écrit des comédies avec des règles, quoique, à dire vrai, le nombre de ces pièces, même en allongeant le compte le plus possible, n'atteindrait pas la demi-douzaine.

PÉPÉ.

Mais qu'y a-t-il là de surprenant? Regardez un peu! Des règles! Il ne nous manquait plus que cette invention. Bah! je parierais bien que la comédie d'aujourd'hui n'en a point.

DON ANTONIO.

Oh! quant à cela, je te le certifie; tu peux hardiment parier cent contre un pour la négative.

PÉPÉ.

Et cette kyrielle de pièces qui surgit chaque jour en est tout aussi privée. N'ai-je pas raison, monsieur?

DON ANTONIO.

Complétement. A quoi bon d'ailleurs? Il serait par trop curieux d'être obligé, lorsqu'on bâtit une comédie, de se mettre en frais de règles. Quelle erreur, grand Dieu!

PÉPÉ.

Très-bien! mon âme est ravie. Que le ciel veuille seulement favoriser le succès de la pièce de ce soir, et monsieur verra quelle quantité d'autres pièces contient la plume de cet excellent don Eleutério. Car, comme il vous le dit : « Si j'avais le bonheur de passer avec les comédiens un contrat à tant par jour, oh! alors... » Et monsieur comprend tout de suite qu'une fois les finances de notre poëte assurées, il aurait de la marge...

DON ANTONIO.

C'est certain. (A part.) Quelle naïveté!

PÉPÉ.

Oui, alors il écrirait. Que dis-je? tous les mois il tirerait de son sac deux ou trois comédies... Dame! c'est un homme tellement capable...

DON ANTONIO.

C'est donc un bien grand génie, eh?

PÉPÉ.

Belle demande! Pensez que le second père noble l'aime comme son fils; et s'il n'avait tenu qu'à ce vénérable personnage, on aurait déjà monté les quatre ou cinq comédies que notre cher poëte a dans ses cartons. Mais les autres acteurs ont crié haro! Du reste, cela se conçoit, puisqu'après tout ce sont

eux qui payent. Il leur a suffi de dire : « Cela ne nous plaît pas, » ou quelque chose de ce genre; et allez donc! Que diable!... Et ensuite, comme des acteurs savent ce qui est bon; et enfin, voyez-vous, monsieur, si ces gens-là... N'est-il pas vrai?

DON ANTONIO.

Sans aucun doute.

PÉPÉ.

Mais laissez toujours, monsieur; quoique ce soit la première pièce de lui qu'ils représentent, il me semble à moi qu'elle doit faire fureur.

DON ANTONIO.

Ah! c'est sa première pièce?

PÉPÉ.

Oui, la première. Dame! jeune encore comme il est! Je me souviens parfaitement... Tenez, il y a de cela quatre ou cinq ans, monsieur : il était employé en qualité de commis ici à la loterie du coin, et, ma foi, il coulait une existence de vrai richard. Puis, un beau jour, s'étant mis aux gages d'un gentilhomme [1], il vint à perdre son maître au meilleur moment. De plus, l'infortuné s'était marié en secret avec la femme de chambre; et comme il était déjà père de deux marmots et que bientôt après il lui en naquit deux autres encore, se voyant, dans cette situation, sans emploi ni bénéfice, sans parents ni aboutissants, il a pris son parti en brave et il s'est fait poëte.

[1] *Se hizo* PAGE : ce mot est difficile à rendre. Il ne s'agit pas ici d'un page de l'ancien temps, mais d'une espece de serviteur de confiance. Le *page* tient à la fois du valet de chambre et de l'intendant de grande maison.

DON ANTONIO.

Et il a fait là un beau chef-d'œuvre!

PÉPÉ.

Mais c'est tout simple; car, comme il le dit : « Si la Muse m'inspire, je puis gagner un morceau de pain pour nourrir ces petits anges, et je parviendrai ainsi à me tirer d'affaire, jusqu'à ce que Dieu daigne m'ouvrir la route. »

SCÈNE II.

DON PÉDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

DON PÉDRE.

Du café!

(Il s'assied a une table distante de celle de don Antonio.)

PÉPÉ.

A l'instant, monsieur.

DON ANTONIO.

Il ne m'a pas aperçu.

PÉPÉ, versant le café.

De la crème, monsieur?

DON PÉDRE.

Non... assez!

PÉPÉ, à don Antonio.

Qu'est-ce que c'est que celui-là?

DON ANTONIO.

Celui-là c'est don Pédro de Aguilar, homme fort riche, plein de générosité, plein d'honneur, et d'un grand esprit; mais en même temps si scrupuleux

comme franchise et si sérieux et si sévère, que son caractère le rend intraitable pour tous ceux qui ne sont pas de ses amis.

PÉPÉ.

Oui. je le vois venir ici quelquefois, quoique jamais il ne desserre les dents, et il est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE III.

DON SÉRAPIO, DON ÉLEUTÉRIO, DON PÉDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

(Don Sérapio et don Éleutério descendent l'escalier, et entrent par la porte du fond.)

DON SÉRAPIO.

Mais, jeune homme, nous fausser compagnie de la sorte!

DON ÉLEUTÉRIO.

J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, don Sérapio. La tonadille[1] qu'ils ont accolée à ma pièce ne vaut pas le diable : on va la siffler, et je désire terminer bien vite cette autre qui sera de moi, afin qu'on puisse la chanter demain.

DON SÉRAPIO.

Demain! Comment vous voulez la faire chanter demain, et vous n'avez encore ni paroles ni musique sur le papier?

[1] *Tonadilla*, intermède comique, composé de scènes détachées et mêlées de couplets. La tonadille se joue dans un des entr'actes de la grande pièce, ou entre celle-ci et la saynete.

DON ÉLEUTÉRIO.

Mais c'est ce soir même qu'on la chantera, pour peu que vous me mettiez au défi. Quel travail d'Hercule, en vérité! Huit ou dix vers d'introduction pour demander au public qu'il se calme, qu'il écoute, et silence au parterre! Vient alors une demi-douzaine de couplets de rencontre : il s'agit du marchand qui vend à faux poids, du perruquier qui place des petits billets doux, de la jeune fille qui est affligée de pâles couleurs, du cadet qui a attrapé la paralysie dans le vestibule... Et là-dessus quatre légers quiproquo... Ensuite on termine avec des *séguidilles* [1] comme celle de la tempête, celle du serin, ou celles de la bergeronnette et du ruisseau mignon. Quant à la musique, vous en connaissez déjà la substance : c'est la même qu'on emploie toujours; on ajoute ou on retranche une paire de roulades, et voilà votre partition bâclée!

DON SÉRAPIO.

Mais vous êtes donc le démon en personne, jeune homme? Vous trouvez votre besogne toujours toute faite.

DON ÉLEUTÉRIO.

Allons, laissez-moi voir si j'en viendrai à bout. Oh! il me reste peu de chose... Montez, mon cher!

(Il s'assied près d'une table placée dans le fond.)

DON SÉRAPIO.

J'y vais; mais cependant...

[1] Les *seguidillas* sont une suite de quatrains satiriques que l'on chante, accompagnés d'un refrain.

DON ÉLEUTÉRIO, tirant de sa poche du papier, de l'encre, et se mettant à écrire.

Si, si, allez! Et là-haut s'ils veulent encore des liqueurs, que le garçon leur en apporte!

DON SÉRAPIO.

Il me semble que cela ne peut pas nuire, de nous renforcer par une couple de flacons. Pépé!

PÉPÉ.

Monsieur!

DON SÉRAPIO.

Écoute!

(Don Sérapio parle bas à Pépé; puis il sort par le fond. Pépé prend sur le buffet quelques flacons de liqueur, et sort par la même issue.)

DON ANTONIO.

Eh! comment se porte mon ami don Pèdre?

(Il va s'asseoir près de lui.)

DON PÈDRE.

Quoi! c'est vous, seigneur don Antonio? Pardon de ne vous avoir pas remarqué. Ma santé va bien.

DON ANTONIO.

Mais vous, monsieur, à cette heure, en cet endroit? Voilà, je l'avoue, un miracle!

DON PÈDRE.

C'en est un en effet. Il faut vous dire que j'ai dîné ici dans le voisinage. Vers la fin du repas il s'est élevé une dispute entre deux hommes de lettres qui savent à peine leur alphabet. Nos matadors se sont lancés dans un torrent de sottises; ils m'ont agacé les nerfs, si bien, que je me suis réfugié en ces lieux.

DON ANTONIO.

Dame ! avec le caractère si singulier que vous possédez, vous vous voyez contraint de vivre comme un ermite au milieu de la capitale.

DON PÈDRE.

Mais nullement, monsieur ! On me rencontre tout le premier dans les théâtres, sur les promenades, partout enfin où il y a des divertissements publics. Je concilie les plaisirs avec l'étude ; j'ai peu d'amis, mais des amis sincères ; et c'est à eux que je dois les moments les plus doux de mon existence. Maintenant, si dans les réunions particulières je me fais bizarre quelquefois, croyez bien que je le regrette. Et, avant tout, est-ce donc ma faute, monsieur ? Je ne veux pas mentir, et je ne sais pas farder ma pensée. Mon opinion, à moi, c'est que cette qualité de dire franchement la vérité est l'apanage le plus digne d'un galant homme.

DON ANTONIO.

Sans doute ; mais lorsque la vérité doit froisser vos auditeurs, comment vous y prenez-vous ?

DON PÈDRE.

J'ai recours au silence.

DON ANTONIO.

Et si votre silence peut vous rendre suspect ?

DON PÈDRE.

Je bats en retraite.

DON ANTONIO.

Pourtant on n'est pas toujours le maître de quitter son poste ; et alors...

DON PÈDRE.

Alors, je fais parler la vérité.

DON ANTONIO.

Ici même, j'ai bien souvent entendu des personnes s'occuper de vous. Toutes rendaient pleine justice à votre probité, mais toutes aussi s'étonnaient de l'âpreté de votre caractère.

DON PÈDRE.

Apre, et pourquoi? Parce que je ne viens pas prêcher dans les cafés; parce que je ne me mets pas à répétailler le soir ce que j'ai lu le matin; parce que je n'entame point de discussions, et que je n'étale pas une érudition ridicule, à l'instar de trois ou quatre ou dix pédants qui viennent ici perdre leur journée, afin de récolter les applaudissements des sots et les rires des gens sensés. C'est pour cela qu'on me décerne un brevet d'âpreté et d'extravagance? Ah! je n'en dors pas plus mal. Voyez-vous, je me trouve à merveille du principe dont je ne me suis guère écarté jusqu'à ce jour : c'est que dans un café on ne doit jamais friser le discoureur public, pour peu qu'on s'estime un homme prudent.

DON ANTONIO.

Mais, qu'y faire enfin?

DON PÈDRE.

Parbleu! prendre du café.

DON ANTONIO.

Bravo! Maintenant à un autre thème. Que comptez-vous devenir ce soir?

DON PÈDRE.

Je vais au théâtre.

DON ANTONIO.

Je suppose bien que c'est pour voir la pièce nouvelle?

DON PÈDRE.

Ah! mon Dieu! le spectacle est changé? Bon! je n'y vais point.

DON ANTONIO.

Mais pourquoi? Voilà encore de vos bizarreries.

(Pépé entre par la porte du fond avec un plateau chargé de verres et de flacons, qu'il pose sur le comptoir.)

DON PÈDRE.

Pouvez-vous me demander pourquoi! Ne suffit-il pas de contempler la liste des comédies nouvelles qui se représentent chaque année, pour apprécier bien vite les motifs qui m'engagent à ne point écouter celle de ce soir?

DON ÉLEUTÉRIO.

Holà! Je crois qu'il est question de ma pièce.

(Il cesse d'écrire, et suit la conversation de don Antonio et de don Pèdre.)

DON ANTONIO.

De deux choses l'une : ou cette comédie est bonne, ou elle est stupide. Si elle est bonne, on l'admire et on applaudit; si, au contraire, elle est remplie de monstruosités, eh bien! on rit dans son coin, on tue le temps; et parfois...

DON PÈDRE.

Oui, parfois ils m'ont donné des démangeaisons

de lancer sur le théâtre mon chapeau, ma canne et ma chaise, en admettant qu'on m'eût laissé faire... C'est que là où vous trouvez à vous divertir, je ne trouve, moi, qu'à m'indigner. (Don Eleutério serre son papier et son encre ; il se lève et s'approche peu à peu, de manière à être placé à la fin entre les deux interlocuteurs.) En vérité, vous me confondez, mon ami. Vous avez de l'esprit et de l'instruction plus qu'il n'en faut pour fournir un bon juge en matière de littérature, et pourtant vous êtes le protecteur né de toutes les farces ridicules. Ce même tact qui vous fait découvrir et vanter les beautés d'une œuvre de mérite, ne vous empêche nullement de combler d'éloges les parades les plus méprisables et les plus absurdes. Grâce à un feu roulant de railleries, d'épigrammes et de louanges ironiques, vous parvenez à persuader au plus grand idiot qu'il est un prodige d'habileté. Oh! je vous entends; vous me direz que vous vous amusez : mais, cher monsieur...

DON ANTONIO.

Si je m'amuse? je vous jure bien que oui. D'un autre côté, ne serait-ce pas chose barbare que de répandre ici un flot de désenchantements amers sur certains hommes dont tout le bonheur consiste à s'ignorer eux-mêmes? Et d'ailleurs, le moyen de graver dans leur tête...

DON ÉLEUTÉRIO.

Bah! le fait est... Mais, avec votre permission, messieurs, la pièce de ce soir est excellente de toutes les manières; et monsieur peut sans crainte

aller la voir, car je lui garantis personnellement qu'elle sera fort de son goût.

DON ANTONIO, se levant; bas, à Pépé.

Est-ce là l'auteur ?

PÉPÉ.

Oui, lui-même.

DON ANTONIO, se rasseyant.

Et de qui est-elle cette pièce? Le sait-on ?

DON ÉLEUTÉRIO.

Monsieur, cette pièce est d'un jeune écrivain bien né, fort appliqué, de beaucoup d'espérance et qui débute aujourd'hui dans la carrière d'auteur dramatique. Seulement il faut dire que le pauvre garçon n'a pas l'ombre d'une protection.

DON PÈDRE.

Mais puisque c'est la première pièce qu'il donne au théâtre, il n'est pas déjà si fondé à se plaindre. Que sa comédie soit bien faite, et nécessairement elle réussira. En ce cas, un gouvernement éclairé comme le nôtre et comme lui pénétré de l'importance extrême qu'une nation doit attacher aux progrès des lettres, ne laissera pas sans récompense l'homme de talent, quel qu'il soit, qui se sera distingué dans un genre aussi difficile.

DON ÉLEUTÉRIO.

Tout cela est très-beau, monsieur; mais ce qui est positif, c'est que le cher poëte sera obligé de se contenter des quinze doublons que les acteurs lui donneront en cas de réussite, avec mille grâces et bonsoir.

DON ANTONIO.

Vous dites quinze? Je croyais, moi, que c'était vingt-cinq.

DON ÉLEUTÉRIO.

Non, monsieur; à présent, au temps des chaleurs, on ne donne pas davantage. Ah! si nous étions en hiver, oh! alors...

DON ANTONIO.

Qu'entends-je! Lorsqu'il commence à geler, les comédies renchérissent! Mais c'est absolument comme les saumons [1].

(Pendant la suite de la scène, don Antonio se promène de côté et d'autre. Don Éleutério adresse la parole tantôt à lui, tantôt à don Pedre. Mais ce dernier ne se donne la peine ni de répondre à ses discours, ni de l'écouter. Alors don Éleutério entreprend de nouveau don Antonio; par instants il se tient en place, et par instants il marche derrière.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Veuillez remarquer pourtant, monsieur, que, quelque minime que soit la rétribution de l'auteur, il s'arrangerait encore à merveille d'un semblable prix, pourvu qu'on lui commandât toutes les pièces dont la troupe aurait besoin. Mais il y a tant de cabales! Les uns favorisent celui-ci, les autres celui-là; et il faut toute l'adresse d'un diplomate pour se maintenir dans les bonnes grâces des chefs d'emploi. Allez, j'en sais quelque chose! Et ensuite le nombre des écrivassiers est si grand, et chacun met une telle ardeur à se défaire de sa pacotille!

[1] *Besugos*, les rousseaux. Ce poisson n'étant connu que dans le midi de la France, nous l'avons remplacé par le saumon.

Ajoutez à cela les obligations que l'on doit consentir, et les gratifications, et les rabais!... Pas plus tard qu'aujourd'hui, il vient de nous arriver un étudiant de la Galice avec cinq ou six besaces bourrées de manuscrits : des comédies, des pièces à tiroir, des opéras comiques, des drames, des mélodrames, des saynètes, des prologues en vers... que sais-je, moi? une macédoine de griffonnages qu'il apporte aux acteurs! Et le voilà qui court à Pierre et à Paul pour que la troupe lui achète en bloc tout le bataclan, à raison de trois cents réaux [1] par chaque chef-d'œuvre, l'un dans l'autre. Vous devinez le reste. Comment est-il possible de lutter contre un homme qui travaille à si bon marché?

DON ANTONIO.

Vous dites vrai, mon ami. Cet étudiant galicien causera les plus affreux dommages aux auteurs de la capitale.

DON ÉLEUTÉRIO

Oui, les plus affreux : car savez-vous, monsieur, ce qu'on paye les comestibles?

DON ANTONIO.

Que trop, mon ami.

DON ÉLEUTÉRIO.

Ce que coûte un mauvais habit qu'on se met sur le dos?

DON ANTONIO.

Je crois bien!

[1] Soixante-dix-neuf francs.

DON ÉLEUTÉRIO.

Et le loyer?

DON ANTONIO.

Oh! oui, le loyer! Les propriétaires sont des tigres!

DON ÉLEUTÉRIO.

Et si avec cela vous avez de la famille...

DON ANTONIO.

Nul doute : si vous avez de la famille, votre condition est atroce.

DON ÉLEUTÉRIO.

Maintenant, essayez donc de culbuter cet autre va-nu-pieds qui, avec quatre sous de tripes et un demi-pain, a toute sa dépense au net!

DON ANTONIO.

Mais le remède à ce mal? Dame! il n'y a plus qu'à courber le dos au travail. Il faut écrire de bonnes pièces, les offrir à très-bon marché, les faire représenter, porter l'enthousiasme du public jusqu'à la stupéfaction, et tâcher alors de démolir le Galicien de fond en comble. D'ici là, quoique la comédie de ce soir soit ravissante, et qu'à mon jugement...

DON ÉLEUTÉRIO.

Vous l'avez lue, monsieur?

DON ANTONIO.

Non, bien entendu!

DON PÈDRE.

Ah çà! elle est donc imprimée?

DON ÉLEUTÉRIO.

Certainement, monsieur. Comment vouliez-vous qu'on ne l'imprimât pas?

DON PÈDRE.

On a mal fait. D'abord, parce que tant qu'une pièce n'a pas subi la critique du parterre, elle est fort exposée; et ensuite cela dénote, chez un auteur tout frais éclos, une confiance qui dépasse les bornes.

DON ANTONIO, à don Eleutério.

Bah! allez donc, monsieur : la comédie est parfaite; c'est moi qui vous le dis. Et où se vend-elle?

DON ÉLEUTÉRIO.

Elle se vend dans les bureaux et dépôts du *Diario*, à la librairie de Pérez, à celle d'Izquierdo, à celle de Gil, à celle de Zurita, et au bureau de location à l'entrée du théâtre. Elle se vend encore chez le marchand de vin de la rue du Poisson, chez l'herboriste de la Grande-Rue, à la savonnerie de la rue du Loup, à la...

DON PÈDRE.

En finirons-nous ce soir avec cette énumération?

DON ÉLEUTÉRIO.

Dame! comme monsieur me demandait...

DON PÈDRE.

Mais il ne vous en demandait pas tant. Sainte patience!

DON ANTONIO.

Or çà, il faut que je l'achète; il n'y a pas à hésiter.

PÉPÉ.

Ah! si j'avais deux réaux, Dieu du ciel!

DON ÉLEUTÉRIO, tirant de sa poche une pièce de théâtre imprimée. A don Antonio :

Tenez, monsieur, la voici.

DON ANTONIO.

Vraiment! Est-ce bien celle-là? Voyons! Et le nom s'y trouve. Bravo! c'est délicieux. De cette façon, au moins, la postérité ne sera pas obligée de se casser la tête pour découvrir l'extrait de baptême de l'auteur. (Lisant.) « Par don Éleutério Crispin de Andorra... » Ah ah! « Entrent l'empereur Léopold, le roi de Pologne et Frédéric le sénéchal, en grands habits de cour, accompagnés des dames de leur suite et des magnats, et escortés d'une brigade de hussards à cheval. » Voilà ce que j'appelle une entrée! Écoutons ce que dit l'empereur : (Lisant.)

Oui, vous savez, ô mes vassaux,
Qu'il va y avoir deux mois et demi
Que le Turc est venu devant Vienne,
Avec ses troupes, mettre le siége;
Et que pour lui faire résistance
Nous avons uni nos bravoures;
Et bientôt nos ardeurs héroïques,
En mainte et mainte rencontre,
Ont donné des preuves transcendantes
De nos courages invincibles!

(Parlé.) Quel style! Palsambleu! comme il manie la plume, le coquin!... (Lisant.)

Oh! je n'ignore point que la pénurie
Des subsistances nécessaires
A été telle, que, vaincus

Par la faim aux assauts cruels,
Nous avons dévoré des rats,
Des crapauds, et des insectes infects !

DON ÉLEUTÉRIO, à don Pèdre.

Que vous en semble, monsieur? N'est-il pas vrai que vous trouvez cela magnifique?

DON PÈDRE.

Moi ! est-ce que j'y trouve quelque chose...

DON ÉLEUTÉRIO.

Je suis charmé que le début vous plaise. Mais ce n'est rien encore : pour rencontrer un passage d'un effet sublime, il faut passer au commencement du second acte. Veuillez chercher, monsieur... c'est là... oui, là, vous devez le tenir; c'est l'instant où la dame tombe morte de faim.

DON ANTONIO.

Morte ?

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, monsieur, morte.

DON ANTONIO.

Voilà une situation du dernier comique ! Et ces imprécations qu'elle pousse ici, contre qui sont-elles fulminées?

DON ÉLEUTÉRIO.

Contre le vizir, qui l'a privée pendant six jours de toute nourriture, parce qu'elle n'a pas voulu devenir son odalisque.

DON ANTONIO.

Pauvre femme ! Mais je le vois d'ici... ce vizir doit être un ogre.

DON ÉLEUTÉRIO.

Comme vous dites, monsieur.

DON ANTONIO.

Un butor, n'est-ce pas?

DON ÉLEUTÉRIO.

Sans doute.

DON ANTONIO.

Lascif comme un singe, et un monstre au physique? Est-ce cela?

DON ÉLEUTÉRIO.

Exactement.

DON ANTONIO.

Taille de Goliath, teint de moricaud, le regard tant soit peu louche, et des moustaches de six aunes.

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, oui... c'est bien ainsi que je me le suis figuré!

DON ANTONIO.

Oh! l'effroyable animal!... Mais, en attendant, la dame n'a pas sa langue dans sa poche. Holà! comme elle y va! Écoutez donc un peu, don Pèdre!

DON PÈDRE.

Non, pour Dieu! n'allez pas lire encore.

DON ÉLEUTÉRIO.

Songez donc que c'est un des morceaux les plus terribles de la comédie!

DON PÈDRE.

Cela se peut.

DON ÉLEUTÉRIO.

C'est rempli de passion!

DON PÈDRE.

Je m'en rapporte à vous.

DON ÉLEUTÉRIO.

Une versification sublime!

DON PÈDRE.

C'est inutile...

DON ÉLEUTÉRIO.

Un morceau qui fera explosion sur le théâtre, si l'actrice sait y mettre le feu nécessaire!

DON PÈDRE.

Ah çà, monsieur, il me semblait vous avoir donné à entendre...

DON ANTONIO.

Voyons : pour le moins, il faut que vous goûtiez la fin du second acte. (Lisant.)

L'EMPEREUR.

Et du temps que mes soupçons...

LE VIZIR.

Et en attendant que mes espérances...

LE SÉNÉCHAL.

Et jusqu'à ce que mes ennemis...

L'EMPEREUR.

Soient vérifiés,

LE VIZIR.

Soient couronnées,

LE SÉNÉCHAL.

Soient détrônés,

L'EMPEREUR.

Ressentiments, guidez mon âme!...

LE VIZIR.

Ne m'abandonne point, patience!...

LE SÉNÉCHAL.

Courage, soutiens mon bras!...

TOUS LES TROIS ENSEMBLE.

Afin que la patrie admire
Le plus généreux artifice
Et le plus foudroyant exploit.

(Il rend la pièce à don Éleutério.)

DON PÈDRE, se levant impatienté et faisant mine de sortir.

Morbleu! il est impossible de prêter l'oreille à de pareilles âneries!

DON ÉLEUTÉRIO.

Des âneries! Est-ce là le terme que vous employez?

DON PÈDRE.

Pourquoi pas?

(Don Antonio regarde tour à tour don Éleutério et don Pèdre, et il s'amuse de tous les deux.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Ah! pour le coup, c'est par trop violent! Des âneries! Mais, croyez-le bien, ce ne sont pas des âneries aux yeux des hommes distingués qui ont lu le poëme... Certes, j'ai l'expression très-fort sur le cœur. Des âneries! Mais on ne voit autre chose au théâtre chaque jour, et chaque jour c'est un nouveau succès et des applaudissements à tout rompre.

DON PÈDRE.

Et cela se représente chez une nation civilisée!

DON ÉLEUTÉRIO.

Vous pouvez vous vanter de m'avoir désopilé la rate avec votre mot... Des âneries!

DON PÈDRE.

Et cela s'imprime pour que les étrangers se moquent de nous tous!

DON ÉLEUTÉRIO.

Appeler ânerie une espèce de chœur entre l'empereur, le vizir et le sénéchal! Mais, sur ma foi, je ne sais pas ce que ces gens-là veulent. Si, au temps d'aujourd'hui, on ne peut plus écrire rien, rien qui ne soit déchiré et censuré... Des âneries! Oh! prenez garde...

PÉPÉ.

Allez, ne faites pas attention, monsieur!

DON ÉLEUTÉRIO, s'adressant à Pépé jusqu'à la fin de la scène.

Sans doute je n'y fais pas la moindre attention; mais cela me met hors de moi de les entendre gloser à perte de vue. Imagine-toi donc si une fin de pièce peut se présenter d'une manière plus naturelle et plus ingénieuse? L'empereur est tout rempli de crainte, parce qu'il a trouvé à terre un papier sans signature et sans adresse, et que dans ce papier il s'agit de l'assassiner. Le vizir, de son côté, est tout feu et flamme pour arriver à la possession de la belle Marguerite, la fille du comte de Strambangaum, qui est le traître...

PÉPÉ.

O ciel! il y a aussi un traître? Ah! que j'adore donc les comédies où l'on voit des traîtres!

DON ÉLEUTÉRIO.

Bref, comme je viens de te l'expliquer, le vizir est amoureux fou de la belle personne. Enfin, le séné-

chal, qui est la crème des honnêtes gens, ne dort pas non plus sur ses deux oreilles; car il sait les machinations du comte pour lui soustraire son emploi, et qu'il débite soir et matin à l'empereur un tas d'histoires contre lui. De sorte que, comme chacun de nos trois personnages est fort occupé de son affaire, il parle de cette affaire-là. Et quoi de plus naturel, en définitive? (Lisant.)

Et du temps que mes soupçons...
Et en attendant que mes espérances...
Et jusqu'à ce que mes...

(S'interrompant.) Ah! c'est vous, seigneur don Hermogène! Dieu! que vous arrivez à propos!

(Il remet la pièce dans la poche de son habit, et s'avance vers don Hermogène, qui entre par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

DON HERMOGÈNE, DON ÉLEUTÉRIO, DON PÉDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

DON HERMOGÈNE.

Bien le bonsoir, messieurs!

DON PÉDRE.

Votre très-humble.

DON ANTONIO.

Soyez le bien venu, excellent don Hermogène!

DON ÉLEUTÉRIO.

M'est avis, messieurs, que le seigneur don Her-

mogène sera l'arbitre le plus éminemment capable de trancher la question qui nous agite... D'abord, tout le monde connaît son instruction, ses publications dans les feuilles périodiques, ses traductions du français, ses triomphes littéraires, et, par-dessus tout, la parfaite conscience et la rigueur dont il a fait preuve en critiquant les ouvrages d'autrui. Eh bien, je l'adjure maintenant de nous dire...

(Don Pèdre s'approche de la table, où se trouve le *Diario;* il s'empare du journal, et lit. De temps en temps seulement il lève la tête, pour saisir quelques mots au passage.)

DON HERMOGÈNE.

Mais, en vérité, vous me couvrez de confusion par ces éloges que je suis loin de mériter, seigneur don Éleutério. Vous seul, monsieur, vous seul avez droit à toute louange, pour être parvenu, dans un âge si tendre, au pinacle du savoir. Votre esprit, monsieur, le plus charmant de notre époque; votre profonde érudition; votre goût si délicat dans tout ce qui touche à l'art rhythmique; votre...

DON ÉLEUTÉRIO.

Cessez, monsieur, de grâce !...

DON HERMOGÈNE.

Votre docilité, votre modestie...

DON ÉLEUTÉRIO.

Bien, bien; mais il nous importe seulement d'être fixés sur...

DON HERMOGÈNE.

Voilà, messieurs, voilà des qualités dignes d'admiration, dignes d'un panégyrique !

DON ÉLEUTÉRIO.

Mon Dieu! je ne le nie point; mais dites-nous, là, sans compliment et sans détours, si la comédie qu'on doit représenter ce soir est un tissu d'âneries, oui ou non.

DON HERMOGÈNE.

Un tissu d'âneries!... Parlez! qui a osé proférer un blasphème si horrible?

DON ÉLEUTÉRIO.

Oh! cela c'est un détail : tout ce que nous désirons, c'est votre opinion à vous, et rien de plus.

DON HERMOGÈNE.

Vous l'aurez; n'ayez pas peur!... Mais, en premier lieu, il convient de bien établir que le poëme dramatique admet deux genres de fables : « *Sunt autem fabulæ, aliæ simplices, aliæ implexæ.* » Oui, messieurs, voilà la doctrine d'Aristote. Mais je le dirai en grec, pour plus de clarté : « *Eisi de ton mython oi men aploi, oi de peplegmenoi. Kai garai praxeis...*

DON ÉLEUTÉRIO.

Ah çà, cher ami, que diable nous fait...

DON ANTONIO.

Oh! j'éclate!

(Il tombe sur une chaise en pouffant de rire.)

DON HERMOGÈNE.

« *Kai gar ai praxeis ou mimeseis oi...*

DON ÉLEUTÉRIO.

Monsieur, encore un coup!...

DON HERMOGÈNE.

Mythoi eisin yparchousin.

DON ÉLEUTÉRIO.

Grand Dieu ! puisque ce n'est pas là ce qu'on vous demande !

DON HERMOGÈNE.

Tenez, me voici dans la question. Cependant notez bien que, pour la plus grande intelligence, il serait opportun d'exposer d'abord ce que les critiques entendent par protase, épitase, catastase, catastrophe, péripétie, agnition ou anagnorisis, parties essentielles de toute bonne comédie, et qui, selon Scaliger, Vossius, Dacier, Marmontel, Castelvétro et Daniel Heinsius...

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, oui, tout cela est admirable ! Mais, pour la quatrième fois...

DON PÈDRE.

Allons, cet homme est fou !

DON HERMOGÈNE.

Maintenant, si nous considérons l'origine du théâtre, nous trouverons que les Mégaréens, les Siciliens et les Athéniens...

DON ÉLEUTÉRIO.

Don Hermogène, pour l'amour du ciel ! puisqu'il ne s'agit pas...

DON HERMOGÈNE.

Alors prenons les pièces du théâtre grec, et nous y découvrirons qu'Anaxippe, Anaxandride, Eupolis, Antiphane, Philippide, Cratinus, Cratès, Épicrate, Ménécrate et Phérécrate...

DON ÉLEUTÉRIO.

Or çà, il me semble vous avoir suffisamment répété...

DON HERMOGÈNE.

A l'unisson des plus célèbres dramaturges des siècles passés, ont tous, oui tous, posé en principe, *nemine discrepante*, que la protase doit incontestablement précéder la catastrophe. Et c'est pourquoi notre comédie du *Siége de Vienne*...

DON PÈDRE, se levant et s'acheminant vers la porte.

Adieu, messieurs!

DON ANTONIO.

Comment! vous vous en allez, don Pèdre?

DON PÈDRE.

Il faut un sang-froid comme le vôtre pour supporter un tel verbiage.

DON ANTONIO.

Mais enfin, si cet excellent don Hermogène parvient à nous prouver, avec l'autorité d'Hippocrate et de Martin Luther, que la susdite comédie, loin d'être une mauvaise farce...

DON HERMOGÈNE.

Voilà mon but, monsieur : prouver qu'il n'y a qu'un acéphale[1] ignorantissime qui ait pu soutenir que ladite comédie renfermait des irrégularités absurdes. Ce que j'affirme, moi, c'est que personne en ma présence n'aurait osé formuler une telle hérésie.

[1] Sans tête.

DON PÈDRE.

Eh bien, don Hermogène, devant vous je la formule cette hérésie; et je vous déclare que, d'après les morceaux dont mon ami nous a donné lecture, et par cela seul que vous vous faites le prôneur de cette pièce, je tire cette conclusion qu'elle doit être exécrable, que l'auteur doit être un homme sans culture et sans talent, et que vous-même vous êtes un érudit de la section des faiseurs de pommades[1], un bavard aussi présomptueux et aussi fastidieux qu'il soit possible de l'être. Et là-dessus, je vous salue, messieurs!

(Il veut sortir, don Éleutério le retient.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Permettez cependant : monsieur que voilà a trouvé fort bien tout ce qu'il a lu de cette comédie.

DON PÈDRE.

Monsieur que voilà l'a trouvé fort mal; mais c'est un joyeux compère, et qui aime à se divertir. Ah! sur mon âme, je prends plutôt en pitié ces malheureux écrivains dont le métier est d'abrutir le public avec des ouvrages où la sottise le dispute à la démence, et qui sont dictés bien moins par l'inspiration que par la faim et par une présomption funeste. Je ne connais pas l'auteur de la comédie, et ne veux rien préjuger sur sa personne; mais si vous, messieurs, comme j'ai tout lieu de le penser, vous êtes

[1] *Un erudito á la violeta.* — Le poëte Cadalso composa, vers la fin du règne de Ferdinand VI, une satire fameuse, intitulée *los Eruditos á la violeta.* De là l'expression d'*érudit à la violette* qui se trouve dans le texte, et que nous n'avons pu rendre que par un équivalent.

de ses amis, priez-le donc en grâce de ne plus griffonner de telles absurdités. Dites-lui qu'il en est temps encore, puisque c'est la première pièce qu'il met au jour; dites-lui qu'il ne se laisse point entraîpar le mauvais exemple de ceux qui divaguent à prix fixe, et qu'il se dépêche d'embrasser une autre carrière, où un travail honnête lui permettra de pourvoir à ses besoins, et de soutenir sa famille, s'il en a une; dites-lui enfin que le théâtre espagnol fourmille de ces écrivailleurs à deux sous qui, sans relâche, travaillent à encombrer la scène de leur galimatias!... Or donc, messieurs, ce qu'il faut à notre théâtre, c'est une réforme radicale dans toutes ses parties; et tant que cette réforme ne se réalisera pas, tous les bons esprits que possède la nation, ou s'abstiendront entièrement de produire des ouvrages, ou n'en produiront que juste assez pour montrer qu'ils savent écrire avec art, mais qu'ils ne veulent pas écrire.

DON HERMOGÈNE.

Pourtant Sénèque dit positivement, dans son épître dix-huit, que...

DON PÈDRE.

Sénèque dit dans toutes ses épîtres que vous êtes un archipédant, mon cher, un personnage ridicule, et qui me fera sortir des gonds! Adieu, messieurs.

SCÈNE V.

DON ANTONIO, DON ÉLEUTÉRIO, DON HERMOGÈNE, PÉPÉ.

DON HERMOGÈNE, se tournant vers la porte par où est sorti don Pèdre.

Moi, un archipédant! moi qui ai composé sept préambules gréco-latins sur les points les plus inextricables du droit!

DON ÉLEUTÉRIO, se promenant tout inquiet sur le théâtre.

Admirez quel beau connaisseur en matière de comédies, lorsqu'il prétend que la fin du second acte est mauvaise!

DON HERMOGÈNE.

C'est lui qui est l'archipédant.

DON ÉLEUTÉRIO.

Traiter avec aussi peu de respect une pièce qui doit durer pour le moins quinze jours! D'autant plus que si la pluie voulait se décider...

DON HERMOGÈNE.

Moi qui suis gradué ès lois, qui me porte concurrent pour plusieurs chaires, qui fais partie d'une académie, et qui ai refusé la place de magister de Pioz!

DON ANTONIO.

Personne ne met en doute votre mérite, seigneur don Hermogène, personne au monde; mais ce petit incident est vidé, et ne vaut nullement la peine qu'on s'échauffe les esprits.

DON ÉLEUTÉRIO.

Allez, la comédie fera son effet en dépit de ce Zoïle.

DON ANTONIO.

Je vous garantis bien, monsieur, qu'elle fera de l'effet! Pour mon compte, je vais tâcher de rattraper notre homme, et, bon gré mal gré, je le mène la voir : ce sera son châtiment.

DON ÉLEUTÉRIO.

Excellente idée! oui, courez, monsieur.

DON ANTONIO, en s'en allant.

De ma vie je ne suis tombé sur des braques plus braques! (Haut.) A bientôt, messieurs!

SCÈNE VI.

DON HERMOGÈNE, DON ÉLEUTÉRIO.

DON ÉLEUTÉRIO.

Qualifier d'exécrable cette comédie! Ma parole d'honneur, ces gens-là vous ont un langage ravissant!

DON HERMOGÈNE.

Aquila non capit muscas, don Éleutério. Ce qui veut dire : Souciez-vous de lui comme d'une mouche. A l'ombre du mérite, on voit toujours croître l'envie. Mon Dieu, il m'arrive à moi exactement les mêmes contrariétés. Vous pouvez juger néanmoins si je possède quelque savoir...

DON ÉLEUTÉRIO.

Ah! monsieur!

DON HERMOGÈNE.

Tenez, je ne le cache pas; et, sans vanité, j'ose dire que bien peu de génies...

DON ÉLEUTÉRIO.

Aucun, monsieur. Allons donc! un génie aussi complet que le vôtre est unique dans son genre.

DON HERMOGÈNE.

Oui, n'est-ce pas? Comment l'esprit et l'érudition, et la constante étude, et le goût le plus pur, peuvent-ils se trouver réunis chez un mortel à ce degré suprême où, sans me vanter, j'ai su les réunir? Qu'en dites-vous?

DON ÉLEUTÉRIO.

Bah! que voulez-vous que je dise? Cette vérité est plus éclatante que le soleil qui luit au-dessus de nos têtes.

DON HERMOGÈNE.

Et maintenant croirez-vous qu'il y a des êtres qui m'appellent pédant, cerveau creux, et rhinocéros? Hier encore ces épithètes m'étaient jetées au nez, à la Puerta del Sol, devant quarante ou cinquante personnes.

DON ÉLEUTÉRIO.

Quelle infamie! Et vous, monsieur, que fîtes-vous?

DON HERMOGÈNE.

Ce que doit faire un grand philosophe: je me tus, je pris une prise, et j'allai entendre une messe à l'église de la Solitude.

DON ÉLEUTÉRIO.

Tout cela c'est de l'envie, rien que de l'envie. Remontons-nous là-haut?

DON HERMOGÈNE.

Je vous ai fait cette confession pour vous donner du courage, et j'y ajoute l'assurance qu'un tonnerre d'applaudissements... Mais dites-moi, très-cher, ces acteurs n'ont donc pas voulu vous avancer même une once d'or comme à-compte sur les quinze doublons?

DON ÉLEUTÉRIO.

Zéro, voilà leur à-compte! Vous vous souvenez bien de toutes les difficultés que j'ai eues pour obtenir de ces gaillards-là qu'ils acceptassent ma pièce. Eh bien, en dernier lieu, il a été convenu que je ne recevrais pas un liard avant que le succès fût patent.

DON HERMOGÈNE.

Quels cœurs mesquins! Et cela justement dans l'occasion la plus critique pour moi. Ah! Tite-Live avait mille fois raison de déclarer...

DON ÉLEUTÉRIO.

Mais qu'y a-t-il donc de nouveau?

DON HERMOGÈNE.

Il y a que mon animal de propriétaire... l'être le plus ignare que la terre ait porté... pour dix-huit malheureux mois de loyer dont je me trouve débiteur, le drôle se permet de me manquer de respect, de m'accabler de menaces...

DON ÉLEUTÉRIO.

Bah! ne vous laissez point gagner par les idées sombres. Demain ou après-demain, il faudra nécessairement que ces messieurs me montrent leurs écus; nous payerons ce faquin, et si même vous avez quelque restant de note à l'auberge, eh bien! on avisera pour...

DON HERMOGÈNE.

Oui, j'y ai, ma foi, un bout de note, mais peu de chose.

DON ÉLEUTÉRIO.

C'est parfait! Oh! l'impression me rapportera, pour le moins, quatre mille réaux.

DON HERMOGÈNE.

Oui, au minimum. Elle se vendra jusqu'au dernier exemplaire : c'est réglé d'avance.

(Pépé se retire par la porte du fond.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Une fois cet argent en poche, nous sortons d'embarras; nous meublons le nouvel appartement avec des chaises, un lit, et divers menus objets. Vous vous mariez, don Hermogène. Vous savez d'ailleurs que Mariquita est soigneuse, active, enfin un trésor de ménagère; et, de plus, vous serez tous deux continuellement chez moi. Sur ces entrefaites, je donne mes quatre autres comédies, qui, grâce au succès indubitable de celle de ce soir, seront reçues par les acteurs avec acclamation. Je palpe les espèces, j'imprime les pièces, et bref la vente marche à merveille. Pendant ce temps j'aurai achevé plusieurs

autres ouvrages, et par suite une belle réserve se trouvera sur le métier. Ainsi donc, arrière toute crainte! Et le mieux de l'affaire, c'est que vous, monsieur, vous serez pourvu au premier jour : une intendance, une présidence de tribunal, une ambassade, que sais-je? Ce qui me paraît certain, c'est que le ministre fait grand cas de vous, n'est-il pas vrai?

DON HERMOGÈNE.

Je lui rends trois visites chaque jour.

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, oui, ne le lâchez pas, serrez ferme! Et maintenant montons là-haut, car ces dames doivent se demander...

DON HERMOGÈNE.

Je lui ai remis dix-sept mémoires la semaine dernière.

DON ÉLEUTÉRIO.

Et que dit-il?

DON HERMOGÈNE.

Sur l'un d'eux j'avais mis pour épigraphe ces vers si célèbres du poëte :

Pallida Mors æquo pulsat pede
Pauperum TABERNAS,
Regumque turres[1]...

DON ÉLEUTÉRIO.

Mais que répondit-il à la lecture de cette sentence sur les *tavernes?*

[1] ..... La pâle Mort, sans choix
Promenant sa faux meurtrière,
Au séjour orgueilleux des rois
Heurte du même pied qu'à l'obscure *chaumière.*
(HORACE, *Odes*, liv. I, traduction E. A. de Wailly.)

DON HERMOGÈNE.

Que c'était fort bien, et qu'il était instruit de ma requête.

DON ÉLEUTÉRIO.

Allons! ne vous le disais-je pas? Nous pouvons chanter victoire!

DON HERMOGÈNE.

Je le désire de toute mon âme, par cela seul qu'au bonheur de notre hymen se joindra cette bénédiction accessoire d'avoir du pain sur la planche; oui, il n'est que trop vrai : *sine Cerere et Baccho, friget Venus*[1]. Mais, dame! alors, oh! alors, avec un joli emploi et la blanche main de Mariquita, qu'ai-je encore à implorer du ciel, sinon qu'il m'accorde une postérité nombreuse, et que ce soient des garçons?

(Ils sortent tous deux, et montent l'escalier.)

[1] Sans Cérès, sans Bacchus, l'Amour languit et gèle.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA AGUSTINA, DONA MARIQUITA, DON SÉRAPIO, DON HERMOGÈNE, DON ÉLEUTÉRIO.

(Ils entrent tous par la porte du fond.)

DON SÉRAPIO.

Cet échange des poignards, croyez-moi, monsieur, est un des effets de théâtre les plus sublimes!

DON ÉLEUTÉRIO.

Et mon songe de l'empereur?

DONA AGUSTINA.

Et l'invocation du vizir à ses idoles?

DONA MARIQUITA.

Vous m'excuserez, mais il me semble assez peu naturel que l'empereur vienne à s'endormir précisément au moment le plus...

DON HERMOGÈNE.

Mademoiselle, le sommeil est parfaitement naturel à l'homme; et il n'y a aucune difficulté à ce qu'un empereur s'endorme, vu que les vapeurs humides qui nous montent au cerveau...

DONA AGUSTINA.

Ah çà! je crois vraiment que vous prenez la peine de relever ses paroles! Quelle simplicité! Puisqu'elle n'entend pas le premier mot du sujet qu'on discute... Mais, au milieu de tout cela, quelle heure est-il?

DON SÉRAPIO.

Il doit être... Permettez!... Oui, nous pouvons bien approcher de...

DON HERMOGÈNE.

Voici ma montre : la ponctualité en personne! Il est trois heures et demie, juste.

DONA AGUSTINA.

Oh! en ce cas, nous avons le temps. Prenons des siéges, d'autant plus qu'il n'y a pas une âme ici.

DON SÉRAPIO.

Quelles âmes voulez-vous qu'il y ait? Dans toute autre circonstance, à la bonne heure... Mais aujourd'hui, aujourd'hui, chacun, oui chacun, va à la comédie.

(Ils s'asseyent tous, à l'exception de don Éleutério.)

DONA AGUSTINA.

Le théâtre sera plein, on étouffera!

DON SÉRAPIO.

Quand je vous dis, moi, que ce soir des messieurs payeront huit louis une seule stalle d'orchestre.

DON ÉLEUTÉRIO.

C'est tout simple; comédie nouvelle, auteur nouveau, pièce...

DONA AGUSTINA.

Sans compter qu'on se la sera arrachée pour la

lire, et qu'on aura bien vu ce qu'elle doit valoir. Je gage qu'il n'y aurait pas place pour une épingle, la salle fût-elle vingt fois plus grande!

DON SÉRAPIO.

Aujourd'hui, les *Saucissons*[1] tremblent de froid et de frayeur. Hier, fort tard encore, j'ai offert de parier, avec le mari de la première soubrette, six onces d'or que ce soir ils n'auraient pas cent réaux dans toute l'enceinte.

DON ÉLEUTÉRIO.

Et vous avez obtenu que le pari s'effectuât, n'est-ce pas, mon cher?

DON SÉRAPIO.

La chose n'a pu s'arranger, parce que je n'avais dans ma bourse que deux réaux et quelque menue monnaie de cuivre. Mais comme je les ai fait crever de rage! comme je les ai aplatis!...

DON ÉLEUTÉRIO.

Je suis à vous dans la minute; le temps d'aller ici près à la librairie, et de revenir.

DONA AGUSTINA.

Mais pourquoi cette course?

DON ÉLEUTÉRIO.

Ne te l'ai-je pas dit?... C'est que j'ai donné l'ordre qu'on m'y apportât le relevé de la vente, car ce sera toujours...

DONA AGUSTINA.

Oui, bien sûr. Seulement fais vite.

[1] *Chorizos* : sobriquet donné aux partisans du théâtre *del Principe*.

Digitized by Google

DON ÉLEUTÉRIO.

Oh! je vole!

(Il sort.)

DONA MARIQUITA.

Quelle agitation! que d'allées et de venues! Il ne tient pas en place, le pauvre homme.

DONA AGUSTINA.

Toutes ces démarches sont nécessaires, ma fille; et si votre frère n'avait pas montré autant de diligence, s'il n'avait pas remué ciel et terre, il serait resté là avec sa comédie sur les bras, et son travail dépensé en pure perte.

DONA MARIQUITA.

Mais qui sait ce qui peut advenir encore, ma sœur? Le plus positif, c'est que je suis sur des charbons ardents; car, grand Dieu! s'ils allaient siffler la pièce, je crois que ma tête s'égarerait.

DONA AGUSTINA.

Mais pourquoi la sifflerait-ils, pécore? Ah! vraiment, il faut être d'une bêtise, il faut avoir l'esprit tellement obtus...

DONA MARIQUITA.

Et après, ma sœur? Vous êtes toujours à me répéter ces choses-là. Sur mon honneur, il y a des fois... Hélas! don Hermogène, vous ne pouvez pas vous figurer combien je brûle de voir toutes ces affaires terminées, combien je souhaite de pouvoir enfin manger un morceau de pain en paix dans ma maison, sans avoir à dévorer un tas de mauvaises querelles.

DON HERMOGÈNE.

Ce n'est pas le morceau de pain, c'est cet adorable morceau de paradis qui fait haleter mon cœur, jusqu'à ce qu'enfin se réalise cet hymen qui me coûte tant de soupirs.

DONA MARIQUITA.

Des soupirs! Ils sont jolis vos soupirs! A qui ferez-vous croire qu'ils sont de bon aloi?

DON HERMOGÈNE.

Mais, je vous le demande, qui donc aime avec une ardeur comparable à la mienne? Est-ce que jamais ni Pyrame, ni Marc-Antoine, ni les Ptolémées d'Égypte, ni tous les Séleucides réunis de l'Assyrie, ont nourri une flamme pareille à celle qui embrase tout mon être ?

DONA AGUSTINA.

O la délicieuse hyperbole! Bravo, bravo! Mais réponds-lui donc, butorde!

DONA MARIQUITA.

Que voulez-vous que je réponde, madame, quand je n'ai pas compris une seule syllabe de ce baragouinage ?

DONA AGUSTINA.

Ma parole d'honneur, vous êtes désespérante!

DONA MARIQUITA.

Je ne suis que logique, ma sœur. Est-ce que je m'inquiète, moi, de toute cette kyrielle de messieurs qu'il vient de me nommer, lorsque, ne vous en déplaise, il serait bien plus simple de me dire : « Mariquita, je désire vivement notre union. Aussi,

dès que votre frère aura réuni cet argent, vous verrez comme nous ferons bon ménage! car je vous aime, Mariquita, et je vous aime bien; vous êtes une charmante fille, Mariquita, et vous avez les plus beaux yeux du monde; vous avez... » que sais-je encore?... enfin, ni plus ni moins que ce que vous disent tous les hommes.

DONA AGUSTINA.

Oui, tous les hommes qui sont des brutes, qui n'ont aucune éducation, aucun talent, et qui ignorent jusqu'au latin.

DONA MARIQUITA.

Le latin! au diable avec son latin! Lorsque je lui demande la moindre petite chose, le voilà qui me rabâche encore du latin; et pour me dire qu'il veut se marier avec moi, il me cite trente-six mille auteurs. Maintenant veuillez m'expliquer, madame, ce que les auteurs ont de commun avec tout cela, et en quoi il leur importe que nous nous mariions, oui ou non.

DONA AGUSTINA.

O ignorance crasse! Allez, don Hermogène, je vous avais bien prévenu. Il faut absolument vous dévouer à l'instruire et à la décrasser, car véritablement sa stupidité me fait monter le rouge au visage. En ce qui me concerne d'ailleurs, Dieu sait si j'ai pu lui sacrifier plus de loisirs! Vous sentez qu'occupée comme je le suis perpétuellement à aider mon mari dans la composition de ses ouvrages, à les lui corriger avec ce zèle dont vous avez été

témoin, à lui suggérer ensuite les idées nécessaires pour que chaque œuvre atteigne sa perfection, je n'ai pu disposer d'une seule seconde pour me consacrer à l'instruction de mademoiselle. D'un autre côté, vous ne pouvez vous imaginer à quel point ces marmots-là m'assomment! L'un pleurniche, l'autre demande à teter, le troisième casse les tasses, le quatrième dégringole en bas de sa chaise; enfin, ils me tiennent sans cesse sur le qui-vive. Oh! oui, je l'ai répété assez souvent! pour les femmes savantes la fécondité est une malédiction!

DONA MARIQUITA.

Une malédiction! Ah! ma sœur, que vous êtes singulière en toutes choses! Pour moi, si je me marie, le ciel m'est garant, par exemple...

DONA AGUSTINA.

Tais-toi, nigaude; car tu vas accoucher de quelque sottise.

DON HERMOGÈNE.

Soyez tranquille : je la lancerai dans les sciences abstraites, je lui apprendrai la prosodie ; je lui ferai copier à foison, dans ses moments perdus, le *Grand Art,* de Raimond Lulle, et lui ferai réciter par cœur, tous les mardis, deux ou trois feuilles du dictionnaire technologique de Rubinos. Ensuite nous passerons aux logarithmes, et de là à un peu de statistique; nous finirons par...

DONA MARIQUITA.

Oui, vous finirez par me donner une fièvre pourprée, et par m'envoyer au paradis. Y a-t-il exem-

ple d'une semblable obstination? Eh bien, non, monsieur! Si je suis une ignorante, tant mieux pour moi! Je sais écrire et arranger des comptes, je sais préparer un bon plat, je sais repasser, coudre, rentraire et broder; je sais enfin avoir soin d'une maison, et j'aurai soin de la mienne, de mon mari et de mes enfants, madame; et c'est moi qui me charge de les élever! Or maintenant, répondez, mes maîtres, n'est-ce point assez de science comme cela? Dois-je donc être condamnée à devenir un docteur femelle et un bas-bleu? dois-je suer sang et eau pour analyser la grammaire ou rimer des couplets? Mais pourquoi faire, ma sœur? Serait-ce pour mieux perdre le jugement? Car, Dieu me pardonne, notre maison a tout l'air d'une maison de fous, depuis que mon frère a donné dans le vertige littéraire. Sans cesse le mari et la femme se disputent pour établir si telle scène doit être allongée ou raccourcie; sans cesse ils sont à compter les syllabes sur leurs doigts, afin de voir si les vers ont leur mesure juste, ou non; ensuite, ils sont à réfléchir si l'incident nocturne doit être placé avant la bataille ou après l'empoisonnement; puis, du matin au soir, ils se mettent à fouiller et Mercures et Gazettes, et alors ils déterrent les noms les plus baroques, des noms qui se terminent presque tous en *of* ou en *graf*, pour en farcir leurs épisodes: et pendant ce temps-là les chambres se balayent comme elles peuvent, le linge est réduit à se blanchir tout seul, et les bas à se raccommoder d'eux-mêmes. Mais le

pire de tout, c'est qu'on dîne par cœur et qu'on soupe de mémoire. Ainsi, que croyez-vous, don Sérapio, que nous ayons mangé à dîner dimanche dernier?

DON SÉRAPIO.

Mais, mademoiselle, comment voulez-vous que je sache...?

DONA MARIQUITA.

Eh bien! je veux être punie de Dieu si tout le festival ne s'est point réduit à une livre et demie de concombres bien jaunes et bien gros, que j'achetai à la porte; le tout escorté par les restes d'un pain de la veille. Et maintenant nous étions six estomacs pour ce banquet, six estomacs dont le plus engourdi eût avalé un chevreau complet et une demi-fournée de pain, sans reprendre haleine.

DONA AGUSTINA.

Ah! voilà son éternelle chanson! toujours se plaindre de ce qu'elle ne digère pas assez et de ce qu'elle travaille trop. Mais, ma chère, je mange encore moins, moi, et je travaille infiniment plus, dans une seule minute consacrée à corriger une scène ou à régler le scénario d'une catastrophe, que toi en cousant, en lavant la vaisselle, ou en te livrant à toute autre besogne vile et mécanique.

DON HERMOGÈNE.

Oui, Mariquita, c'est l'exacte vérité, et la señora votre belle-sœur a trente fois raison. Il y a une différence énorme d'un genre de travail à l'autre, et une expérience quotidienne est là pour nous ensei-

gner que toute femme lettrée, toute femme initiée dans l'art des vers, se trouve *ipso facto* exonérée de toutes les obligations du ménage. J'ai même soutenu cette thèse dans une dissertation que j'ai eu l'honneur de lire devant l'Académie des cynocéphales[1]. En effet, j'établis que les vers se confectionnaient à l'aide de la glande pinéale, et les caleçons à l'aide des trois doigts appelés communément *pollex, index*, et *infamis;* c'est-à-dire que, pour la première fabrication, il est besoin de toute l'argutie du génie, tandis que, pour la seconde, il suffit d'une certaine habitude de la main. Là-dessus je conclus, à la satisfaction unanime de l'auditoire, qu'il est plus difficile de produire un sonnet que de confectionner une épaulette de chemise; et qu'un tout autre tribut d'éloges est dû à la femme capable d'enfanter des dizains et des quatrains, qu'à celle qui n'est bonne qu'à faire une sauce aux tomates, une mayonnaise de poulet, ou un haricot de mouton.

DONA MARIQUITA.

C'est donc pour cela que jamais chez nous on ne voit l'ombre d'une sauce, d'un haricot de mouton, d'un poulet, ni d'une mayonnaise! Mais c'est tout naturel : quand on se nourrit de poésie, on peut se passer de cuisine.

DON HERMOGÈNE.

Enfin il suffit, et je ne combattrai point vos opinions sur ce chapitre, mon idole! Mais si jusqu'à présent il vous a fallu affronter quelque détresse,

[1] Têtes de chien.

angustam pauperiem, comme dit le profane, à partir d'aujourd'hui ce sera tout autre chose.

(Pépé entre par la porte du fond avec des plats et des bouteilles; il pose le tout sur le comptoir, puis il sort par la même porte.)

DONA MARIQUITA.

Mais permettez : que dit-il votre profane? Qu'on ne sifflera pas ce soir notre comédie?

DON HERMOGÈNE.

Oh! mademoiselle, elle sera ensevelie sous les applaudissements.

DON SÉRAPIO.

Elle vivra tout un mois, et les comédiens seront obligés d'y renoncer, de guerre lasse.

DONA MARIQUITA.

Bah! ce n'est pourtant pas là ce que pensaient les personnes qu'hier nous rencontrâmes chez le limonadier. Vous rappelez-vous, ma sœur? Et surtout ce grand monsieur; convenez-en, il ne mâchait pas ses mots.

DON SÉRAPIO.

Un grand, un grand, dites-vous? Oh! je le connais. (Il se lève.) Un frippon fieffé, un composé de vices! un homme avec un manteau [1], et qui a une balafre sur les deux narines! Le bandit! Pour tout

[1] *Uno de capa :* porteur de manteau, homme du commun. C'est à peu près dans ce sens que nous disons aujourd'hui en français *un homme en blouse*. Mais cette expression serait trop forte ici. Au siècle dernier, les grands seigneurs, les nobles, les financiers et les rentiers pouvaient seuls supporter les frais du riche costume espagnol; et le vulgaire, pour cacher ses vêtements modestes, s'affublait constamment de la *capa*, du manteau.

dire, c'est un garçon sellier, partisan juré de l'autre troupe. Quel infâme tapageur! C'est lui, oui, c'est lui qui est cause qu'on a sifflé la comédie intitulée *le Monstre le plus épouvantable de la mer de Calédonie*, et qui était pourtant l'œuvre d'un tailleur, proche parent d'un de mes voisins; mais je promets à ce paltoquet...

DONA MARIQUITA.

Ah çà! quelles histoires nous contez-vous là? Votre bandit n'est nullement le personnage dont je veux parler.

DON SÉRAPIO.

Si fait! un grand, une mauvaise figure, avec une cicatrice qui lui prend...

DONA MARIQUITA.

Mais puisque je vous dis que ce n'est pas celui-là.

DON SÉRAPIO.

C'est bien le plus monstrueux escroc... Et quelle vie il a fait passer à sa pauvre femme! La malheureuse! il la rudoyait autant qu'un chien.

DONA MARIQUITA.

Mais puisque ce n'est pas celui-là, encore un coup! Rengaînez donc votre sainte colère! Mon personnage à moi était un cavalier des plus distingués, ne portant ni manteau ni balafre, et n'ayant pas le plus léger trait de ressemblance avec votre escroc.

DON SÉRAPIO.

Bien, bien; mais laissez-moi vous dire! J'ai une envie de tous les démons de taper sur ce sellier. Oh! il ne se montrera pas ce soir au parterre, ou mor-

bleu !... Mais il fallait me voir l'autre jour ! Comme nous lui avons jeté de la boue au visage, là-bas, sur la place Saint-Jean ! Figurez-vous qu'il soutenait que l'autre troupe était la meilleure, et que nul ne s'aviserait de l'interrompre. Et maintenant (Il s'assied.) voulez-vous connaître le secret de tout ce bel enthousiasme? C'est que, les dimanches soir, mon individu se rend, avec d'autres drôles de son espèce, au logis de la Ramirez; et là, ils se mettent à jaser dans l'antichambre avec la suivante. Puis on se dépêche de leur servir quelques maigres tranches de fromage; ou quelques poivrons au vinaigre, ou quelque autre drogue de même sorte. Là-dessus ils s'en vont claquer, comme des possédés, aux places de balcon et aux stalles de pourtour. Mais ils ne l'échapperont pas; nous avons tous formé une ligue, nous autres les amateurs d'ici, et, à la première comédie qu'ils massacreront sur l'autre scène, patatras! sans trêve ni rémission, nous ferons crouler la salle sous un ouragan de sifflets! Nous verrons alors...

DONA MARIQUITA.

Oui, que verrez-vous, si ces enragés vous devancent en politesse, et commencent la sarabande avec la comédie de ce soir?

DONA AGUSTINA.

Ah çà! mais vous croyez donc, ma chère, que votre frère est une bûche, et qu'il est resté à se croiser les bras tous ces jours-ci, au lieu de détourner l'orage? Apprenez qu'il a déjà su conquérir le bon

vouloir des principaux amateurs de l'autre théâtre : il s'est longuement entretenu avec ces messieurs ; il leur a recommandé sa pièce, et il a été jusqu'à leur promettre que la seconde qui sortirait de ses cartons serait pour leur troupe. En outre, ma chère, la jeune première de là-bas le tient dans la plus grande estime, et tous les matins il va la trouver chez elle pour voir si elle a besoin de lui : alors, quelque service qu'elle réclame, personne ne le lui rend que mon époux. « Mon petit don Éleutério, apportez-moi donc deux ou trois livres de beurre. Mon petit don Éleutério, mettez donc un peu de grains à mon serin. Mon petit don Éleutério, donnez donc un coup d'œil dans la cuisine, et voyez si la marmite commence à bouillir. » Et le voilà, bien entendu, qui se prête à tout avec une ardeur et une bonne grâce qui ne laissent rien à désirer ; car enfin, quand on veut compter sur les gens, il faut bien, n'est-ce pas...? D'un autre côté, Dieu merci, il est si adroit en toute chose et si serviable avec chacun !... Siffler cet homme-là ! impossible, ma fille ! Soyez sans crainte ; il a trop bien mené sa barque pour avoir rien à redouter des sifflets !

DON HERMOGÈNE.

D'ailleurs, par raison péremptoire, le mérite culminant de la pièce suffirait pour imposer le silence et l'admiration à la tourbe la plus clabaudeuse, la plus effrénée et la plus foncièrement brute.

DONA AGUSTINA.

Est-ce que cela fait question ? Songez seulement :

Une comédie du dernier héroïque, et semée de plus de neuf épisodes dramatiques! un combat singulier à cheval dans le parterre, trois batailles, deux tempêtes, un enterrement, un bal masqué, une ville qui brûle, un pont qui se rompt, deux exercices à feu, et une décapitation! Et dites-moi à présent s'il y a là de quoi satisfaire les juges les plus intrépides!

DON SÉRAPIO.

Ils en perdront la tête!

DON HERMOGÈNE.

Ils en seront abasourdis!

DON SÉRAPIO.

Tout Madrid désertera ses foyers pour courir au théâtre.

DONA MARIQUITA.

Quant à moi, si l'on veut me permettre un avis, je pense que de telles comédies devraient se jouer sur la place des Taureaux!

SCÈNE II.

DON ELEUTÉRIO, DONA AGUSTINA, DONA MARIQUITA, DON SÉRAPIO, DON HERMOGÈNE.

DONA AGUSTINA.

Eh bien! que dit-il ce libraire? La vente marche-t-elle?

DON ÉLEUTÉRIO.

Jusqu'à cette heure...

DONA AGUSTINA.

Attends! je gage que je vais deviner le nombre d'exemplaires. Voyons! il en aura vendu... Mais d'abord quand a-t-on placé les affiches?

DON ÉLEUTÉRIO.

Hier, de bon matin. J'en ai fait placarder trois ou quatre à chaque coin de rue.

DON SÉRAPIO.

Ah! mais il s'agit de bien faire attention à ce qu'on les colle solidement, car sans cela...

DON ÉLEUTÉRIO.

Soyez tranquille, on a pensé à tout. Comme c'est moi-même qui ai surveillé la pose des affiches dans cette prévision, je puis vous garantir qu'on n'a pas ménagé la colle.

DONA AGUSTINA.

D'ailleurs le *Diario* et la *Gazette* ont annoncé notre pièce, n'est-ce pas?

DON HERMOGÈNE.

En gros caractères.

DONA AGUSTINA.

Alors, on aura vendu... ma foi! mettons cinq cents exemplaires.

DON SÉRAPIO.

Fi donc, madame! il faut mettre huit cents et plus.

DONA AGUSTINA.

Ai-je deviné juste?

DON SÉRAPIO.

Ai-je eu raison de dire que le chiffre de huit cents était dépassé?

DON ÉLEUTÉRIO.

Non, monsieur; vous avez eu tort. La vérité est que jusqu'à ce moment, d'après ce qu'ils viennent de m'affirmer, on ne s'est pas défait de plus de trois exemplaires. Ah! je vous avoue que ce chiffre-là me donne d'affreux pressentiments!

DON SÉRAPIO.

Trois exemplaires! Pas davantage? C'est certes bien peu.

DONA AGUSTINA.

Oui, sur ma vie, on doit appeler cela fort peu.

DON HERMOGÈNE.

Distinguons, madame! Que ce soit peu absolulument parlant, je le nie; relativement, je le concède; car il n'y a point de quantité qui soit peu ou beaucoup *per se*, mais uniquement par rapport à d'autres quantités. D'où il suit que si les trois exemplaires vendus constituent une quantité tierce par rapport à neuf, et si, sous ce point de vue, lesdits trois exemplaires peuvent s'appeler peu, il n'en est pas moins vrai que lesdits trois exemplaires, par rapport à un, constituent une quantité triple, et qui doit s'appeler beaucoup, par la différence qui existe entre un et trois. D'où je conclus que ce n'est pas peu ce qu'on en a vendu, et il y aurait manque de lumières si l'on soutenait le système adverse.

DONA AGUSTINA.

Ah! comme il parle, et que c'est bien!

DON SÉRAPIO.

C'est merveilleux! Oui, quand cet homme-là laisse couler les flots de son éloquence...

DONA MARIQUITA.

Mais, au train dont il y va, il n'y a pas de raison pour qu'il ne nous prouve que le blanc est noir, et que deux et deux font vingt-cinq. Moi, voyez-vous, je n'entends rien à tous ces calculs de sorcier; car, en somme et de bon compte, les trois exemplaires qui se sont vendus jusqu'à présent font-ils plus de trois?

DON ÉLEUTÉRIO.

Non, évidemment; et le vrai de l'affaire, c'est que tout le produit ne s'élève pas au delà de six réaux.

DONA MARIQUITA.

Bref, messieurs, six réaux, lorsqu'on se promettait des montagnes d'or de cette impression! Hélas! je le vois bien : si mon mariage est retardé jusqu'à ce que toutes ces paperasses se soient vendues l'une après l'autre, on me portera au cimetière avec une palme de vierge. (Pleurant.) Dieu! que je suis malheureuse!

DON HERMOGÈNE.

Oh! de grâce, divine Mariquita, ne gaspillez pas ainsi le trésor de perles que répandent à l'envi vos beaux yeux!

DONA MARIQUITA.

Des perles! Mais si je savais pleurer des perles, mon frère n'en serait pas réduit à écrire des extravagances.

SCÈNE III.

DON ANTONIO, DON ÉLEUTÉRIO, DON HERMOGÈNE, DONA AGUSTINA, DONA MARIQUITA.

DON ANTONIO.

Messieurs, mesdames, tout à votre service.

DON ÉLEUTÉRIO.

Comment, si vite de retour? Mais ne nous aviez-vous pas annoncé que vous iriez voir la comédie?

DON ANTONIO.

En effet, je sors de la salle : j'y ai laissé don Pèdre.

DON ÉLEUTÉRIO.

Ce cher homme à l'humeur si bilieuse?

DON ANTONIO.

Lui-même. Il a eu beau faire, je l'ai fourré dans la loge d'une de nos connaissances. Pour mon compte, je pensais avoir une stalle d'orchestre assurée; point du tout! ni stalle, ni loge, ni troisième rang, ni baignoire! Nulle part seulement l'idée d'une place!

(Pépé entre par la porte du fond, avec un panier rempli de linge de service et de couverts, et le pose sur la table.)

DONA AGUSTINA.

Qu'est-ce que je disais?

DON ANTONIO.

Il y a un monde fou.

DON ÉLEUTÉRIO.

N'importe ! Je ne souffrirai point que ce bonheur vous échappe. J'ai une loge, moi! Faites-nous l'amitié de venir avec nous, et nous trouverons certes moyen de nous arranger.

DONA AGUSTINA.

Oui, monsieur, vous nous ferez le plus sensible plaisir.

DON ANTONIO.

Madame, croyez bien que je vous sais un gré infini de votre charmante attention. Je regrette seulement qu'il soit trop tard pour retourner au théâtre. Lorsque je me suis éclipsé, on était occupé à jouer la première tonadille : c'est assez dire...

DON SÉRAPIO.

Quoi? la tonadille!

(Ils bondissent tous de leurs chaises.)

DONA MARIQUITA.

Êtes-vous sûr, monsieur?

DON ÉLEUTÉRIO.

La tonadille!

DONA AGUSTINA.

Comment donc a-t-on pu commencer sitôt?

DON ANTONIO.

Mais, madame, on a commencé à l'heure régulière.

DONA AGUSTINA.

Impossible! puisqu'en ce moment il doit être au plus...

DON HERMOGÈNE.

Vous allez le savoir, madame. (Il tire sa montre.) Trois heures et demie précises.

DONA MARIQUITA.

Malheureux! trois heures et demie? Mais votre patraque, à vous, marque toujours trois heures et demie.

DONA AGUSTINA.

Laissez-moi voir. (Elle prend la montre de don Hermogene, l'applique à son oreille, et la lui rend.) Je le crois bien! elle est arrêtée.

DON HERMOGÈNE.

C'est archi-vrai, et cela provient de ce que l'élasticité du ressort spiral...

DONA MARIQUITA.

Cela provient de ce que votre montre est arrêtée, et que vous nous avez fait perdre la moitié de la pièce. Venez vite, ma sœur!

DONA AGUSTINA.

Allons!

DON ÉLEUTÉRIO.

D'honneur, ces choses-là sont faites pour moi! Oui, par tous les diables, cet odieux hasard...

DONA MARIQUITA.

Mon frère, dépêchons-nous!... Mais qu'est devenu mon éventail?

DON SÉRAPIO.

Le voici !

DON ANTONIO.

Vous arriverez au second acte.

DONA MARIQUITA.

Ah ! il peut se flatter, ce don Hermogène...

DONA AGUSTINA, à don Antonio.

Votre très-humble servante, monsieur.

DONA MARIQUITA.

Hâtons-nous !

DON ANTONIO.

Adieu, mesdames !

DON SÉRAPIO.

Par bonheur encore, nous ne sommes pas loin.

DON ÉLEUTÉRIO.

Oh ! nous avons fait une belle école de rester là en attente, et de nous fier ainsi...

DONA MARIQUITA.

Oui, fiez-vous donc à la maudite montre de don Hermogène !

SCÈNE IV.

DON ANTONIO, PÉPÉ.

DON ANTONIO.

N'est-il pas vrai, mon garçon, que, de ces deux dames, l'une est la sœur et l'autre la femme de l'auteur de la comédie?

PÉPÉ.

Oui, monsieur.

DON ANTONIO.

Peste! comme elles vont bon train! Voilà ce que c'est que de se fier à la montre de don Hermogène!

PÉPÉ.

Dame! je ne sais pas, monsieur, ce que cela signifie; mais, de la fenêtre là-haut, j'ai aperçu une masse d'individus qui se précipitaient hors du théâtre.

DON ANTONIO.

Sans doute les gens du parterre, qui, littéralement, doivent suffoquer. Au moment où j'ai quitté la salle, ils hurlaient pour qu'on leur ouvrît les portes. La chaleur est infernale; et, d'autre part, cette habitude qu'ont les directeurs de vous entasser quatre personnes là où il y a tout juste place pour deux, vraiment cela n'a pas le sens commun. Mais ce qui leur importe, c'est d'attirer le public du dehors; une fois dedans, il peut crever, s'il veut!

SCÈNE V.

DON PÈDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

DON ANTONIO.

Que vois-je! Déjà ici, don Pèdre? Eh bien! et la comédie, comment va-t-elle?

DON PÈDRE.

Mon ami, je vous en conjure, ne me parlez pas de comédie! (Il s'assied.) Voilà bien le plus terrible moment que j'aie passé depuis une foule de mois.

DON ANTONIO, prenant place à côté de lui.

Que vous est-il donc arrivé?

DON PÈDRE.

Ce qui m'est arrivé! C'est que, grâce à votre sage recommandation, j'ai d'abord été forcé d'avaler le premier acte presque en entier, et, par-dessus le marché, une tonadille où des farces insipides luttaient avec des chansons grivoises, comme c'est la coutume. Enfin, j'ai trouvé une occasion de m'esquiver, et je me suis hâté de la saisir.

DON ANTONIO.

Mais quant au mérite de la comédie même...?

DON PÈDRE.

Jamais ragoût plus abominable ne s'est offert sur le théâtre depuis que les muses de galetas se chargent de l'alimenter. Aussi ai-je fait le serment qu'on ne m'y rattraperait de ma vie. Les tissus de sottises ne sont point pour moi un stimulant de gaieté: loin de là, loin de là!... Certes, Dieu m'est témoin que je préfère, même au hasard, une de nos vieilles comédies, quelque défectueuses qu'elles puissent paraître. Oui, je vous l'accorde, ces vieilles pièces jurent contre les règles, et souvent contre les lois de la raison. Mais cette licence et ces extravagances sont filles du génie, et non de la stupidité. Sans doute ces comédies renferment des défauts énormes; mais, au mi-

lieu de ces défauts, éclatent parfois de si vives étincelles que, morbleu! elles suffisent pour éblouir et pour ébranler le spectateur, qui oublie et pardonne sur-le-champ toutes les taches qui d'abord avaient offusqué ses regards. Et maintenant, mon ami, comparez aux anciens auteurs la tourbe des écrivailleurs de nos jours; et dites-moi si vous n'aimez pas mieux Caldéron, Solis, Rosas, Moréto, lorsqu'ils divaguent franchement, que ces messieurs lorsqu'ils prétendent parler raison!

DON ANTONIO.

La réponse à faire est si évidente, seigneur don Pèdre, que je n'ai qu'à m'incliner devant vos idées. Mais, voyons, le peuple, ce pauvre peuple, supporte-t-il héroïquement cette effroyable caricature de pièce?

DON PÈDRE.

Pas si héroïquement que l'auteur le voudrait; car plus d'une fois il s'est élevé, des flots du parterre, un grondement sourd, précurseur de l'orage. Bref, le premier acte a fini fort à propos; mais je ne me hasarderai point encore à pronostiquer le sort du chef-d'œuvre. Allez, don Antonio, quoique le public soit largement accoutumé aux choses les plus absurdes, pourtant des énormités comme celles d'aujourd'hui n'ont jamais frappé ses oreilles.

DON ANTONIO.

Est-il possible, monsieur!

DON PÈDRE.

Oui, c'est vraiment à n'y pas croire. Pour toute

comédie, vous n'avez qu'un entassement confus d'idées de toute espèce, une action informe, les incidents les plus invraisemblables, les épisodes les plus décousus, des caractères peints à faux ou choisis au rebours; à la place d'une intrigue, un imbroglio stupide; au lieu de situations comiques, des lazzi de lanterne magique; l'histoire et les mœurs des peuples maltraitées à plaisir; aucun but moral, aucun respect de la langue; point de style, aucune versification, aucun goût, et abdication complète du sens commun. Finalement, c'est tout aussi mauvais, et même plus mauvais, que la totalité de ces turpitudes dont on nous accable chaque jour!

DON ANTONIO.

Et penser que l'espérance d'en jamais sortir nous est interdite! Hélas! tant que le théâtre gémira dans ce cruel abandon, au lieu d'être le miroir de la vertu et le temple du goût, il restera l'école de l'erreur et l'asile de la démence.

DON PÈDRE.

Mais n'est-ce pas une fatalité de voir qu'après tant de doctes travaux publiés par nos meilleurs esprits sur la nécessité de cette réforme, la scène espagnole demeure encore le réceptacle d'aussi tristes créations? Ah! quel jugement les étrangers doivent-ils prononcer sur notre grandeur intellectuelle, en écoutant une pièce comme celle de ce soir! Que doivent-ils dire, grand Dieu! s'ils viennent à examiner toutes ces comédies qui s'impriment par douzaines et par centaines!

DON ANTONIO.

Qu'ils disent ce qu'ils voudront, mon cher don Pèdre! ce n'est ni vous ni moi qui pouvons y porter remède! A quoi se réduit notre rôle? A rire, ou à pleurer de rage; il n'y a pas d'autre alternative. Et, pour mon compte, je l'avoue, j'aime mieux me mettre en gaieté que de me mettre en colère.

DON PÈDRE.

Eh bien, moi, je n'ai jamais eu dans le cœur cette insouciance. Les progrès de la littérature, seigneur don Antonio, intéressent au plus haut point la puissance, la gloire et la conservation des empires; le théâtre influe directement sur la civilisation nationale. Or, le nôtre est perdu; et, avant tout, je suis bon Espagnol!

DON ANTONIO.

Néanmoins, monsieur, lorsqu'on voit sans cesse... Mais quel événement nous arrive là?

SCÈNE VI.

DON SÉRAPIO, DON HERMOGÈNE, DON PÈDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

DON SÉRAPIO.

Pépé!... Garçon!... Vite, vite, pour Dieu, un peu d'eau!

DON ANTONIO.

Que s'est-il donc passé?

(Don Antonio et don Pèdre se levent.)

DON SÉRAPIO, à Pépé.

Allons, ne bayons pas aux corneilles. Dépêche-toi!

PÉPÉ.

On y va! on y va!

DON SÉRAPIO.

En avant!...

(Pépé suit don Sérapio avec un verre d'eau qu'il porte sur une assiette. Don Hermogène, qui entre d'un pas précipité, trébuche contre lui, et Pépé laisse tomber l'assiette et le verre.)

PÉPÉ.

La peste soit de l'homme!... Où avez-vous donc le nez, monsieur?

DON HERMOGÈNE.

N'y a-t-il pas parmi ces messieurs quelqu'un qui ait sur lui un peu d'eau de mélisse, un élixir, un extrait, un aromate, de l'alcali volatil, de l'éther vitriolique, ou toute autre quintessence antispasmodique capable de réhabiliter le système nerveux d'une dame en syncope?

DON ANTONIO.

Moi d'abord, je n'ai rien de tout cela.

DON PÈDRE.

Mais qu'est-ce que c'est donc enfin? Un malheur!...

SCÈNE VII.

DONA AGUSTINA, DONA MARIQUITA, DON ÉLEUTÉRIO, DON HERMOGÈNE, DON SÉRAPIO, DON PÈDRE, DON ANTONIO, PÉPÉ.

(Dona Agustina entre d'un air pâle et défait; elle est soutenue par don Éleutério et don Sérapio, qui l'aident à s'asseoir. Pépé lui apporte un autre verre d'eau, dont elle boit quelques gorgées.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, il vaut bien mieux suivre le conseil de don Sérapio.

DON SÉRAPIO.

Il n'y a pas à hésiter. Marche, Pépé! La señora pourra se reposer quelques instants sur ton lit.

PÉPÉ.

Allons donc! Mon lit est là-haut, dans un trou épouvantable...

DON ÉLEUTÉRIO.

N'importe!

PÉPÉ.

Mon lit, monsieur, mon lit! Mais c'est une affreuse paillasse recouverte d'une serpillière; c'est une...

DON SÉRAPIO.

Qu'est-ce que cela fait?

DON ÉLEUTÉRIO.

Oh rien, absolument rien! Madame s'y étendra un quart d'heure, et nous verrons s'il faut appeler un médecin pour la saigner.

PÉPÉ.

Dame! je veux bien, si ces messieurs...,

DONA AGUSTINA.

Non, non, il n'est pas nécessaire.

DONA MARIQUITA.

Ainsi, ma sœur, vous allez mieux?

DON ÉLEUTÉRIO.

Tu te sens soulagée?

DONA AGUSTINA.

Oui, un peu.

DON SÉRAPIO.

Ah! sur ma foi, un coup pareil est fait pour émouvoir.

DON ANTONIO.

Mais ne pourrait-on connaître la cause de cette défaillance?

DON ÉLEUTÉRIO.

La cause, monsieur! la cause! Parbleu! c'est qu'il y a une race de serpents et de malintentionnés... C'est que... Oh! tenez, ne me parlez pas de ces gens-là, car, voyez-vous... Les infâmes! Quand donc leur a-t-on offert une comédie plus parfaite?

DON PÈDRE.

Ah çà! mais je n'y suis pas encore.

DONA MARIQUITA.

Écoutez, monsieur; l'histoire est bien simple. Ce jeune cavalier est à la fois mon frère, le mari de cette dame, et malheureusement aussi l'auteur de la maudite pièce qu'on a représentée ce soir. Nous sommes donc allés pour la voir ensemble; mais

lorsque nous sommes arrivés, on en était déjà au second acte. Là il y avait d'abord une tempête, puis un conseil de guerre, puis un ballet, puis un enterrement, *et cætera;* puis, en dernier lieu, après tout ce tintamarre, vint la scène où la dame parut conduisant par la main un petit garçon, et ce petit garçon et la dame étaient tourmentés d'une faim atroce. Le petit garçon criait : « Maman, du pain ! » Et là-dessus la mère répondait en invoquant Démogorgon et le chien Cerbère. Juste au moment où nous entrions, ce colloque entre la mère et le marmot venait de commencer. Il fallait voir le parterre ! comme il se démenait ! comme on toussait ! comme on éternuait ! comme on bâillait ! Enfin, de tous côtés, c'était un tapage infernal ! Bref, comme je vous l'ai dit, voilà la dame qui arrive; mais à peine a-t-elle annoncé qu'elle n'a pas mangé depuis six jours, à peine le marmot a-t-il commencé à crier, « Maman, du pain ! » et la dame à répondre qu'elle n'en a pas, que toute la foule, s'il vous plaît, déjà poussée à bout par la tempête, le conseil de guerre, le ballet et l'enterrement, se hâte de monter un nouveau sabbat. Le tumulte s'accroît de plus en plus, les mugissements se propagent de côté et d'autre; et alors éclate une telle décharge d'applaudissements ironiques, et un tel concert de coups exécutés sur les bancs et sur les balustrades, qu'il semblait que toute la salle dût rouler à terre. On baissa la toile, on ouvrit les portes, et le torrent s'élança dehors, au milieu d'une grêle de jurons. A cette vue,

ma sœur sentit son cœur étouffer dans sa poitrine, et dès lors vous comprenez... Mais enfin elle est un peu mieux, et c'est là l'essentiel. D'ailleurs tout ceci s'est passé comme un éclair : pénétrer dans la loge, et assister à la bagarre que je viens de vous décrire, ce fut l'affaire d'une seconde. Hélas! seigneur mon Dieu! que sont devenus tous nos rêves d'or? Oh! je l'avais bien prophétisé, moi, qu'il était impossible que cette comédie...

(Elle va s'asseoir près de doña Agustina.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Et dire qu'il n'y a pas moyen d'obtenir justice d'un tel meurtre! Don Hermogène, don Hermogène, mon ami, vous qui savez toute la valeur de ma pièce, instruisez donc ces messieurs... Ou plutôt, tenez... la voici. (Il tire la comédie de sa poche, et la lui donne.) Lisez, mon ami, lisez-leur tout le second acte, et qu'ils me disent, après cela, si une femme qui n'a rien pris depuis six jours n'a pas de bonnes raisons de se sentir agoniser, et s'il n'est pas simple comme l'alphabet qu'un enfant de quatre ans demande du pain à sa mère! Oui, lisez, monsieur; et quand vous aurez tout lu, je prierai qu'on me réponde si ce n'est point violer les lois de la conscience et les lois de Dieu que d'assassiner un homme de cette façon!

DON HERMOGÈNE.

Moi, cher don Éleutério, je ne saurais pour le quart d'heure me charger d'une pareille lecture. (Il met la comédie sur la table; Pépé la saisit avidement, s'assied sur une chaise, à distance, et dévore la pièce avec volupté.) C'est

que, voyez-vous, mon ami, je suis fort pressé : mais nous nous retrouverons, et un autre jour...

DON ÉLEUTÉRIO.

Comment! vous nous laissez, don Hermogène?

DONA MARIQUITA.

Vous nous quittez ainsi?

DON HERMOGÈNE.

Certainement, si ma présence devait d'une manière quelconque apporter un soulagement à votre position, je ne bougerais pas; mais les circonstances étant telles...

DONA MARIQUITA.

Vous ne pouvez nous abandonner!

DON HERMOGÈNE.

Il m'est trop douloureux, mademoiselle, d'assister à cet amer spectacle; et d'ailleurs j'ai des travaux qui me réclament. Maintenant, quant à la comédie, tout est dit sur son compte; elle est enterrée, et il est impossible qu'elle ressuscite jamais. Néanmoins, comme je suis à cette heure occupé à écrire une apologie de notre théâtre, je citerai votre pièce avec éloge; je proclamerai qu'il y en a d'autres qui sont plus détestables; je prouverai que si elle manque de règles et de connexion, cela tient à ce que l'auteur fut un grand homme : je tairai ses défauts...

DON ÉLEUTÉRIO.

Quels défauts?

DON HERMOGÈNE.

Votre comédie en renferme quelques-uns.

(Pépé sort, en laissant la pièce sur la table.)

DON PÈDRE.

Mais vous ne parliez point ainsi à monsieur il n'y a que très-peu de temps.

DON HERMOGÈNE.

C'était pour l'encourager.

DON PÈDRE.

Dites, pour le tromper et le perdre. Autrement, dès qu'il était établi à vos yeux que la comédie ne valait rien, pourquoi ne l'avoir pas déclaré? Pourquoi, au lieu de conseiller à l'auteur de ne plus griffonner de semblables misères, avez-vous tout fait pour porter aux nues son génie, et le persuader de l'excellence d'un ouvrage aussi pauvre et aussi ridicule?

DON HERMOGÈNE.

Parce que monsieur est dépourvu du critérium et de la syndérèse nécessaires pour comprendre la solidité de mes arguments, si j'essayais de le convaincre que sa pièce est mauvaise.

DONA AGUSTINA.

Comment, elle est mauvaise!

DON HERMOGÈNE.

Au delà de toute expression.

DON ÉLEUTÉRIO.

Ce langage est-il sérieux?

DONA AGUSTINA.

Allons, vous plaisantez, don Hermogène! oui, cela doit être.

DON PÈDRE.

Non, madame; don Hermogène ne plaisante

plus; il confesse la vérité. En un mot, cette comédie est exécrable.

DONA AGUSTINA.

Doucement, s'il vous plaît, monsieur! Qu'un ami se permette une épigramme par fantaisie de rire, passe! mais que vous vous en fassiez l'écho de cette manière, c'est par trop fort. On vous connaît enfin : vous êtes de ces illustres bonnets qui blasphèment à propos de tout ici-bas, et qui trouvent tout abominable, excepté leurs propres ouvrages. Mais je vous invite une bonne fois...

DON PÈDRE, à don Éleutério.

Mon Dieu, monsieur, si vous êtes le mari de cette dame, obligez-moi donc de la faire taire; car, quoique ses paroles ne puissent jamais aller jusqu'à m'offenser, c'est une chose vraiment ridicule que de la voir ainsi raisonner et trancher sur des matières auxquelles elle n'entend rien.

DONA AGUSTINA.

Auxquelles je n'entends rien? Mais qui donc vous a fait croire, monsieur...?

(Elle se lève tout en fureur.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Pour Dieu, Agustina, point d'emportements! (Il la retient.) Tu vois déjà dans quel état tu t'es mise... Bonté du ciel, quelle situation! (Se tournant vers don Hermogène.) Quant à vous, mon ami, sur mon honneur, je ne sais que penser de votre conduite.

DON HERMOGÈNE.

Pensez-en ce que vous voudrez. D'ailleurs, mon

cher, ce que je pense, moi, de votre pièce, c'est exactement ce qu'en a pensé le public; mais, me trouvant enchaîné à vous par les liens de l'amitié, quoique j'eusse tiré l'augure de la fatale issue de votre comédie, je n'ai pas voulu d'avance exciter vos chagrins; car, comme l'ont dit Platon et l'abbé Lampillas...

DON ÉLEUTÉRIO.

Au diable ce qu'ils ont dit! Ce que je dis, moi, c'est que vous m'avez trompé comme un vil flatteur. N'est-ce donc pas avec vous que j'ai concerté tout mon plan? N'est-ce pas vous qui avez revu mon travail scène par scène, et vers par vers? N'est-ce pas vous qui m'avez poussé à finir tous les ouvrages dont je possède les manuscrits? N'est-ce pas vous enfin qui, me grisant de louanges et d'espérances, avez réussi à me mettre en tête que j'étais un grand homme? Eh bien, s'il en est ainsi, monsieur, pourquoi ces aveux perfides? Pourquoi m'avoir exposé gratuitement aux sifflets, au tapage et aux quolibets du public?

DON HERMOGÈNE.

En vérité, mon cher, c'est le comble de la faiblesse et de la pusillanimité! Comment, vous ne recueillez pas de plus généreuses leçons dans les exemples de chaque jour? Ne voyez-vous point avec quel front imperturbable tous ces auteurs qui travaillent pour le théâtre narguent les vicissitudes de la fortune? Ils écrivent, on les siffle; ils récrivent, on les resiffle; mais alors... ils récrivent de plus

belle! O âmes vraiment grandes, pour qui les coups de sifflet sont une musique, et les imprécations une nuée de bravos!

DONA MARIQUITA.

Ah çà! où voulez-vous en venir avec vos discours? Répondez, car la patience m'échappe, à la fin! Que voulez-vous dire, monsieur? Que mon pauvre frère s'expose une deuxième fois...

DON HERMOGÈNE.

Ce que je veux dire, mademoiselle, c'est que je suis pressé; et je m'en vais.

DONA AGUSTINA.

Alors que Dieu vous bénisse, et tâchez de vous souvenir que jamais nous ne nous sommes ni vus ni connus. Ciel! quelle noirceur!... (Elle s'avance sur don Hermogène, qui recule devant elle.) Je ne sais réellement ce qui m'empêche de lui appliquer... Sortez, monsieur!

DON HERMOGÈNE.

Tas d'ignorants!

DONA AGUSTINA.

Voulez-vous bien partir?

DON ÉLEUTÉRIO.

Misérable!

DON HERMOGÈNE.

Race d'affamés!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DON ÉLEUTÉRIO, DON SÉRAPIO, DON ANTONIO, DON PÉDRE, DONA AGUSTINA, DONA MARIQUITA.

DON ÉLEUTÉRIO.

L'ingrat! le fourbe! Et nous qui avions tant fait pour lui!

(Il se laisse tomber sur une chaise, d'un air accablé.)

DONA MARIQUITA.

Eh bien, voilà, ma sœur, la fin de cette belle campagne! Ne l'avais-je pas annoncé? Oh oui, mon cœur me disait que cela devait tourner mal. Et regardez maintenant quel homme! Après m'avoir abusée par de fausses promesses pendant un siècle, et, ce qui est bien pis, m'avoir fait perdre pour ses beaux yeux un excellent mariage avec cet apothicaire, qui du moins était un honnête garçon, à l'abri du latin, et incapable de citer une masse d'auteurs comme ce fripon-là!... Jugez combien mon sort est triste! Seize ans déjà, et point encore de mari! Ah! maudite obstination, qui seule as été cause qu'on voulait m'unir, bon gré mal gré, avec ce puits de science intarissable! Mais voyez un peu ce qu'il a su faire le renégat, Dieu me pardonne! Il a su contre-carrer mon établissement; il a su tromper mon frère et le ruiner; il a su enfin nous plonger tous dans le désespoir!

DON ANTONIO.

Allons, mademoiselle, ne vous désolez point ainsi. Vous verrez que tout s'arrangera encore. Vous avez de grandes qualités, et vous ne manquerez pas de partis, à coup sûr bien meilleurs que les deux que vous avez perdus.

DONA AGUSTINA.

Voyons, Mariquita, il est nécessaire d'y mettre un peu de patience.

DON ÉLEUTÉRIO, se levant avec vivacité.

C'est à moi qu'il faut souhaiter la patience, à moi qui suis navré jusqu'au fond de l'âme par tout ce qui m'arrive!

DONA AGUSTINA.

Mais, malheureux, n'est-ce pas le cas de réfléchir...

DON ÉLEUTÉRIO.

Tais-toi, femme, tais-toi, pour Dieu; car vraiment tu me...

DON SÉRAPIO.

Non, monsieur; croyez-moi, l'unique faute qui a tout occasionné, c'est de n'avoir point prévu à temps cette cabale. Mais je lui promets à ce sellier et aux bandits de sa clique, je leur promets, si nous parvenons à mettre la main sur eux, la plus belle symphonie de coups de poing qui ait jamais retenti à leurs oreilles. Et maintenant votre comédie est bonne, monsieur; oui, rapportez-vous-en à moi, la comédie est bonne. Ce qui seul a amené notre défaite, c'est,

comme je viens de vous le dire, cette cabale montée par les suppôts de l'autre troupe : or, avec ces brigands-là...

DON ÉLEUTÉRIO.

Mais, monsieur, je suis pleinement convaincu que ma pièce n'est pas déjà si mauvaise, et qu'elle a eu à lutter contre une légion de cabaleurs. Le seul tourment qui me déchire...

DON PÈDRE.

Hé quoi! don Éleutério, pouvez-vous être encore dans une erreur si profonde?

DON ANTONIO, bas à don Pèdre.

Faites-lui grâce, mon ami!

DON PÈDRE.

Non, je ne veux pas lui faire grâce, par cela même qu'il m'inspire de la compassion. Il faut véritablement que monsieur soit aveugle au dernier point, pour s'obstiner, après un pareil échec, dans la croyance que sa pièce est bonne. Mais pourquoi, diable! le serait-elle?... Sur quels motifs, jeune homme, pourriez-vous établir vos prétentions au succès? Serait-ce, par hasard, sur les études que vous avez faites? Mais quel maître vous a enseigné les préceptes de la poésie? Quels modèles vous êtes-vous proposés, afin de les atteindre par l'imitation? Ne voyez-vous pas que dans tous les arts il y a une méthode d'enseignement à suivre et des règles à observer? qu'il faut y ajouter une application permanente et un travail sans fin? et que si toutes ces nécessités préliminaires ne sont point réunies au talent, jamais

il ne se produira de noms fameux, par cette simple raison que, pour savoir, il est besoin d'apprendre? Et, partant de là, je me demande, monsieur, comment vous, qui ne réunissez aucune des conditions requises, vous avez pu une seule minute vous imaginer avoir apporté sur la scène quelque chose de bon? Mais, grand Dieu!, il n'y aurait donc qu'à prendre une plume, et à la laisser courir vaille que vaille? On bâcle en huit jours un fantôme d'intrigue, on enchâsse le tout dans des vers pitoyables, on le lance sur le théâtre, et votre bouche de répéter bravement : « Je suis auteur! » Ah! mon cher garçon, si c'est là ce que vous appelez écrire des comédies!... Pour dire vrai, si elles doivent être de la force de la vôtre ou de toutes celles qui appartiennent à la même famille, j'avoue que le talent, l'étude et le temps n'ont rien à y voir. Mais s'il s'agit d'enfanter des chefs-d'œuvre, oh! n'en doutez point, leur création exigera la vie entière de l'homme, un génie transcendant, une étude infatigable, une observation constante, une sensibilité plus que délicate, un jugement plus que sûr; et encore n'est-on pas certain d'arriver à la perfection.

DON ÉLEUTÉRIO.

Il suffit, monsieur; je me rends à vos justes sévérités : mais en ce moment, hélas! mes pensées sont tournées vers un abîme. Si je me désespère et si vous me voyez anéanti, c'est que tout se brise à la fois entre mes mains; c'est que mes veilles sont perdues; c'est que ma comédie tombe sans me rap-

porter une obole, quand j'ai tout employé à son impression, même l'argent que je n'avais pas!

DON ANTONIO.

Allez donc! les exemplaires se vendront, avec le temps.

DON PÈDRE.

Non! ils ne se vendront point. Le public se garde bien de se disputer chez le libraire les pièces qu'il a sifflées au théâtre! Leur vente ne se réalise à aucune époque.

DON ÉLEUTÉRIO.

Eh bien, puisque vous en jugez ainsi vous-même, vous comprenez que ces énormes frais vont rester à ma charge. D'un autre côté, bonté du ciel!... oh! messieurs, je serai tout ce que vous voudrez; je serai un mauvais poëte, et je serai un maître sot; mais ce que je puis vous jurer, c'est que je suis un honnête homme. Ce fripon de don Hermogène m'a escroqué jusqu'à mon dernier liard pour se débarrasser de ses dettes suspectes et se tirer de ses désordres : bien plus, il m'a mis sur le dos des dépenses nouvelles; et aujourd'hui je me trouve dans l'impossibilité de m'acquitter d'une manière honorable envers les créanciers qui m'assiégent.

DON PÈDRE.

Mais il me semble que vous n'auriez qu'à leur souscrire une obligation, en prenant l'engagement de les payer peu à peu. Vous y arriverez avec le produit de votre emploi ou avec vos ressources, et par la stricte économie dont vous ferez preuve dans vos affaires.

DONA AGUSTINA.

Que parlez-vous d'emploi, que parlez-vous de ressources, monsieur? Mais le pauvre garçon n'a aucune corde à son arc.

DON PÈDRE.

Vous ne possédez rien?

DON ÉLEUTÉRIO.

Rien, monsieur. Il faut vous confier que j'étais attaché au bureau de loterie situé là-haut, dans le voisinage. Je quittai cette place pour entrer au service d'un de nos *nababs*[1]; mais mon maître mourut: alors je repris ma liberté, et je me mis à écrire des comédies, parce que ce gueux de don Hermogène m'avait tourné la tête...

DONA MARIQUITA.

Oh! que l'enfer confonde cet imposteur!

DON ÉLEUTÉRIO.

Et si encore je pouvais me dire : « Tu es seul, à la garde de Dieu! » Mais j'ai une femme, j'ai une sœur, j'ai mes enfants!

DON PÈDRE.

Combien sont-ils?

DON ÉLEUTÉRIO.

Quatre, monsieur; et le plus âgé n'a pas encore atteint six ans, je vous jure.

DON PÈDRE, à part, avec émotion.

Des enfants! quelle pitié!

[1] *Caballero indiano*, riche seigneur des Indes; c'est ce que nous appelons un *nabab*. On désigne ainsi, par plaisanterie, tout Espagnol ou tout autre Européen qui a fait fortune aux Indes.

DON ÉLEUTÉRIO.

Allez, monsieur; si ce n'était pour faire vivre les autres...

DON PÈDRE, à part.

Le malheureux!... (Haut.) J'ignorais, mon ami, que du destin de votre pièce dépendît le sort de toute cette pauvre famille. Moi aussi j'ai eu des enfants, et quoique Dieu me les ait ravis, hélas! je sais ce que c'est que le cœur d'un père... Dites-moi, vous entendez-vous au calcul? Avez-vous une bonne main?

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, monsieur, pour tout ce qui regarde les comptes, je crois être suffisamment rompu. Dans la maison de mon maître, car je m'y trouvais en qualité de serviteur de confiance..., dans cette maison, dis-je, il n'y avait pas d'autre intendant que moi. C'était moi qui gouvernais tout, puisque, vous le savez, ces grands seigneurs n'y comprennent rien. Mais je me suis toujours conduit bravement, ainsi que chacun pourra vous le dire. Oh! quant à cela, lorsqu'il s'agit de loyauté, je suis votre homme! Je défie qui que ce soit d'alléguer...

DON PÈDRE.

C'est au mieux; j'ajoute foi entière à vos paroles.

DON ÉLEUTÉRIO.

Il me reste à vous entretenir de mon écriture: je l'ai apprise chez les frères des Écoles pies, et j'ai constamment fait des progrès. Je me suis même muni de quelques notions d'orthographe. D'ailleurs, monsieur, si vous désirez voir, j'ai là... (Il tire un pa-

pier de sa poche.) Ceci est écrit un peu à la hâte, car c'est une tonadille qui devait être chantée demain... Hélas! mon Dieu!

DON PÈDRE.

Mais ce n'est pas trop mal : le trait me plaît.

DON ÉLEUTÉRIO.

Oui, monsieur, regardez cette petite introduction; puis passez aux couplets satiriques avec leur refrain joyeux, et vous trouverez à la fin...

DON PÈDRE.

Je ne vous parle pas de vos vers, mon garçon; ils ne m'intéressent nullement. Ce que je veux dire, c'est que le trait de plume est correct; mais quant à la tonadille, on devine tout de suite qu'elle doit être cousine germaine de la comédie.

DON ÉLEUTÉRIO.

Ah! sans doute.

DON PÈDRE.

Voyez-vous, mon ami, il faut renoncer pour toujours à ces sottises-là.

(Il lui rend le papier.)

DON ÉLEUTÉRIO.

Je le sens bien, monsieur; mais je crois que le diable en personne...

DON PÈDRE.

Il faut noyer dans le plus complet oubli toutes ces absurdités. Oui, c'est la première condition que j'exige de vous. Maintenant je suis riche, très-riche même, et il n'entre guère dans mes habitudes de répondre par des larmes stériles aux infortunes de

mes semblables. La triste situation où vous ont réduit vos folles chimères ne doit pas attirer seulement des conseils et des réflexions; elle réclame avant tout des secours prompts et efficaces. Demain, sur un ordre de moi, toutes vos dettes seront payées!

DON ÉLEUTÉRIO.

Monsieur, est-il possible?...

DONA AGUSTINA.

Ce n'est pas un rêve, monsieur! Ah! Dieu soit béni!

DONA MARIQUITA.

C'est bien la vérité?

DON PÈDRE.

Je veux faire plus encore. Dans les environs de Madrid je suis propriétaire de plusieurs terres. Mais je viens de trouver un poste plus avantageux pour le jeune homme qui en a eu jusqu'ici la gestion, et que son mérite a mené plus loin. Si donc vous le désirez, monsieur, vous pourrez aller vous mettre au courant auprès de mon majordome, que je vous garantis comme une personne parfaitement recommandable; et dès ce jour vous verrez s'ouvrir devant vous une position dont les émoluments seront proportionnés à vos besoins. Quant à madame, elle devra s'efforcer, pour sa part, de rendre aussi heureux que possible le nouvel avenir que je me charge de vous assurer. Qu'elle prenne donc soin de son ménage; qu'elle s'occupe de donner une bonne éducation à ses enfants; qu'elle s'acquitte avec conscience des devoirs que lui prescrit son double titre d'épouse

et de mère : alors elle s'apercevra bien vite qu'elle sait tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir, tout ce qui convient à une femme dans sa sphère et dans ses attributions. Enfin, pour vous, mademoiselle, vous n'avez rien perdu en ne devenant pas la compagne de ce pédant de don Hermogène; car, d'après l'échantillon que nous avons eu de lui, c'est un drôle qui vous aurait rendue malheureuse à jamais. Si seulement vous voulez dissimuler un peu votre trop vif désir de posséder un mari, je ne doute point qu'il ne se présente bientôt un excellent sujet qui vous aimera avec une tendresse loyale. Bref, mes amis, je ferai pour votre prospérité tout ce qui sera en mon pouvoir; c'est une certitude qui vous est acquise. D'ailleurs, je possède les meilleures relations à la cour; et quoi qu'il advienne... enfin... Allez, vous pouvez m'en croire. J'ai le caractère un peu âpre; mais au fond j'ai le cœur bon et compatissant.

DONA MARIQUITA.

Que de générosité !

DON ÉLEUTÉRIO.

Quelle grandeur d'âme !

(Don Eleutério, dona Agustina et dona Mariquita veulent se jeter aux genoux de don Pèdre ; mais celui-ci les retient et les embrasse tous trois.)

DON PÈDRE.

Non, mes amis, c'est simplement l'action d'un homme juste. Lorsqu'on tend la main à la pauvreté et qu'on sauve un malheureux du désespoir, lors-

qu'on le sauve peut-être du crime, on ne remplit que son devoir ici-bas, et voilà tout.

DON ÉLEUTÉRIO.

Hélas! comment me sera-t-il jamais possible de payer tant de bienfaits?

DON PÈDRE.

Vous êtes reconnaissant : je suis payé, monsieur.

DON ÉLEUTÉRIO.

Oh! pardonnez, de grâce, tous les sots discours qui me sont échappés; oubliez mes façons ridicules...

DONA AGUSTINA.

Nous avons été de grands imprudents!

DON PÈDRE.

Le passé est passé, madame!

DON ANTONIO.

Ah! don Pèdre, quel modèle de conduite vous m'avez tracé ce soir!

DON PÈDRE.

Vous vous moquez, mon cher! Tout autre, à ma place, eût agi de même dans des circonstances aussi pénibles.

DON ANTONIO.

Vraiment, votre caractère me fait rougir du mien.

DON PÈDRE.

Soit, je vous accorde que nos deux natures diffèrent quelque peu; mais cela ne nous empêche pas d'être bons amis, n'est-il pas vrai?

DON ANTONIO.

Qui ne s'estimerait fier d'être votre ami, don Pèdre?

DON SÉRAPIO.

Chantons! dansons! Je suis ivre de joie!

DON PÈDRE.

Ma joie est plus éclatante que la vôtre, monsieur; car, croyez-moi, il n'est pas de plaisir comparable à celui qui émane d'une noble action. Vous, don Éleutério, reprenez votre comédie, de peur qu'elle ne s'égare en ces lieux, et ne finisse ainsi par servir de pâture aux oisifs et aux bons personnages qui viendraient à mettre la main sur elle.

DON ÉLEUTÉRIO.

Va-t'en au diable, comédie de malheur! (Il la déchire en mille morceaux.) Oui, va-t'en! Et vous, ma crédulité et ma sottise, rejoignez-la, sans plus de façons! Demain, au point du jour, je ferai un feu splendide de tous mes imprimés et de tous mes manuscrits, et j'arracherai de ma maison jusqu'à mon dernier vers!

DONA MARIQUITA.

Moi, je fournirai les allumettes.

DONA AGUSTINA.

Et moi je jetterai les cendres à tous les vents!

DON PÈDRE.

Que cet arrêt s'accomplisse! (A don Éleutério.) Écoutez, mon ami : vous avez été longtemps le jouet de déplorables conseils; votre amour-propre, la nécessité, le mauvais exemple et le manque d'instruction vous ont entraîné à écrire des extravagances. Le public vous a donné une leçon très-dure, mais aussi très-utile, car elle vous a dessillé les yeux, et vous

faites amende honorable en ce moment. Veuille donc le ciel que tous ces insensés qui aujourd'hui tyrannisent et corrompent notre théâtre par leur maudite rage d'être auteurs, puisqu'ils vous ont appris à extravaguer, apprennent de vous enfin à se repentir de leur folie!

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BARON.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE BARON.

De toutes les productions de l'esprit humain, les ouvrages dramatiques sont les plus exposés aux caprices continuels du hasard et de la multitude. Le succès augmente encore les cabales et leurs fureurs, en même temps qu'il redouble les exigences du vrai public. Aussi le triomphe de la *Comédie nouvelle* devait-il rendre la tâche du poëte plus lourde, et ses ennemis l'attendaient à sa troisième épreuve, avec l'intention bien arrêtée de lui porter le coup fatal.

En 1787, Moratin avait écrit sous ce titre, *el Baron*, une espèce d'opéra-comique destiné aux représentations d'amateurs qui se donnaient alors dans le palais de madame la comtesse douairière de Benavente; mais, soit pour une raison, soit pour une autre, la pièce ne se monta point, et le manuscrit courut à travers la ville, où il fut accueilli avec plus d'estime et d'attention qu'il ne le méritait peut-être.

Cinq ou six années après, quelques envieux, profitant d'une longue absence de l'auteur, s'emparèrent du manuscrit et parvinrent à le travestir de la manière la plus étrange. Défigurer le sujet, altérer les situations et les tirades, supprimer des morceaux du chant, et transformer l'ouvrage en une affreuse caricature de pièce, tout cela fut considéré comme de très-bonne guerre.

Or il existait à cette époque, parmi les musiciens de la chapelle royale, un brave homme, l'organiste don José Lidon, qui savait sans doute toucher de l'orgue : mais de là à composer un opéra, il y a fort loin. Ce fut pourtant don José qui se chargea de mettre en musique l'abominable parodie du *Baron*. La partition livrée, la jeunesse oisive

de Madrid s'offrit pour achever le massacre. Elle écorcha sans musique *le Baron* sur les scènes particulières de la capitale, et le théâtre de Cadix finit même par donner sérieusement asile à cette pasquinade infâme.

Mais Moratin revient. Qu'on juge de sa surprise et de sa douleur! Il redemande la pièce à grands cris, on la lui restitue. Néanmoins toute sa sollicitude est sur le point d'échouer contre l'organiste don José, un ami cependant, mais qui aimait sa partition comme on aime une fille unique. Enfin l'organiste lâcha prise, il enterra sa musique sous les plus beaux volumes de son répertoire, et consentit à ce que *le Baron* fût récité et non chanté. Dès lors Moratin put respirer plus à l'aise; il se remit courageusement à l'œuvre, et en refaisant le tout il parvint à tirer, d'un opéra-comique très-défectueux, une excellente comédie.

Restait le choix du théâtre. Moratin choisit la troupe de Ribéra, qui avait si vaillamment soutenu ses deux premiers ouvrages. Mais, de son côté, la cabale veillait. L'organiste lui ayant fait défaut, elle appela à son aide un mauvais plagiaire, qui se vantait de savoir manier la plume. Celui-ci reprend le manuscrit primitif du *Baron*, le dépouille du chant, le retouche, fabrique un troisième acte; et, changeant jusqu'au sexe du titre, il apporte à une troupe rivale sa comédie, *la Lugareña orgullosa* (*la Paysanne orgueilleuse*), sans oublier toutefois d'insulter, dans une préface foudroyante, notre grand poëte. Les acteurs de Ribéra n'étant pas prêts encore, *la Paysanne orgueilleuse* est jouée la première sur le théâtre de *los Caños*; mais, à la seconde représentation, il ne manquait au chef-d'œuvre du nouveau Zoïle que des spectateurs.

Enfin la troupe du théâtre de la Cruz annonce le véritable *Baron*, le 28 janvier 1803. La cabale avait juré tout haut que la pièce serait sifflée; mais les savantes manœuvres de ses satellites furent infructueuses jusqu'à la dernière scène. Là, ramassant toute son énergie et toute son ardeur, la

bande soudoyée exécute un vacarme effroyable, interrompu seulement par les applaudissements du public serieux.

Nous avons vu déjà, dans la Notice sur *la Comedie nouvelle*, que les acteurs espagnols ne manquaient ni d'esprit ni de courage. Au plus fort de la tempête, *Antonio Pinto*, chargé du rôle de don Pèdre, s'écrie d'une voix ferme : « Messieurs, tous les acteurs ont la conviction pro-« fonde que la pièce qui se termine en ce moment est un de « ces chefs-d'œuvre qui illustrent la scène espagnole. Une « grande partie du public se déclare du même avis, mais le « restant de l'assemblée prend à tâche de nous signifier le « contraire. Qu'on veuille donc bien se mettre d'accord, et « nous dire si la pièce doit être rejouée demain, oui ou « non. » Non ! non ! vocifèrent les tapageurs ; et, croyant la soirée décidée, ils se précipitent hors des portes pour proclamer leur victoire.

Des groupes se forment ; on se déchaîne contre Moratin sur la place, dans les rues, dans les cafés, dans les cabarets. Les plus violents, ce sont ces Aristarques menteurs qui ont pour habitude de gémir sans cesse, de déplorer qu'il ne se fasse rien de bien, et qui, lorsque réellement une œuvre de mérite surgit, sont les premiers à lui lancer leurs traits empoisonnés.

Ce soir-là, nombre de pédants et de bas-bleus ne s'endormirent que fort tard, mais du sommeil du juste. Les uns et les autres s'étaient hâtés de célébrer par de misérables pamphlets le triomphe de la partialité et de l'ignorance sur le talent et le vrai mérite. Les vieilles haines et toutes les sourdes rancunes s'exhalèrent même dans les couplets mordants de la satire.

Mais ces persiflages en vers et en prose eurent le sort qu'ils devaient avoir. Aussitôt lus, aussitôt déchirés ; et, à la seconde représentation, la seule tempête qui interrompit les acteurs fut une tempête de bravos !

PERSONNAGES.

DON PÈDRE.
LA TANTE MONIQUE [1].
ISABELLE.
LÉONARDO.
LE BARON.
FERMINA.
PASCAL.

La scène se passe à Illescas [2], dans une salle de la maison de la tante Monique.

Le théâtre représente une salle dans une maison de village. Porte à droite donnant sur le vestibule; porte à gauche menant vers l'intérieur de la maison; porte au fond, avec un escalier par où l'on monte à l'étage supérieur.

L'action commence à cinq heures de l'après-midi, et se termine à dix heures du soir.

---

[1] En Espagne, dans les villages, le titre de tante, *tia*, se donne généralement aux maîtresses de maison d'un certain âge, à moins qu'elles n'occupent une position sociale exceptionnelle.

[2] Village situé entre Tolède et Madrid.

Digitized by Google

LE BARON,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARDO, FERMINA.

LÉONARDO.

En vérité, Fermina, je ne sais quelle étrange métamorphose est ceci, et j'ai peine à concevoir qu'en trois semaines d'absence mes rêves de bonheur aient fait place aux déceptions. Que signifient tous ces mystères? Pourquoi Isabelle refuse-t-elle de me voir? Pourquoi sa mère, après m'avoir donné de si grandes preuves d'estime, me congédie-t-elle en m'accablant d'injures?... Hélas! que ne doit point redouter un malheureux!... Mais, dis-moi, ce baron, auquel on offre l'hospitalité céans...

FERMINA.

Le baron?

LÉONARDO.

Oui; à quoi vise-t-il? quels sont ses projets?

FERMINA.

Il m'est impossible de demeurer une minute.

(Elle regarde à l'intérieur avec inquiétude.)

LÉONARDO.

Mais, voyons...

FERMINA.

Croyez-moi, madame peut venir, et si elle vous rencontre ici, gare le grabuge.

LÉONARDO.

Dès que tu m'auras appris mon triste sort, je m'en irai. Parle!

FERMINA.

Eh bien, voici l'histoire : Vous savez qu'il y a deux mois, ou bien peu s'en faut, le baron de Montépino se présenta chez nous à Illescas. Il loua une chambre dans la grande auberge vis-à-vis : se trouvant si proche voisin, il entamait, de sa fenêtre, la causerie avec nous autres. Dame! ce n'était d'abord qu'un jeu, des babioles de voisinage. Puis il vint à la maison jusqu'à une demi-douzaine de fois, et sur-le-champ on fut lié d'une étroite amitié. Monsieur le baron parla de ses vassaux, de son illustre nom, de ses revenus, de ses procès avec le roi, et de ses mules; et ainsi il parlait et parlait toujours. Madame l'écoutait, bouche béante et stupéfaite d'admiration; chaque mot qui échappait au noble personnage lui semblait un trait d'esprit. Mais le diable voulut qu'à ce moment vous vous missiez dans l'idée d'aller voir votre cousin, et, franchement, vous ne pouviez choisir une plus mauvaise occasion.

LÉONARDO.

Écoute! si près de Tolède, et mon cousin malade à la mort... y avait-il moyen...?

FERMINA.

Je ne sais. J'ai hâte de finir; il ne faut pas qu'on nous surprenne. Or donc notre baron multiplia ses visites de plus belle, toujours faisant l'escorte à mes maîtresses, toujours papillonnant autour d'elles: plein de tendresse pour la jeune personne et rempli d'attentions pour la vieille, de manière à l'éblouir tout à fait. Il lui a soufflé en tête mille chimères, et la bonne femme ne jure plus que par ce cher baron. De son côté, fort du respect et des sympathies qu'il rencontre, le voilà qui se plaint, du matin au soir, de la saleté de l'auberge, de la négligence du service, du chant des coqs qui trouble son sommeil, de la nudité de sa chambre, où il n'y a ni table ni chaise. Enfin, il fait tant, et madame donne si bien dans le panneau, qu'elle envoie quérir la méchante valise de notre gracieux visiteur. Aussitôt, par toute la maison, des mesures efficaces sont adoptées pour que Sa Seigneurie puisse déjeuner, dîner, souper et dormir à sa guise. En réalité, il est déjà le maître; on lui a cédé les pièces d'en haut. Il descend pour dîner, et remonte faire sa sieste; il redescend pour sa partie d'hombre, ou sort pour faire une promenade avec ces dames; puis, au retour, il boit frais, il soupe comme un mécréant, remonte, et se couche. voilà sa vie!... Le motif qui l'amène en ces lieux, c'est, à l'entendre (mais bien sot qui le croi-

rait !) une de ces affaires d'honneur comme il en foisonne dans les romans. Des persécutions, des jalousies de cour, des démêlés avec... Dieu sait qui ! l'obligent à vagabonder de droite et de gauche. Bref, des mensonges, un pitoyable tissu de mensonges !... Et voilà ce qui se passe. Maintenant faites-en votre profit. Isabelle vous aime beaucoup; mais dame ! Belzébut brouille parfois les cartes, et alors...

LÉONARDO.

Oui, sa mère est capable de lui faire violence, de me chasser de ses pensées; elle saura la contraindre à lui obéir. La contraindre ! Mais qui m'assure de sa fidélité? qui sait si déjà, vouant à l'oubli l'amant dont la passion est sincère : elle n'ira pas avec joie donner sa main à un inconnu?... Adieu ! (Il va pour sortir et se ravise.)... Chère Fermina, tu dois juger de l'ardeur de mon amour; fais donc en sorte que je puisse voir Isabelle, et lui parler enfin. Dis-lui tous les tourments qu'elle me cause; dis-lui surtout que l'amant, même le plus malheureux, s'il n'a pas droit à l'affection, a droit du moins à la franchise !

(Il sort.)

FERMINA.

Pauvre jeune homme ! je crains bien que ce fameux baron ne te dame le pion. Hé quoi ! pendant tant d'années tu te seras bercé d'illusions flatteuses, tu auras poussé tant de soupirs perdus, tant de fois tu auras rôdé autour de la porte, et tout cela pour que tes projets amoureux demeurent à l'état

d'espérance? Et c'est là cultiver l'amour? Mais c'est une vraie vie de galères!

SCÈNE II.

LA TANTE MONIQUE, FERMINA.

LA TANTE MONIQUE.

Fermina, as-tu fait ma commission? as-tu dit à mon frère de venir à l'instant?

FERMINA.

Oui, madame.

LA TANTE MONIQUE.

C'est qu'il tarde fort.

FERMINA.

Il est si lambin!

LA TANTE MONIQUE.

Et l'affaire est très-urgente.

FERMINA.

Quelle affaire?

LA TANTE MONIQUE.

Eh bien! j'admire ta curiosité!

FERMINA.

Mais, madame!... de quel saint est-ce donc la fête aujourd'hui? Excusez du peu! la palatine, la jupe de gala, les colliers de corail...

LA TANTE MONIQUE.

Silence, folle!

FERMINA.

Bonté du ciel! si le défunt vous voyait!

LA TANTE MONIQUE.

Quel défunt?

FERMINA.

Mais celui qui mâche de la terre.

LA TANTE MONIQUE.

Qui cela?

FERMINA.

Mon maître, qui de toute sa vie n'a jamais pu parvenir à vous faire mettre le moindre ruban; lui, qui vous traitait de sans-soin, de débraillée, de souillon, de déguenillée, de...

LA TANTE MONIQUE.

Si tu ne te tais pas, je vais te rompre les os, bavarde!

FERMINA.

Mais...

LA TANTE MONIQUE.

Insolente!

FERMINA.

Cependant...

LA TANTE MONIQUE.

Où as-tu pris ces mots-là?

FERMINA.

C'est lui, madame, qui les disait: les voisins sont là pour se le rappeler; et j'atteste le ciel que je ne suis pour rien dans l'invention. Aussi vrai que me voilà, bien souvent il faisait un tintamarre à ébranler la maison, et il vous qualifiait de nigaude...

LA TANTE MONIQUE.

Tais-toi!

FERMINA.

De...

LA TANTE MONIQUE.

Tais-toi !

FERMINA.

Soit !

SCÈNE III.

DON PÈDRE, LA TANTE MONIQUE, FERMINA.

DON PÈDRE.

Holà ! une dispute ?

LA TANTE MONIQUE.

C'est avec cette caqueteuse !

FERMINA.

Madame me traite comme la dernière des dernières, parce que je dis la vérité, et parce que...

LA TANTE MONIQUE.

Sors d'ici !

FERMINA.

Parce que je disais, comme cela, que mon maître..

LA TANTE MONIQUE.

T'en iras-tu ?

FERMINA.

On obéit, mon Dieu !

LA TANTE MONIQUE.

Ne reviens pas sans que l'on t'appelle, et surtout ne te plante pas à la fenêtre [1] !

(Fermina sort.)

[1] *A la reja*, mot à mot : *à la grille*. En Espagne, dans toutes les maisons, les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de petites grilles de fer.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, LA TANTE MONIQUE.

DON PÈDRE.

Ah çà, ma chère sœur, je suis convaincu que l'affaire qui se présente est de la plus haute importance; mais comme je vous sais un peu prompte à prendre feu, je me suis hâté médiocrement pour venir. (Il s'assied.) Enfin me voilà, et tout est réparé! Ainsi expliquez-vous!

LA TANTE MONIQUE.

Tout ce que je désire, mon frère, c'est que vous me remettiez quelques écus.

(Elle s'assied à côté de lui.)

DON PÈDRE.

Et pourquoi?

LA TANTE MONIQUE.

Pour un pressant besoin.

DON PÈDRE.

Vous, des besoins pressants?... Allons, que vous faut-il à peu près?

LA TANTE MONIQUE.

Si vous aviez une centaine de doublons...

DON PÈDRE.

Je les ai; mais faites bien votre compte. Encore quelques appels de fonds de ce genre, et la caisse sera vide. Douze mille réaux [1], voilà ce que vous

(1) Le réal vaut un peu plus de vingt-six centimes. Notre pièce de cinq francs est évaluée dix-neuf réaux.

Digitized by Google

m'avez donné : retranchez-en la moitié, il reste six mille; pas un de plus.

LA TANTE MONIQUE.

Je le sais.

DON PÈDRE.

Eh bien, allez-y bravement. Cet argent est le vôtre, et si vous voulez le tout, ma foi, cela vous regarde.

LA TANTE MONIQUE.

Non, pas le tout, mon frère. Je ne vous demande que cent doublons.

DON PÈDRE.

Il y a donc une véritable urgence?

LA TANTE MONIQUE.

Monsieur mon frère, sachez qu'il me les faut, et que je ne tiens en aucune manière à vous rendre compte du quand, du comment, ni du pourquoi.

DON PÈDRE.

Cependant je soupçonne fort que vous désirez m'en faire part.

LA TANTE MONIQUE.

Moi, vous en faire part? Détrompez-vous.

DON PÈDRE.

Vous ne voulez pas? Eh bien! n'en parlons plus.

LA TANTE MONIQUE.

Il serait par trop risible, cet argent m'appartenant, d'être obligée, chaque fois qu'il m'arrive d'en dépenser un peu, de vous demander et l'argent et la permission!

DON PÈDRE.

Vous avez raison.

LA TANTE MONIQUE.

Car ce que vous cherchez, vous, c'est de nous tenir en tutelle. La plaisanterie est bonne!

DON PÈDRE.

Sans doute. Et vraiment, se peut-il imaginer un rôle plus ridicule que de vouloir diriger une veuve si pleine de verdeur, d'une si haute expérience, et qui s'affuble de palatines et de jupes de soie?

LA TANTE MONIQUE.

Ah çà, je ne pourrai donc plus mettre ma toilette, lorsque cela me plaira?

DON PÈDRE.

Comment donc! La seule chose qui m'étonne, c'est de la voir ressusciter au grand jour, après être restée pendant un demi-siècle à pourrir dans le coffre.

LA TANTE MONIQUE.

Puisque je l'ai, c'est pour l'user.

DON PÈDRE.

Résolution fort sage, d'autant plus que les mises distinguées et les parures conviennent merveilleusement à une dame qui a l'honneur de loger chez elle un baron tout entier.

LA TANTE MONIQUE.

Vous y êtes, et je comprends à ravir vos allusions. Oui, monsieur, je loge un baron, et il ne lui

en coûte pas deux maravédis[1] pour manger et pour coucher ici. C'est moi qui fais les honneurs, et je voudrais les lui faire si splendidement, que, loin de sentir des privations, il ne regrettât ni sa belle demeure, ni son luxe, ni ses trésors.

DON PÈDRE.

Ses trésors...! Le pauvre baron! Quelle mauvaise étoile a donc réduit Sa Seigneurie à élire domicile à Illescas? De quelle peste sont morts ses laquais? Sur quel versant s'est brisé son carrosse? Quel abîme a englouti son fusil de chasse et sa bandoulière? Quels bohémiens l'ont dépouillé de ses bagages? Que de malheurs il a dû éprouver, pour nous être tombé ici sans chapeau ni chaussettes! Ne pourriez-vous pas éclaircir mes doutes à ce sujet?

LA TANTE MONIQUE.

Il ne tiendrait qu'à moi.

DON PÈDRE.

Mais, finalement, me laisserez-vous en proie à cette incertitude?

LA TANTE MONIQUE.

Oui; pensez là-dessus ce que bon vous semblera, peu m'importe.

DON PÈDRE.

Avouez-le, Monique; là, plaisanterie à part, n'est-ce pas que c'est un grand seigneur?...

[1] Dans le texte il y a un *ochavo*; c'est le double du *maravedi*, qui lui-même est la trente-quatrième partie du *real*.

LA TANTE MONIQUE.

De la première noblesse d'Espagne. Les cours étrangères en font le plus grand cas; il est allié à toutes les maisons ducales...

DON PÈDRE.

Peste!

LA TANTE MONIQUE.

Et il descend en droite ligne de je ne sais plus quel roi.

DON PÈDRE.

Voilà ce que j'appelle des parents!

LA TANTE MONIQUE.

Si vous le fréquentiez, mon frère, vous verriez quelle conversation est la sienne, combien il est aimable, affable, charmant pour chacun, et désintéressé!

DON PÈDRE.

Oh! cela, c'est dans le sang.

LA TANTE MONIQUE.

Mais ce pauvre gentilhomme... le ciel m'est témoin... lorsqu'il vous conte ses disgrâces...

DON PÈDRE.

Quelles disgrâces?

LA TANTE MONIQUE.

C'est à fendre le cœur à des pierres. Il était gouverneur, je crois, de Genève... enfin, c'était dans les Indes; et un comte, frère d'une duchesse, belle-sœur d'un sien cousin, un vrai brigand, une mauvaise langue finie, l'a mis mal avec le roi.

DON PÈDRE.

Le scélérat !

LA TANTE MONIQUE.

Et, grâce à ces affreuses calomnies, il se voit forcé de voiler sa grandeur, et de chercher un refuge où la fortune le pousse. Mais Dieu voudra que la vérité se fasse jour, et alors... En attendant, mon frère, si vous saviez tout ce que j'ai d'obligations à ce bon seigneur ! Il me laisse lire toutes ses lettres; et comme plusieurs lui viennent, en langue étrangère, de France et même de plus loin que la France, afin que je puisse apprécier leur contenu, il a la générosité de me les traduire en espagnol. Il faut voir ce qu'on lui écrit !

DON PÈDRE.

Quoi donc ?

LA TANTE MONIQUE.

Quoi ! des choses superbes !

DON PÈDRE.

D'honneur !

LA TANTE MONIQUE.

On lui dit de se rendre à Londres ou en Angleterre, et que le roi de ces pays-là lui donnera beaucoup d'argent et de biens-fonds... Mais lui il refuse de quitter l'Espagne.

DON PÈDRE.

Bah ! c'est tout à fait contraire à ses intérêts. Pourquoi ne va-t-il pas sur-le-champ se mettre en possession de toutes ces richesses ? Que peut-il atten-

dre ici? qu'un beau jour, dans une des ruelles du village, on le reconnaisse, on l'empoigne, et on lui coupe la tête, en le prenant pour ce qu'il n'est pas?

LA TANTE MONIQUE.

Par exemple!... D'après les dernières nouvelles, ses affaires se présentent sous un meilleur aspect, et il espère avant peu prouver son innocence d'une manière si évidente, que l'auteur du guet-apens sera, je présume, expédié à Ceuta [1].

DON PÈDRE.

Voilà qui est du dernier naturel. Mais, dites-moi, pour en venir à un autre sujet qui nous intéresse davantage et qu'il est opportun de traiter, dites-moi, que faisons-nous de votre fille?

LA TANTE MONIQUE.

Rien.

DON PÈDRE.

Rien? Mais vous allez la marier avec Léonardo, je pense?

LA TANTE MONIQUE.

Non, ce n'est pas mon intention.

DON PÈDRE.

Qu'entends-je! Pourquoi la girouette a-t-elle tourné?

LA TANTE MONIQUE.

Parce que...

[1] Aux Présides, sur la côte d'Afrique.

DON PÈDRE.

Oui, parce que vous voulez la faire mourir demoiselle.

LA TANTE MONIQUE.

Quelle presse y a-t-il donc à la marier?

DON PÈDRE.

Bravo! l'idée n'est pas mauvaise. Quelle presse? mais il n'y en a pas la moindre. Au fait, ma sœur, vous ne vous souvenez plus de vos quinze ans. Quelle presse? J'adore ce mot-là!

LA TANTE MONIQUE.

Je parle sérieusement.

DON PÈDRE.

Allons, voilà déjà que vous commencez à divaguer, et les affaires de cette nature demandent de la réflexion et de la prudence. Il est nécessaire qu'elle se marie.

LA TANTE MONIQUE.

Je ne tiens pas à ce que ce soit avec un va-nu-pieds.

DON PÈDRE.

C'est fort bien. Mais considérez que si elle s'établit selon mes désirs, tout ce que je possède lui reviendra. Léonardo, ma sœur, est un garçon de talent, et plein de bonnes qualités. A Madrid, par les soins de son oncle, il a reçu une éducation excellente; et lorsque la mort l'a privé de son bienfaiteur, il a renoncé aux projets ambitieux. Il s'est dit que le produit de sa terre habilement administrée, et, avant tout, ses goûts modestes, pourraient

lui assurer une vie heureuse. Alors il est venu ici réclamer la réalisation de la promesse que vous lui aviez faite de la main d'Isabelle. Nos deux jeunes gens souhaitent ce mariage ; le village entier se réjouit déjà de leur prochaine union ; et vous l'avez promis, ma sœur !

LA TANTE MONIQUE.

Sans doute ; mais souvent les choses gagnent à être méditées. Et tenez... je sais ce que j'ai à faire, et je n'ai pas besoin que vous veniez ici me prêcher morale.

DON PÈDRE.

Le ciel m'en préserve ! Vous agirez d'après vos inspirations ; mais songez qu'il y va du bonheur de votre fille. Ne la tyrannisez pas, n'étouffez pas sa volonté. Croyez-moi, ma sœur, on ne réussit point par des cris et par des violences à éteindre, en un jour, une passion honnête que la mutuelle estime et les années ont rendue inaltérable.

LA TANTE MONIQUE.

Soyez sans crainte... je m'y connais.

DON PÈDRE.

Adieu !

(Tous deux se lèvent.)

LA TANTE MONIQUE.

Dieu vous garde !

DON PÈDRE, à part.

Quelle tête de fer ! (Haut.) Je vais aller compter les

six mille réaux, j'emmènerai le valet pour qu'il vous les apporte ici. Au revoir!

(Il sort.)

LA TANTE MONIQUE.

S'en va-t-il assez furieux!

SCÈNE V.

LA TANTE MONIQUE, LE BARON.

LE BARON.

Señora, je vous présente mes hommages.

LA TANTE MONIQUE.

Je suis votre servante, monsieur le baron.

LE BARON.

La sieste s'est prolongée de beaucoup aujourd'hui.

LA TANTE MONIQUE.

Pardonnez-moi, monseigneur; à trois heures, j'étais déjà à tricoter. Mon alcôve est une vraie fournaise, et la chaleur vous y tient si éveillée, que, ma foi...

LE BARON.

C'est juste. Vous manquez ici de quelques appartements d'été. Après cela, ces maisons sont si mal distribuées au village!... Avez-vous séjourné longtemps à Madrid?

LA TANTE MONIQUE.

Fort peu! à peine un mois.

LE BARON, se promenant sur le théâtre.

Alors il fallait un bien grand hasard pour vous faire rencontrer ma demeure.

LA TANTE MONIQUE.

Dans quelle rue est-elle située ?

LE BARON.

C'est un colosse en pierre de taille.

LA TANTE MONIQUE.

Dans quelle rue?...

LE BARON.

J'ai dans l'idée qu'aussitôt de retour, je la ferai jeter à bas.

LA TANTE MONIQUE.

Pourquoi?

LE BARON.

Pour la faire arranger à la moderne.

LA TANTE MONIQUE.

Ce serait dommage.

LE BARON.

Pas le moins du monde! Et d'abord on peut tirer parti de tous les jaspes. Ensuite, supposez même que les architectes dépensent beaucoup, mais beaucoup : eh bien! cela me coûtera trois millions. Que dis-je? ils n'y arriveront pas.

LA TANTE MONIQUE.

Mais où est cette demeure, à peu près?

LE BARON.

J'ai jugé convenable d'en réduire les proportions le plus possible, et, d'après les plans qu'on m'a envoyés de la Cochinchine [1], on la fera plus mignonne et plus habitable... Une colonnade ouverte

[1] Il y a, dans le texte, d'*Antuerpia* ; mais par *Antuerpia* on désigne en espagnol un pays fabuleux.

et circulaire, avec des sphinx, des groupes de marbre, et des grilles à l'entrée; une vaste façade, un escalier royal, cinq grandes portes, un péristyle égyptien... A l'intérieur, un parc avec des allées, des serres, des étangs, une cascade, une ménagerie, des jets d'eau, un labyrinthe, des autels romains, des cénotaphes, des statues des meilleurs maîtres, des temples, des ruines... Comme vous voyez, trois ou quatre brimborions de bon goût. Et sur le sommet du rocher qui dominera le parc, un belvéder en marbre de Florence, avec des voûtes en cristal; le tout placé au milieu d'une orangerie du Pérou.

LA TANTE MONIQUE.

Vive Dieu ! quelle magnificence !

LE BARON.

Tout cela est à vous, madame. Là, vous serez servie comme une reine. Mon palais, mes sorbets, mes perroquets et mes entremets, mes carrosses d'ivoire supportés par des ressorts chinois; oui, de tout cela je vous fais cadeau !

LA TANTE MONIQUE.

Monseigneur, tant de bonté me rend confuse.

LE BARON.

Vous méritez mieux; car que ne vous dois-je pas à vous, qui, dans la disgrâce, avez été mon rayon de paix et d'espérance? Il faut qu'une telle dette s'acquitte enfin. Mais dites-moi (car, entre nous deux, le mystère et la contrainte seraient déplacés), qu'est-ce que c'est qu'un certain jeune

homme qui passe et repasse dans notre rue, et qui est toujours à regarder attentivement aux fenêtres? Il est nouveau pour moi dans le village...

LA TANTE MONIQUE.

Vous disiez donc, monsieur le baron...

LE BARON.

Hier au soir, je ne sais si par hasard vous étiez éveillée, car il était déjà tard, on a chanté aux sons d'une mandoline, une romance de Gazul [1]... certain More qui se plaint de ce que sa Moresque le dédaigne pour un nouveau galant. Ne m'expliquerez-vous pas...?

LA TANTE MONIQUE.

Si, monseigneur. (A part.) Oh, mon Dieu! je suis morte! (Haut.) J'ai beau me creuser la tête...

LE BARON.

Enfin, pourrai-je savoir qui c'est?

LA TANTE MONIQUE.

Oui, monseigneur... Voilà... puisqu'il est d'ici...

LE BARON.

D'Illescas?

LA TANTE MONIQUE.

Oui, monseigneur; et il revient de Tolède... Mais elle! non, monseigneur... jamais!

LE BARON.

On ne peut mieux, madame...

LA TANTE MONIQUE.

C'est un niais qui ose aspirer... Mais j'y ai mis bon ordre! La première chose que j'ai dite à ma

[1] Fameux More de Grenade.

fille a été ceci : « Lorsqu'il sera de retour, attention à toi, et surtout qu'il n'essaye point de mettre les pieds dans la maison! »

LE BARON.

Sage avertissement! Si Isabelle ne l'aime pas, qu'il reste dehors!

LA TANTE MONIQUE.

Elle s'en soucie bien! Oh! non, monseigneur; non, rien de pareil chez nous. D'ailleurs, ne serait-ce pas une sottise? Je ne prétends pas précisément que la petite ait droit à un marquis...

LE BARON.

Elle a droit à tout, señora. Elle est belle, elle est ravissante... Vous voyez combien sa félicité me tient à cœur! Adieu! (Lui prenant la main, qu'il presse avec sentiment.) Pour le moment, je ne vous dis que cela. Mais le jour viendra où je tiendrai la fortune... et vous aussi!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA TANTE MONIQUE, puis FERMINA.

LA TANTE MONIQUE.

(Elle se promène avec agitation, puis elle s'arrête; elle interrompt ou accélère son débit, suivant les indications du texte.)

Plus de doute, il est amoureux fou d'elle! C'est clair, clair comme le soleil... Et cet autre jeune drôle! Qu'il se permette de revenir dans la nuit ou

dans le jour, qu'il fasse encore le factionnaire, et je lui promets... Quel bonheur! Mais qui l'eût dit il y a seulement deux mois? qui l'eût dit? Et maintenant toutes ces grandes dames d'Illescas, toutes ces femmes de gentillâtres, plus fières que des... Enfin mon heure, à moi, a sonné! Arrière, présomptueuses! Quelle rage, quand elles le sauront! (Appelant.) Fermina!

FERMINA. (Elle répond du dedans.)

Madame!

(Elle entre.)

LA TANTE MONIQUE.

Où est Isabelle?

FERMINA.

Dans la salle à manger.

LA TANTE MONIQUE.

Seule?

FERMINA.

Absolument seule.

LA TANTE MONIQUE.

Et que fait-elle là?

FERMINA.

Elle se promène d'un côté de la salle à l'autre; elle soupire, elle pleure un brin, puis elle s'assied; elle reste comme ahurie un moment, se met à coudre, jette son ouvrage, et recommence à pleurer.

LA TANTE MONIQUE.

Que signifient ces manières?

FERMINA.

Cela signifie qu'elle ne se sent pas heureuse.

LA TANTE MONIQUE.

Et pourquoi cela?

FERMINA.

Pourquoi? J'ignore pourquoi. Des folies... des lubies... Madame sait bien... ces jeunesses!

LA TANTE MONIQUE.

Ainsi, tu ne connais pas la source de ce chagrin et de ces larmes?

FERMINA.

Si fait, madame.

LA TANTE MONIQUE.

Alors dis-la-moi : qu'attends-tu?

FERMINA.

Votre promesse de m'écouter avec la plus grande faveur.

LA TANTE MONIQUE.

Ah! ne me fais pas mourir d'impatience.

FERMINA.

Et si je raconte des choses un peu piquantes, n'allez pas m'avaler...

LA TANTE MONIQUE.

Va, va!

FERMINA.

Pas de scène au moins! et surtout...

LA TANTE MONIQUE.

Dépêche-toi donc!

FERMINA.

Ne me faites point payer les dettes des autres.

LA TANTE MONIQUE.

Est-ce assez comme cela?

FERMINA.

Allons, je commence, puisque vous me donnez franc jeu. Le mal dont votre fille souffre, c'est l'amour; et comme vous m'obligez à mettre les points sur les *i*, je vous dirai que la cause de tous ses tourments, c'est vous, madame.

LA TANTE MONIQUE.

Moi!

FERMINA.

Vous-même. Léonardo...

LA TANTE MONIQUE.

Ne me prononce pas son nom, si tu ne veux pas que j'enrage!

FERMINA.

Soit! Du moment que cela vous contrarie, laissons le nom de côté. Ce jeune garçon, fils de dona Manuela, auquel en d'autres temps vous prodiguiez tant de caresses et de tendresses, possède, comme chacun peut le voir, le meilleur air du monde; il est séduisant au possible, et plein de courtoisie; il sait faire parler sa flamme : en un mot, il a fasciné cette enfant. Du reste, c'est chose toute naturelle et fort logique; et personne n'a lieu de s'en étonner, pour peu qu'on ait expérimenté la matière. N'est-ce donc rien? Jeunesse, esprit, belles manières, qualités charmantes, serments d'amour et de constance éternelle! Et il n'y a pas là de quoi s'amouracher? Je vous le demande, madame, sommes-nous de glace? Et puis figurez-vous...

LA TANTE MONIQUE.

Je ne veux pas en entendre davantage.

FERMINA.

Je serai muette comme la tombe; et si les autres veulent bien en faire autant... Avec cela, que ce sont de si bonnes langues, les gens du village!

LA TANTE MONIQUE.

Eh bien?

FERMINA.

Rien.

LA TANTE MONIQUE.

Pas de réticences, s'il vous plaît!

FERMINA.

Comme les mauvais sujets et les mauvaises têtes sont loin de former l'exception, on dit comme ça... Mais chut! je ne tiens pas à passer pour une bavarde.

LA TANTE MONIQUE.

Voyons, que dit-on?

FERMINA.

Ce matin, là-bas, près de l'église, certain monsieur de votre connaissance (le nom encore ne fait rien à la chose) m'appelle : « Ah çà, petite madrée, c'est donc de cette manière qu'on nous met au courant...? »

SCÈNE VII.

PASCAL, LA TANTE MONIQUE, FERMINA.

(Pascal tient à la main un petit rouleau de papier.)

LA TANTE MONIQUE.

Que viens-tu chercher ici? Le moment est bien choisi, ma foi! (Pascal fait semblant de s'en retourner par où il est venu.) Je t'ai pourtant déjà dit de ne pas te montrer sans être demandé, m'entends-tu?

PASCAL.

Oh! cela suffit.

LA TANTE MONIQUE.

Jusque-là ta place est dans le chenil, avec les chiens.

PASCAL.

Cela suffit.

LA TANTE MONIQUE.

Et qu'il ne t'arrive plus de monter ici quand je suis en train de causer avec quelqu'un. Règle-toi là-dessus!

PASCAL.

Cela suffit.

LA TANTE MONIQUE.

C'est une belle habitude!

PASCAL.

Suffit! Mais pourtant, comme je...

LA TANTE MONIQUE.

Écoute, que tiens-tu là?

PASCAL, s'éloignant.

Une sorte de paquet.

LA TANTE MONIQUE.

Quoi ?

PASCAL.

Un papier.

LA TANTE MONIQUE.

Mais de qui ? Appelle-le donc, butorde ! (Fermina va vers la porte pour retenir Pascal.) Enfin, qu'est-ce que c'est?

PASCAL.

C'est un cornet de papier.

LA TANTE MONIQUE.

Quel être agaçant ! Voyons, donne !

PASCAL.

Je vais rentrer au chenil.

LA TANTE MONIQUE.

Ah! la patience m'échappe, cette fois!... N'est-ce pas mon frère qui t'a chargé...?

PASCAL.

Oui, madame.

LA TANTE MONIQUE, lui arrachant le rouleau des mains.

Mais qu'attends-tu donc? Remets-le-moi, et va-t'en !

PASCAL, à part, en s'en allant.

Toujours elle bout de colère celle-là, lorsque...

LA TANTE MONIQUE.

Qu'as-tu à marmotter ?

PASCAL.

Lorsque... Tenez !... on a beau se couper en quatre... eh bien ! c'est comme si l'on chantait !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LA TANTE MONIQUE, FERMINA.

LA TANTE MONIQUE.

Voyons, continue.

FERMINA.

Puis la personne me dit : « Mais c'est donc une affaire arrêtée, ce mariage du baron et de la gentille Isabelle? — Je ne sais rien de cela, monsieur. — Tu n'en sais rien ? A d'autres ! Tu gardes le silence, parce que tu déplores la sottise que médite ta maîtresse; mais les cloches du village la sonnent déjà à pleines volées. On crie sur les toits qu'elle opprime sa fille, qu'elle lui fait violence, et tout cela par intérêt. D'où lui est venue la folle idée de s'apparenter avec des marquis et des princesses? d'où, je te le demande? Est-ce que dans toute sa famille on n'a pas toujours été, de père en fils, de bons paysans? Que cherche-t-elle donc de plus? Que signifient ces prétentions ? Ne vaut-il pas mieux marier Isabelle à un homme de sa sphère, qui puisse lui assurer un sort honorable, à un honnête homme enfin, car l'honneur vaut mille fois toutes les grandeurs, plutôt que de la livrer à un fripon que personne à Illescas ne connaît, qui sort on ne sait d'où, sans qu'il soit possible de deviner où il va, ni où il en veut venir? un galopin! Cela un baron, cela? Oui, comme moi je suis une abbesse. Un déguenillé, qui arrive ici sans

culottes et sans bas, et qui, comme s'il avait hérité de feu ton maître, vient avec un front imperturbable se présenter dans le village, paré des dépouilles d'autrui. Un rien du tout! Oh! s'il pouvait lever la tête celui qui tombe en poussière, et s'il voyait sa maison livrée au pillage! Le pauvre homme! Ce n'est pas au moins la goutte qui l'a tué. Non : c'est cette affreuse mégère qui fut son purgatoire ici-bas, cette créature ridicule, fastidieuse, étourdie, stupide et décrépite... »

LA TANTE MONIQUE.

Allons, tais-toi... Tant mieux! qu'ils disent ce qu'ils voudront! (Se promenant avec inquiétude.) C'est de l'envie, et rien de plus.

FERMINA, à part.

Attrape, ma vieille! (Haut.) Grand Dieu! c'est de l'envie pure.

LA TANTE MONIQUE.

Je n'en ferai qu'à ma tête.

FERMINA.

Je le pense bien.

LA TANTE MONIQUE.

Je n'ai besoin de personne pour me faire la loi.

FERMINA.

Assurément.

LA TANTE MONIQUE.

Ah! ils se rongent les poings, les misérables! Enfin, avec l'aide du ciel, je les verrai tous confondus, et je me séparerai d'eux pour ne jamais revenir dans ce maudit village.

FERMINA.

Vraiment? O la bonne détermination, madame! Et où irons-nous?

LA TANTE MONIQUE.

Que cette fille est simple! A Madrid.

FERMINA.

Quelle chance! A Madrid! Ah çà, bien vrai, à Madrid? Avec monsieur le baron?

LA TANTE MONIQUE.

Cela va sans dire.

FERMINA.

Quel plaisir ce sera pour mademoiselle! En aurons-nous du contentement! A Madrid! (A part.) Pauvre Isabelle, ton sort est fixé! (Haut.) Monsieur le baron, madame!

LA TANTE MONIQUE.

Laisse-nous. Ah! un moment... N'oublie pas de battre les vêtements que tu sais, et envoie prévenir le tailleur.

(Fermina sort.)

SCÈNE IX.

LA TANTE MONIQUE, LE BARON.

(Le baron entre d'un air tout pensif; il tient des lettres à la main.)

LA TANTE MONIQUE, le regardant.

Allons, me voilà toute joyeuse. Quelles nouvelles?... Vous ne répondez pas? Hé quoi, monseigneur!

LE BARON.

Comme aux événements les plus heureux se mêlent les soucis et les peines! Cet individu dont je vous ai parlé à plusieurs reprises, et que j'envoie à Madrid sous un déguisement pour examiner et observer la tournure des choses, pour communiquer avec ma famille et mener à bonne fin toute notre correspondance, il vient d'arriver, señora.

LA TANTE MONIQUE.

En vérité! Est-ce un messager de bonheur?

LE BARON.

Voilà une lettre de ma sœur; si vous le désirez, vous pouvez en prendre lecture.

(Il lui donne une des lettres; la tante Monique se met à lire.)

LA TANTE MONIQUE.

« Mon bien-aimé frère, j'ai reçu votre dernière mis-
« sive, avec la bague en brillants que vous m'offrez
« de la part de cette dame. Je vous prie de lui en
« exprimer mes remercîments les plus empressés, et
« de l'assurer combien je souhaite de faire sa con-
« naissance. Dites-lui que je ne lui adresse rien
« pour cette fois, de crainte d'avoir, vis-à-vis d'elle,
« l'air de vouloir payer ses amitiés et le service
« qu'elle vous rend. Les cadeaux, fussent-ils des
« plus précieux, seraient toujours bien au-dessous de
« la cordiale estime que je nourris pour sa personne.
« Notre cousin l'archevêque d'Andrinopolis a écrit
« de Cacabélos, et il paraît que, sous peu de jours,
« il sera dans son diocèse. Mille compliments de la
« part du connétable et du marquis de Famagosta,

« son beau-frère. Vous pouvez, du reste, vous ima-
« giner de quels transports nous avons salué le
« triomphe de votre innocence et la condamnation
« des auteurs de cette cabale. Le roi désire vous
« voir; même désir chez vos amis et vos parents,
« et par-dessus tout chez votre bonne sœur,

« La vicomtesse DE MOSTAGAN. »

(Parlé.) Oh ciel! mais c'est trop de grâces à la fois! (Elle lui rend la lettre.) Veuillez agréer toutes mes félicitations. Dieu soit loué!

LE BARON.

Hélas! madame....

LA TANTE MONIQUE.

Quel chagrin vous afflige donc en présence de tant de prospérités?

LE BARON.

Le plus grand, le plus funeste pour moi. Prenez cette lettre, et lisez-y mon arrêt de mort.

(Il donne une autre lettre à la tante Monique.)

LA TANTE MONIQUE, lisant.

« Il est certain, mon cher neveu, que tes affaires
« se sont arrangées au gré de nos souhaits. Dans la
« journée d'hier, on a publié la sentence du roi : elle
« déclare injustes toutes les attaques dirigées contre
« toi, et le comte de la Péninsule, ton accusateur,
« est condamné à la prison perpétuelle dans le châ-
« teau des Sept-Tours. Je m'occupe à disposer en
« toute hâte les carrosses et les gens qui doivent
« venir te chercher. Mais au milieu de tout cela,
« c'est bien le moins de te rappeler ton mariage

« projeté avec dona Violante de Quincozès, fille du « marquis d'Utrique, capitaine général des îles Phi- « lippines et de la côte de Patagonie. Maintenant « que le grand obstacle est écarté, rien ne s'oppose « plus à cette union. Le chevalier Wolfang de Re- « mestein, chef d'escadre de l'empereur, et qui se « trouve à Madrid, de retour des bains de Trillo [1], « servira de garçon d'honneur. Nous brûlons tous « de voir se réaliser enfin cette alliance, à laquelle « les deux familles prennent un si grand intérêt. Re- « çois doublement mes félicitations, et compte ton- « jours sur ton oncle affectionné,

« Le prince DE SYRACUSE. »

(Parlé.) Mais... de sorte, monseigneur...

LE BARON.

Vous voyez (il reprend la lettre et la met avec celles qu'il tient) comment se traitent et se règlent, entre grands seigneurs, des affaires de cette importance! Car notez que dona Violante apporte en dot cinq bourgs et quatorze bourgades : elle est fille unique, et notre descendance aurait le droit de joindre, à mes châteaux d'argent et à mes bandes de sable, deux aigles, sept griffons verts, et neuf couleuvres. Et c'est à cela que je sacrifierais ma liberté?... Si seulement je pouvais me décider... Ah! tant pis! le prince, mon oncle, en pensera ce qu'il voudra; le sénéchal grommellera jusqu'à demain : mon choix

[1] *Trillo*, ville située sur les bords du Tage, dans la province de Guadalaxara.

est libre. Mais comment agir dans une situation aussi embarrassante, au fond d'un misérable village où le commerce est tout à fait nul, où il n'y a pas l'ombre d'un courtier, où l'on ne peut même recourir aux lettres de change?... Allons, il n'y faut plus songer! Encore si l'on connaissait ma signature, je tirerais sur Smyrne ou sur Philadelphie pour une somme de dix mille rixdalers, et alors...

LA TANTE MONIQUE.

Et alors?

LE BARON.

Je me déciderais. Je m'arrangerais de manière qu'on ne me trouvât point ici; je mettrais ordre à mes affaires, et je m'acheminerais en toute hâte vers Montépino. La distance est de quelque dix-sept lieues... Vous y viendriez, et là, un dimanche, dans ma chapelle secrète, j'épouserais...

LA TANTE MONIQUE.

Qui?

LE BARON.

Vous ne devinez pas l'objet de mes amours?... Isabelle!

LA TANTE MONIQUE.

Monseigneur!

LE BARON.

Pour elle je dédaignerai tout.

LA TANTE MONIQUE.

Souffrez...!

(Elle va pour s'agenouiller, le baron la retient.)

LE BARON.

Que faites-vous ?

LA TANTE MONIQUE.

Je voudrais parler, mais les paroles me manquent. Si vous saviez ma surprise et ma joie ! Le ciel soit béni !

LE BARON.

Ne vous étonnez point de la violence de ma passion, tant est puissant le charme de la beauté et de la modestie virginale ! Mais Isabelle a-t-elle su distinguer combien son hôte l'appréciait ? Comprend-elle le prix qu'il attache à ses faveurs ? Peut-elle se douter... ?

LA TANTE MONIQUE.

Elle, monseigneur ? je vous réponds qu'elle n'a pas son esprit dans sa poche. Et, quoique jamais je ne lui en aie touché mot, car je mets de côté les petites allusions, eh bien ! je parierais qu'elle a découvert combien vous aviez de penchant pour elle.

LE BARON.

Et votre frère, que pense-t-il de moi ? que dit-il ? A-t-il deviné quelque chose ?

LA TANTE MONIQUE.

Pour le moins il a de forts soupçons ; car il est fin, croyez-moi. Mais c'est un homme avec qui on ne sait jamais à quelles enseignes on est logé. Nous sommes toujours en dispute, et, vous l'avez déjà pu remarquer, il ne lui arrive pas souvent de franchir le seuil de ma porte. C'est un être si bizarre...

LE BARON.

En premier lieu il est votre frère, et il ne serait pas convenable d'aller plus loin sans l'instruire de nos projets; d'autant plus que je conserve comme un vague souvenir... et vous ne devriez pas oublier cela : je me rappelle qu'un jour, en parlant d'affaires du genre de celle-ci, vous m'avez dit qu'il chérissait de tout son cœur Isabelle, et qu'il se proposait de lui donner en dot... combien donc?

LA TANTE MONIQUE.

Il pourrait donner beaucoup, s'il le voulait; seulement...

LE BARON.

Et pourquoi ne le voudrait-il point?

LA TANTE MONIQUE.

C'est un ours mal léché.

LE BARON.

Ceci me passe, en vérité. Il ne voudra point! Mais si Isabelle consent à ce mariage, si vous l'accueillez avec faveur, si moi je le veux!...

LA TANTE MONIQUE.

Monseigneur, ne vous courroucez pas. Ce sont des manies; c'est un original.

LE BARON.

Peu importe; il faut qu'il sache notre dessein.

LA TANTE MONIQUE.

Cela est inutile, monseigneur.

LE BARON.

Point du tout. Les convenances l'exigent : je lui parlerai, moi.

LA TANTE MONIQUE.

Comme il vous plaira; mais n'espérez pas fléchir don Pèdre : il est têtu en diable!

LE BARON.

Si cette peur nous arrête, que ferons-nous, je vous prie? Supposez que mes équipages arrivent, que le village se remplisse de postillons et de valets, que mon cousin l'archiduc, refusant d'entendre raison, m'enlève pour la cour... Et Isabelle? et mon amour? Allez, un grand seigneur sans argent est un pauvre sire. Maudit argent! va, oui, maudit sois-tu!

LA TANTE MONIQUE.

Pour assurer votre fuite, suffirait-il...? Mais tenez... c'est trop peu de chose, et je rougis presque de vous en faire l'offre. J'ai là cent doublons : s'ils pouvaient vous servir...

(Elle tire de sa poche le rouleau que lui a apporté Pascal. Le baron le prend.)

LE BARON.

Donnez toujours!... En or? bien, fort bien. Cela ira comme il pourra. Sur une mule, ma foi!... Aussitôt débarqué, mes ordres sont promptement suivis. Le majordome vous amène un carrosse qui s'arrête à l'Ermitage, pour entrer à Illescas lorsque tout le monde sera plongé dans le sommeil. Et d'abord mon homme vient vous avertir, vous et votre fille. Prévenues comme vous le serez, vous partez à deux heures du matin, par la nuit fraîche; et, en crevant six attelages, vous êtes à huit heures et demie rendues à Montépino. Là, mon chapelain dit un bout

de messe, il nous unit, et, si besoin est, il nous bénit[1]; et à dix heures vous êtes ma mère!

LA TANTE MONIQUE.

Mais, monseigneur...!

LE BARON.

Que craignez-vous?

LA TANTE MONIQUE.

Rien... Est-ce un rêve?

LE BARON.

Il sera bon de disposer tout ce qui est nécessaire. Pour ma part, je ne resterai pas les bras croisés... et .. Que je ne vous retienne pas, madame!

LA TANTE MONIQUE.

Très-bien. (A part, en s'en allant.) Je ne sais plus où j'en suis; j'en perds le jugement... Folle! folle!... J'en tremble de la tête aux pieds! (Elle sort.)

LE BARON, se promenant avec un air maussade.

Ah! je suis las de mensonges! Cette vieille a beau dire... Je veux le voir, et si au bout du compte il doit payer la dot, qu'il se dépêche, car je suis pressé. On palpe les écus, et bonsoir Illescas! Adieu, sotte engeance! Il fera du soleil quand nous nous reverrons. Oui, *caramba*[2]!... Et d'ailleurs ce nouveau soupirant, qui est sans cesse sur nos talons, ne me va pas du tout.

[1] *Nos vela :* c'est une cérémonie complémentaire de celle du mariage, et qui sert à le consacrer plus fortement.

[2] Voir la note page 51.

SCÈNE X.

LE BARON, FERMINA.

(Fermina apporte divers vêtements de femme qu'elle étale sur une chaise; puis elle s'approche de la porte de droite et appelle.)

FERMINA, appelant.

Pascal!

LE BARON.

Eh bien! que fais-tu de tous ces falbalas?

FERMINA.

Ce sont des hardes à madame qu'il faut, avec la plus grande dextérité, raccourcir, allonger, doubler, repriser, garnir et transformer, de manière à leur donner l'apparence de vêtements tout neufs. Et madame croit que je vais me charger de cette besogne-là? Le plus souvent! A quoi donc serviraient les tailleurs? Ils ne sont pas gênés, les maîtres!

LE BARON.

Pauvre Fermina!

FERMINA, appelant.

Pascal!... Vous verrez qu'il est à la cave, à étudier un peu les prouesses de Charlemagne!... Pascal!

LE BARON.

Je lui dirai de venir.

FERMINA.

Non, monsieur, j'irai moi-même.

LE BARON.

J'ai à sortir, et cela ne me dérange nullement.

FERMINA.

Monsieur est trop aimable.

SCÈNE XI.

LE BARON, FERMINA, PASCAL.

(Au moment où le baron va pour sortir, Pascal entre par la même porte.)

LE BARON.

Dis-moi, Pascal, est-ce un bon moment pour rencontrer don Pèdre?

PASCAL.

Voyez-vous... il a l'habitude comme ça... avant de se coucher, de souper; et il soupe quelquefois tard, quelquefois de bonne heure, et d'autres fois... Par conséquent ce moment-là est le meilleur pour le voir.

LE BARON.

Tu dis?

PASCAL.

Je dis que s'il est déjà de retour chez lui, oh alors!... Mais s'il n'est pas encore de retour chez lui, forcément...

LE BARON.

C'est très-clair, cela.

PASCAL.

Comme de juste.

LE BARON.

Adieu, et merci de tes bonnes explications!

(Il sort.)

PASCAL, à Fermina.

Tu m'as appelé?

FERMINA.

Oui. Tout de suite, au galop et d'une seule traite, tu vas courir chez le tailleur.

PASCAL.

J'y cours!

FERMINA.

Où vas-tu, imbécile? Tu ne sais seulement pas la commission que tu auras à remplir. Voilà une fière étourderie!

PASCAL.

C'est que je ne veux être baptisé ni de traînard, ni de paresseux.

FERMINA.

Dis au tailleur de venir à l'instant, à l'instant même, parce que madame a besoin de lui. M'entends-tu?

PASCAL.

Oui.

FERMINA.

En route donc, et fais-moi jouer ces jambes-là!

(Pascal sort.)

SCÈNE XII.

ISABELLE, FERMINA.

ISABELLE.

Fermina, Léonardo va venir. Je l'ai aperçu de la fenêtre; il monte, et je désire lui parler: ce sera peut-être pour la dernière fois. Ma mère est à dire ses oraisons dans sa chambre; elle nous laisse libres tous deux. Et toi, Fermina, si tu m'aimes, tu vas me rendre un service. Mets-toi dans ce corridor, et observe bien si ma mère vient à sortir, si elle appelle, ou si du dehors il arrive quelqu'un; et, en ce cas, avertis-moi au plus vite. Il ne faut pas qu'on nous trouve ensemble, car alors tout serait perdu. Allons, tu feras bien cela pour moi? Mais le voici, chère Fermina. Retire-toi, et à tantôt!

FERMINA.

J'y vais, mademoiselle.

SCÈNE XIII.

LÉONARDO, ISABELLE.

LÉONARDO.

Isabelle!

ISABELLE.

Léonardo! Qui le dirait?... Léonardo!

LÉONARDO.

Et qui l'eût dit, quand je vous ai quittée si ten-

dre et si aimante, qu'à mon retour je devais rencontrer tant de malheurs ? Quoi ! ce court espace a suffi... ?

ISABELLE.

Votre absence a été fatale.

LÉONARDO.

Eh bien ! je veux connaître sur-le-champ le coup qui me frappe et le sort qui m'est réservé. Dissipez les doutes qui me déchirent ; dites-moi si ce que chacun craint est l'horrible vérité, ou plutôt si ces larmes m'assurent de votre constance, et si je dois les croire ?

ISABELLE.

L'heure est mal choisie, Léonardo ; et les instants sont trop précieux pour les perdre ainsi à froisser mon amour par des doutes qui sont des offenses. Je vous le répète, l'heure est mal choisie : autrement, croyez que j'aurais eu beaucoup à vous répondre. Mais là où le temps manque, se plaindre serait une dérision. Je vous aimais, Léonardo, et je vous aime encore... Dieu sait toute la violence que je suis obligée de me faire pour me résoudre à cet aveu, et combien doit souffrir une honnête femme d'être réduite à confier aux lèvres le secret de son cœur. Je vous aime, Léonardo... ; et je vais vous perdre !

LÉONARDO.

Pouvez-vous prononcer ce mot ? Mais vous n'attendez donc rien de moi ?

ISABELLE.

Hélas ! jusqu'à ce jour je n'avais que des craintes ;

maintenant je tremble devant l'évidence. A votre seul nom, ma mère fait éclater son courroux ; elle vous interdit l'accès de notre porte ; elle a été jusqu'à donner l'ordre à ses domestiques de ne pas vous saluer. Que fallait-il de plus ? Et tout à l'heure elle est venue m'imposer ouvertement cette alliance abhorrée ! Oh ! je suis bien à plaindre !

LÉONARDO.

Ne craignez rien, Isabelle.

ISABELLE.

On se hâtera de conclure ce mariage, oui, trop d'indices me le prouvent. Ma mère est aveuglée, elle n'écoute plus la raison. Que pouvons-nous faire ? quelle espérance nous reste-t-il ?

LÉONARDO.

Hé quoi ! Isabelle, mon ange bien-aimé, tu es livrée à cette douleur atroce, tu gémis, et je respire !... Oh ! de grâce, repousse loin de toi cette terreur devant laquelle tout mon courage m'abandonne. Qui ne se sentirait chanceler malgré lui, en te voyant en proie à la désolation et brisée par les souffrances ? Je parlerai à ta mère, et si les passions savent trouver l'accent du cœur, je triompherai ! Enfin, dussent toutes mes espérances être anéanties, il reste à l'amour mille stratagèmes. Et qui donc oserait m'arrêter maintenant, Isabelle, que je suis sûr de toi ?

ISABELLE.

Vous êtes décidé à la voir ?

LÉONARDO.

Oui.

ISABELLE.

Hélas ! que saurez-vous lui dire pour la toucher ?

LÉONARDO.

Ce que je lui dirai ? Que, si elle pense pouvoir détruire toute ta félicité, te vendre à une opulence imaginaire, te sacrifier à un imposteur ; si elle pense pouvoir manquer aux plus saintes promesses, me jeter la mort dans l'âme et se jouer de Léonardo, elle tente l'impossible ! Je lui dirai que tu es à moi, et que le barbare qui prétend m'arracher mon Isabelle au mépris des nœuds sacrés de l'amour, expiera son audace par un trépas sanglant. S'il ose élever ses regards si haut, qu'il présente sa poitrine à mon épée, et qu'il apprenne que, pour me ravir l'objet de ma flamme, il ne suffit pas de savoir tromper, séduire et mentir, il faut encore savoir combattre et vaincre ! Et toi, Isabelle, quoiqu'on se rie de ta douleur et de ta volonté, tu seras la récompense du plus brave : et que le plus malheureux périsse sous les coups du vainqueur !

ISABELLE.

Vous ferez cela ?

LÉONARDO.

Que ne ferais-je à cette pensée qu'une seule minute peut anéantir tant d'années d'espérance, tant de tendresses si bien payées de retour, un attachement si pur !... Mais vite à l'œuvre ! Les moments qui s'envolent ainsi seraient perdus pour jamais. Oui,

je cours parler à ta mère; j'y cours, Isabelle! Pour nous sauver, il faut de la résolution, du courage, et non des plaintes, ces armes des lâches!

ISABELLE.

Tout sera vain; vous allez irriter ma mère sans la convaincre.

LÉONARDO.

Oh! elle cédera.

ISABELLE.

Vous connaissez mal son obstination.

LÉONARDO.

Eh bien! si elle résiste et que ce moyen nous échappe, il en est d'autres plus efficaces.

ISABELLE.

Oui, des moyens terribles et meurtriers!

LÉONARDO.

Un amour comme le mien franchit les obstacles les plus grands. Lorsqu'il y va de mon bonheur, arrière l'hésitation et la faiblesse! Mon Isabelle est un trop beau prix pour que je ne risque pas tout plutôt que de le perdre!

(Il lui presse tendrement la main, et y imprime un baiser.)

ISABELLE.

Léonardo, mon bien-aimé, je ne sais que dire... Tu agiras selon ton cœur. Dans un tel péril, toi seul es juge de ce qu'il convient de faire. Moi, pauvre fille, que puis-je?... Pleurer!... Adieu! Que ta bonne étoile te ramène bientôt vers moi, et que cette cruelle situation trouve enfin son terme!

LÉONARDO.

La fortune fut toujours la compagne des braves; mais les lâches qui n'osent la regarder en face l'ont toujours eue pour ennemie!

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, seul.

La peste soit de l'homme ! (Il s'assied près d'une table, sur laquelle sont placées deux lumières.) Quand on n'a que faire de sa personne, à quatre heures de l'après-midi il est déjà couché ; et aujourd'hui que j'ai tant besoin de le voir, il ne paraît pas à son domicile ! Pourtant, si je pouvais, comme à-compte de la dot, lui persuader de lâcher quelques onces d'or, ce serait un coup de maître ! Mais le maudit barbon donnerait des points à un renard...

SCÈNE II.

LE BARON, LÉONARDO.

LÉONARDO, se parlant à lui-même.

Oh, cette femme ! quel caractère ! quelle ignorance ! quelle insensibilité ! (Il aperçoit le baron, et pousse un cri de satisfaction.) Ah !

LE BARON, à part, avec une contrariété mêlée de crainte.

Allons, bon ! voilà que cet enragé vient me chercher noise.

LÉONARDO.

Monsieur le baron !

LE BARON, se levant.

Monsieur, que faut-il pour vous servir ?

LÉONARDO.

Quatre mots.

LE BARON.

Quatorze, si le cœur vous en dit. Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir; je ne souffrirai pas...

LÉONARDO.

Ne faites pas attention. Je me trouve admirablement. Savez-vous qui je suis?

LE BARON.

Moi? nullement. Mais il suffit de vous regarder pour juger que vous êtes un homme de conséquence. Vous prendrez bien un siége? (Il se rassied.)

LÉONARDO.

Je vous ai déjà dit que non!

LE BARON.

Comme vous voudrez.

LÉONARDO.

On me nomme Léonardo. J'appartiens à ce village. Cette jeune fille m'aime...

LE BARON.

Quelle jeune fille?

LÉONARDO.

Isabelle.

LE BARON.

Ah! bien.

LÉONARDO.

Je l'aime aussi; mais on veut violenter son choix. Or, je l'avoue, ce dessein barbare excite ma fureur. Cette jeune personne, monsieur, vous déteste du fond de l'âme, et vous croyez tout bonnement, parce que sa mère est une pauvre folle et vous un gentilhomme ou un chevalier d'industrie (car c'est un point qui mérite encore explication), vous croyez qu'Isabelle et moi nous allons supporter une telle iniquité! Mais ce serait du délire!... De nous deux un seul devra obtenir sa main : par conséquent, monsieur, si, comme je n'en doute pas, vous êtes gentilhomme et par suite offensé de ce qu'un tiers ose vous disputer le cœur d'une dame, eh bien! ce soir, à minuit, je vous attendrai sous les petits murs de séparation, aux abords de la route; là, nous verrons qui de nous deux...

LE BARON.

Quelle folie! Eh! de grâce, monsieur, je ne veux pas vous massacrer, moi.

LÉONARDO.

Grand merci! Mais j'y tiens.

LE BARON.

Vous y tenez... et à minuit?

LÉONARDO.

Sans faute.

LE BARON.

Là-bas... sous les petits murs... aux abords...

LÉONARDO.

Oui, environ à une portée de fusil d'ici. Du

reste, si vous le préférez, je vous attendrai sur la place, et nous irons ensemble.

LE BARON.

Bien obligé; j'irai seul. C'est égal, cela fait de la peine; oui, cela m'inspire de la compassion... Ainsi, pour un enfantillage! que diable! ôter la vie à un galant homme?

LÉONARDO.

Que cela ne vous tourmente pas.

LE BARON.

Quel âge avez-vous donc?

LÉONARDO.

L'âge auquel on ne craint pas la mort.

LE BARON.

Vous avez sans doute une mère?

LÉONARDO.

Oui, et des sœurs aussi. Et vous, monsieur, vous avez de la sagesse, peut-être même de la peur, ou... Comment appelez-vous cela?

LE BARON.

Moi, avoir peur!

LÉONARDO.

Je dis qu'il se pourrait.

LE BARON, se levant avec vivacité.

Quelle arrogance! Une insulte!

LÉONARDO.

Ah! vous êtes un preux? Eh bien! j'espère alors qu'on aura le plaisir de vous voir, monsieur le baron.

LE BARON.

Comptez-y.

LÉONARDO.

A minuit!

LE BARON.

Heure fatale pour vous... J'y serai à minuit.

LÉONARDO.

Adieu!

(Fausse sortie.)

LE BARON.

A l'avantage!...

LÉONARDO.

J'oubliais une chose, et je ne dois pas vous laisser ignorer ce détail. Sachez que si vous ne venez pas là-bas, la farce vous coûtera cher. N'importe où je vous rencontrerai, seul ou en compagnie, en armes ou sans armes, dans la rue ou partout ailleurs, à la maison ou à l'église, je vous planterai mon épée en pleine poitrine!

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, seul.

Nous voilà bien! Et je sortirai, moi?... (se promenant.) C'est que ce gaillard-là vous a une mine à le faire comme il le dit. Et je sortirai de ces lieux? Oui, j'en sortirai!... Mais pour aller où? C'est là la question. Au fait, l'air sec d'Illescas doit nuire à ma

santé. Ce n'est pas que j'aie peur au moins!... Pourtant il a su lire sur mon visage que je ne suis pas précisément un spadassin. Mais quoi! je m'en irais de la sorte, sans avoir saigné un peu cet autre vieux ladre? Jamais! j'y perdrais ma réputation. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi à Illescas on serait plus malin qu'à Triana [1]. (Tirant sa montre.) Huit heures! Cependant si mon jeune homme s'avise d'aller m'attendre, s'il s'irrite de ne pas me trouver au rendez-vous, s'il me dépiste après cela, et me... Maudite affaire! Chut! voici l'autre.

SCÈNE IV.

DON PÉDRE, LE BARON.

LE BARON.

Votre servante vous aura dit sans doute, monsieur, que je me suis présenté chez vous. Mais on eût mieux fait de me prévenir de votre retour; je me serais empressé de me rendre moi-même...

DON PÉDRE.

On ne m'a rien dit du tout. Aussi n'est-ce pas pour vous que je viens. Je désire entretenir un instant ma sœur à propos d'une faribole qu'on m'a contée : oh! une de ces histoires comme il en court par centaines dans notre village, où certes les gens sont assez avides de méchants bruits. Sur le

[1] Faubourg de Séville. Les Andaloux sont renommés pour leur esprit. Ce mot révele, du reste, que le baron doit être originaire de Séville.

moindre sujet ils vous mentiront, ils vous broderont, ils vous dresseront des montagnes. Mais, bah!

LE BARON.

Enfin qu'est-il arrivé?

DON PÈDRE.

Oh! rien, si vous voulez. Cependant les conséquences pourraient en être désastreuses. Ma sœur ne tient aucun compte de ces choses-là; elle garde sous clef une jeune fille, et cette pauvre petite créature, honnête, bien élevée, n'ayant jamais donné lieu au moindre reproche, on la dépouille, grâce à sa mère, de toute l'estime qu'elle mérite.

LE BARON.

Dona Isabelle est un trésor de charmes et de perfections; et, à la voir enfouie et comme éclipsée au fond d'un mauvais village, exposée d'un jour à l'autre à devenir la proie d'un rustre sans mœurs et sans manières, sans éducation, sans culture, tenez, cela crie vengeance! Maintenant il n'est pas impossible de découvrir, de rencontrer même un homme capable de la délivrer de cette atmosphère, de l'élever à un rang plus auguste, et de répandre sur elle et sur sa famille les dons qu'une fortune hostile lui a déniés.

DON PÈDRE.

Quel fatras! Non, monsieur, ma nièce n'est pas autant à plaindre que vous voulez bien le dire. L'atmosphère, à ce qu'il me semble, n'est ici ni impénétrable ni fort obscure; et où enfin avez-vous pris vos éclipses?

Il n'est pas nécessaire non plus d'élever cette enfant au septième ciel. Votre pitié, monsieur, nous vous en dispensons! Dans ce village, les jeunes filles se marient parfaitement bien. A la vérité, nous sommes privés ici (et le beau malheur!) d'une jeunesse efféminée, corrompue, pommadée, ayant sans cesse le cigare à la bouche, et l'insolence aussi; partagée entre la fainéantise, le commérage et la fatuité; taillée enfin sur le patron de celle que j'ai vue venir s'étaler chaque jour, avec ses poses de maître de ballet, à la *Puerta del Sol*. De cette marchandise, nous n'en tenons pas. Mais nous avons des jeunes gens honnêtes, possédant une fortune et une éducation solides, pleins de respect et toujours prêts à s'incliner devant les cheveux blancs. Aux femmes ils ne prodiguent ni les vains compliments ni l'outrage; ils leur accordent l'estime. Ils ignorent les caprices extravagants du luxe et de la mode, et, pour se vêtir, leur seule conseillère est la modestie. Ce ne sont pas des puits de science, mais ils savent se conduire en braves gens; ils savent gouverner leur maison, donner le bon exemple à leurs fils, leur faire aimer et chérir la vertu; — cette vertu qu'ils savent aussi pratiquer! Isabelle, mon Dieu! ne s'attend pas à autre chose; elle ne se laisse point éblouir par de folles illusions. Elle a un fiancé qu'elle adore, son cœur bat tout entier pour lui. C'est là ma plus grande joie, et j'espère bien qu'il ne se passera pas quinze jours sans que nous célébrions une noce en ces lieux. Alors il y aura grand dîner, joyeuses fanfares et danse, et,

l'après-dînée, du chocolat, de la limonade et de l'orgeat.

LE BARON.

Cette façon de penser a lieu de me surprendre.

DON PÈDRE.

Pour ma part, monsieur, c'est là vôtre qui m'ébahit. (Imitant le ton grave et emphatique du baron.) Voudriez-vous, par hasard, faire de ma nièce l'épouse d'un vicomte ou d'un amiral?

LE BARON.

Ce que je veux, c'est qu'on la rende heureuse.

DON PÈDRE.

Eh bien, s'il en est ainsi, laissez-la en paix.

LE BARON.

Mais peut-être le destin lui réserve-t-il un sort meilleur?

DON PÈDRE.

Se voir mariée à l'homme de son choix, et dans son propre village, voilà le meilleur sort.

LE BARON.

Je supposais qu'en cette occasion sa mère devait avoir voix au chapitre, et droit à l'obéissance.

DON PÈDRE.

Sa mère est une pauvre paysanne qui ne connaît pas plus le monde qu'un enfant à la mamelle. Mais j'en fais mon affaire. La convertir et la tirer d'erreur est chose aisée; et, en dépit de son ignorance, dans quelques heures d'ici elle saura de quel côté se trouve le trompeur.

LE BARON.

Mais qui donc serait assez osé...?

DON PÈDRE.

Il y a, de par le monde, des fripons qui vivent d'intrigues et de machinations.

LE BARON.

Que m'apprenez-vous là?

DON PÈDRE.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, monsieur le baron. Mais, ma foi, les issues sont bien gardées, et j'espère...

LE BARON.

Grand Dieu! qu'est-il survenu? que se trame-t-il donc?

DON PÈDRE.

Oh! une misère. Certain individu, qui ignore, à ce qu'il paraît, à qui il s'adresse, s'est mis à mentir, à soustraire de l'argent, et à abuser ma sœur par des flatteries. Il jette la discorde au milieu de notre famille, il cause mille malheurs. Mais le coquin qui nous traite de la sorte n'a qu'à prendre garde!... Ou il fera amende honorable ce soir même, ou je vous invite pour demain à son enterrement.

LE BARON, d'une voix troublée.

Se peut-il?... Mais... mon bon, mon cher monsieur, me permettrez-vous de me retirer? J'ai à écrire... Et si j'ai été pour vous voir... c'était uniquement pour avoir le plaisir de vous voir! D'ailleurs... en outre...

DON PÈDRE.

Il suffit.

LE BARON.

Allez, don Pèdre, j'ai la certitude que des entreprises plus difficiles encore s'aplaniraient aisément devant la sagesse consommée qui vous caractérise. Néanmoins, s'il vous était agréable de vous prévaloir de mon influence, croyez que ce serait pour moi une bien douce satisfaction de concourir de tout mon pouvoir, de tout mon crédit, à la réussite de vos projets.

DON PÈDRE.

Fort obligé!

LE BARON.

Je me sens entraîné vers vous, monsieur; et je ne saurais vous contempler sans me souvenir de Péro Nuñez de Vargas, mon bisaïeul. Son portrait, qui se trouve dans ma galerie, vous ressemble tant, mais tant!...

DON PÈDRE.

Est-ce bien possible?

LE BARON.

Oui, c'est la même douceur de regard, les sourcils bien arqués, et ce nez prolongé et vigoureux...

DON PÈDRE.

Quelle fatalité! qui jamais aurait pensé...?

LE BARON.

Quoi donc?

DON PÈDRE.

Je dis qu'il faut jouer de malheur. Comment, on est un grand et puissant seigneur, et tout cela pour ressembler à un pauvre diable! Mais c'est une moquerie.

LE BARON.

Au moins vous n'en doutez pas?

DON PÈDRE.

Ma conviction est faite.

LE BARON.

Dix mille écus me furent offerts en onces d'or par mon cousin le duc de ..., seulement pour la toile, notez cela.

DON PÈDRE.

Sans le cadre?

LE BARON.

Sans le moindre cadre.

DON PÈDRE.

Mais c'est la huitième merveille que votre tableau.

LE BARON.

Monsieur, j'ai chez moi la quintessence de tous les grands maîtres de l'Italie, la...

DON PÈDRE.

Bonsoir!

LE BARON.

Adieu! Je maintiens tout ce que je vous ai dit, et je...

DON PÈDRE.

Grand merci, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Quel sac à malices que ce vieux-là!

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

DON PÈDRE, ISABELLE.

DON PÈDRE, regardant le baron s'en aller.

La peur te travaille, petit-fils de Péro Nuñez !... J'espère qu'il vous en débite !

ISABELLE.

Mon oncle !

DON PÈDRE.

Isabelle ! Mais qu'as-tu, mon enfant ? Pourquoi cette pâleur, cette tristesse ?

ISABELLE.

Vous me le demandez ? Oh ! tout espoir est perdu pour moi ; en vain j'ai prié, supplié, pleuré ; en vain j'ai eu recours aux représentations, aux emportements ! Et quand, malgré cette défaite, Léonardo a voulu convaincre ma mère et l'adoucir, il n'est parvenu qu'à l'exaspérer.

DON PÈDRE.

Je le sais déjà ; il me l'a dit... Mais aussi s'est-il par trop livré à sa colère. Ah ! la modération n'est point le partage de la jeunesse, elle ne saurait user de ce sang-froid que le temps seul nous donne... Oui, le pauvre garçon se sent offensé, ma sœur est l'obstination même ; et je ne serais pas surpris que, de paroles en paroles, leur dispute n'ait fini comme elles finissent toujours, lorsque les passions nous échauffent et nous mettent hors de nous.

ISABELLE.

Oh! ce n'est que trop vrai. Je l'avais prévu, et j'avais révélé mes craintes à Léonardo; mais il a persisté dans sa démarche.

DON PÈDRE.

Eh bien! qu'y faire, mon enfant? C'est un malheur irréparable.

ISABELLE.

Hélas! de plus grands maux vont peut-être m'assaillir. Vous a-t-il dit également qu'il devait se battre avec le baron? Mais si ce combat a lieu, s'il meurt... ou s'il en revient couvert du sang de son semblable, quelle triste victoire, et quelle désolation pour moi!

DON PÈDRE.

Ne t'épouvante pas ainsi, chère enfant; du courage! Peux-tu penser qu'il arrivera rien de tout cela, lorsque moi-même je joue un rôle dans cette belle rencontre? Non, crois-moi, notre fameux baron n'est pas grand amateur d'estafilades. Léonardo, en quittant ces lieux, lui a donné rendez-vous à minuit, au dehors. Cette manière de se comporter eût été téméraire et irréfléchie en toute autre circonstance; mais il s'agit seulement de mettre cet homme au pied du mur, de le mater, de l'obliger à partir ou à se désister, d'obtenir enfin qu'il s'avoue nettement et prosaïquement un aventurier. Il convient donc de jeter la terreur dans l'âme de ce poltron, et déjà il tremble comme la feuille. Oh! il n'y aura pas danger de mort. L'un frissonne et a l'œil sur

lui-même, et ton oncle veille sur l'autre. Va, sois tranquille; je serai là.

ISABELLE.

Vous êtes mon seul appui.

DON PÈDRE.

Tu verras comment les piéges de ce singulier hôte vont être déjoués. Ta mère également finira par s'apercevoir à quel point les apparences peuvent être trompeuses. Ainsi console-toi. Tu sais bien que dans la famille, j'ai toujours été ton ami et ton protecteur; et rien, non rien au monde n'est capable de me faire reculer quand il s'agit de ton avenir. Ne te souvient-il plus que tout enfant encore, tu m'appelais ton autre papa? Te rappelles-tu avoir chassé de mon front les soucis et la tristesse? Et aujourd'hui n'est-ce pas à moi de tenir la place de ton pauvre père, et de chercher à assurer pour toujours le bonheur de sa fille? N'ai-je pas raison?

ISABELLE.

Oh! oui, mon bon oncle!

DON PÈDRE.

Mais, je t'en prie, du calme, Isabelle!

ISABELLE, baisant la main de don Pèdre, et l'accablant de caresses.

Ces larmes, ce trouble de mes sens, ce n'est déjà plus la crainte : non, c'est la joie, la tendresse, le doux espoir et la reconnaissance!

DON PÈDRE, attendri.

Allons! comme tu y vas!... Cela manquait encore.

ISABELLE.

Mon père!

DON PÈDRE.

Ma fille!

ISABELLE.

Vous m'aimez?

DON PÈDRE.

Belle question! Comment ne t'aimerais-je pas, quand... Tiens, regarde! moi aussi j'ai les yeux tout en larmes. Mais voici ta mère...

ISABELLE.

Son aspect n'a plus rien qui m'effraye, puisqu'en vous je possède un défenseur et un ami.

SCÈNE VI.

DON PÈDRE, LA TANTE MONIQUE, ISABELLE.

LA TANTE MONIQUE.

Voyez-vous cela! tous les deux en conférence. Sur quelles grandes affaires ont-ils donc à délibérer? (A Isabelle.) Ne t'ai-je pas dit cent fois de ne pas sortir de ta chambre?

ISABELLE.

Je venais ici pour...

LA TANTE MONIQUE.

Tu sais bien que toutes ces conversations ne me plaisent sous aucun rapport.

ISABELLE.

Ma mère, mais...

LA TANTE MONIQUE.

Laisse-nous. (A don Pèdre.) C'est vous qui lui montez la tête, et qui me la perdez !

(Isabelle sort.)

DON PÈDRE.

Moi ! y pensez-vous, Monique ?

LA TANTE MONIQUE.

Oui, vous en personne. Qu'étiez-vous à lui dire là ?

DON PÈDRE.

Qu'il fallait de la patience avec sa mère.

LA TANTE MONIQUE.

Vous venez ici pour l'inquiéter, pour lui troubler la cervelle, et lui prêcher la désobéissance envers moi.

DON PÈDRE.

Pas le moins du monde. Je me suis rendu chez vous, parce que déjà dans tout le village on répète que vous la mariez avec le baron. Et puis on vient s'adresser à moi, qui ne sais rien ; et vous ne voulez pas que ce rôle devienne embarrassant ? Ma foi, je trouve la dose un peu forte ! Comment ! on ne jase d'autre chose dans les boutiques, chez l'apothicaire, sur la grande place et dans la maison du limonadier ; et avec moi, avec l'oncle, on n'ouvre seulement pas la bouche sur ce mariage d'arlequin !

LA TANTE MONIQUE.

Vous serez instruit en temps et lieu ; et ceux qui passent leur vie à déblatérer contre les gens verront alors s'ils sont tombés juste, ou s'ils ont sauté trop loin.

DON PÈDRE.

C'est que vous ne vous apercevez pas combien cela les fait rire, et combien cela me donne, à moi, envie d'éclater de rage. Croyez-vous donc qu'on puisse froidement entendre insulter ainsi sa propre sœur? Oh! je ne vous dis que la vérité. Si vous voulez réduire au silence les maudits bavards, si vous tenez à faire justice de tous les propos que l'on répand sur votre compte, mariez Isabelle, mariez-la promptement.

LA TANTE MONIQUE.

C'est bien mon idée.

DON PÈDRE.

Et qu'il se dépêche de partir, ce baron ou plutôt ce démon qui nous échauffe la tête à tous!

LA TANTE MONIQUE.

Quand il en aura exprimé le désir, les portes seront libres.

DON PÈDRE.

Et s'il ne veut pas?

LA TANTE MONIQUE.

S'il ne veut point, je n'aurai pas l'audace ni l'impudeur de le chasser de chez moi. A un gentilhomme de son rang, auquel je suis redevable de tant d'attentions, vous semble-t-il donc convenable de faire une telle avanie? Monsieur mon frère, avec vos airs de finaud, vous pouvez passer pour un prophète; mais en fait d'urbanité et d'éducation, allez, vous n'êtes qu'un écolier.

DON PÈDRE, s'asseyant.

Ainsi donc cette nouvelle était vraie?

LA TANTE MONIQUE.

Quelle nouvelle?

DON PÈDRE.

Mais la persuasion, la conviction où vous êtes que le baron va devenir votre gendre. Il n'y a pas d'exemple d'un aveuglement pareil! Maudite vanité, tu nous perds, en nous ôtant le bon sens! Un mortel d'aussi haut lignage, un cousin de comtes et de ducs, l'arrière-petit-fils de la reine Urraca, le fils de l'arrière-petit-fils du roi don Silo, venir nous faire la grâce de se marier avec votre fille? Quelle bourde, ô mon Dieu!

LA TANTE MONIQUE.

Qu'appelez-vous une bourde? Est-ce que, par hasard, vous trouveriez mauvais, si une occasion favorable se présentait, que nous la missions à profit? Serait-ce donc la première fois qu'un grand seigneur épouserait une femme d'humble condition? Ne savez-vous pas que la passion renverse tous les obstacles?

DON PÈDRE.

La passion, ma bonne sœur? Qu'est-ce que vous nous décochez là? Prenez garde!... Où jamais avez-vous rencontré des passions de cette sorte? Dans les comédies, où l'on voit des princes de Danemark vêtus en jardiniers, et amoureux comme des fous de quelque petite bergère avec sa panetière et ses chèvres. On se conte fleurette; puis viennent la jalousie, les dédains, les pleurs, enfin, la pluie et le beau temps, jusqu'au jour des noces. Alors la farce est dé-

couverte, et l'on vous démontre comme quoi ladite bergère est la propre fille du duc de Transylvanie, et d'autres niaiseries pareilles. Mais dans le monde, croyez-moi, cela ne se passe point ainsi.

LA TANTE MONIQUE.

Non?

DON PÈDRE.

Jamais! Lorsqu'on entend quelque grand seigneur parler d'amour à une gentille fillette, orpheline, roturière et pauvre, il y a cent à parier que c'est un conte bleu. Allez, chère amie, les mariages de ces hauts personnages ne se font point par mutuelle estime ni par tendres sentiments. On prend la plume, une feuille de papier, et l'on fait des additions : « Quatre et deux, six, je ne retiens rien; huit et sept, quinze, ici je retiens un; un et quatre : cinq. » On regarde le total à la dernière colonne, et, selon les bénéfices qu'offre le résultat de l'opération, l'on s'épouse ou l'on ne s'épouse pas. Mais que la demoiselle soit bossue, camarde et borgne, et le prétendu, manchot, vieux, goutteux, et lépreux; qu'ils se connaissent d'ancienne date ou qu'ils n'aient jamais échangé une parole; qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent, ils se marient; et que Dieu les bénisse!

LA TANTE MONIQUE.

Oh! je l'avoue, mon frère, quand une fois on vous laisse gloser, vous n'épargnez ni le luxe des détails ni les traits les plus mordants. Eh bien donc, si mon langage à moi, si ma façon de penser vous incom-

mode et vous irrite, que je ne vous enchaîne pas ici! Laissez-moi en paix, ne m'ennuyez point de vos *on dit*, et surtout n'étourdissez plus votre nièce avec toutes ces extravagances. A moi seule il appartient de la diriger; je sais ce qui lui convient; personne ne se dévoue autant que moi pour elle. C'est ma fille, et l'amour d'une mère n'a point d'égal.

DON PÈDRE.

Et c'est cet amour maternel qui la précipite et la livre sans défense aux mains d'un inconnu, d'un enjôleur et d'un flibustier! Mais vous avez donc la berlue pour ne pas apercevoir que ce gueux-là vous trompe? Comment, vous ne voyez rien!

LA TANTE MONIQUE.

Non, parce que j'ai des raisons péremptoires et suffisantes pour établir mon opinion. Vous ne les connaissez pas, et c'est pourquoi vous vous laissez aller à ce torrent d'injures stupides.

DON PÈDRE.

Je vais vous faire la partie belle. J'admets que ce soit un grand seigneur, et que le roi et lui mangent à la même table. Quelle conséquence en tirerez-vous? Qu'il faut lui donner votre fille?

LA TANTE MONIQUE.

Cela vous ferait donc de la peine?

DON PÈDRE.

Certes.

LA TANTE MONIQUE.

On voit bien que vous n'êtes pas sa mère, et vous parlez comme un homme tombé en enfance.

DON PÈDRE.

Trêve de détours, ma sœur! Cette tendresse maternelle que vous faites si fort sonner à mes oreilles n'est pas le motif qui vous pousse; et si vous croyez pouvoir me donner le change, je vous préviens que vous perdez votre temps. Laissez-moi donc vous le dire: vous brûlez d'envie de vous poser en grand personnage; vos éternels défauts sont la roideur et la vanité. Vous avez la fureur de dominer, et vous avez déclaré la guerre à toute bourse mieux garnie que la vôtre, à tout corsage plus riche, à toute robe plus éclatante. Vous vous mordez les lèvres toutes les fois que vous entendez saluer du titre de *doña* les dames de la noblesse, et vous êtes dans un état des plus violents lorsqu'à l'église vous les voyez s'asseoir tout à côté du banc des magistrats. Pour vous procurer le plaisir de régler vos comptes avec elles, pour vous venger de toutes vos humiliations passées, vous êtes capable non-seulement de livrer votre fille à un bandit, mais encore de vous mettre à vous-même la corde au cou!

LA TANTE MONIQUE.

Moi?

DON PÈDRE.

Vous! De quelles folles idées de grandeur vous êtes-vous entichée, Monique? Je vous vois d'ici, seule à seule, escompter déjà ce moment de gloire où chaque personne viendra vous appeler Votre Excellence; car Votre Seigneurie, fi donc! ce serait du dernier commun. N'est-ce pas que votre imagina-

tion ne cesse de se représenter le train que vous devez mener dans le monde : les modes, les carrosses, les diamants, la soie, la toile de Hollande, et puis la table pour les affamés, pour ceux du moins qui rachètent leur appétit par des propos flatteurs; ensuite la danse, les académies, les théâtres, le lansquenet, ce vol de bon ton; la prodigalité à côté de la misère, l'orgueil à côté de la bassesse et des intrigues? Décorer du nom de civilisation l'infâme dépravation des courtisans, traiter tout homme de bien d'animal sauvage, et tout créancier de canaille, n'est-ce pas là votre rêve? (se levant.) n'est-ce pas là le sort pompeux que vous réservez à ma pauvre nièce? Et c'est cette ambition insensée, c'est ce sot amour-propre que vous osez couvrir de la sainte égide de l'amour maternel!

LA TANTE MONIQUE.

Ah çà! me laisserez-vous en repos à la fin? Je vous tiens quitte de votre présence et de vos discours.

DON PÈDRE.

Mais savez-vous seulement où vous conduira cette soif de briller? Faut-il vous apprendre que, sans modération, il n'est point de joie sur terre, et, sans vertu, point de félicité?

LA TANTE MONIQUE.

Pour Dieu, mon frère, ne me poussez pas à bout!

SCÈNE VII.

LE BARON, LA TANTE MONIQUE, DON PÈDRE.

LE BARON.

Permettez qu'un seul instant je vienne vous distraire de votre conversation.

LA TANTE MONIQUE.

Le sujet n'avait rien de fort curieux; et quand même...

LE BARON.

Je suis charmé de vous trouver ensemble. J'ai pu balancer d'abord; mais il est essentiel de mettre un terme à tous ces tracas, et de m'expliquer clairement. Dieu me garde d'offenser qui que ce soit! mais, en revanche, je ne souffrirai pas la plus légère atteinte à mon honneur... Seigneur don Pèdre, par suite d'une disgrâce que peut-être vous connaissez déjà, j'ai été réduit à la cruelle nécessité d'abandonner mes amis, une existence brillante, et jusqu'au sol natal. Forcé de fuir sous un déguisement, j'ai dû me résigner, en plus d'un pays, à changer de nom et de qualité; et lorsqu'enfin, après tant de vicissitudes, un rayon d'espérance vint luire à mes yeux, je me rendis dans ce village, que la proximité de la cour m'indiquait comme un séjour favorable. Votre sœur m'aperçut; je lui contai mon histoire, et des larmes furent sa réponse. Alors elle m'offrit l'hospitalité dans cette demeure, et, grâce

à des attentions inespérées, peut-être même imméritées, mes chagrins trouvèrent une consolation. Isabelle... Mais, dites-moi, était-ce possible de la voir sans l'adorer à deux genoux?... Oh! je vous en supplie, point de colère! Il me reste peu de chose à ajouter, et votre bienveillance vous commande de ne point interrompre celui qui vous parle pour la dernière fois. Je vous le répète donc, je l'aimai du fond de l'âme; et quoique sa mère crût devoir vous le cacher, j'avais conçu le projet de faire d'Isabelle mon épouse, avec la ferme persuasion de l'obtenir; car je pensais, monsieur, que vous seriez loin de perdre à cette alliance. Mais j'ai su que dans le village on clabaudait, que l'on déversait sur moi mille calomnies. Nous avons une sentinelle à notre porte, un individu assez osé pour me prodiguer l'injure et la menace! Puis il est un autre homme qui méconnaît mon caractère, qui me traite de séducteur...

DON PÈDRE.

A qui cela s'adresse-t-il?

LE BARON.

A personne. Seulement, c'est trop d'outrages pour une famille comme la mienne, pour les Bénavides de Vargas. Afin de confondre tous les calomniateurs, je n'aurais que deux mots à dire... mais je ne les dirai pas. J'ai déjà reçu la nouvelle qu'on m'attendait à la cour : mon ennemi est en prison; le roi me réclame, il brûle de me voir; je ne saurais donc trop me hâter de partir. Du reste, tran-

quillisez-vous; d'ici là je ne vous causerai plus le moindre embarras. Pour le temps qu'il me faut encore passer à Illescas, en admettant que mes équipages ne soient pas rendus avant après-demain, je vais louer un chambre dans l'auberge où je me suis installé lors de mon arrivée. Oui, sur ma foi de gentilhomme, je sortirai de votre maison à l'aube du jour. D'ailleurs, dussé-je même demeurer en ce village encore un siècle, je ne remettrai jamais plus les pieds chez vous. Puisque c'était vous faire une si grossière insulte que d'aspirer à cette union objet de vos mépris, eh bien! je vous abandonne l'infortunée Isabelle... soyez ses bourreaux! Moi, je voulais son bonheur; il vous inquiète peu, vous... Je m'en lave les mains.

LA TANTE MONIQUE.

Pour l'amour du ciel...!

LE BARON.

C'est peine perdue, madame.

LA TANTE MONIQUE.

Quel désastre, grand Dieu! Et tout cela à cause du bavardage des autres. Mais moi je n'ai rien dit, rien fait, monsieur le baron; mais ma fille, j'en suis sûre, s'empressera d'obéir aux ordres de sa mère. Saints du paradis, pour ce qui est de moi...! Et vous, mon frère, que dites-vous?

DON PÈDRE.

Oh! peu de chose. Je dis que monsieur le baron s'explique fort bien, que je le prends au mot, et que

s'il tient sa parole, nous aurons tous mille remerciments à lui offrir... Et, là-dessus, je vais me coucher.

LA TANTE MONIQUE.

Quelle stupidité! quelle ignorance! Être brutal, allez! Mais moi, monseigneur, moi...

DON PÈDRE.

Voyons, monsieur le baron, consolez-la.

LE BARON.

Je serai inébranlable.

LA TANTE MONIQUE.

Ah! je suis la plus malheureuse des femmes!

LE BARON.

Impossible d'agir autrement; la force des circonstances... Et puis, chez moi, le sentiment de la dignité passe avant l'amour.

DON PÈDRE, à part.

Dans quelle souricière il a voulu encore me faire tomber! (Haut.) Adieu, Monique; reposez en paix. Monsieur le baron, je vous souhaite le bonsoir; et bien entendu que demain, aux premières clartés du jour...

LE BARON.

Sans faute.

DON PÈDRE.

Vous irez à l'auberge?

LE BARON.

J'ai déjà eu l'honneur de vous l'affirmer.

DON PÈDRE.

Et vous ne remettrez plus les pieds ici?

LE BARON.

Non.

DON PÈDRE.

Et aussitôt que l'on vous aura amené vos équipages et vos attelages et vos carrosses de nacre, vous quitterez la contrée?

LE BARON.

Je partirai.

DON PÈDRE.

A merveille! (A part.) Mais on ne m'endort point avec tout cela.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LA TANTE MONIQUE.

LA TANTE MONIQUE.

Qu'est-ce qui m'arrive donc, grand Dieu!... Oh! de grâce, cher baron de mon âme, que signifie...?

LE BARON.

Simple moyen d'expérimenter si la ruse peut parvenir à calmer l'envie, la haine et la fureur de ces insolents.

LA TANTE MONIQUE.

Vous dites?

LE BARON.

Mais que c'était une légère feinte. Sachez que lorsque je promets, moi, c'est pour tenir. N'ayez pas peur.

LA TANTE MONIQUE.

A mesure que vous parliez, je me sentais mourir, je succombais! Si l'on me saignait en ce moment, on ne trouverait pas une goutte de sang dans mes veines.

LE BARON.

Je le crois. Mais mon seul but était de leur jeter de la poudre aux yeux.

LA TANTE MONIQUE.

Vous avez bien et très-bien fait!

LE BARON.

La précaution n'était pas superflue. Écoutez donc ce qu'il est indispensable de faire encore. Demain, je passe la journée à l'auberge; mais, vers la tombée de la nuit, je sors d'Illescas. Je laisse à Tolède ma mule, confiée aux soins de l'archidiacre; je m'empare de son coche, et un attelage de six bêtes me transporte, ventre à terre, avant la chute du jour, à Parme, un tout petit village, le premier que l'on rencontre dans mes États, après avoir traversé le lac de Nicaragua. C'est aujourd'hui lundi, bien; je serai mercredi chez moi; jeudi... vendredi... Oui, voilà mon compte. Soyez préparées, vous et votre fille, tenez tout disposé; et samedi, pour sûr, vous verrez arriver à minuit une lettre qui vous sera remise par mon intendant. Puis aussitôt, suivies du majordome et d'un nègre, vous fuyez ces lieux, vous trouvez mon carrosse prêt à vous recevoir; et, comme je vous l'ai confié déjà, le dimanche toutes

mes espérances seront couronnées. Avez-vous bien compris? A minuit!

LA TANTE MONIQUE.

Oui, oui, parfaitement. Pour samedi, tout sera en règle.

LE BARON.

C'est parce que j'ai foi dans cette promesse que je me décide à vous précéder et à vous attendre.

LA TANTE MONIQUE.

Craignez-vous donc, monseigneur, que je ne tente point le voyage? Oh! dussions-nous partir seules et pieds nus, nous irions, je vous le jure!

LE BARON.

Vous pouvez amener avec vous la servante, pour vous assister. Je dois vous avertir aussi qu'au lever du soleil il souffle un petit vent frais, fort incommode, et nuisible au teint. N'oubliez donc pas de vous couvrir chaudement, car, bien que le carrosse soit garni de persiennes, de peaux de martre et d'un excellent poêle, vous semblez délicate, et la prudence n'est jamais à dédaigner.

LA TANTE MONIQUE.

Je m'y conformerai.

LE BARON.

Pourtant, si toute cette histoire venait à se savoir, cela ne laisserait pas que d'être une affaire du diable. Vous le voyez : A Madrid, on m'offre une riche héritière, aussi belle qu'illustre par sa naissance.

Son père est caudataire[1] du pape; son cousin est le duc d'Ultonia. Une noblesse de meilleur aloi et plus ancienne serait introuvable, dût-on même entasser, les uns sur les autres, tous les quartiers des princes d'Allemagne! Ce n'est pas chose aisée de renoncer à une telle alliance sans qu'il se produise des altercations. Aussi, pour empêcher, dès aujourd'hui, qu'on ne vienne me relancer, je compte écrire quelques lettres avec toutes sortes d'excuses arrangées pour le mieux. De cette manière, nous gagnerons du temps. Mais à personne, à personne au monde, le plus petit mot de tout ceci!

LA TANTE MONIQUE.

Il n'y a pas de danger!

LE BARON.

A personne! Et si l'on vous dit demain ou après-demain que j'ai pris mon vol, faites comme si vous ne saviez rien.

LA TANTE MONIQUE.

Vous serez content de moi.

LE BARON.

Dissimulez le temps voulu; puis venez me rejoindre. Alors j'obtiendrai la possession tant souhaitée d'Isabelle, et jusque-là ils n'y entendront goutte.

LA TANTE MONIQUE.

J'y suis tout à fait.

LE BARON.

Alors aussi vous verrez que, dans cette heureuse

[1] *Caudataire*, celui qui porte la queue d'un évêque ou de tout autre grand dignitaire de l'Église.

fortune, vous recueillerez plus encore que vous n'espérez.

LA TANTE MONIQUE.

Ah! monseigneur, quoi de plus...?

LE BARON.

Je songeais à faire le mystérieux, mais, bah! je me sens en veine de confidences. Voyons : quel âge pouvez-vous bien avoir? Vous êtes fraîche, bien conservée, robuste, et pleine de vivacité... Par exemple, ces pauvres dents ont beaucoup souffert.

LA TANTE MONIQUE.

Hélas! monseigneur, la faute n'en est pas à l'âge. Les migraines, les fluxions, les déboires, les...

LE BARON.

Mon Dieu, señora, ma sœur la petite vicomtesse, qui aura ses vingt-deux ans à Pâques, se trouve absolument dans le même cas. Aussi, afin de prévenir la chute de l'unique dent qui lui reste, ne mange-t-elle que des mets bénins, de la semoule, des œufs à la neige, des cuillerées de bouillie, *et cætera*. Cette toux obstinée qui vous tracasse parfois, les flatuosités, la faiblesse de l'estomac et les nausées, tout cela se guérit par le changement de l'air, de l'eau et des aliments. Avec un peu d'exercice et quelques frictions, l'enflure des jambes disparaîtra, et en deux jours vous serez assez forte et assez fringante pour convoler en secondes noces.

LA TANTE MONIQUE.

Qui? moi? Mais, monseigneur, vous voulez plaisanter... Jésus! que cette chaleur est insupportable!

LE BARON.

Ma chère amie, le veuvage, sans la moindre fiche de consolation, est une situation terrible et une dure épreuve pour les jeunes dames... Si nous prenions une prise ?

LA TANTE MONIQUE.

Et dans la tabatière d'argent, s'il vous plaît.

(Elle tire sa tabatière et la présente au baron, qui, après y avoir puisé une prise, la met comme par mégarde dans sa poche.)

LE BARON.

Mon oncle, dont je vous ai parlé plusieurs fois, est veuf et sans enfants. S'il meurt, tous ses États passent à un étranger, beau-frère de l'hospodar de Valachie : et vraiment c'est à vous navrer le cœur.

LA TANTE MONIQUE, avec naïveté.

Certes, du moment que ça ne passe pas à un *pays*...

LE BARON, d'un ton moqueur.

Encore, s'il n'avait d'autre tort que de n'être pas un *pays*... Mais ce qui nous révolte, c'est qu'à part sa qualité d'étranger, il est hérétique.

LA TANTE MONIQUE.

Sainte Vierge ! un hérétique !

LE BARON.

Voyez comme cela serait agréable pour nous ! Oui, si demain notre oncle venait à trépasser, tous ses biens deviendraient la proie de ce chien de mécréant qui n'entend pas un mot d'espagnol, qui ne sait pas une syllabe de son *Credo*, et qui ne va pas à la messe !

LA TANTE MONIQUE.

O la canaille!

LE BARON.

Qui fait gras le vendredi ?

LA TANTE MONIQUE.

O le manant !

LE BARON.

Aussi depuis longtemps nous cherchons à lui souffler le gâteau. Mon oncle est en plein dans la conspiration, et prêt à tout affronter. Il s'agit de le marier; et si la fiancée se charge de lui procurer en deux ou trois années deux ou trois bambins, cela suffira. On ne lui en demandera pas davantage, et l'on dira à l'autre : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!* Ainsi, c'est à vous de juger....

LA TANTE MONIQUE.

A la vérité, monseigneur, j'étais fort éloignée de penser à ces choses-là. Mais, dès qu'il est question de vous rendre service, vous pouvez disposer de moi comme d'une esclave, et tout ce qui sera en mon pouvoir...

LE BARON.

Très-bien.

LA TANTE MONIQUE.

C'est que je suis toute troublée, monseigneur! Vraiment, ma pauvre tête...

LE BARON.

A l'instant même je vais écrire ce qui se passe au prince votre futur époux, qui attend avec la plus grande anxiété votre décision.

LA TANTE MONIQUE.

Offrez-lui mille amitiés de ma part...

LE BARON.

Je m'empresserai...

LA TANTE MONIQUE.

Dites-lui que ma reconnaissance est sans bornes.

LE BARON.

Je n'y manquerai pas. Maintenant je vais m'occuper de mes lettres. Veillez, je vous le demande en grâce, à ce que personne ne vienne me déranger là-haut, et surtout qu'on ne fasse pas le plus léger bruit.

LA TANTE MONIQUE.

J'y veillerai...

LE BARON.

Dès que j'aurai scellé mon courrier, je me mettrai au lit.

LA TANTE MONIQUE.

Sans souper?

LE BARON.

Je n'en ai pas le moindre désir; j'ai bien dîné.

LA TANTE MONIQUE.

Mais vous prendrez toujours un potage?

LE BARON.

Non, rien, absolument rien.

LA TANTE MONIQUE.

Pas même un petit œuf en chemise?

LE BARON.

Non, non, merci! Demain un exprès emportera ses lettres à Madrid, et aussitôt après son départ je

me rendrai à l'auberge. Adieu! Vous me permettez de vous embrasser?

LA TANTE MONIQUE.

Mille fois pour une.

LE BARON.

Respectable dame!

LA TANTE MONIQUE.

Votre servante, monseigneur.

LE BARON.

Adieu! L'absence ne sera pas longue.

LA TANTE MONIQUE.

D'honneur, monsieur le baron, si je ne pleurais pas, là... tenez, j'y passerais.

(Elle essuie ses larmes.)

LE BARON.

A dimanche! (La tante Monique prend en main un des chandeliers en argent qui sont placés sur la table.) Que faites-vous?

LA TANTE MONIQUE.

Je veux vous éclairer.

LE BARON.

Il ne manquait plus que cela!

LA TANTE MONIQUE.

Mais si je le veux, moi!...

(Le baron lui enlève le chandelier et lui serre la main, qu'il baise respectueusement.)

LE BARON.

Vous êtes ma mère, señora, et non ma domestique!

(Il emporte le chandelier, et sort par la porte du fond.)

SCÈNE IX.

LA TANTE MONIQUE, seule.

Que le ciel protége ce cher baron, amen! De quel respect il m'entoure, le pauvre gentilhomme! Quelle soumission! Il m'appelle sa mère à pleine bouche. Néanmoins il radote un peu; car s'il me manque quelques mauvaises dents, grâce à Dieu mes molaires sont magnifiques, et mon haleine est pure et fraîche. Mais j'aime beaucoup cette autre histoire! Ce serait vraiment beau de voir arriver du Canada ce Pilate baragouinant son affreux *charabia!* Que la peste l'étouffe! D'ailleurs, dût-il vivre plus d'années que Mathusalem [1], je lui jure bien qu'il n'aura pas une aiguille ni un bout de fil de l'héritage. Non, grand Dieu! Tout cela est pour les enfants, pour ces chers fils de mes entrailles! Ces jolis petits anges! le père en raffolera, je vous en réponds.

SCÈNE X.

PASCAL, LA TANTE MONIQUE.

PASCAL.

Pour lors donc j'ai été là-bas, et j'ai dit qu'on l'attendait sur-le-champ.

[1] Dans le texte il y a : « Dût-il vivre plus d'années que *Mari-blanca.* » C'est le nom d'une statue de femme qui était placée sur une fontaine, à la *Puerta del Sol*, en face de l'église *del Buen Suceso*, et qui a donné lieu à plusieurs proverbes et chansons populaires.

LA TANTE MONIQUE.

Qui cela?

PASCAL.

Le tailleur.

LA TANTE MONIQUE.

Après deux grandes heures, voilà la nouvelle que tu m'apportes?

PASCAL.

J'ai donc été là-bas, et j'ai dit, dis-je, que madame attendait maître Juan, et avait dit qu'elle en avait besoin tout de suite, et qu'il n'avait qu'à prendre ses jambes à son cou, parce que la chose étant urgente...

LA TANTE MONIQUE.

Bien; et qu'a-t-il répondu?

PASCAL.

Qui? lui? Il n'a rien répondu du tout.

LA TANTE MONIQUE.

Ah çà, tu ne l'as donc pas vu?

PASCAL.

Moi? ah! grand Dieu! non.

LA TANTE MONIQUE.

Il n'était donc pas chez lui?

PASCAL.

Oh! si, madame, si!

LA TANTE MONIQUE.

Et on ne lui a pas fait la commission?

PASCAL.

La bourgeoise s'en est chargée.

LA TANTE MONIQUE.

Alors il viendra.

PASCAL.

Comment voulez-vous qu'il vienne?

LA TANTE MONIQUE.

Mais finis donc! Pourquoi ne vient-il pas?

PASCAL.

Parce que, par rapport à ce matin... Pour lors donc, ce pauvre tailleur était monté pour poser des planches dans son pigeonnier, et pour intercepter, au moyen d'un filet, le passage de la fenêtre. A cet endroit, pendant qu'il était à clouer ses clous, la tête lui a tourné, et sa chevelure s'est trouvée prise dans un clou à crochet. Maintenant, de là il est tombé d'abord sur le poteau qui sert à recevoir la poulie pour hisser les sacs de paille; et de là, il a roulé sur le toit de la tante Marthe; et de là, il a dégringolé à terre; et de là, par la descente de la cave, patapouf! il a donné dans la cave, qui était ouverte; et de là, il s'est abîmé dans une cuve pleine d'eau-de-vie; et de là... ils l'ont transporté au lit. Et comme il est couché, et qu'il lui est impossible de bouger de la maison, c'est une des raisons pour lesquelles il ne peut pas venir.

LA TANTE MONIQUE.

Ai-je assez de guignon! Il suffit que je le fasse appeler, pour qu'il se fende la tête... Prends ces vêtements; allons, un peu d'adresse, et va les mettre là-dedans. Mais fais donc attention! tu les roules tous ensemble.

PASCAL.

C'est pour les empêcher de tomber.

LA TANTE MONIQUE.

Tu es soigneux, je t'assure.

PASCAL.

Oui...

LA TANTE MONIQUE.

Tiens, laisse-les là. Fermina viendra les plier; et ne t'en mêle plus.

PASCAL.

A la bonne heure.

LA TANTE MONIQUE.

Mais dis un peu, Pascal : pourquoi as-tu laissé entrer Léonardo cette après-midi ?

PASCAL.

Moi ? parce que... J'ai une si mauvaise mémoire ! Je ne sais plus pourquoi.

LA TANTE MONIQUE.

Tâche de ne point lui ouvrir la porte une autre fois. Y sommes-nous ?

PASCAL.

J'y suis.

LA TANTE MONIQUE.

Tant qu'on ne l'appelle pas, il n'a rien à chercher ici. Préviens-le, s'il se montre encore, que madame a donné l'ordre de ne pas le laisser monter ; qu'elle est fatiguée de lui, qu'elle ne veut ni l'écouter ni le voir, et qu'il ait à s'en aller. M'entends-tu ?

PASCAL.

Je vous entends parfaitement ; j'étais même tout

à fait de votre avis; et lorsqu'il est venu, je lui ai dit, dis-je, que madame n'était pas chez elle. « Imbécile, qu'il me répond, je viens de la voir à la fenêtre ! » Là-dessus il est entré, il est resté un brin, et il est ressorti ensuite. Moi, je pensais qu'il ne reviendrait plus : mais, cinq minutes après, le revoilà encore. Il s'arrête à la porte, et il me dit, dis-je... Mais non ! il ne me dit rien cette fois. Il s'avance tout à coup, et il entre tout d'un trait, sans seulement proférer une parole. Pour lors donc, comme je voyais qu'il ne me demandait rien du tout...

LA TANTE MONIQUE.

Ainsi, Léonardo a paru deux fois ?

PASCAL.

Deux fois. Car il est toujours à rôder autour de la maison, voyez-vous ! Il fait un tas de signes; et hier au soir, à onze heures sonnées, il s'est mis à chanter et à jouer...

LA TANTE MONIQUE.

Oui, je sais cela.

PASCAL.

Ce n'était pas une guitare, c'était une autre espèce...

LA TANTE MONIQUE.

Mon Dieu ! je le sais...

PASCAL.

D'instrument.

LA TANTE MONIQUE.

Tais-toi ! O les brigands ! ils sont tous, tous,

ligués contre moi ; ils ont tous résolu de m'en faire voir ; mais je leur promets... !

(Elle sort dans une grande fureur, sans écouter ce que va dire Pascal.)

SCÈNE XI.

PASCAL, seul.

Pour lors donc il a chanté des couplets, et des couplets très-distingués, ma foi ! et puis... Assez ! elle est déjà partie. Si cette femme-là n'a pas un grain de trop dans la tête... (Il s'approche de l'endroit où sont placés les vêtements ; il déploie une robe : et la tourne et retourne avec admiration.) O la magnifique jupe ! Mais, non, grand Dieu ! c'est une robe de gala ; et rien n'y manque, ni la queue, ni les longues manches, ni les trente-six rubans. Comme ça vous a bon genre ! comme la soie vous craque sous les doigts !... Je parie qu'elle m'irait comme un gant. On a bien raison de dire que ces femmes se donnent les plus belles choses du monde ! C'est qu'elle est bien ample, au moins. Essayons et voyons ! (Il met la robe, se mire dans une glace, et commence à se pavaner d'un côté de la scène à l'autre, en imitant la démarche des femmes.) Que vous disais-je ? Elle a été taillée pour moi. Pauvre Pascal, toi qui es toujours vêtu de laine de vingtième qualité !... Parlez-moi de ces petits airs ! Voilà comme se dandine l'épouse du docteur lorsqu'elle traverse la place : c'est qu'on jurerait que c'est elle !

SCÈNE XII.

PASCAL, FERMINA, puis LA TANTE MONIQUE.

FERMINA.

Qu'est-ce que tu fais là? Bravo! le joli amusement!

PASCAL.

Dieu! tu m'as causé une frayeur....

FERMINA.

Allons, dépêchons-nous. Ôte-moi vite cette robe. A-t-on jamais vu un fainéant pareil?

PASCAL.

Ne nous emportons pas. Tire!

FERMINA.

Doucement, doucement! tu vas me la mettre en mille morceaux. Par le sang du...

PASCAL.

Doucement, doucement, la fille!

LA TANTE MONIQUE, appelant du dehors.

Fermina!

FERMINA.

Bon! madame qui m'appelle?

PASCAL.

Ah çà, que dirais-tu si elle venait nous prendre sur le fait?

FERMINA.

J'en serais enchantée.

PASCAL, essayant en vain d'ôter la robe.

Comme j'ai sa robe par-dessus ma veste, elle ne risque rien de se froisser et de se chiffonner.

LA TANTE MONIQUE, appelant de nouveau.

Fermina !

PASCAL.

Mais, par tous les saints, tire donc ! tire !

FERMINA.

Et toi aussi, pourquoi n'allonges-tu pas un peu le bras? Ciel ! la voilà qui arrive.

PASCAL.

Oh ! elle n'attendra pas après nous.

FERMINA.

Allons vite, décampe !

PASCAL.

Et où irai-je?

FERMINA.

Est-ce que je sais, moi? Va-t'en au grenier!

PASCAL.

En avant, les pattes, au grenier! (Il se retourne.) Mais, pour Dieu! pas un mot...

FERMINA.

Sauve-toi, et tais-toi!

(Pascal sort par la porte du fond, entraînant avec lui la robe, qui flotte à moitié par terre.)

SCÈNE XIII.

FERMINA, LA TANTE MONIQUE.

LA TANTE MONIQUE, en dehors.

Est-elle sourde cette fille qu'elle me laisse crier comme une possédée! (Elle entre, tenant à la main une lu-

mière qu'elle pose sur la table.) Où étais-tu donc? Répondras-tu?

FERMINA.

J'étais ici à plier vos robes.

LA TANTE MONIQUE.

Eh bien, finis vite, et apporte-nous à souper.

FERMINA.

Neuf heures déjà?

LA TANTE MONIQUE.

Elles vont sonner avant peu.

FERMINA.

Mais ne faut-il pas faire la soupe au lait d'amandes?

LA TANTE MONIQUE.

Non, car monsieur le baron ne descend point. Il est à écrire, et lorsqu'il aura fermé ses lettres, il désire se coucher.

FERMINA.

Voilà qui est étrange! Se coucher sans souper, ce n'est guère son habitude.

LA TANTE MONIQUE.

Tu sauras que demain matin, au coup de cinq heures, il doit quitter la maison. Tiens-lui tout préparé, le beurre, les petits pains, le chocolat, l'eau d'orange, enfin tout ce qu'il a coutume de prendre. Est-ce entendu?

FERMINA.

Oui, madame.

LA TANTE MONIQUE.

Tu laisseras ta fenêtre entr'ouverte; car lors-

qu'une fois tu es sous les couvertures et en pleine obscurité, tu dors comme une vraie marmotte.

FERMINA.

Ah çà! c'est donc bien positif que monsieur le baron s'en va? Mais alors il ferait beaucoup mieux d'emporter une omelette au jambon dans un pain, ou quelques tranches de...

LA TANTE MONIQUE.

Il ne sort pas du village.

FERMINA.

Oh! tant pis. Comme çà, il reviendra donc?

LA TANTE MONIQUE.

Non; il nous quitte, il abandonne notre demeure, pour n'y plus reparaître.

FERMINA.

Bon voyage! Mais c'est drôle tout de même...

LA TANTE MONIQUE.

Tes questions m'ennuient, à la fin. Range vite ces vêtements, sers le souper, et laisse-moi tranquille. (Un chien aboie dans le lointain.) Mais qu'est cela?

FERMINA.

C'est Turc qui aboie.

LA TANTE MONIQUE.

Vous verrez que ce butor de Pascal...! En vérité, c'est à en devenir folle avec ces domestiques! Ne lui ai-je pas recommandé de me le tenir renfermé dans l'écurie? Ce chien-là s'emporte pour une mouche.

(Nouveaux aboiements.)

FERMINA.

C'est qu'il aboie ferme. Ah çà! y aurait-il du monde dans la cour?

LA TANTE MONIQUE.

Si monsieur le baron était endormi, il n'en aurait pas fallu davantage... Regarde : quelqu'un marche dans l'escalier?...

FERMINA.

Qui va là?

SCÈNE XIV.

PASCAL, LA TANTE MONIQUE, FERMINA.

PASCAL.

Qui voulez-vous que ce soit? le fantôme?

LA TANTE MONIQUE.

Mais d'où arrives-tu?

PASCAL.

Je m'en vais vous le faire savoir. Pour lors la chatte miaulait, mais miaulait, que je me dis : « Cette bête-là, si elle reste enfermée et si elle commence à rager... » J'y cours donc. Mais en voici bien d'une autre! La chatte s'échappe, et va l'attraper! Oui, le plus souvent! mi, mi, mi, oh! la bonne bête! oh!... bernique! mis, mis, mis, oui mis, un coup de griffe!

(Le chien aboie.)

LA TANTE MONIQUE.

Mais comme ce chien aboie!

PASCAL.

C'est vrai!... Diantre! j'allais oublier le plus beau. Est-ce qu'il n'a pas ses raisons pour aboyer, ce pauvre mâtin? Mais, à sa place, j'aboierais comme le tonnerre! Et dire que réellement, de cette fenêtre là-haut, non pas de cette grande où sont les cruches à rafraîchir l'eau, mais de celle qui est plus par là...

LA TANTE MONIQUE.

Eh bien, quoi?

PASCAL.

Le baron s'en est laissé glisser petit à petit.

LA TANTE MONIQUE.

Allons donc, imbécile!

PASCAL.

Ce n'est pas une bêtise, au moins! Je l'ai vu, dis-je, vu.

FERMINA.

De tes propres yeux?

LA TANTE MONIQUE.

Marche, marche! Dépêche-toi de remettre le chien dans l'écurie, et couche-toi, car tu es ivre-mort.

PASCAL.

Tant que vous voudrez; mais je l'ai vu.

LA TANTE MONIQUE.

Qu'as-tu à voir, niais?

PASCAL.

J'étais dans le grenier, et j'ai assisté au spectacle. Ah! vous avez beau dire! C'est avec la grosse corde pour sécher la lessive; enfin, que sais-je? Il a dû

la fixer en quelque endroit. Ce qui est certain, c'est que j'ai vu mon gaillard; et ce pauvre Turc se démenait comme un enragé... Houauh! houauh! houauh!

SCÈNE XV.

ISABELLE, LA TANTE MONIQUE, FERMINA, PASCAL.

ISABELLE.

Ma mère, n'avez-vous pas entendu le tumulte qui se fait dans la rue? Des cris, des coups! J'en suis tout effrayée. On dirait que c'est un homme qui s'est enfui, et que d'autres poursuivent.

LA TANTE MONIQUE.

Eh bien, la belle affaire! Ce sont les jeunes gens du village qui reviennent de quelque sérénade.

(Coup de pistolet dans le lointain.)

FERMINA.

Sainte Vierge! n'était-ce pas un coup de pistolet?

ISABELLE.

Silence!

FERMINA.

Que peut-il donc y avoir?

PASCAL.

C'est à vous donner la chair de poule.

ISABELLE.

Rendons-nous à la fenêtre de la grande pièce.

LA TANTE MONIQUE.

Quelque dispute dont, à la fin, il ne sortira rien du tout. Allons voir!

(Coups frappés à la porte.)

PASCAL.

Ah! mon Dieu!

ISABELLE.

Mais ils vont enfoncer la porte!

LA TANTE MONIQUE, à Pascal.

Prends cette lumière et vois ce que l'on veut.

PASCAL.

Faudra-t-il ouvrir?

LA TANTE MONIQUE.

Si tu ne reconnais pas les tapageurs, non!.. Fermina, descends avec lui.

(Fermina prend une des lumières pour sortir avec Pascal; les coups redoublent à la porte.)

PASCAL.

Mes cheveux se dressent! Fermina, ne me quitte point. C'est cela, les deux ensemble!

FERMINA.

Sont-ils impatients?... Mon Dieu, on y va!

(Fermina et Pascal sortent.)

LA TANTE MONIQUE.

C'est comme un fait exprès! Justement ce soir il me charge de ne laisser monter personne, afin de n'être ni distrait ni incommodé pendant qu'il écrit ses lettres. Il lui faut du repos pour pouvoir se lever de grand matin. Et voilà qu'on crie, qu'on aboie, qu'on va et vient, qu'on tire, qu'on frappe à la porte, qu'on fait un vacarme infernal! Une légion

de diables se serait déchaînée sur le village, qu'ils n'auraient pas célébré un plus beau sabbat!

SCÈNE XVI.

LA TANTE MONIQUE, ISABELLE, DON PÈDRE, FERMINA, PASCAL.

(Don Pèdre entre d'un air tout joyeux; Pascal apporte sous le bras un grand paquet, qu'il pose sur la table. Fermina les précède tous deux avec une lumière.)

DON PÈDRE.

Monique! Isabelle! victoire! notre hôte a fait honneur à sa parole.

LA TANTE MONIQUE.

Comment?

ISABELLE.

Que dites-vous?

DON PÈDRE.

Qu'il n'y a déjà plus de baron céans. Il était si pressé, qu'ayant une porte à sa disposition, il a choisi la fenêtre pour partir. Sans plus songer à ses carrosses dorés, à ses attelages napolitains, à ses varlets, à ses pages et à ses gardes, il a pris le chemin d'Esquivias [1], comme si l'enfer le talonnait. Pacorrillo le sacristain, et le fils de notre voisine Tomasa [2], deux vrais lévriers lorsqu'ils s'y mettent, lui donnent la chasse. Pourtant je crains bien qu'ils

[1] *Esquivias*, petit village tout près d'Illescas.
[2] Formé de Thomas, avec l'orthographe espagnole.

n'en soient pour leurs frais... Dans le premier moment, monseigneur a voulu trancher du matador; il a déchargé son pistolet, mais la balle a fait fausse route. Aussitôt les autres, pour riposter, lui déchargent sur les épaules deux ou trois coups de bâton avec une vigueur telle, que s'ils avaient pu seulement lui en appliquer un quatrième du même bois... Mais ils n'ont point eu cette chance-là; car notre gaillard, jetant à terre ce paquet qu'il emportait, a commencé à courir, mais à courir! c'est-à-dire qu'il ne court pas, cet homme, il vole!

LA TANTE MONIQUE.

Viens, Fermina! Ces gens-là ont juré de me faire perdre la tête. Suis-moi!

(Elle sort précipitamment par la porte du fond, suivie de Fermina.)

SCÈNE XVII.

DON PÈDRE, ISABELLE, PASCAL, puis LÉONARDO.

DON PÈDRE, à Pascal.

Défais-moi ce paquet, et voyons un peu de quoi se composent l'équipage et le gala de ce noble chevalier. (Pascal défait le paquet, et à mesure qu'il en tire des objets de toute espèce, il les pose sur la table.) Et toi, petite, tu ne me dis rien?

ISABELLE.

Mon oncle, je suis tout émue, la joie me coupe la parole. Mais Léonardo, où est-il?

DON PÈDRE.

Ton Léonardo n'est pas mort encore, et l'on ne s'occupe pas de le massacrer; aucun péril ne menace ses jours. (Léonardo entre d'un air tout fatigué, et couvert de poussière; il s'assied.) Mais lève tes yeux! Le voilà déjà. Le tiens-tu à présent? Allons, soulageons ce petit cœur! (A Léonardo.) Quelles nouvelles?

LÉONARDO.

Notre baron s'est échappé. De ma vie je n'ai vu un homme aussi intrépide à la course.

DON PÈDRE.

Oh! mon Dieu, laissons-le courir. Qui sait? Peut-être cette panique lui servira-t-elle de leçon. En tout cas, elle sauve ce malheureux des galères, qui, loin de guérir les mauvais penchants, leur fournissent des aliments nouveaux. Le bagne peut bien châtier le crime, mais il ne corrige pas le criminel.

SCÈNE XVIII.

LA TANTE MONIQUE, FERMINA, DON PÈDRE, ISABELLE, LÉONARDO, PASCAL.

FERMINA.

Il s'est enfui par la fenêtre, le brigand! Tout ce qu'il a laissé là-haut, c'est une veste déchirée, un chapeau graisseux, une paire de chaussettes, la robe de noces de madame fourrée dans une chatière et couverte de toiles d'araignée, puis la corde qui lui a servi d'escalier, et quelques vieilles pantoufles.

DON PÈDRE.

Ici nous devons tenir les objets précieux. Regardez! Une tabatière... et c'est la vôtre, ma sœur! Un morceau de galon, une cuiller d'argent...

FERMINA.

Quelle horreur! C'est celle que je lui ai donnée ce matin avec le pot de confitures.

DON PÈDRE.

Un nécessaire, deux jeux de cartes, une bague... toujours à vous, ma sœur. Ah! de l'argent aussi? Eh bien! c'est un voleur honnête; il emprunte, mais il restitue.

FERMINA.

Oh! il a la conscience délicate[1]!

LA TANTE MONIQUE.

C'est assez. Laissez-moi seule. Allez! il est déjà tard. Toi, Pascal, descends pour fermer les portes. Allez-vous-en tous!

DON PÈDRE.

A qui en avez-vous donc, ma sœur?

LA TANTE MONIQUE.

Le misérable! l'infâme! Et moi, si simple, si bonasse, lui permettre de se jouer de moi de la sorte!

ISABELLE.

Ma pauvre mère!

[1] Dans cette dernière scène, la nouvelle édition Baudry a supprimé, avec beaucoup de raison, la longue lettre que le baron laisse à Léonardo pour jeter lui-même son masque. Ce détail ne fait que diminuer l'intérêt, et d'ailleurs il y a déjà deux autres lettres dans la pièce.

LÉONARDO.

A quoi bon tant vous affliger?

DON PÈDRE.

Une courte erreur, lorsqu'elle ne produit aucune conséquence funeste, est souvent utile, car elle nous instruit, et nous dessille les yeux. Vous désiriez sortir de l'humble sphère où le ciel vous a placée, et vos illusions, ma sœur, ont failli creuser sous vos pas un abîme de maux. Je frémis à la seule pensée de ce qu'aurait pu nous coûter votre aveuglement.

LA TANTE MONIQUE.

Je l'envisage, moi, cet abîme; et c'est ce qui m'oppresse et me tue.

DON PÈDRE.

Voici votre consolation! Isabelle, viens vite, et embrasse ta mère!

LA TANTE MONIQUE.

Mon Dieu! mon Dieu!...

(Isabelle embrasse sa mère avec tendresse. Don Pedre, prenant par la main Léonardo, le fait approcher également.)

DON PÈDRE, à la tante Monique.

Vos enfants, les voilà!... Ils n'attendent plus que votre bénédiction pour être heureux. Venez, Léonardo, et soyez sans crainte, car les choses ont bien changé de face.

(Isabelle et Léonardo s'agenouillent aux pieds de la tante Monique.)

LA TANTE MONIQUE.

Vous avez raison, mon frère... Hélas! ma bonne fille!... Et vous, Léonardo, pardonnez-moi toutes mes folies, Isabelle vous appartient!

(Elle les embrasse tous deux.)

LÉONARDO.

Ma mère !

ISABELLE.

Mère chérie !

(Ils se relèvent, et vont embrasser don Pedre.)

LA TANTE MONIQUE.

Pardonnez-moi tous !

(Elle s'avance vers don Pédre, qui la reçoit à bras ouverts.)

DON PÈDRE, d'un ton affectueux.

Vous voyez donc bien, ma sœur, qu'il n'y a rien au-dessus de ce plaisir et de cette joie ; voilà le comble du bonheur ! Les rêves de l'ambition sont des promesses fallacieuses. Vivez contente au sein de votre famille, où l'estime, l'amitié et une douce paix vous environnent. Le faste et la vaine pompe des richesses sont impuissants à faire goûter à l'âme cette félicité de la famille ; et malheureux les hommes qui ne savent pas l'apprécier !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LA FAUSSE DÉVOTE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LA FAUSSE DÉVOTE.

Les premières copies du manuscrit de *la Fausse Devote* (*la Mojigata*) commencèrent à circuler dans Madrid vers 1791. La pièce n'était même pas corrigée par l'auteur, et Moratin n'avait encore aucune intention de la donner au théâtre. Mais, pendant les voyages qui le tinrent éloigné de l'Espagne les années suivantes, *la Fausse Dévote* éprouva à peu près le même sort que *le Baron*. Seulement, au lieu de la cabale qui s'était enfin avouée vaincue, ce furent les amis du poëte qui s'emparèrent de son œuvre. Elle fut jouée sur plusieurs scènes particulières, et des applaudissements unanimes l'accueillirent au palais de la marquise de Santiago et dans la demeure du señor Pérez de Castro, avocat bel esprit.

Les troupes de province ne tardèrent plus dès lors à inscrire la nouvelle comédie en tête de leur répertoire ; et elle leur rapporta des sommes telles, que les acteurs de la capitale s'en émurent. Il fallut l'immense respect voué par eux à Moratin pour les empêcher de monter un ouvrage auquel lui-même n'avait pas mis la dernière main, et que des plumes étrangères avaient orné de fautes et de bévues, le tout dans l'intérêt de l'auteur.

Après le retour du poëte, la pièce subit les transformations nécessaires, et elle fut donnée pour la première fois à Madrid, sur le théâtre de la Cruz, le 19 mai 1804. Le public ratifia le jugement qu'avaient déjà porté les provinces; le triomphe de Moratin fut célébré partout, et la critique elle-même se montra, dans l'examen de *la Fausse Dévote*, pleine de convenance et de modération.

PERSONNAGES.

DON LUIS.	DON CLAUDE.
DON MARTIN.	LUCIE.
DONA CLARA.	PÉRICO [1].
DONA INÈS.	L'ONCLE JUAN [2].

La scène se passe à Tolède, dans la maison de don Luis.

Le théâtre représente une salle [3] de la maison de don Luis, garnie de quelques meubles; une table, des chaises. Trois portes : la première, à droite, conduisant vers la rue; la seconde, à gauche, pour communiquer avec les logements intérieurs; la troisième, située au fond, est celle de la chambre de don Claude. Des deux côtés de cette dernière porte, deux fenêtres ordinaires.

L'action commence à dix heures du matin, et se termine à cinq heures du soir.

---

[1] Diminutif de *Pedro*.

[2] Le père Jean; le mot *oncle* est employé ici dans l'acception familière.

[3] *Sala de paso :* pièce servant de communication entre différents appartements, et qu'il faut traverser pour se rendre de l'un à l'autre

LA

FAUSSE DÉVOTE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON LUIS, DON MARTIN.

DON MARTIN.

Écoutez, mon frère : si vous ne voulez point que nous ayons une querelle très-sérieuse, ne parlons plus de cette affaire. Laissons cela.

DON LUIS.

Vous vous tourmentez aussi pour un rien ! Du moment que les choses ne vont pas selon vos idées, vous vous emportez, vous criez !...

DON MARTIN.

Et comment supporter de sang-froid ce qui se passe? Comment surtout y donner mon approbation ?... N'est-elle pas ma nièce ? n'êtes-vous point mon frère ?

DON LUIS.

Nul ne conteste le fait. Mais puisque le rôle du père ici m'appartient, puisque ma fille se trouve à ma charge et sous ma tutelle, laissez-moi le soin de la gouverner.

DON MARTIN.

C'est juste... Oh! vous la gouvernez d'une façon admirable! A quoi bon, je vous prie, ces délais et ce respect minutieux des convenances? Don Claude est arrivé à Tolède; nos deux jeunes gens se sont aperçus : eh bien! qu'attendez-vous? Mariez-les!

DON LUIS.

Permettez, mon frère. Dans plusieurs lettres déjà, don Pèdre avait insisté auprès de moi en faveur de cette union : il exaltait jusqu'aux nues les qualités brillantes de son héritier. Pour mon compte, je me souvenais à peine d'avoir vu don Claude tout enfant. Aussi cherchais-je à recevoir d'Ocaña [1] certaines informations qui devaient me dicter une réponse décisive, lorsque mon vieil ami, avec son impatience habituelle, envoya, sans autres préliminaires, le jeune homme lui-même frapper à ma porte. Bien entendu, je fus obligé de l'héberger. Toutefois je jugeai convenable de laisser ignorer à Inès le véritable but de cette démarche. Les premiers jours, je remarquai qu'elle traitait notre visiteur avec une courtoisie assez indifférente : « Oh! me disais-je, à

[1] Petite ville de la Nouvelle-Castille, située à neuf lieues de Tolède.

force de se trouver ensemble, l'amour pourra bien les rendre plus expansifs. » Mais dans la suite Inès a si peu réalisé cette espérance, qu'elle n'a déployé à l'égard du jeune homme que froideur et sévérité. Moi-même, pendant ce temps, j'ai pu confirmer mes soupçons sur le caractère de don Claude. C'est un garçon qui ne pèche pas par l'esprit, et, de plus, une tête assez légère. Cette nuit, il n'est pas rentré sous notre toit... Je le sais joueur. En un mot, il est indispensable de scruter la vie qu'il mène, et de connaître, avant tout, si ma fille accueille avec satisfaction ce projet de mariage, ou si réellement elle s'y déclare opposée.

DON MARTIN.

Voilà qui est de la dernière sagesse! Allons, mademoiselle, quel est votre avis? que résolvez-vous? Quant à l'autorité de monsieur votre père...

DON LUIS.

Cette autorité se restreint d'elle-même en pareil cas; et notez que toute autre manière d'agir se nommerait violence et injustice.

DON MARTIN.

Oui, gâtez votre enfant! sans cesse des caresses, des m'amours! Mais laissez faire, laissez faire; vous ne verrez que trop tôt les résultats.

DON LUIS.

Si le monde vous entendait déclamer de la sorte, chacun croirait, sur la foi de vos hyperboles, que cette jeune personne marche droit au précipice, et

que c'est son père qui l'entraîne dans des sentiers de perdition.

DON MARTIN.

Pourquoi Inès n'étudie-t-elle pas la conduite de sa cousine? C'est là qu'elle apprendrait à servir Dieu, à être toujours humble, sensée et paisible.

DON LUIS.

A la bonne heure!

DON MARTIN.

Certainement, à la bonne heure!

DON LUIS.

Oui, comment n'en pas être persuadé?

DON MARTIN.

Je sais à merveille ce que je soutiens. Il y a une grande différence entre les deux cousines.

DON LUIS.

Et qui prétend que non?

DON MARTIN.

Quand même il vous plairait de le nier pendant un siècle.

DON LUIS.

Oser douter que votre fille, à vous, ne soit un idéal de candeur! Elle ne bouge pas du logis, elle jeûne lorsque son père la surveille; mais à peine s'est-il éloigné, qu'elle se jette sur le garde-manger, et regagne bientôt le temps perdu.

DON MARTIN.

Vous inventez!

DON LUIS.

Non, je constate... Elle fait ses neuvaines, elle

récite son chapelet à la Vierge[1], elle ne néglige point l'oraison mentale; puis elle se renferme dans sa chambre, ouvre le balcon, et au milieu des ténèbres, pour n'être pas surprise par son père, la demoiselle passe les fraîches nuits de la Canicule à deviser gaiement avec l'officier recruteur d'ici à côté.

DON MARTIN.

Mais c'est une calomnie!

DON LUIS.

C'est la vérité, mon frère... Or, comme elle emploie au service de Dieu toutes ses heures avec ce même zèle, ne lui demandez jamais ni de coudre ni de repasser. Elle ne commence pas un point de tricot, elle ne touche pas à un meuble; bref, elle dédaigne de se livrer aux travaux que toute femme est appelée à remplir. Dès lors le fardeau du ménage retombe entièrement sur sa cousine, et l'on déclare que l'austérité de la vie contemplative ne permet point à votre fille de distraire son attention par des soins terrestres. Oh! quand le papa est là, elle feuillette des livres de sainteté; mais, sitôt qu'elle se voit seule, la lecture change. Elle lit de joyeux couplets, des histoires d'amour, quelque petite œuvre scabreuse, des romans pleins d'intérêt, où la philosophie se mêle aux émotions agréables, et dans lesquels, tout en prêchant la vertu, on enseigne la corruption. Pour finir, cette bibliothèque de haute morale lui est prêtée par don Bénito, étudiant an-

[1] *Corona*, chapelet de sept dizaines qui se récite à la Vierge.

dalous, compétiteur à un bénéfice, et provisoirement logé dans la mansarde!

DON MARTIN.

Mais je vous répondrai net et ferme que nulle part mes yeux n'ont rencontré des livres pareils; qu'il m'est impossible de penser qu'elle les lise; que j'ignore jusqu'à l'existence de ce don Bénito; et qu'enfin je crois ma fille incapable de tenir des conversations avec qui que ce soit.

DON LUIS.

Vous avez entendu la pure vérité.

DON MARTIN.

Dites plutôt l'exécrable envie.

DON LUIS.

L'envie n'y est pour rien.

DON MARTIN.

A votre aise, mon frère! Prétendez tout ce qu'il vous plaira, vous ne me persuaderez jamais que cette enfant ne soit pas vertueuse. Allons donc! la supposer dissimulée à un tel point, qu'étant de sa nature folâtre, mutine, ce qui s'appelle un diable, elle veuille, pour le plaisir de la dissimulation, emprisonner dans un couvent sa jeunesse et sa vie? Mais ce sont là des propos d'insensé, comme il n'en peut sortir que de votre bouche.

DON LUIS.

Je ne sache pas que votre fille ait prononcé ses vœux.

DON MARTIN.

Elle les prononcera.

DON LUIS.

Dame! il peut se faire. Néanmoins...

DON MARTIN.

Elle les prononcera.

DON LUIS.

Ce n'est pas moi qui en jurerais.

DON MARTIN.

Elle les prononcera, vous dis-je; elle les prononcera!

DON LUIS.

Si vous ne voulez pas entendre raison...

DON MARTIN.

C'est tout raisonné; car je veux que cela se fasse, et cela se fera.

DON LUIS.

Bien, bien! point de colère. Mais, de bonne foi, si la petite nous jouait le tour de jeter la guimpe par-dessus les moulins, quel déboire pour celui qui eût pensé hériter d'elle de son vivant!

DON MARTIN.

Oh! n'ayez aucune crainte sous ce rapport. Ma fille offre un contraste frappant avec toutes les demoiselles d'aujourd'hui. Elle ignore ce que c'est que d'avoir des volontés, et elle n'aspire qu'à quitter le monde pour l'espace étroit d'une cellule.

DON LUIS.

Oui, voilà comme vous la peignent les appa-

rences. Dieu! que vous avez tort de vous endormir sur ses discours!

DON MARTIN.

Et pourquoi?

DON LUIS.

Parce que c'est miracle s'il lui échappe un mot de vérité. Je la connais, moi; je l'examine depuis longtemps, et je suis mieux que vous au fait de ses fines manœuvres. A moi on ne saurait en imposer avec ce masque de vertu qui vous enchante, mon frère, et vous ravit en extase.

DON MARTIN.

Un masque de vertu!

DON LUIS.

Un masque, je le répète; et la source du mal est facile à découvrir. Votre fille, dans son enfance, se montra pleine de candeur et douée des plus aimables qualités; mais vous, désireux de faire d'elle un modèle accompli, en maître dur et inflexible, vous entreprîtes de châtier jusqu'à ses moindres fautes. Oui, ce n'était qu'un cri! Jamais, à vous entendre, elle ne faisait rien qui ne méritât des reproches. Hélas! toutes vos rigueurs lui inspirèrent la dissimulation et la ruse; votre oppression, une plus grande soif de liberté; vos punitions sans fin, une terreur dégradante. Hors d'état de pratiquer ces vertus dont vous n'aviez pas su orner son âme, votre élève feignit de les posséder. Sur cette pente, elle connut vite la fausseté et l'hypocrisie; et, à mesure qu'elle s'étudiait à tromper son père, elle le trompa avec tant

d'adresse, que ce fut justement à l'heure où le mal avait jeté en elle les racines les plus profondes, que le cher homme la crut parvenue au comble de la perfection.

DON MARTIN.

Ah! magnifique! sublime! Je me retire, émerveillé d'un raisonnement aussi ingénieux.

DON LUIS.

Vous sortez?

DON MARTIN.

Le sermon doit être achevé sans doute, et l'on va fermer l'église... Tenez!... voilà votre don Claude qui monte l'escalier en chantant. (Au moment où don Martin va pour sortir par la porte de droite, don Claude entre par cette même porte. Il a l'air tout défait.) Aurait-il couché cette nuit à la belle étoile? Décidément ce sont trois glorieuses têtes, le père, la fille et le gendre! Quel trio, mon Dieu!

(Il sort.)

SCÈNE II.

DON LUIS, DON CLAUDE.

DON LUIS.

Eh bien! il est temps de rentrer à la maison. Nous avons laissé attendre pour toi le souper jusqu'à onze heures, et en définitive tu n'as point paru. Ne t'avise plus jamais de faire ainsi le déserteur pendant la nuit.

DON CLAUDE.

Le fait est que je me suis attardé non loin de chez

vous, au domicile d'un de mes amis, qui se voit affligé d'une toux très-opiniâtre, d'une forte fièvre, et d'une...

DON LUIS.

Attention!... Pareille chose ne t'arrivera plus, ou ce sera peine inutile de revenir, car tu trouveras les portes closes et tes effets déposés à l'auberge. Il faut, en conscience, que tu n'aies pas le moindre tact, pour qu'hier, chez don Juan (et nôte bien que c'était ton premier début dans cette demeure), tu te sois livré à de si folles incartades. Fumer là où personne ne touche un cigare; siffler, se frotter les jambes l'une contre l'autre; nettoyer du doigt les petites tasses de chocolat, et les lécher encore; puis interrompre, quand on parle, le reste de la société, et ne point proférer une seule réponse qui accuse soit du discernement, soit de la réflexion! Qu'est-ce que c'est que ces lourdes fadaises que tu débitais? et qui t'avait permis de courir à travers la maison, de faire fondre le beurre dans la cuisine, et d'arroser le chat avec une cuve d'eau bouillante?

DON CLAUDE.

De cette façon, lorsque j'irai quelque part, je saurai que je dois m'y comporter comme une bûche. Si vous nous ôtez ainsi toute liberté...

DON LUIS.

On ne vous l'ôte pas, la liberté; mais elle doit avoir pour limites le respect et la prudence.

DON CLAUDE.

Alors je ne sais plus comment me tenir. Si nous

fermons la bouche, aussitôt vous criez à l'Iroquois! si nous l'ouvrons...

DON LUIS.

Faute de savoir rencontrer un juste milieu, il n'est pas étonnant que, dans ces deux situations extrêmes, tu aies l'air d'un sot. Mais te voilà tout occupé à lancer un trait spirituel : bon! tu accouches d'une niaiserie, et sans retard la mine des assistants prouve l'échec que ton esprit vient de subir. Pourquoi vite alors recommencer la même scène? pourquoi chercher à accaparer tout l'auditoire? Est-ce parce que tu ne réfléchis jamais sur la première syllabe de ce que tu lui décoches dans les oreilles? Grand Dieu! dire qu'il y a tant d'écoles et de professeurs pour leur inculquer le talent de parler, et personne pour leur apprendre l'art de se taire!

(Il va pour sortir, et se ravise.)

DON CLAUDE, à part.

S'il me met sur la sellette plus longtemps, il peut être certain que je lui répondrai par quatre mots un peu vifs.

DON LUIS.

Écoute! Je vais me rendre dans mon cabinet, où je veux écrire. Si tu restes à la maison, je te prierai en grâce de ne pas aller t'abattre sur cette chambre du coin fraîchement blanchie, pour y répéter le programme de ton concert infernal. Car, outre que ta voix est loin d'être une voix de rossignol, tu ne sais pas t'arrêter, tu déranges tout le monde, et tu

pousses des hurlements si formidables que le voisinage même s'en plaint.

(Il sort.)

SCÈNE III.

DON CLAUDE, PÉRICO.

PÉRICO, entrant par la porte de droite.

Monsieur!

DON CLAUDE.

Mon brave Périco! Comment, c'est toi?

PÉRICO.

Moi-même, que déjà vous voyez de retour. Je vous apporte une, deux, trois, et mille embrassades! J'ai débarqué hier au soir; vous aviez pris campos...

DON CLAUDE.

Oui, j'étais occupé ailleurs.

PÉRICO.

En somme, la prison ne me paraît pas trop barbare, puisqu'on délivre des sorties nocturnes.

DON CLAUDE.

J'ai déjà reçu ma semonce. Mais que me diras-tu? Que se passe-t-il de merveilleux à Ocaña? Comment as-tu laissé mon père?

PÉRICO.

Tout ravi de l'heureuse fortune qui vous attend. Il m'a donné une lettre... Bien sûr qu'en changeant de jaquette, je l'aurai oubliée à l'auberge.

Digitized by Google

DON CLAUDE.

Et ne t'a-t-il pas donné aussi pour le moins quelques écus?

PÉRICO.

A moi? Pas même la valeur d'une pièce de quatre réaux. Il m'a signifié que je n'étais pas à son service, que c'était à vous qu'il fallait présenter le compte, et que vous deviez me payer sans faute, à la minute, et en belles espèces.

DON CLAUDE.

C'est admirablement parlé; mais je ne possède pas un maravédis.

PÉRICO.

Je voudrais bien voir cela! Est-ce que par hasard, dans les trois semaines et trois jours que je me suis absenté...?

DON CLAUDE.

Oui, mon pauvre ami. Que veux-tu? Le diable vous tente, on l'écoute...

PÉRICO.

Et quel plus rusé diable qu'une tête légère, n'est-ce pas?

DON CLAUDE.

Je confesse que j'ai dépensé, pour l'achat d'une foule de brimborions, un total assez rondelet. Mais c'est le désastre d'hier soir...

PÉRICO.

Quel désastre?

DON CLAUDE.

Oh! une modeste collation[1], ici près, dans la maison du Gaucher.

PÉRICO.

Ne vous gênez plus!

DON CLAUDE.

Que devais-je faire enfin? Il y avait là Catinette et cette autre jeune brunette...

PÉRICO.

La Virtudès?

DON CLAUDE.

Précisément. Elles étaient avec moi et le fils de la grande Frisée.

PÉRICO.

Allez toujours, monsieur!

DON CLAUDE.

Ah! cette Catherine, quel beau brin de fille, mon garçon!

PÉRICO.

Passons les détails.

DON CLAUDE.

Nous étions donc à collationner, lorsque, pour égayer la fête, un sergent de la milice, veuf de la moitié d'une oreille, paraît sur l'horizon, et, sans plus de préambule... A propos, sais-tu de qui c'était le cousin? De la Meunière.

PÉRICO.

Connu!

[1] *Merienda*; petite collation entre le dîner et le souper.

DON CLAUDE.

Hélas! mon ami, notre sergent déterre des cartes; le jeu commence, et adieu prudence! D'un côté, dix piastres que me coûta la bamboche; et de l'autre, de l'autre... que l'enfer engloutisse ce maudit lansquenet! J'y ai toujours eu un guignon abominable. Car, pour être juste, je dois te dire que je gagnais au sergent les quatre premières mains, quand prestò! la chance tourna; et, dans l'espace d'une heure et demie que dura le massacre, je perdis à la file tout ce que je mettais. J'y aurais laissé bras et jambes. Mais soudain mon gaillard, poussant quatre *crédienne!* se lève de la table de jeu, murmure qu'il se fait déjà tard, s'échappe, et nous plante là tous ensemble, tondus comme des moutons.

PÉRICO.

Les fillettes aussi?

DON CLAUDE.

J'avais mis pour elles; tu sens bien qu'il n'eût pas été convenable...

PÉRICO.

Ainsi donc, en résumé, de tout l'argent qui vous a été envoyé, plus une obole?

DON CLAUDE.

Pas l'ombre d'une... Franchement, je ne sais plus comment me tirer du gouffre. Et ce damné brocanteur, qui est à me harceler sans cesse pour cette misère que je lui dois!

PÉRICO.

Encore ce tracas, monsieur!

DON CLAUDE.

Ce tracas encore, mon garçon. Bien plus, le drôle menace de venir céans. Il veut essayer si don Luis ne pourrait pas découvrir une méthode pour me faire délier les cordons de la bourse.

PÉRICO.

Eh bien! laissez-le venir.

DON CLAUDE.

Merci! Pour que le vieux connaisse mes tribulations? Ah! nous en verrions de belles cette fois-là!

PÉRICO.

Est-ce que déjà il se permet de rechigner, ce beau-père en herbe?

DON CLAUDE.

Il m'abrutit.

PÉRICO.

Et dona Inès?

DON CLAUDE.

Dona Inès! Mais n'avais-tu pas remarqué qu'elle me faisait froide mine, même avant ton départ? Eh bien! la glace n'a pas fondu depuis. Vaille que vaille, des deux cousines celle qui me charme le plus, c'est la petite Clara. Parle-moi de cette aimable enfant! Aussi n'ai-je pas manqué de lui décocher quelques œillades. Sur mon honneur, elle me convient!

PÉRICO.

Quelle abomination! Comment, voilà une fille qui ne demande qu'à chanter ses matines, et vous voulez la dérober au ciel?... Un moment!

DON CLAUDE.

Que signifie...?

PÉRICO.

Ne me troublez point.

DON CLAUDE.

Qu'as-tu à ruminer?

PÉRICO, se parlant à lui-même.

C'est que... Y aurait-il moyen? Oh! non. Pourtant il se pourrait... Mais alors... Grand Dieu! une idée céleste! Oui, cela doit se faire : il n'y a pas à tergiverser.

DON CLAUDE.

Quoi donc?

PÉRICO.

Vous allez être initié à mon plan. Je suppose, pour le début, que vous savez déjà quel Pérou convoite don Martin.

DON CLAUDE.

Cette histoire de Séville? J'en ai entendu un faible chapitre.

PÉRICO.

Hier, après le souper, la suivante m'a conté le tout par *a*, *b*, *c*. Voici la chose : Nos deux vieux ont à Séville, ou, pour mieux dire, ils ne l'ont plus, un cousin, gros bénéficier, et qui a institué pour son unique héritière dona Clara. L'héritage est fabuleux : que vous dirai-je? Des maisons, des moulins, des propriétés, des plantations d'oliviers!... Enfin, le vrai mot de la situation, c'est que, comme dona Clara s'est mis en tête de devenir

religieuse, son père, sans que personne puisse lui chercher chicane, ramasse à lui seul l'énorme butin. A chaque seconde, il espère recevoir la copie du testament; car des avis sûrs l'ont informé que le bénéficier jouit positivement de la félicité éternelle. Mais ici se place mon idée. Cette petite Clara se révolte, n'est-ce pas? lorsqu'on lui dit qu'elle est gentille; elle crie à l'assassin quand on lui débite des douceurs; et si quelqu'un ose s'approcher d'elle, vlan! un bon soufflet, ou bien un franc éclat de rire.

DON CLAUDE.

Chaque fois qu'il m'est arrivé de lui adresser la parole, elle s'est toujours montrée fort gracieuse. Après cela, comme je ne manifestais aucune intention...

PÉRICO.

Comment! de l'aimer? Mais il le faut bien, monsieur. L'autre cousine ne vous plaît point, et vous ne lui allez pas beaucoup. En revanche, si vous pouviez vous remplumer avec la dot de la novice...

DON CLAUDE.

Quel précieux coquin tu es dans ces sortes d'affaires!

PÉRICO.

A l'université d'Alcala [1], j'étais la terreur des écoles, mon maître!

[1] Dans le texte : *En la gran Completo...* COMPLUTUM : sous la do-

DON CLAUDE.

Procédons tout de suite. Tu iras lui parler, mon bon Périco; et lorsque tu t'apercevras...

PÉRICO.

Moi, monsieur?... Est-ce donc moi qui dois me marier?

DON CLAUDE.

Mon garçon, c'est que j'ai honte, vois-tu. Quand je dis honte!... Mais tu sais...

PÉRICO.

Ah! vous arrivez à propos avec vos airs de trembleur, vos accès de délicatesse, et vos détours. Foi de Périco, je n'ai jamais vu rien de semblable.

DON CLAUDE.

Et si elle nous reçoit de la bonne façon?

PÉRICO.

Essayons d'abord. Faisons de notre mieux; et si la jeune personne s'obstine à vouloir être une sainte, qu'elle le soit pour le restant de ses jours!

DON CLAUDE.

Il vient quelqu'un.

PÉRICO.

Mais ce n'est rien moins que le seigneur Juan de Corella, commissionnaire en chef, par la grâce de madame l'abbesse, du couvent dont il est question. D'après ce que m'a dit hier soir Lucette, je soupçonne fort ce qui l'amène; et vous ferez bien, mon-

mination romaine, ville de l'Espagne tarraconaise dans le pays des Carpétains. Aujourd'hui, Alcala de Henares.

sieur, de vous retirer dans votre chambre jusqu'à ce qu'il soit parti.

(Don Claude sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

PÉRICO, L'ONCLE JUAN.

PÉRICO.

Eh, bonjour, seigneur Juan! Ce cher seigneur Juan!

L'ONCLE JUAN.

Voici un petit billet que j'apporte pour don Martin. Savez-vous s'il peut me recevoir?

PÉRICO.

Il est sorti pour l'instant.

L'ONCLE JUAN.

Vous êtes de la maison?

PÉRICO.

La belle demande! En vérité, qu'est devenue votre mémoire, seigneur Juan? A force d'avoir porté des messages au monastère, mes jambes sont toutes meurtries.

L'ONCLE JUAN.

Au fait, comme je n'y reste pas un seul instant à poste fixe...

PÉRICO.

Et cette digne moitié? toujours robuste, toujours charmante, mon vieux?

L'ONCLE JUAN.

Elle est morte depuis le carême.

PÉRICO.

Pas possible!

L'ONCLE JUAN.

Trépassée, mon cher! Ma foi, je ne sais si je dois vous laisser ce billet, ou s'il faut recommencer la course. C'est si fatigant de marcher! Il s'agit du reste de l'affaire d'Illescas[1].

PÉRICO.

Ah oui, d'Illescas... C'est pour cette espèce de redevance que payent les caves. Bien, bien! (Il enlève le papier à l'oncle Juan.) Mais je vous offre de remettre le billet à sa destination dès que je verrai don Martin rentrer.

L'ONCLE JUAN.

Ce sera le mieux.

PÉRICO.

De beaucoup... Et ensuite lui-même ira là-bas pour donner la réponse.

L'ONCLE JUAN.

Point d'oubli seulement!

PÉRICO.

Soyez tranquille.

(L'oncle Juan sort.)

[1] Village entre Tolède et Madrid. (Voir la pièce précédente.)

SCÈNE V.

PÉRICO, DON CLAUDE.

PÉRICO. (Il parcourt le papier, et pousse un grand cri de joie.) Bravo !

DON CLAUDE.

Ah çà, deviens-tu fou, mon garçon? Que veut dire...?

PÉRICO.

Sainte lettre, bénie sois-tu de verser ainsi le baume sur nos blessures! (Lisant.) « Au nom de Jé-« sus, de Marie et de Joseph [1]. Très-cher mon-« sieur, en conséquence de l'avis reçu par nous, « l'autre jour, de ce que vous aviez bien voulu être « assez charitable (que Dieu vous le rende!) pour « vous charger de recouvrer pour notre compte « dans Illescas, pendant votre trajet de retour de « Madrid, les trois mille quatre cents réaux, pro-« duit de la redevance des caves, nous avions « donné ordre à Lorenzo, notre majordome, de se « présenter chez vous afin d'y toucher ces fonds. « Mais, depuis hier, le pauvre Lorenzo est assiégé « de coliques terribles. Que le Seigneur le délivre

[1] *J. M. y. J.* Après l'expulsion des Juifs et des Maures de l'Espagne, et déjà même avant cette époque, il fut d'usage que toutes les lettres commençassent par cette invocation, précédée d'une croix, pour attester ou pour obliger chacun d'attester sa fidélité à la foi catholique. Cette coutume tomba en désuétude vers la fin du siècle dernier : le clergé seul continua à l'observer encore pendant un certain temps.

« d'un tourment pareil, c'est ce que nous deman-
« dons toutes, les bras au ciel! Le porteur de notre
« missive est un homme très-sûr, et vous pour-
« rez lui confier ladite somme. Veuillez, monsieur,
« nous pardonner ces embarras! Veuillez aussi
« nous rappeler au bon souvenir de toutes les per-
« sonnes de votre maison, et particulièrement de
« notre bien-aimée Clara, que nous désirons voir
« le plus tôt possible, priant Dieu de lui accorder
« sa sainte grâce, pour qu'elle puisse se consacrer
« à ses autels. — Je vous baise les mains [1], mon-
« sieur, et demeure votre très-humble servante,
« *Juana Maria*, de la Résurrection du Seigneur, ab-
« besse indigne. »

DON CLAUDE.

Et que faire de ce chiffon?

PÉRICO, mettant la lettre dans sa poche.

Ici, je rencontre un léger accroc. Permettez! Don Martin connaît-il mon physique?

DON CLAUDE.

Est-ce que je le sais, moi?

PÉRICO.

Allons doucement. Lorsque nous sommes arrivés d'Ocaña il y a un mois, n'était-il pas en voyage?

DON CLAUDE.

Oui, don Martin était à Madrid; car il revint aussitôt.

[1] Formule qui termine toutes les lettres espagnoles.

PÉRICO.

Fort bien; mais, avant sa rentrée au logis, n'avais-je pas déjà disparu?

DON CLAUDE.

Certainement.

PÉRICO.

Et, hier au soir, ne me suis-je pas tenu dans ces pièces du fond, où personne ne m'a contemplé que la suivante?

DON CLAUDE.

Dame, ceci, tu dois le savoir.

PÉRICO.

On le sait, monsieur. Cependant, pour plus de sûreté... Don Martin n'est-il pas à moitié myope?

DON CLAUDE.

Il l'est bien aux trois quarts.

PÉRICO.

Vraiment! Pour le coup, mes batteries sont dressées. Voyons! Si vous ne payez pas le brocanteur, il va se mettre en rage; il viendra ici, il bavardera, et nous perdra. Sans argent, personne n'a encore acquitté ses dettes. Or moi, monsieur, je possède par cœur le seigneur Juan de Corella, tandis que le pauvre homme est à cent lieues de se douter qui je suis. D'un autre côté, ces bonnes sœurs ne doivent pas être tellement intéressées qu'elles tiennent à palper leurs écus aujourd'hui même. Et quant à demain... demain! je prends la poudre d'escampette, et je vole à Madrid.

DON CLAUDE.

Pourquoi faire?

PÉRICO.

Pour y faire exécuter des ordres et des formalités relativement à ce procès...

DON CLAUDE.

Ah! très-bien.

PÉRICO.

Ainsi donc je quitte la place; et, dût même mon homme s'aviser de reparaître céans, à qui le malheureux pourra-t-il dire avoir remis sa triste pancarte? Les soupçons vont se diriger sur moi, mais je m'en moque! On m'écrit, je réponds; on m'écrit derechef, je réponds derechef; je les fatigue, la moutarde leur monte au nez; et si les choses se compliquent, eh bien! qu'ils aillent m'écrire à Genève! Au surplus, si nous avons la chance que la petite Clara vienne à raffoler de vous... oh alors...! Mais la voilà qui arrive.

DON CLAUDE.

Va lui parler, m'entends-tu, Périco? Ne néglige pas cette occasion.

PÉRICO.

Mais vous, monsieur, vous avez donc un poids de cinquante sur la langue?

DON CLAUDE.

La voici! Adieu.

(Il sort par la droite.)

PÉRICO.

Il le faut absolument? Eh bien, courage, l'ancien, et commençons l'attaque!

(Il va s'asseoir en tournant le dos à la porte de gauche, par laquelle entre dona Clara, et il se met à parler comme s'il se croyait seul. Dona Clara l'écoute et l'observe avec attention.)

SCÈNE VI.

PÉRICO, DONA CLARA.

PÉRICO.

Le diable soit de cette petite fille, qui a si vite subjugué par ses charmes le meilleur des maîtres!

DONA CLARA.

Périco!

PÉRICO.

Et peut-on dire seulement qu'il nous reste une ombre d'espérance pour cet infortuné? Oui, l'espérance de le voir se dessécher, de le voir mourir! Que doit-il attendre, après tout? Qu'on claquemure la pauvre enfant, qu'on lui coupe ses beaux cheveux, et qu'on la dérobe pour toujours à sa flamme!

DONA CLARA.

Cela irait-il à mon adresse?..

PÉRICO.

O amour!... Mais ne vaudrait-il pas mieux cent fois tout lui conter? Sera-t-elle assez féroce, assez inhumaine, pour rester de marbre devant une telle

désolation ? Non, c'est impossible, fût-elle un serpent boa !

DONA CLARA.

Mon cher Périco !

PÉRICO.

Oui, comment regarder d'un œil tranquille un jeune homme, au printemps de la vie, d'une maison si ancienne et si noble, prêt à se laisser mourir follement ! Et tout cela, pour quel motif? Parce que cette petite Clara est un trésor de grâces, parce qu'elle a de l'esprit comme un lutin, parce qu'elle a une bouche vermeille et mignonne, parce qu'elle a de grands yeux noirs, parce que... Mais ce sont là autant de raisons pour qu'elle ait à le guérir; car, au bout du compte, la cause de tout le mal c'est elle ! (Faisant semblant d'apercevoir pour la première fois dona Clara, il se lève d'un air tout surpris.) Mademoiselle !

DONA CLARA.

Comment ! te voilà déjà de retour d'Ocaña ?

PÉRICO.

Plût au ciel que je n'en fusse jamais revenu !

DONA CLARA.

Et pourquoi ?

PÉRICO.

Hélas !... Pour rien, mademoiselle. Ah ! si elle le savait !

DONA CLARA.

Serais-tu malade ?

PÉRICO.

Non, mademoiselle. (Il feint de se retirer, et de marmotter entre ses dents des bouts de phrases.) Oh! je m'en vais...

DONA CLARA.

Où cela?

PÉRICO.

A l'église; je veux prier.

DONA CLARA.

Est-ce ma présence qui te fait fuir?

PÉRICO.

Bah! qu'est-ce que je risque?

DONA CLARA.

Tu dis...?

PÉRICO.

Ah! si ce malheureux devait perdre le repos par sa fatale timidité, ma conscience ne me le pardonnerait point. Mademoiselle, daigneriez-vous bien m'entendre?...

DONA CLARA.

Parle tout à ton aise.

PÉRICO.

Sommes-nous seuls?

DONA CLARA.

Il me semble que oui.

PÉRICO.

C'est que je suis tout tremblant...

DONA CLARA.

Explique-toi sans crainte.

PÉRICO.

Me promettez-vous de garder le silence?

DONA CLARA.

Voilà une étrange question!

PÉRICO.

Mademoiselle, tenez, il faut excuser ma hardiesse; mais...

DONA CLARA.

Où veux-tu donc en venir? Quelle limite mettras-tu à ton audace?

PÉRICO.

Ne vous courroucez point. Celui qui espère tout de votre compassion se gardera bien de vous offenser.

DONA CLARA.

Enfin que veux-tu?

PÉRICO.

Vous raconter une folie, une extravagance d'amoureux. Don Claude se propose de retourner à Ocaña; il ne trouve point de tranquillité à Tolède, et il a pensé qu'il valait mieux s'éloigner d'ici. Mon maître, voyez-vous, n'aime pas dona Inès; il ne peut la souffrir...

DONA CLARA.

Que me révèles-tu là?

PÉRICO.

Et en même temps une autre beauté cause son désespoir.

DONA CLARA.

De quoi me parles-tu, Périco? Des choses de la terre!... Ah çà, mais la jeune personne est donc d'Ocaña? Forcément elle doit y résider.

PÉRICO.

Non, mademoiselle, elle n'est pas d'Ocaña.

DONA CLARA.

En vérité! Mais alors c'est donc à Tolède même, ce nouvel amour? Oh! raconte-moi tout... Va, et ne crains pas que je dise un seul mot de cela à ma cousine. Je t'en donne ma parole.

PÉRICO.

Puisque vous le demandez, vous le saurez. Eh bien, mademoiselle, c'est vous qu'il aime, c'est vous...

DONA CLARA.

Comment, moi?

PÉRICO.

Il vous adore au point que c'est une frénésie.

DONA CLARA.

Quelle témérité! Ainsi donc... Ah! va-t'en, va-t'en, et ne reparais plus jamais à ma vue.

PÉRICO.

Certes, de votre part, je n'attendais pas une autre réponse. Mon Dieu! ce n'est pas faute d'avoir gourmandé mon maître, de lui avoir donné de sages conseils. Je ne lui ai nullement déguisé les circonstances. Mais que voulez-vous? la passion le rend aveugle!... Allons, que le ciel vous protége, mademoiselle!

(Fausse sortie.)

DONA CLARA.

Écoute; oui, remarque, mon ami...

PÉRICO.

Mais qu'ai-je à remarquer? On ne voit que trop que vous avez un cœur de pierre. Que pouvez-vous m'apprendre que je ne sache déjà? Que vous allez entrer en religion? Je vous en fais mon compliment. Que mon maître est un fou? Les amours, mademoiselle, font tourner les meilleures têtes!

(Fausse sortie.)

DONA CLARA.

Périco!

PÉRICO.

Ne me retenez plus, au nom du Seigneur!

DONA CLARA.

De sorte que cette passion de ton maître est bien réelle?

PÉRICO.

Hélas!... Et vous en doutez!

DONA CLARA.

Mais qui m'assure que ses sentiments sont sincères?

PÉRICO.

Vos yeux, mademoiselle.

DONA CLARA, souriant.

L'entendez-vous, le fripon?

PÉRICO.

D'ailleurs, à tout prendre, je ne vois pas le grand inconvénient qu'il peut y avoir...

DONA CLARA.

Tais-toi, car tu commences à m'irriter!

PÉRICO.

Je connais assez de prudes qui recevraient avec bonheur les hommages d'un amant aussi loyal; mais vous, c'est différent... Ah! si je pouvais vous voir mariée avec don Claude! Mariée, mademoiselle, c'est-à-dire entourée des caresses et des cris de joie d'une foule de petites créatures charmantes, de petits espiègles, de petits démons, enfin tout le portrait de leur mère!

DONA CLARA.

Périco, va-t'en!... Mon Dieu! mon Dieu! tu m'as jetée dans un trouble...

PÉRICO.

Eh mais! quoique le mariage vous inspire une si grande horreur, il se pourrait néanmoins...

DONA CLARA.

Je n'ai jamais dit que je l'avais en horreur.

PÉRICO.

Mais alors qu'est-ce qui vous arrête?... Don Claude a tout pour lui : famille, jeunesse, mille aimables qualités...

DONA CLARA.

Je te l'accorde : il n'est pas trop mal.

PÉRICO.

Voyons, la main sur le cœur, ne le souhaiteriez-vous pas pour mari? N'est-il pas à votre goût? N'est-ce pas un délicieux cavalier?

DONA CLARA.

Si; mais laisse-moi.

PÉRICO feignant de s'en aller.

Le pauvre garçon! Quelle horrible nouvelle je vais lui porter! Oui, je sens bien qu'il serait inutile de plaider plus longtemps sa cause.

DONA CLARA.

Tu pars?

PÉRICO.

Que me reste-t-il à faire?

DONA CLARA.

Écoute! dis à ton maître...

PÉRICO.

Oui, qu'il ait à ne jamais vous revoir.

DONA CLARA.

Non, pas cela...

PÉRICO.

Que s'il lui plaît de mourir d'amour, qu'il en meure!

DONA CLARA.

Non, grand Dieu! Mais... Ah! tu ne me comprends point.

PÉRICO.

Comment voulez-vous, mademoiselle, que je vous comprenne?

DONA CLARA.

Dis-lui... qu'il est un audacieux... Hélas! Périco, faut-il que la rougeur couvre tout mon visage?

PÉRICO.

Quelle plaisanterie! Allez donc, mademoiselle, puisque nous sommes occupés à jouer cartes sur table.

DONA CLARA.

Eh bien, dis à ton maître que je tâcherai de lui parler pendant le temps de la sieste, ici même, et qu'il m'attende! Seulement, tu auras soin d'arranger la chose comme si elle venait de toi.

PÉRICO.

Oh! parfait. Je me charge de toute l'affaire. Mais vous ne lui dites rien de plus?

DONA CLARA.

En voilà bien assez.

PÉRICO.

Pas à son compte.

DONA CLARA.

Va-t'en! va-t'en!

PÉRICO.

Au moins vous ne le gronderez point lorsqu'il se présentera? Vous me le promettez?

DONA CLARA.

Soit! Je te le promets.

PÉRICO.

Car n'est-ce pas, mademoiselle, que vous ne prenez point l'amour pour une offense?

DONA CLARA.

Adieu, petit fourbe, adieu!

(Périco sort par la droite.)

SCÈNE VII.

DONA CLARA, LUCIE.

DONA CLARA.

Ma bonne Lucie, tu me vois tout en jubilation. C'en est fait de la guimpe, c'en est fait du couvent!

LUCIE.

Vous me contez cela comme une grande nouveauté? Mais je sais fort bien, mademoiselle, que vous avez donné congé à ces idées-là!

DONA CLARA.

Rien de plus vrai; pourtant tu ne devines pas juste. Apprends, Lucie, que don Claude est amoureux fou de moi!

LUCIE.

Par exemple!

DONA CLARA.

Oui, ma chère; et ne crois pas au moins que ce soit un feu de paille. Non, c'est une belle et bonne passion. Nous devons nous rencontrer pendant l'heure de la sieste; nous arrêterons dès lors nos projets, nos mesures, et...

LUCIE.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, sachez, mademoiselle, que le fils de la notairesse[1] vous attend, au coin de la rue, pour obtenir la faveur de deux minutes d'entretien.

[1] Le mot espagnol employé ici est également un féminin, créé exprès.

DONA CLARA.

Sors, Lucie, et cours lui dire qu'il revienne, ou plutôt qu'il ne revienne pas.

LUCIE.

Voilà une ingratitude bien noire!

DONA CLARA.

Et que m'importe? Je l'aimais hier, parce que je m'imaginais qu'il fallait à toute force me tenir à ce garçon; mais maintenant je lui donne permission d'aller frapper ailleurs.

LUCIE.

Ce qui m'étonne, c'est la facilité avec laquelle vous placez votre confiance dans le cœur de ce beau don Claude.

DONA CLARA.

Quoi! tu oses m'en remontrer, sotte créature? As-tu donc, comme moi, observé, depuis le moment où il a franchi notre seuil, de quelle froide indifférence il a toujours payé ma cousine Inès? Au salon, à table, ne s'est-il pas toujours assis à mes côtés? Et tu sais, Lucie, si je me connais en pantomimes! Pas plus tard qu'hier, et sans que personne s'en aperçût, il m'a pressé la main, et bien pressé, je te l'assure, en me disant tout bas : « Hélas! belle Clara, que vous êtes adorable et séduisante! »

LUCIE.

Et vous, qu'avez-vous répondu?

DONA CLARA.

Que voulais-tu que je répondisse devant le monde? Je pris une contenance qui devait trahir ma satis-

faction, et je lui jetai un simple regard; pas davantage!

LUCIE.

Le plus amusant de cette affaire, si elle arrive à bon terme, ce sera de voir la mine que feront nos vieux.

DONA CLARA.

Que pourront-ils tenter, quand ils le sauront? Principe général : Je passe avant tout, moi!

LUCIE.

Ne craignez-vous point le caractère emporté de votre père?

DONA CLARA.

Mon père! Et pourquoi le craindrais-je?

LUCIE.

Soyez sûre, mademoiselle, que si vous vous mariez, son courroux ne connaîtra pas de bornes. Vous avez su tellement fasciner le vieillard avec vos apparences de sainteté...!

DONA CLARA.

Ma mignonne, en ce monde, qui ne trompe point ne réussit point; et aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire d'employer la ruse et l'astuce. Feindre, toujours feindre!... Si mon père compte hériter de moi, s'il pense, après m'avoir tenue comme une misérable, comme une esclave, pouvoir encore m'enterrer vivante, oh! tant pis pour lui! il n'aura que ce qu'il mérite. Je suis lasse de souffrir. Il est temps de briser mes chaînes, de savourer la vengeance, de vivre enfin!

LUCIE, regardant à l'intérieur.

Mademoiselle... voici votre cousine!

DONA CLARA.

Éloigne-toi, Lucie! J'ai prévenu Inès que je voulais causer seule avec elle; et quant à ce beau factionnaire de là-bas, dis lui vite que j'ai... que j'ai mal à la tête!

(Lucie sort.)

SCÈNE VIII.

DONA CLARA, DONA INÈS.

DONA INÈS.

Eh bien, ma chère Clara, que désires-tu de moi?

DONA CLARA.

Que tu me délivres d'une inquiétude extrême.

DONA INÈS.

Et le motif de cette inquiétude?

DONA CLARA.

Tu n'ignores pas combien ton bonheur me tient à cœur. Voyons, parle-moi franchement. Ce don Claude qui, suivant la pensée de tout le monde, est venu ici pour t'épouser, te plaît-il? En un mot, l'aimes-tu?

DONA INÈS.

Si je l'aime? Non, en vérité. Est-ce que tu as pu t'imaginer que jamais je serais éprise de don Claude?

DONA CLARA.

Quel talent de dissimulation!

DONA INÈS.

Tu plaisantes, je suppose.

DONA CLARA.

Ainsi, véritablement, tu ne l'aimes pas?

DONA INÈS.

Non, ma cousine. Car, plus je regarde ce jeune homme, moins je me sens disposée à le chérir.

DONA CLARA.

Et si ton père s'obstine à vouloir ce mariage?

DONA INÈS.

Mon père ne s'obstinera jamais à vouloir le malheur de sa fille : il a trop d'affection pour moi, et trop de sagesse pour lui-même.

DONA CLARA.

Ma chère Inès, il me serait impossible de t'exprimer à quel point mon âme se réjouit de tes aveux. Déjà j'étais en proie au désespoir, en songeant que tu allais commettre une folie.

DONA INÈS.

Ne redoute plus rien.

DONA CLARA.

Sérieusement, ce don Claude, qu'est-ce autre chose qu'un gentillâtre de village, plein de vanité et de sottise, dépourvu de fortune, rempli d'étourderie, mauvaise langue comme il n'y en a pas... Et puis, quelle bonne figure!

DONA INÈS.

Oh! cette fois, ma cousine, tu dépasses le but; car don Claude est joli garçon.

DONA CLARA.

S'il te convient, Inès, grand bien te fasse !

DONA INÈS.

Peu importe que l'on aime les gens ou qu'on ne les aime pas, lorsqu'il s'agit de dire la vérité sur leur compte. Ce jeune cavalier me fatigue, il me donne sur les nerfs, je ne puis le supporter ; mais, je le répète, c'est un beau garçon.

DONA CLARA.

Il n'y a de beauté qu'en Dieu, ma cousine ; nous, ses créatures, nous sommes toutes imparfaites.

DONA INÈS.

Est-ce que tu vas recommencer tes litanies?

DONA CLARA.

Mais puisque tu méprises cette union, qui sait, Inès, si avec le temps tu n'arriveras pas aussi à tourner tes regards vers le ciel, et à te faire religieuse?

DONA INÈS.

Ma cousine, moi, je ne suis qu'une pauvre pécheresse, adonnée aux choses profanes, et très-mondaine dans tous ses goûts.

DONA CLARA.

Hélas! tu ne vois donc pas que dans le monde nous sommes assiégées de mille périls !

DONA INÈS.

Mon Dieu, je m'en aperçois bien ; mais à ton tour, Clara, crois-tu que la solitude n'a pas également ses mille dangers?

DONA CLARA.

Du moment qu'on y pratique la vertu...

DONA INÈS.

Ah! si nous la pratiquons, quelle que soit notre condition ici-bas, nous sommes assurées du bonheur.

DONA CLARA.

Néanmoins, peux-tu douter un seul instant que cette sainte vie qui s'écoule dans la pénitence et dans l'humilité ne soit plus pure et plus parfaite?

DONA INÈS.

Je n'en doute point; mais je comprends aussi qu'elle emporte avec elle des obligations tellement graves, que la seule idée de s'engager à les remplir devrait faire trembler chacune de nous. Oui, il faut avoir reçu de Dieu une grâce toute particulière pour oser se soumettre à de telles épreuves! Car si vous en sortez avec gloire, ce ne peut être qu'au prix d'efforts héroïques; et si vous succombez, après une existence toute d'amertume, quel est donc l'avenir qui vous attend?

DONA CLARA.

Je te reconnais bien là; tu es toujours la même. Oh! il est trop clair que tu n'approuves point mon choix.

DONA INÈS.

Et pourquoi irais-je le désapprouver? Non, ma cousine, ne te figure pas que je blâme cette résolution en ton cœur, parce que je la juge au-dessus de mon courage. Vois-tu, moi, je me connais; moi,

je sens combien je suis faible de ma nature, et, guidée par la crainte, j'ai choisi le sentier le moins rude. Mais toi, Clara, tu as préféré l'autre chemin, et tu as bien fait, si tu possèdes de la persévérance, une grande force d'âme et beaucoup de vertu; car, en définitive, où est la perfection, sinon dans la vertu?

DONA CLARA.

Oui, c'est mon seul rêve à moi, la seule félicité à laquelle j'aspire!

DONA INÈS, avec un peu d'ironie.

Sainte fille!

DONA CLARA.

Au couvent, je mènerai une vie heureuse.

DONA INÈS.

Mais il me semble qu'ici tu ne la mènes pas déjà si triste!

DONA CLARA.

Que veux-tu dire?

DONA INÈS.

Je dis que tu ne laisses pas de te procurer des distractions.

DONA CLARA.

Qu'oses-tu affirmer?

DONA INÈS.

Des distractions fort honnêtes, s'entend.

DONA CLARA.

Mais encore...

DONA INÈS.

Cette nuit, ce joueur de guitare et ses couplets...

Après cela, il faut en convenir, la chanson était d'un goût assez équivoque. Cependant l'humble servante de Dieu se tenait immobile sur son balcon; et cette petite toux qui sans doute par hasard...

DONA CLARA.

Tais-toi, si tu ne veux pas que la patience m'échappe!... Mais fais donc attention...

DONA INÈS.

Pauvre martyre!

DONA CLARA.

Tais-toi, ou je t'arrache la langue!

SCÈNE IX.

DON MARTIN, PÉRICO, DONA CLARA, DONA INÈS.

(Périco est déguisé d'une façon burlesque. Il porte un habit, un manchon et une canne, il a un emplâtre sur l'œil; il boite, et il parle du nez.)

DON MARTIN, faisant passer devant lui Périco.

Entrez, monsieur... Mesdemoiselles!...

(Dona Clara et dona Inès sortent.)

PÉRICO.

Par ainsi, nous disions que voilà cette missive.

(Il remet la lettre qu'il a soustraite à l'oncle Juan.)

DON MARTIN.

Vous excusez?

PÉRICO.

Faites, monsieur.

(Pendant que don Martin lit, Périco se promène, et s'essuie le front avec son mouchoir.)

DON MARTIN.

O mon Dieu!

PÉRICO.

Qu'est-ce qui vous prend?

DON MARTIN.

Ainsi, ce pauvre Lorenzo...!

PÉRICO.

Hélas! mon cher monsieur, qui l'eût cru? Voilà près d'une douzaine d'années que je n'avais pas eu occasion d'admirer son visage, et crac! il s'apprête à mourir. C'est un rude coup, allez! Mais je dois vous prévenir cependant que je possède encore un autre frère.

DON MARTIN.

Ah! vous êtes son frère?

PÉRICO.

Il n'y a qu'un mois entre nous deux. Mon nom, monsieur, est don Sempronio de Hinestrosa; celui de mon épouse, dona Maria Godinez Ribadeneira. Quant à mes filles, la plus replète s'appelle dona Térésa;... la plus jeune, dona Guiomar. Toutes les deux, conséquemment, sont nièces du défunt.

DON MARTIN.

Il est donc déjà mort?

PÉRICO.

Pas tout à fait, mais on le suppose bien mal... S'il vous plaisait de me gratifier de ce que vous chante l'épître!

DON MARTIN.

A l'instant même, j'y vais... C'est égal, je parierais qu'il a commis quelque imprudence à son dîner.

PÉRICO.

Non, monsieur. Seulement, hier, dans l'après-midi, il a mangé, pour son goûter, un cochon de lait aux champignons.

DON MARTIN.

Cela suffit.

PÉRICO.

Je le crois bien, c'est plus que suffisant. Ce plat-là eût donné une indigestion à la statue du Commandeur.

DON MARTIN.

C'était aussi d'une légèreté !...

PÉRICO.

Dans la soirée, sur les onze heures et demie, il lui a pris une fièvre de cheval; si bien que nous pensâmes qu'il allait partir au galop. Puis sont arrivés les convulsions, le hoquet, le délire. Dieu! quelle nuit, monsieur! Nous étions tous abasourdis; toute la maison était sens dessus dessous. Enfin, grâce au ciel, nous parvenons à rassembler trois docteurs, l'élite de nos puits de science, connus pour encombrer de cercueils toutes nos églises! Les voilà qui font leurs salamalecs, qui prennent du tabac et qui citent du grec; et quand ils s'aperçoivent que, malgré tous ces remèdes, leur malade ne veut pas guérir, ils lui prescrivent... l'extrême-onction, et le saluent... en empochant l'argent!

DON MARTIN.

Quelle catastrophe!

PÉRICO.

La plus terrible qui pût nous assaillir... S'il vous plaisait de me gratifier de ce que vous chante...

DON MARTIN, allant pour sortir et se ravisant.

Et cette pauvre dona Vicenta, comment va-t-elle?

PÉRICO.

Vous demandez comment elle va! elle fait pitié... S'il vous plaisait de me gratifier...

DON MARTIN.

Oui, à la minute même, si toutefois vous me permettez d'aller chercher les espèces.

PÉRICO.

Que Dieu vous conduise, monsieur!

(Don Martin sort.)

SCÈNE X.

PÉRICO, DON CLAUDE.

PÉRICO.

Ah! nous en avons abattu de l'ouvrage! La demoiselle s'est montrée plus souple qu'un gant.

DON CLAUDE.

Est-ce bien toi, Périco?

PÉRICO.

Votre serviteur en personne, cher maître!

DON CLAUDE.

Je revenais par ici pour savoir des nouvelles.

PÉRICO.

On va vous contenter.

DON CLAUDE.

Mais quel accoutrement, mon gaillard!

PÉRICO.

Ne faites pas attention : les moments sont précieux. Nôtre charmante novice brûle et se meurt pour don Claude. Mais au moins n'allez pas sortir pendant la sieste, car elle-même viendra dans ces parages effleurer avec vous l'article conjugal!

DON CLAUDE.

Comment! dis-tu vrai?

PÉRICO.

Très-vrai, monsieur. Mais retournez à votre chambre; car si don Martin nous surprenait jasant tous les deux, nous serions flambés. Allons, à votre chambre!

DON CLAUDE.

Mais quel est ton dessein?

PÉRICO.

A votre chambre!

(Don Claude sort.)

SCÈNE XI.

PÉRICO, DON MARTIN.

DON MARTIN.

Je vous apporte ici toute la somme en beaux écus. Faites le compte!

(Il lui donne un rouleau d'argent enveloppé dans du papier.)

PÉRICO.

Mais à quoi bon?...

DON MARTIN.

Si, comptez, mon ami; il pourrrait y avoir erreur de ma part.

PÉRICO.

Et ces demoiselles, toujours bien portantes?

DON MARTIN.

Toujours.

PÉRICO.

Combien de fois mon pauvre frère ne m'a-t-il pas donné de leurs nouvelles!

DON MARTIN.

Pourtant, c'est à peine s'il les connaît.

PÉRICO.

Cela n'empêche point qu'il ne soit instruit de leurs grandes qualités, et qu'il ne puisse les apprécier à leur juste valeur. (Comptant.) Un, deux, trois... Ah çà, mademoiselle Clara ne songe donc pas à se marier?

DON MARTIN.

Elle! non, grand Dieu! Ma fille obéit à une plus sainte destinée.

PÉRICO.

Ce qui veut dire qu'elle est résolue à quitter le monde? Bien, très-bien, extrêmement bien! (Comptant.)... Et deux, font trente; trente et un, trente-deux, trente-trois... Il serait fort à désirer que sa cousine suivît son exemple.

DON MARTIN.

Ah! les têtes folles sont trop éloignées d'une pareille vocation.

PÉRICO.

Oui, je sais bien que la petite n'est pas facile à manier parfois : mais son père devrait aussi...

DON MARTIN.

Son père! Tenez, nous sommes dans une guerre continuelle à ce sujet.

PÉRICO, comptant.

Quarante-huit, quarante-neuf, cinquante. C'est parfait! (Il met le rouleau dans sa poche.) Oh! d'abord, en ce qui touche don Luis, il est loin d'avoir cette sagesse, ce discernement, ce... (Se retirant.) Mon cher monsieur, vous permettez...?

DON MARTIN.

Veuillez présenter à madame l'abbesse tous mes hommages, et croyez-moi votre serviteur.

PÉRICO.

Veuillez, monsieur, disposer du matin au soir de don Sempronio de Hinestrosa.

DON MARTIN.

Ce me serait une satisfaction réelle, si notre malade pouvait l'échapper.

PÉRICO.

Voyez-vous, le malheureux est têtu en diable; et s'il se met dans la tête de ne pas en revenir, il y passera, rien que par entêtement.

DON MARTIN.

Le pauvre garçon!

PÉRICO.

Oui, il est à plaindre.

DON MARTIN.

Souffrez, monsieur...!

(Il veut l'accompagner; Périco s'y oppose.)

PÉRICO.

Non, ce serait abuser...

DON MARTIN.

Seulement jusqu'à la porte.

PÉRICO.

Vous ferez tant, que je ne bougerai pas d'ici.

DON MARTIN.

Alors je n'insiste plus, et vous dis adieu!

(Il sort par la gauche.)

PÉRICO.

Eh bien! avons-nous lieu d'être content? La demoiselle est déjà folle de nous, le vieux a lâché les écus, don Claude remonte sur l'eau, et moi je tiens là de quoi me garantir mes gages. O Fortune, ma mie, tâche de ne point te changer, de bonne petite mère, en vilaine marâtre!

(Il sort par la droite.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA CLARA, LUCIE, puis DON CLAUDE.

(Les fenêtres sont fermées à volets. — L'obscurité règne sur le théâtre. — Dona Clara et Lucie s'avancent vers la porte de la chambre de don Claude.)

DONA CLARA.

Marche tout doucement, Lucie. Il s'agit d'abord de ne pas réveiller la maison.

LUCIE.

Je tremble qu'on ne vienne nous prendre sur le fait.

DONA CLARA.

Chut!

LUCIE.

C'est à peine si j'ose respirer.

DONA CLARA.

Regarde si don Claude nous attend.

LUCIE.

J'y vais, mademoiselle. (A part.) Dieu! si le papa survenait au milieu de cette belle équipée, et trouvait sa fille!... ce serait magnifique! (Appelant.) Don Claude!

DON CLAUDE, ouvrant sa porte.

Qui est là?

LUCIE.

Sortez donc!

DON CLAUDE.

Je te suis... Mais je me sens une peur affreuse.

LUCIE.

Allons, soyez ferme. Nous nous exposons à bien d'autres périls, mademoiselle et moi! D'ailleurs, monsieur, vous êtes un homme de ressources, vous! Et qu'est-ce que cela peut vous faire, de recevoir une trentaine de coups de bâton de plus ou de moins? Voici ma maîtresse!

(Don Claude sort de sa chambre.)

DONA CLARA.

Seigneur don Claude!

DON CLAUDE.

Dona Clara, que de reconnaissance...! Croyez que je m'estime heureux, trop heureux...!

DONA CLARA, à Lucie.

Veille avec soin, pour qu'on ne nous surprenne pas. Faute de précaution, tout serait perdu. (Lucie s'éloigne.) Cet espiègle de Périco m'a instruit de vos sentiments, don Claude; et je viens moi-même savoir de votre bouche si ses assurances doivent être prises au sérieux. Car mon étonnement ne saurait se décrire, à voir ainsi un homme... un jeune cavalier de mérite, changer d'inclination presque au gré des vents. Ma cousine... en quoi a-t-elle donc pu

démériter, pour s'attirer de votre part un tel dédain? Serait-elle moins gentille que moi?

DON CLAUDE.

Mon Dieu, ce n'est pas là le motif réel. Pourtant...

DONA CLARA.

Expliquez vos griefs.

DON CLAUDE.

En mon particulier, je les comprends à merveille; mais vous les détailler par une explication me serait impossible. Dona Inès a un certain je ne sais quoi qui ne me sourit point. Le fait est... le fait est que je ne m'embarrasse nullement d'examiner si elle est belle ou laide, si elle a un bon ou un mauvais caractère; mais...

DONA CLARA.

Réfléchissez que votre père approuve ce mariage; réfléchissez que, dans cette seule vue, il vous a envoyé à Tolède.

DON CLAUDE.

Tant que vous voudrez. Mais si je ne l'aime pas, dona Inès?

DONA CLARA.

Je cherche en vain pour quelle raison.

DON CLAUDE.

Eh bien! moi aussi je me perds dans cette recherche. Votre cousine offre les qualités d'une excellente personne, d'une demoiselle très-honorable; ce n'est pas moi qui le nie... Mais enfin...

DONA CLARA.

Songez, don Claude, que vous hasardez beaucoup. A la nouvelle de ce brusque revirement, nos deux pères, ainsi que mon oncle, feront éclater leur mauvaise humeur, et ils n'auront pas tort.

DON CLAUDE.

Bah! la grande affaire!

DONA CLARA.

Ce sera, de plus, un vif chagrin pour ma cousine.

DON CLAUDE.

Pour dona Inès? Je vous promets, d'après sa manière de se comporter à mon égard, que son chagrin n'aura rien de tragique.

DONA CLARA.

Et sur quoi fondez-vous ce soupçon?

DON CLAUDE.

Sur ce qu'elle ne m'adore point à s'en troubler l'esprit.

DONA CLARA.

Certes, si la passion d'Inès égalait vos avantages, son amour ne devrait pas connaître de bornes. Mais encore faut-il, pour aimer bien, savoir discerner le mérite.

DON CLAUDE.

Ah! si elle était comme vous!

DONA CLARA.

Loin de moi, don Claude, la pensée de me dresser un piédestal aux dépens de la renommée de ma cousine! Seulement je ne me fais pas illusion : nos deux caractères offrent une image si différente, nos

manières contrastent à un si haut point, qu'il n'y a pas ombre de ressemblance entre nous. Or, les contrastes se révèlent, et plusieurs jeunes gentilshommes, dignes d'inspirer les plus nobles sympathies, ont bien voulu, malgré mes faibles droits à cet hommage, tourner les yeux de mon côté. Mais je vous proteste, don Claude, que je suis demeurée sourde aux accents de leur désespoir : ils n'ont trouvé en moi qu'indifférence et froideur. Vous l'avouerai-je? Ne m'éloignant jamais du foyer paternel, jamais mon nom ne s'est trouvé mêlé aux propos de la foule. Ma seule parure a toujours été l'humble costume que vous voyez; mes seules distractions, je les ai cherchées dans la prière, dans la méditation de livres pieux et édifiants. Hélas! même au sein de l'austérité, que nous sommes encore esclaves du mal! Et dire que nombre de mes compagnes s'abstiennent de suivre de telles pratiques! Ma cousine... après tout, son sang est le mien, et je gémirais du fond du cœur si quelqu'un ici-bas pouvait me supposer le dessein de m'élever contre la vie qu'elle mène. Jésus m'en préserve!

DON CLAUDE.

Vous avez raison, mademoiselle; mais tout ici vient prouver combien une cousine l'emporte sur l'autre. Tenez, cet air modeste et plein de grâce, cette mise simple et de si bon goût, et plus encore la magie de ce regard... Ah! dona Clara, que de victorieux attraits!

DONA CLARA.

Croyez-moi, mon ami, par-dessus toutes choses,

DONA CLARA.

Songez, don Claude, que vous hasardez beaucoup. A la nouvelle de ce brusque revirement, nos deux pères, ainsi que mon oncle, feront éclater leur mauvaise humeur, et ils n'auront pas tort.

DON CLAUDE.

Bah! la grande affaire!

DONA CLARA.

Ce sera, de plus, un vif chagrin pour ma cousine.

DON CLAUDE.

Pour dona Inès? Je vous promets, d'après sa manière de se comporter à mon égard, que son chagrin n'aura rien de tragique.

DONA CLARA.

Et sur quoi fondez-vous ce soupçon?

DON CLAUDE.

Sur ce qu'elle ne m'adore point à s'en troubler l'esprit.

DONA CLARA.

Certes, si la passion d'Inès égalait vos avantages, son amour ne devrait pas connaître de bornes. Mais encore faut-il, pour aimer bien, savoir discerner le mérite.

DON CLAUDE.

Ah! si elle était comme vous!

DONA CLARA.

Loin de moi, don Claude, la pensée de me dresser un piédestal aux dépens de la renommée de ma cousine! Seulement je ne me fais pas illusion : nos deux caractères offrent une image si différente, nos

manières contrastent à un si haut point, qu'il n'y a pas ombre de ressemblance entre nous. Or, les contrastes se révèlent, et plusieurs jeunes gentilshommes, dignes d'inspirer les plus nobles sympathies, ont bien voulu, malgré mes faibles droits à cet hommage, tourner les yeux de mon côté. Mais je vous proteste, don Claude, que je suis demeurée sourde aux accents de leur désespoir : ils n'ont trouvé en moi qu'indifférence et froideur. Vous l'avouerai-je? Ne m'éloignant jamais du foyer paternel, jamais mon nom ne s'est trouvé mêlé aux propos de la foule. Ma seule parure a toujours été l'humble costume que vous voyez; mes seules distractions, je les ai cherchées dans la prière, dans la méditation de livres pieux et édifiants. Hélas! même au sein de l'austérité, que nous sommes encore esclaves du mal! Et dire que nombre de mes compagnes s'abstiennent de suivre de telles pratiques! Ma cousine... après tout, son sang est le mien, et je gémirais du fond du cœur si quelqu'un ici-bas pouvait me supposer le dessein de m'élever contre la vie qu'elle mène. Jésus m'en préserve!

DON CLAUDE.

Vous avez raison, mademoiselle; mais tout ici vient prouver combien une cousine l'emporte sur l'autre. Tenez, cet air modeste et plein de grâce, cette mise simple et de si bon goût, et plus encore la magie de ce regard... Ah! dona Clara, que de victorieux attraits!

DONA CLARA.

Croyez-moi, mon ami, par-dessus toutes choses,

c'est la vertu, le saint recueillement, la crainte du Seigneur, qu'il faut aimer. Quand je vois tant de jeunes filles de mon âge (et peut-être l'exemple est-il bien près de nous), quand je les vois chaque jour revêtir d'un beau semblant les libertés les plus déshonnêtes, et couvrir du nom d'élégance ou de bon ton la publicité des excès et le scandale du vice!... Hélas! mon cher don Claude, en quel temps vivons-nous! Mais pourquoi s'étonner? C'est le monde, toujours le monde!

DON CLAUDE.

Oh! quant à cela, vous dites la vérité; on y est condamné parfois à des spectacles qui vous révoltent! (A part.) Si le sermon se prolonge, je donne ma démission!

DONA CLARA.

Vous sentez maintenant pourquoi, don Claude, j'ai refusé de me souvenir des nombreux biens dont j'hérite à Séville; pourquoi j'ai méprisé les protestations de l'amour, ces douces flatteries si puissantes sur le cœur des faibles femmes; pourquoi enfin j'ai choisi le cloître comme objet de tous mes vœux.

DON CLAUDE.

Ainsi donc, c'était vrai!...

DONA CLARA.

Avant de vous avoir vu.

DON CLAUDE.

Et l'épreuve accomplie...?

DONA CLARA.

Je fais grand cas de vous, don Claude.

DON CLAUDE.

Mais entendons-nous...

DONA CLARA.

Est-il donc certain que vous m'aimiez?

DON CLAUDE.

Si je vous aime! Comment voulez-vous que je ne vous aime pas? Que diantre! si vous l'exigez, je suis prêt à le jurer.

DONA CLARA.

Le jurer! grand Dieu? Jamais. Y pensez-vous? Jurer!...

DON CLAUDE.

Allons, ma chère, une fois notre mariage convenu, et nos affaires arrivées à cette phase solennelle...

DONA CLARA.

Parlez bas!

DON CLAUDE.

Ce n'est pas le moment de s'endormir : non, sur l'honneur! D'autant plus que les autres caressent toujours l'idée que vous devez renoncer...

LUCIE, accourant.

Mademoiselle, voilà du monde! Vite, sauve qui peut!

(Au moment où Lucie veut s'enfuir par la porte de gauche, dona Inès entre par cette même porte. Lucie se met de côté, la laisse passer, et s'échappe.)

SCÈNE II.

DONA CLARA, DON CLAUDE, DONA INÈS, puis DON MARTIN au dehors.

DONA INÈS.

Qui marche là? Est-ce toi, Clara?

DONA CLARA, à don Claude.

Silence!

DON CLAUDE.

Ma foi, je suis enchanté que...

(Il trébuche contre une chaise, tombe avec elle, se releve tout étourdi, et cherche en vain à gagner son appartement.)

DONA INÈS, à don Claude.

Qui va là?

DON CLAUDE.

Ma cervelle est en déroute; je vais être pris, c'est immanquable.

DONA CLARA.

Taisez-vous!

(On entend ouvrir les volets dans une pièce voisine.)

DON MARTIN, au dehors.

Ah çà! on ne me laissera donc jamais dormir une seconde tranquille!

DONA CLARA.

Mon père! Nous sommes perdus! aucun moyen de fuir... Oh! ce vieillard...! Malédiction!

SCÈNE III.

DONA CLARA, DON CLAUDE, DONA INÈS, DON MARTIN.

(En entrant, don Martin ouvre les volets d'une des fenêtres, et le théâtre s'éclaire.)

DON MARTIN.

Quel sabbat se tient donc ici? Que veut dire tout ce tapage? Holà! don Claude, que faisons-nous céans?

DON CLAUDE.

Est-ce que c'est ma faute, par hasard!

(Il se retire dans sa chambre.)

DON MARTIN.

Quelle manière de répondre! Ah! vous voilà, mademoiselle Inès!

DONA INÈS.

Je viens d'entrer.

DON MARTIN.

Oh! pour sûr!... (A Clara.) Et toi, ma fille?

DONA CLARA.

Moi de même, mon père... J'entre juste à la minute... J'étais occupée à lire Kempis[1]; et lorsque j'ai entendu ce bruit, je me suis précipitée dans cette salle, afin de voir quels étaient les auteurs du tumulte.

[1] Thomas A-Kempis, religieux du mont Sainte-Agnès, auquel on attribue le célèbre traité de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

DON MARTIN.

Vous plaira-t-il enfin, mademoiselle Inès, de nous faire connaître le vrai fond de l'histoire? Allons, qui était ici? qui, mademoiselle? Répondez!

DONA INÈS.

Je crois, sans le moindre doute, que c'était don Claude avec ma cousine.

DONA CLARA.

Par exemple, c'est trop fort! Comment, Inès, moi?

SCÈNE IV.

LUCIE, DONA CLARA, DONA INÈS, DON MARTIN.

LUCIE.

Que vient-il donc de se passer, monsieur?

DON MARTIN.

Oh! rien, une bagatelle, une petite conversation, à la faveur des ténèbres, entre ma nièce et ce freluquet fieffé de don Claude. Quelle conduite! quelles mœurs! Et oser rejeter une telle faute sur sa cousine!

DONA CLARA.

Que penses-tu donc de moi, Inès?

DONA INÈS.

Je ne pense mal de personne, mais je dis les choses comme je les vois.

DON MARTIN.

De sorte que, d'après vous, c'était cette enfant?

DONA INÈS.

Ma foi, cela se pourrait.

DON MARTIN.

Quelle impudence! Écoutez, mademoiselle!...

(Il s'avance tout en colère vers dona Inès; mais dona Clara le retient.)

DONA CLARA.

Laissez-la, mon père, je vous en supplie. (Se tournant vers sa cousine.) Oh! tu fais bien, Inès, et je te dois de la reconnaissance; tu fais bien, car je suis un vase d'iniquité. Merci, ma cousine, car je suis une grande coupable; il n'est point d'excuse à mes fautes. Va, redouble tes accusations, et charge-moi des couleurs les plus noires : j'ai mérité des supplices autrement cruels pour tous mes péchés!

DON MARTIN.

Comment, ma nièce, vous avez le cœur d'assister à ce spectacle sublime, et vous ne tombez pas à ses genoux?

DONA INÈS.

Hé quoi? vous supposez...!

DONA CLARA.

Non, point de colère profane, mon père! Daignez plutôt sanctionner chacune des paroles échappées de ses lèvres. Oui, je le déclare moi-même, je suis une misérable pécheresse! Dieu a choisi ma cousine pour m'éprouver. Croyez tout ce qu'elle pourra vous dire; ou, sinon, pardonnez-lui du moins, cher père, pardonnez-lui!...

(Elle se jette à ses pieds en versant des larmes.)

DONA INÈS.

Quelle effroyable perversité! Ciel! est-il possible, Clara?

DON MARTIN.

Allez-vous-en, mademoiselle! Je ne veux pas vous avoir sous les yeux, monstre que vous êtes!... Allez-vous-en!

DONA INÈS.

Mais songez donc...

DON MARTIN.

Fuyez sur-le-champ, ôtez-vous de mes regards, vile menteuse, odieuse vipère! (A Clara.) Va, lève-toi, ma fille adorée, et ne pleure point, car je ne saurais voir couler tes larmes. Ta vertu brille pure et éclatante... Oh! comme l'envie les acharne tous contre toi!

DONA INÈS.

Maintenant mon courage est épuisé.

DON MARTIN.

Allez, allez, je conterai au long cette belle aventure à monsieur mon frère. Il saura le fait; il le saura sans pitié ni merci. Il le saura!

DONA CLARA.

Non, mon père, grâce pour elle, au nom du ciel!

(Lucie, qui a observé toute cette scène, se met à ouvrir les volets de l'autre fenêtre.)

DON MARTIN.

Rentrons là-dedans, ma fille, rentrons. Oh! crois-moi, ton oncle saura le fait. Je cours le lui dire, j'y cours!

DONA CLARA.

Mon père !...

DON MARTIN.

Je dirai tout.

(Il entraîne sa fille.)

SCÈNE V.

LUCIE, DON CLAUDE.

LUCIE.

Par quelle ruse diabolique elle s'en est tirée !

DON CLAUDE, avançant la tête hors de sa chambre.

La place est-elle libre enfin ?

LUCIE.

Oui, il n'y a plus personne, monsieur. Ne le voyez-vous pas ?

DON CLAUDE.

Et où en sont les affaires ?

LUCIE.

Dona Clara est parvenue à donner le change au vieux avec tant de succès, que le papa exhale toute sa fureur contre la chère cousine, qu'il croit la vraie coupable.

DON CLAUDE.

Quelle présence d'esprit elle a, ta maîtresse ! Oh ! c'est une petite gaillarde... Mais, dis un peu, comment faudra-t-il nous y prendre pour nous parler de nouveau et débattre nos graves intérêts ? Hélas ! Lucie, je crains horriblement de ne pas arriver au port.

LUCIE.

En ce qui me concerne, monsieur, si je puis vous être de quelque utilité...

DON CLAUDE.

Informe dona Clara que moi d'abord je suis prêt à tout. Qu'elle agisse donc... comme elle l'entendra! Tu dois ajouter qu'il est nécessaire de nous revoir, de nous communiquer nos idées...

LUCIE.

Fort bien.

DON CLAUDE.

En effet, ce sera très-bien ainsi.

LUCIE.

Mais regardez une fois ce fichu : est-il assez déchiré? Que dites-vous de cette loque?

DON CLAUDE.

Franchement, ton fichu pourrait être plus neuf.

LUCIE.

Vous êtes bien assuré au moins que je vous servirai avec zèle et sollicitude.

DON CLAUDE.

J'en suis persuadé.

LUCIE.

Vous comptez que je m'emploierai toujours avec la même ardeur pour votre amour?

DON CLAUDE.

J'y compte tout à fait.

LUCIE.

Et que je garderai le secret?

DON CLAUDE.

Comme la tombe.

LUCIE.

Mais, j'y pense : vous n'auriez pas là sur vous un restant de monnaie? Oh! peu de chose... par exemple, une demi-piastre [1].

DON CLAUDE.

Hé, mon enfant, je ne l'ai pas.

LUCIE.

Gageons que si!

DON CLAUDE.

Non, sur ma parole.

LUCIE.

Si, si, si!

DON CLAUDE.

Tu désires t'en convaincre?... (Il prend sa bourse et en tire quelques pièces de cuivre.) Dans le cas où ma fortune dépasserait onze deniers, ce serait merveilleux. Tiens! il y en a quinze et demi...! Prends-les!

LUCIE.

Dieu! que c'est mesquin!

DON CLAUDE.

Tu n'en veux pas?

LUCIE.

Si fait, j'en veux. Donnez toujours! Mais j'espère bien que plus tard...

DON CLAUDE.

Va, je te promets...

[1] La demi-piastre forte vaut un peu plus de cinquante sous.

LUCIE.

Ma demi-piastre?

DON CLAUDE.

Ton doublon! car c'est le moins que je puisse songer à t'offrir, dès que mon père m'aura envoyé quelques renforts.

LUCIE.

Je comprends. Mais ne me perdez pas de vue! Vôtre servante, monsieur.

DON CLAUDE.

Adieu, Lucie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DON CLAUDE, PÉRICO.

DON CLAUDE.

Ciel! comme tu m'as fait faute, mon garçon!

PÉRICO.

J'ai été retenu par des occupations fort graves. Voici, *primò*, la lettre de monsieur votre père.

DON CLAUDE.

Passe-la-moi!

(Il met la lettre dans sa poche.)

PÉRICO.

Secundò, votre brocanteur (ah! le grand gredin!) vient de me lire un mémoire de trois bonnes feuilles, qui relate tout ce qu'il vous a vendu, prêté, octroyé sur gages, et cætera.

DON CLAUDE.

S'est-il rencontré jamais un être plus assommant!

PÉRICO.

Comme il a l'audace de réclamer son vil métal, il est tout naturel qu'il vous assomme. Et puisque nous abordons la question financière, moi aussi, monsieur, j'ai un vif désir de vous réclamer, au risque même de vous assommer, une légère gratification.

DON CLAUDE.

Allons, mon ami, ne me fais pas perdre mon temps.

PÉRICO.

C'est que vous me devez quatorze piastres fortes pour le moins.

DON CLAUDE.

Ne m'échauffe pas les oreilles!

PÉRICO.

C'est que demain je m'en vais, et je ne saurais attendre.

DON CLAUDE.

Silence, ou, sinon, la porte!

PÉRICO.

C'est que, depuis le mois de janvier de l'année passée, je suis à servir comme un esclave le seigneur don Claude Pérez; et durant ces longs trimestres ledit seigneur m'a soldé, tant pour à-compte de mes gages que pour mes profits et émoluments, le superbe total de quarante-deux réaux. J'accuse, outre cette somme, une paire de culottes vertes, qui, au dire des experts...

DON CLAUDE.

Si tu ne cesses ton bavardage, je te promets une raclée, mais une raclée splendide!

PÉRICO.

Une raclée!... N'en parlons plus. Aussi bien, pour ma vengeance, me suffit-il de faire le muet. Car, admettez pour un moment que ce drôle de Périco, l'indigne laquais de Votre Seigneurie, tienne en sa possession le majestueux capital de trois mille quatre cents réaux de veillon...

DON CLAUDE.

Que radotes-tu là?

PÉRICO.

Capital obtenu par des voies très-légitimes.

DON CLAUDE.

Saints du paradis! Mais tu as donc...?

PÉRICO.

Allez, monsieur, ne me payez pas, et, en récompense de mes services, régalez-moi de vos menaces et de vos épithètes. Frappez-moi!

DON CLAUDE.

Mon petit Périco!

PÉRICO.

Je vous vois venir. Mon petit Périco! Il est temps.

DON CLAUDE.

Je t'en supplie!

(Périco fait semblant de s'en aller. Don Claude le retient.)

PÉRICO.

Non, monsieur; n'en parlons plus. Je suis un gueux!

DON CLAUDE.

Voyons, trêve de plaisanteries, et dis-moi...

PÉRICO.

Oh! c'est infâme!... Un homme de mon talent, de ma probité, se voir traité comme on ne traite pas un nègre!

DON CLAUDE.

Mon Dieu, quand même tu ne me donnerais pas le tout.

PÉRICO.

Le tout? Je vous conseille d'en rabattre.

DON CLAUDE.

Mais, Périco, du moins une bonne partie...

PÉRICO.

Ce jeune homme a besoin qu'on lui prêche l'ordre. Maison qui ne paye pas, nécessite l'intervention du juge.

DON CLAUDE.

Entrons là, dans ma chambre; tu me diras par où est venue la poule aux œufs d'or, puis moi je te dirai... Bref, là se fera la répartition.

PÉRICO.

C'est ce qui nous reste à voir.

DON CLAUDE.

Comment! tu ne veux rien me donner du tout?

PÉRICO.

Si, un petit peu.

DON CLAUDE.

Mais dépêche-toi donc!

PÉRICO.

Abondance d'argent amène abondance de vices.

L'argent nous rend ingrats, orgueilleux, insupportables, stupides...

DON CLAUDE.

Quelqu'un s'approche... N'oublie pas que je t'attends!

PÉRICO.

C'est bien...

DON CLAUDE.

Pour l'amour de Dieu, ne manque pas au rendez-vous!

PÉRICO.

Je n'y manquerai pas... Allons, à votre chambre!

(Don Claude sort.)

SCÈNE VII.

PÉRICO, DON LUIS.

DON LUIS.

Hé quoi! te voilà déjà revenu parmi nous, jeune innocent? Que se trame-t-il de bon à Ocaña? Comment as-tu laissé ton vieux maître?

PÉRICO.

Gros et gras, monsieur.

DON LUIS.

T'a-t-il chargé d'une lettre pour moi?

PÉRICO.

Don Pèdre m'a dit qu'il vous avait déjà écrit par le courrier, et que c'était chose difficile de vous ap-

prendre encore du nouveau. Pour l'héritier de sa maison j'apporte quatre lignes.

DON LUIS.

Cela suffit.

(Périco entre dans la chambre de don Claude.)

SCÈNE VIII.

DON LUIS, LUCIE.

DON LUIS, s'asseyant près d'une table.

Décidément je suis loin d'avoir l'esprit tranquille. Le récit que m'a fait son oncle est si positif!... Oui, le mieux est d'éclaircir les choses. La camériste peut porter la lumière dans ces ténèbres : je saurai la prendre au dépourvu. Surtout ne nous exaltons pas avant de nous être heurté contre des preuves. Mais enfin... si c'était vrai! si tant d'années consacrées à prodiguer à ma fille les soins les plus tendres étaient perdues sans retour! (Appelant.) Lucie!... Dieu! quel serait mon désespoir. O jeunesse, ô terrible jeunesse!... Lucie!... Entrons dans notre rôle.

LUCIE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

DON LUIS.

Je t'ai appelée, parce que je médite un grand projet, et je désire que tu l'écoutes. Je sais d'ailleurs combien tu es honnête, et je pense que je puis en toute sécurité me confier à ta discrétion.

LUCIE.

Oh! monsieur, vous le pouvez sans aucun risque.

DON LUIS.

Je n'attendais pas moins de toi. Or donc, Lucie, tu as vu don Claude venir d'Ocaña à Tolède, et promptement tu as deviné, comme tout le monde, le véritable objet de cette visite. Cependant je m'étais bien gardé d'en ouvrir la bouche, car je pressentais ce qui nous arrive aujourd'hui. Dona Inès n'aime pas don Claude : oui, je suis forcé de le reconnaître, ces deux natures diffèrent à un tel point que ce serait folie de chercher à poursuivre leur union. Mais l'issue de cette affaire me cause une peine profonde. Si notre hôte doit s'en retourner ainsi à Ocaña, le père ne manquera pas d'interpréter le compliment fort mal. Don Pèdre est mon ami; je me rappelle ses côtés faibles, et il sera capable de croire que ce mariage s'est rompu par ma faute, sans mettre dans la balance aucune des nécessités qui ont dicté ma conduite. Enfin, que veux-tu que je te dise? De toutes parts je ne rencontre que des obstacles. Mon frère d'abord avec son entêtement, avec son peu de bon sens!... Sacrifier sa fille, comme il le fait!... D'ailleurs, je te l'avoue, si je n'avais la parfaite certitude de la tendresse de dona Clara pour ce jeune homme, si je n'étais assuré que don Claude la paye de retour, jamais une telle pensée n'eût pénétré dans mon esprit. Mais puisque nous pouvons marier ma nièce, puisque l'occasion a surgi d'elle-même sous notre main...

LUCIE.

C'est tout simple, monsieur : le parti se présentant comme très-convenable...

DON LUIS.

Oh ! nous voilà d'accord. Où trouver en effet un meilleur parti ?

LUCIE.

Il faudrait être bien malin.

DON LUIS.

Dona Clara connaît son père. Pour détourner son humeur brutale, elle dissimule... Et qui ne le ferait à sa place ?

LUCIE.

Imaginez donc aussi pareille obstination chez un vieillard ! Vouloir à toute force ensevelir sa fille dans un vrai cachot ! Mais, comme elle le dit très-bien ; « Il s'en faut d'une bonne année avant que je puisse prononcer mes vœux, et l'espace d'une année suffit pour bâtir vingt plans de campagne ! »

DON LUIS.

A propos du petit incident de cette après-midi, mon frère ne s'est-il pas mis dans une rage de tigre, n'a-t-il pas crié meurtre et vengeance ! Moi, je m'étais levé le premier ; j'ai tout écouté de la pièce voisine ; et, au bout du compte, ce formidable mystère était moins qu'une bagatelle. Si nos deux jeunes gens s'aiment, ne doivent-ils pas se procurer les moyens de se voir ? N'est-il pas naturel qu'ils choisissent à cette fin l'heure la plus opportune ?

LUCIE.

Bien sûr, monsieur.

DON LUIS.

Pour ma part, je donne à cette chère Clara une absolution pleine et entière. Mais elle n'en commettait pas moins une témérité, en bravant des risques pareils. Supposons l'arrivée de mon frère plus silencieuse et plus rapide; supposons qu'il eût découvert que c'était sa fille : d'un seul coup, il l'aurait étendue morte à ses pieds.

LUCIE.

Hélas! monsieur, rien que d'y penser, j'en frissonne encore.

DON LUIS.

Après cela, que veux-tu? Ces enfants sont réduits à de semblables imprudences. Lorsque la passion nous pousse une fois, on fait bon marché des périls! Les folles équipées de la jeunesse ne m'étonnent point; et quoique la mienne soit loin derrière nous, je me souviens à merveille que, dans mon printemps, j'étais tout autre chose qu'un saint Pacôme.

LUCIE.

Votre nièce, monsieur, perd le boire et le manger pour ce garçon!

DON LUIS.

Je ne désapprouve nullement leur amour; mais l'entreprise en elle-même est pleine de gravité, et demanderait à être conduite avec une grande expérience. Or, je crains qu'ils n'aillent tout gâter par

leur étourderie. Car, veux-tu me dire la marche qu'ils comptent suivre?

LUCIE.

L'apparition de don Martin, juste au plus beau moment du colloque, n'a permis de prendre aucune décision. Heureusement le valet de don Claude, passé maître en fait de malice, a promis de se charger du succès. Bref, monsieur, chanter encore à dona Clara l'antienne du cloître, autant prêcher dans le désert!

DON LUIS.

Je suis fixé là-dessus.

LUCIE.

Voyez-vous, elle n'y a jamais songé, au cloître. Son unique but était d'atteindre le vrai moment, et alors...

DON LUIS.

Oh! je conçois... Mais ce valet, quel besoin avez-vous de l'initier à tous vos secrets? Quels sont ses talents, et que vient-il faire?... Ah! grand Dieu! ce serait une lourde bévue. J'espère, moi, découvrir un meilleur plan. J'y réfléchirai, et d'ici là il demeure bien entendu, Lucie, que tu observeras le silence le plus complet.

LUCIE.

Je vous promets, monsieur, de ne pas desserrer les dents.

DON LUIS.

Oui, bouche close, ma belle; et de plus je te prierai, dans le cas où nos amoureux décideraient

quelque manœuvre, de m'en avertir à l'instant même. Ma grande frayeur, si je ne tiens pas le gouvernail, c'est de voir leur barque échouer pour tout de bon. Ces jeunes gens, cela ne prend garde à rien! Mais, Lucie, le silence le plus profond, je te le recommande de nouveau!

LUCIE.

Je m'y conformerai.

DON LUIS.

Maintenant laisse-moi, afin que ces demoiselles ne s'aperçoivent point de ton absence. (Lucie sort.) Ouf!... elle est tombée dans le piége! De cette manière, je serai certain de les contenir. Jamais nos deux jouvènceaux ne voudront risquer un coup de tête, s'ils croient que je suis de leur bord, et qu'il leur est loisible de se prévaloir de mes conseils et de mon autorité. Nous gagnons du temps; je m'empare d'un prétexte, et j'éloigne don Claude. Mais cette petite Clara... quelle incroyable astuce! Je la redoute fort; et la combattre ainsi à moi seul... oh! je ne me sens pas rassuré sur la victoire. Peut-on se faire une idée de la perfidie de cette enfant? Quelle éducation! Voilà de précieux résultats, une charmante perspective!... Et Inès, ma pauvre Inès, bonté du ciel!

SCÈNE IX.

DON LUIS, PÉRICO.

DON LUIS.

Don Claude est-il à la maison ?

PÉRICO.

Dans sa chambre, oui, monsieur. Il est en train de lire...

DON LUIS.

Quel livre ?

PÉRICO.

Ce roman de *Marcolfa et Cacaseno*[1]. Une façon de se distraire. Avez-vous des ordres à me donner ?

DON LUIS.

Non; mais va-t'en au plus vite.

PÉRICO, se retirant et faisant force salutations.

Avec votre permission, monsieur...!

DON LUIS.

Sauve-toi! j'exècre qu'on me débite des phrases. Va-t'en!

(Périco sort par la droite.)

[1] Roman burlesque, dont le héros, vraie tête folle, n'est cependant pas dépourvu d'un certain esprit. L'origine de ce roman se retrouve dans la littérature italienne.

SCÈNE X.

DON LUIS, DON MARTIN.

DON MARTIN.

Mon frère, avez-vous déjà été faire un tour aujourd'hui?

DON LUIS.

Pas encore; mais si je puis vous rendre service, je me propose de sortir bientôt.

DON MARTIN.

Je vous prierai seulement de vous enquérir s'il nous est venu des nouvelles de Séville. Ne prenez point la peine d'ailleurs de vous diriger vers le bureau de poste, rien n'est arrivé pour nous; la course a déjà été faite. Mais il est présumable que don Diègue, le chantre, aura reçu des informations; ou plutôt écoutez, car j'y pense à cette heure... peut-être don Juan, par suite des liens d'amitié et de parenté qui l'unissent aux deux exécuteurs testamentaires, saura-t-il nous dire ce qui s'agite là-bas. Moi-même je ne puis quitter la maison, car je suis tout occupé à débrouiller nos comptes avec les religieuses... D'honneur, c'est un beau cadeau qu'elles nous font-là !... Adieu, mon frère. (Fausse sortie.) Une question pourtant : Quelle explication votre esprit si subtil a-t-il trouvée à l'aventure de cette après-midi? Quant à moi, je la tiens! Vos préceptes de morale,

la liberté permise, les fréquentations honnêtes, l'excessive tendresse et les cajoleries du père... méthode souveraine, et qui devait amener votre fille, à quoi? Naturellement à des infamies, à une licence effrénée, au scandale...

DON LUIS.

Vous feriez bien mieux de vous taire...

DON MARTIN.

A des démarches inspirées par le libertinage! (Jusqu'à la fin de cette scène, don Martin se promène fort agité. Il trahit toute son antipathie pour son frère. Don Luis brûle de lui répondre, mais il se contient toujours.) Et moi, don Martin, je suis un imbécile, un idiot, qui ne comprends pas la première notion de mon devoir. C'est tout simple: je n'ouvre pas un livre, je ne connais pas le monde, je n'ai aucune instruction, je n'entends rien de rien, et, grâce à l'affreux caractère dont le ciel m'a doté, il ne faut pas s'ébahir si je fais écoles sur écoles, et si j'ai élevé ma fille en dépit du bon sens! Hélas! que je regrette donc de voir la sotte créature consacrer sa vie au cloître, quand, à côté de votre demoiselle, elle aurait pu, en bien peu de jours, aller si loin!... Oh! ces savants personnages, ces docteurs, ces prodiges, qui en savent tant que personne ne sait ce qu'ils savent, quel malheur, mon Dieu! de ne pouvoir les nommer, séance tenante, proviseurs de collége!

DON LUIS.

Allons, mon frère, ne poussez pas ma patience à bout. Ne pouvons-nous donc jamais nous rencontrer sans nous quereller, sans nous heurter?

DON MARTIN.

Je le répète : comme vous êtes un homme si lettré, un père...

DON LUIS.

Cessez, je vous en conjure.

DON MARTIN.

Un père si habile, un des maîtres de l'art... Mais comment donc! du moment que cela vous désole, je me tairai.

DON LUIS.

Oui, vous me désolez, mon frère!

DON MARTIN.

Seulement, mon bon, à partir de ce jour, la modestie du vaincu!... Il me restait bien encore une petite histoire à vous apprendre; mais j'y renonce d'autant plus volontiers qu'elle m'importe peu, à moi.

DON LUIS.

Qu'est-ce donc?

DON MARTIN.

Bah! un cancan, des propos.

DON LUIS.

Serait-ce sur quelque nouveau forfait d'Inès?

DON MARTIN.

Non, c'est sur ce cavalier accompli qui nous est venu d'Ocaña; il s'agit de don Claude.

DON LUIS.

Eh bien!

DON MARTIN.

Dans la journée d'hier, j'ai fait rencontre d'un

monsieur qui possède à fond le catalogue de ses fredaines. Il m'a affirmé d'abord que Tolède entière ne renfermait pas un étourneau pareil. Il m'a dit ensuite que les danses, les jeux, les fines collations au bord de l'eau, et plus encore les orgies et les excès quotidiens, avaient conduit don Claude à dissiper toute la fortune qu'il avait, et même celle qu'il n'avait pas. Enfin, votre jeune homme a été saigné jusqu'au blanc par les maquignons, les cabaretiers, les proxénètes et les donzelles. Que vous semble de ce rapport?

DON LUIS.

Oh! j'y crois. Le gaillard est capable de tout.

DON MARTIN.

Ma foi, j'admire votre sérénité.

DON LUIS.

Que voulez-vous! Faut-il sonner le tocsin dans la maison?

DON MARTIN.

Non; mais cependant...

DON LUIS.

Jamais, mon frère, rien de ce qui m'arrive ne me surprend à l'improviste. Si c'est un bien, je m'en réjouis; si c'est un mal, j'en cherche le remède; et si le remède ne se découvre pas, je sais souffrir, et je souffre sans murmurer.

DON MARTIN.

Des sentences, et encore des sentences! C'est le comble de l'érudition et de la sottise. Mais voici votre

chère fille, la gentille Inès, l'orgueil de son père !... Adieu !

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XI.

DONA INÈS, DON LUIS, DON MARTIN.

DONA INÈS.

Mon père !... (Elle arrête don Martin.) Ah ! que je suis donc contente, mon oncle, de vous trouver tous deux réunis !

DON MARTIN.

En vérité ? Eh bien ! tu vas nous voir séparés sur-le-champ. (Il veut sortir. Dona Inès le retient de nouveau.)

DONA INÈS.

Non, monsieur, vous resterez ; car je prétends éclaircir devant vous une méprise qui est un outrage pour moi.

DON MARTIN.

Oh ! alors, charmante nièce, je vous laisse avec votre père. Tout ce qu'il vous viendra de mensonges dans l'esprit, vous pourrez le lui faire avaler : il a bon estomac, et vous-même avez un délicieux petit bec. Ainsi, vous vous passerez fort bien de ma présence.

DONA INÈS.

Attendez !

DON MARTIN.

Quand j'ai dit une chose... Au plaisir !...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

DON LUIS, DONA INÈS.

DON LUIS.

Des larmes, Inès?

DONA INÈS.

Hélas! mon père, ne suis-je donc pas en droit de pleurer? M'est-il possible d'endurer cette accusation que mon oncle appuie avec tant d'acharnement? Ne serait-ce pas manquer de cœur?

DON LUIS.

Ah! Inès, tu es bien jeune encore, et les années viendront t'apprendre, par des épreuves douloureuses, que la vertu innocente est trop souvent en butte à l'envie, à la vengeance, et à cette sourde haine, plus détestable mille fois! Mais, mon enfant, pour terrasser tous ces démons, il nous reste une conscience ferme et pure, et un Dieu qui nous contemple.

DONA INÈS.

Mon bon père!

DON LUIS.

Fille chérie! (Il l'embrasse.)

DONA INÈS.

Mais vous savez donc la vérité?

DON LUIS.

Oui, je sais tout; je sais que les crimes dont ils ont voulu te noircir à mes yeux n'étaient qu'une calomnie. Inès, ton père est fier de toi : que veux-tu davantage?

DONA INÈS.

Oh! cela me suffit.

DON LUIS.

Un tel scandale était incompatible avec ta sagesse, ta pudeur, ton honnêteté! Ainsi, chère petite, tu vois bien que tes larmes sont hors de propos. A moins pourtant... mais c'est une idée absurde!...

DONA INÈS.

Que pensez-vous, mon père?

DON LUIS.

Que tu ne pleures par jalousie.

DONA INÈS.

Par jalousie! Et qui donc me rendrait jalouse? Croyez-vous que ce soit don Claude, cet écervelé, cet extravagant?

DON LUIS.

Il faut être juste : je verrais là une grande folie de ta part.

DONA INÈS.

Ne vous rappelez-vous point ce que je vous ai dit à son sujet, et l'impression que m'a causée sa conduite? Oh! votre volonté seule aurait pu me contraindre...

DON LUIS.

Jamais, mon enfant! Te contraindre? loin de moi une pareille intention! Ton père, Inès, est ton ami. Il ne désire qu'une chose, ta félicité : c'est là l'unique récompense digne de ton amour, digne de ton respect pour moi! Non, tu n'épouseras point ce

don Claude, tu ne seras pas la femme d'un butor sans principes et sans honneur. Mais le voici.

DONA INÈS.

Alors je rentre, si vous le permettez.

DON LUIS.

Quoi! sa vue seule te chasse déjà?

DONA INÈS.

Mon père, j'ai beau faire tous mes efforts, je ne puis le souffrir.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

DON LUIS, DON CLAUDE.

DON CLAUDE, à part.

Comment! il n'a pas encore décampé, ce vieux? Quel traînard!

DON LUIS.

Ah çà, mon garçon, que t'écrit ton père?

DON CLAUDE.

Qu'il est décidé à venir à Tolède, et qu'il sera ici demain vers l'heure du souper, ou après-demain à l'heure du dîner.

DON LUIS.

Il me procure par là un grand plaisir.

DON CLAUDE.

Et à moi donc!

DON LUIS.

Nous sommes de vieilles connaissances; mais il

y a bien dix années que nous ne nous sommes serré la main... Oui, dix bonnes années!

DON CLAUDE, à part.

Est-ce que le cher homme ne pourrait pas rester tranquille dans son trou?

DON LUIS.

Tu dis?

DON CLAUDE.

Rien... Que je suis agréablement surpris.

DON LUIS.

Maintenant, cher Claude, il est de toute nécessité que demain, à la pointe du jour, tu montes à cheval pour aller à la rencontre de ton père. Cette marque de déférence, venant ainsi de ta propre inspiration, le charmera, j'en suis bien sûr.

DON CLAUDE.

Moi aussi; mais vous comprenez... D'ailleurs il se peut faire qu'il s'arrête à Ciruélos.

DON LUIS.

Eh bien! tu le trouveras à Ciruélos.

DON CLAUDE.

C'est que le curé est un peu de nos parents, cousin de ma mère, ou quelque chose d'analogue. Attendez donc... Est-il bien son cousin? Tout ce qu'il y a de plus cousin, ma foi!

DON LUIS.

Et qu'a de commun cette parenté avec ton départ de demain?

DON CLAUDE.

C'est que, voyez-vous... Non, réellement, cela m'est impossible. Des motifs graves...

DON LUIS.

Sans doute quelque visite à rendre au malade de cette nuit. Non, tu partiras, mon garçon, et avec Périco. Apprête-toi donc à réunir tout ce qui te sera nécessaire. Si même tu désires emmener mes deux chiens de chasse, je te le permets.

DON CLAUDE.

Que voulez-vous que je fasse de vos deux chiens?

DON LUIS.

Mais tu chasseras.

DON CLAUDE.

Je me soucie bien de la chasse!

DON LUIS.

Oh! que cet embarras ne t'arrête point. Laisse mes lévriers.

DON CLAUDE.

Ne serait-il pas bien préférable de nous tenir les jambes en repos, puisqu'au bout du compte ce cher papa doit toujours arriver?

DON LUIS.

C'est précisément parce qu'il doit arriver que j'insiste pour que tu ailles le recevoir. S'il n'arrivait point, à quoi bon te faire partir?

DON CLAUDE, à part.

O le maniaque! (Haut.) Mais si je n'ai point de bottes?

DON LUIS.

J'ai des bottes, moi, et je t'en prêterai une paire de solides. De plus, tu auras des éperons, une selle, des brides, une cravache... Rien ne te manquera, rien absolument.

DON CLAUDE.

Bien obligé! Mais où le dépisterai-je, mon père?

DON LUIS.

Tu suivras toujours la route droit devant toi, et finalement vous tomberez dans les bras l'un de l'autre. Ainsi donc, c'est une affaire entendue. A quatre heures, tu pourras piquer des deux et respirer le frais du matin.

DON CLAUDE.

Et si le ciel est couvert?

DON LUIS.

Il n'y a aucun danger.

DON CLAUDE.

Et si au milieu des champs de blé, maître et serviteur, nous sommes fouettés par une averse?

DON LUIS.

Emportez vos manteaux!

DON CLAUDE.

C'est que j'ai si mal...

DON LUIS.

Où cela?

DON CLAUDE.

A la poitrine...

DON LUIS.

Pure idée! Dès que tu seras dans la campagne, le grand air te remettra.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

DON CLAUDE, DONA CLARA.

DON CLAUDE.

Il m'a lâché, je crois! Allons, c'est amusant. Y a-t-il exemple d'une ténacité pareille?

DONA CLARA.

J'attendais, don Claude, que mon oncle eût disparu; car j'étais là, et j'épiais le moment de vous parler.

DON CLAUDE.

Mais d'abord où est blotti don Martin?

DON CLARA.

Dans sa chambre; il travaille. Soyez sans crainte à son égard.

DON CLAUDE.

Pour Dieu! ne recommençons pas l'histoire de tantôt.

DONA CLARA.

Rassurez-vous! j'ai aposté une sentinelle.

DON CLAUDE.

En ce cas, ma chère, apprenez que votre don Luis est un vrai mulet. Ne s'est-il pas fourré dans sa tête maudite...

DONA CLARA.

Oh! je suis au courant de tout; j'ai écouté la petite altercation.

DON CLAUDE.

Eh bien, voyons : quel parti prendre? Que pouvons-nous tenter? Mon père arrive... Nul doute, il arrivera. Peste! je le sens déjà sur mon dos.

DONA CLARA.

C'est pourquoi il faut mettre le temps à profit.

DON CLAUDE.

Mais puisque votre oncle veut que je parte demain...

DONA CLARA.

Oui, je devine sa tactique : il veut nous séparer. Mon oncle est un fin matois, et le feu de l'amour s'accommode mal à brûler sous la cendre. Mais en définitive, don Claude, ce n'est pas moi, c'est vous qui devez chercher les voies les plus propres et les plus rapides. Courage! Déployez tout votre génie, et plaçons notre confiance en Dieu, qui doit couronner de succès des projets aussi honnêtes que les nôtres.

DON CLAUDE.

C'est positif... Nous ne tramons point ici une conspiration. Que voulons-nous? nous marier. Pas davantage. Seulement je redoute...

DONA CLARA.

Que redoutez-vous?

DON CLAUDE.

Est-ce que je sais?... Bref, ma chère, je me dis :

« Si tu te lances dans ce mic-mac, et qu'après cela ils en aient vent, les anciens...? » Mais, dona Clara, vous ne voyez donc pas tous ces espions dont les regards plongent sur nous de tous côtés, tous ces sbires!...

DONA CLARA.

Quelles chimères ridicules de la part d'un amant!

DON CLAUDE.

Ajoutez à cela que je demeure livré à moi-même, car mon brave Périco doit nous quitter sans retard.

DONA CLARA.

Mais pourquoi s'en va-t-il? Où se rend ce garçon?

DON CLAUDE.

Périco se rend à Madrid, pour y exécuter les ordres dont il est chargé par mon père. Il apporte à l'avocat des dossiers dont la conservation est importante. Car sachez, mademoiselle, que nous avons un procès avec l'alcade mayor, procès qui dure depuis deux années, et qui a trait à la vigne de l'ancienne pièce des Joncs... Or, notre homme d'affaires est un être qui n'en finit point. La moitié de l'année il la passe en voyages, et l'autre moitié il est malade dans son lit. Mon père alors a voulu envoyer Périco donner un coup d'œil...

DONA CLARA.

Et c'est cette belle raison qui nous force de renoncer à tout, don Claude? Quoi! parce que votre domestique part, vous ne vous sentez plus en état de rien entreprendre?

DON CLAUDE.

Si fait, mademoiselle. Mais d'abord il est essentiel que je m'achemine vers la maisonnette d'un certain quidam, pour avoir son avis...

DONA CLARA.

Vous m'excuserez, don Claude : il me semble à moi que, dans des cas comme celui-ci, la promptitude, le secret, la circonspection...

DON CLAUDE.

De la circonspection! Mais j'en suis pétri de votre circonspection; j'en ai même à revendre. Seulement le diable brouille toujours les cartes; et, ma foi...

DONA CLARA.

Songez que les minutes ont leur prix, don Claude. Vous serez absent demain, et votre père arrive à Tolède. Songez qu'on veut m'ensevelir dans un couvent, et alors plus d'espérance de nous revoir, alors nous serons à jamais perdus l'un pour l'autre!

DON CLAUDE.

Eh bien, je vous promets de sortir à l'instant même pour aller à la découverte du camarade.

DONA CLARA.

Instruisez-moi de ce que vous aurez décidé.

DON CLAUDE.

Cela va sans dire.

DONA CLARA.

N'est-ce pas que vous ne laisserez point échapper le sort heureux que cette union vous offrira, don Claude? Faisons notre devoir, Dieu fera le reste!

DON CLAUDE.

Oh! le projet est superbe! Je tremble seulement pour la réussite.

DONA CLARA.

Du moment que c'est notre volonté, qui donc peut y mettre obstacle? Mon père, je suppose, fera éclater toute sa furie; mais, en un tour de main, il sera obligé de céder. Après cela, si vous craignez que le vôtre ne vous donne les étrivières!

DON CLAUDE.

Des étrivières à moi! Je voudrais l'y voir! Mon honorable père est un pauvre vieux, tout gonflé de vanité, tout couvert de dettes suspectes, enfoncé jusqu'au cou dans des procès où il se fait écorcher jusqu'au vif. Don Luis ne sait rien de cette triste position... Ah! mon amie, heureusement encore que le bonhomme est de la municipalité. Gare, gare à ceux qui lui tombent sous la patte : « En prison! en prison! » Et aussitôt mes gaillards de cracher au bassinet. La loi est inflexible. Pour prendre l'air, il n'est point d'autre porte. Aussi, lorsqu'une année la fatalité veut que les amendes ne donnent pas, nous crevons de faim!

DONA CLARA.

S'il en est ainsi, qu'est-ce qui vous arrête?

DON CLAUDE.

Ce qui m'arrête? Je sais parfaitement ce qui m'arrête. Avec vos intrigues, mademoiselle, vous m'attirez, à parler franchement, dans une bagarre de tous les démons; et j'ai une peur épouvantable...

DONA CLARA.

Don Claude, c'est assez ! Si votre amour était une passion sincère, vous sauriez y puiser du courage pour des entreprises autrement difficiles ! Je vous connais à présent. C'est assez !

(Elle fait semblant de se retirer. Don Claude la retient.)

DON CLAUDE.

Ma chère Clara, allons donc !

DONA CLARA.

Perfide !

DON CLAUDE.

Ravissante brunette !

DONA CLARA.

Séducteur !

DON CLAUDE.

Écoutez votre Claude !

DONA CLARA.

Non; je ne veux même pas vous voir.

DON CLAUDE.

Grâce, mon pauvre ange !

DONA CLARA.

Laissez-moi ! Adieu.

DON CLAUDE.

Voyons, arrière une bonne fois toutes ces misères, et faisons la paix !

DONA CLARA.

Hélas ! comment trouver la paix lorsque je sens mon cœur se briser dans ma poitrine ? Ah ! que j'étais éloignée de savoir ce que c'est que l'amour ! que j'en étais éloignée ! Seule avec moi-même, sans

avoir jamais connu, sans avoir jamais effleuré les piéges flatteurs du monde, par quel funeste entraînement ai-je pu tomber dans l'abîme du mal? C'est vous, don Claude, c'est vous qui m'avez ravi mon repos; c'est vous, ingrat, qui m'avez arrachée du sentier de la perfection; c'est mon aveugle penchant pour vous qui m'a précipitée vers ma ruine, en chassant au loin les conseils de la sagesse. Quel désenchantement, et combien il arrive tard! Mais ai-je le droit de me plaindre? Ne suis-je pas la seule coupable? J'ai conçu de l'amour pour un homme, et voilà ma récompense! O les trompeurs! Et vous, don Claude, vous êtes plus fourbe qu'eux tous; car c'est une lâcheté de ne point céder aux larmes d'une malheureuse femme!

DON CLAUDE.

Ah çà, par le grand saint Pierre, où en sommes-nous, et que signifient ces transports? Ne vous ai-je point déclaré ma ferme résolution de courir chez le camarade, et d'unir mes conseils à ses conseils? Oui, décidément, il faut que la bombe éclate aujourd'hui sans remise; et, en dépit des imprécations de votre père et des emportements du mien, et dût même, au premier choc, don Luis tomber roide mort, si nous parvenons à célébrer notre hyménée, je me moque de tout le reste! Ainsi calmez-vous, et ne pleurez pas davantage, car vous allez me donner des attendrissements... Corbleu! je ne sentirai pas mon propre habit sur mes épaules, tant que je ne verrai point notre affaire tirée au

clair. Je vole à ma consultation, et vous reviens sans plus tarder.

(Il sort par la droite.)

DONA CLARA, essuyant ses larmes et souriant.

Que le bon Dieu te prête des ailes!... Enfin, il paraît que la peur bat la chamade. Parlez-moi de quelques soupirs bien dramatiques, et poussés à propos!

(Elle sort par la gauche.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRICO, puis DONA CLARA.

PÉRICO.

Aïe! je suis rendu!... (Il s'assied.) Ces maudites ruelles! plus escarpées, plus tortueuses, plus étroites les unes que les autres! Dieu! quel métier que celui de servir un fou! Mais, comme ils le disent à Ocaña, qui s'y frotte s'y pique! (Se levant.) Oh! mademoiselle!...

DONA CLARA.

C'est ici qu'on te trouve?

PÉRICO.

Vous me voyez, mademoiselle, à la recherche de mon maître. Il m'a dit...

DONA CLARA.

Don Claude n'est point à la maison.

PÉRICO.

Il m'a pourtant dit de venir ici à toutes jambes, parce qu'il m'attendait pour...

DONA CLARA.

Je te répète qu'il n'est pas rentré.

PÉRICO.

Alors courons après lui!

DONA CLARA.

Un moment, Périco! Dans quelle situation se trouvent nos affaires? Qu'est-il résulté de vos démarches?

PÉRICO.

Hélas! ma chère demoiselle, don Luis dérange toutes nos combinaisons.

DONA CLARA.

Ne t'inquiète point de cela.

PÉRICO.

Hélas! ma chère demoiselle, mon maître patauge à chaque pas, et s'embourbe de plus en plus... Nous avons battu la ville entière et la banlieue, afin de dénicher un certain don Lucas, excellent ami, charmant garçon, homme de bien s'il en existe, et qui, pour manigancer un *Conjungo* clandestin, n'a pas son pareil dans toutes les Espagnes. Après s'être fait exposer la chose, l'oracle a prononcé; et il faut convenir qu'il eût été difficile d'émettre un meilleur conseil.

DONA CLARA.

Tiens! de mon côté il m'arrive aussi un trait de lumière. Oui, ce sera parfait! Une promesse par écrit!...

PÉRICO.

Vous y êtes!

DONA CLARA.

Une promesse formelle de mariage, signée par tous les deux.

PÉRICO.

Mais c'est la propre idée de don Lucas.

DONA CLARA.

De cette manière, si par hasard mon oncle prend l'éveil, le papier étant rédigé et signé...

PÉRICO.

On fait ses paquets, et bonsoir la compagnie.

DONA CLARA.

Cependant... écoute, Périco! A aucun prix ton maître ne devra s'éloigner demain.

PÉRICO.

Je soupçonne pourquoi.

DONA CLARA.

Et si l'on nous pousse à bout, eh bien! je prends la clef des champs, et me laisse déposer en lieu sûr.

PÉRICO.

Oh! dona Clara, merveille de sagacité et de finesse, vos vœux seront notre loi!

DONA CLARA.

Du reste, si ton maître avait besoin d'argent...

PÉRICO.

S'il en a besoin!... Bourse plus à sec que la sienne, je ne pense pas qu'on l'ait jamais vue.

DONA CLARA.

J'ai quelques bijoux très-faciles à mettre en gage, et dont la valeur suffira pour parer aux événements. Oh! une fois hors d'ici, une fois débarrassée de

cette exécrable engeance qui m'entoure!... (Don Martin paraît sur le seuil de la porte de gauche. Dona Clara feint de ne l'avoir pas aperçu, et elle poursuit sans se troubler, mais en changeant de ton et d'attitude.) Le seul regret qui m'afflige, vous le savez, mon Dieu! c'est qu'on n'ait pas voulu accéder à mon humble désir. Le souhait de mon cœur, c'était d'être religieuse déchaussée; car plus l'austérité est grande, plus la palme sera magnifique. Mais il ne m'appartient point d'avoir une volonté. Fille obéissante, je dois me soumettre aux ordres de mon père.

PÉRICO.

Ah çà, que diable signifie...? (Apercevant à son tour don Martin : à part.) Peste! la fine mouche! (Composant aussi son maintien.) Et il a grandement raison, monsieur votre papa, de déclarer que cela n'a pas le sens commun. Une enfant aussi délicate que vous, mademoiselle?... Jamais, grand Dieu! Les macérations ne valent rien pour la santé, lorsqu'elles sont poussées trop loin. Oh! vous verrez un peu de quoi il retourne au couvent! et que vous deveniez sœur noire, grise ou blanche, religieuse chaussée ou déchaussée, vous sentirez si l'on y est à la noce! Le beau plaisir d'être claquemurée toute sa vie; de ne jamais seulement entrevoir les roues d'un carrosse, et de ne posséder, en fait de fenêtres, pas même une lucarne de la largeur de mes cinq doigts. Chez les nonnes, allez, on dîne par cœur, et l'on soupe avec des poirées et des betteraves. Et encore ce sont là des bagatelles auprès de tout le reste!

DONA CLARA.

Voilà bien le langage perfide que Satan tient à la faiblesse humaine! Il s'acharne à nous dépeindre comme hérissé d'obstacles le sentier qui mène au salut, et c'est ainsi qu'il nous éloigne du bonheur suprême!

SCÈNE II.

DON MARTIN, DONA CLARA, PÉRICO.

DON MARTIN.

Allons, ma fille, je te l'ai dit déjà, ces excès de dévotion me fatiguent. Il me semblait qu'il t'avait parlé avec assez de franchise, le bon père Gil. Oui, comme si ce n'était presque rien, c'est une petite capucine qu'elle voulait devenir! Ambition fort louable sans doute; mais il faut considérer qu'il n'est point donné à tout le monde de résister à des épreuves aussi rudes, aussi soutenues, et telles, en un mot, que cet ordre les exige. Vois plutôt ce qui est arrivé à sœur Blasa, du Cœur de Sainte-Thérèse[1]! Tu te rappelles à quel point cette enfant était robuste et d'une belle santé? Eh bien, dès qu'elle fut sous la discipline, elle perdit ses couleurs, et l'appétit déserta. Puis vinrent les vomissements, les flatuosités; on la purgea, on la saigna; elle se traîna entre un mieux et un plus mal, et, au bout

[1] *Sor Blasa de la Traswerberacion;* mot à mot : sœur Blasa du *Transpercement*. Sainte Thérèse eut une vision dans laquelle un ange lui transperçait le cœur avec une flèche.

de dix-huit mois de séjour au monastère, sœur Blasa mourut.

PÉRICO.

Bien, monsieur! Prodiguez-lui vos sages conseils, et faites-la revenir le plus possible.

DON MARTIN.

Qui es-tu, toi?

PÉRICO.

Je suis de la maison; je suis Périco, pour vous servir.

(Il fait une salutation, et sort par la droite.)

DON MARTIN.

Ah! c'est là le valet de mons... Au revoir, mon ami. Il a une bonne figure, ce garçon... Oh! je ne plaisante point; et dans ce qu'il t'a représenté, ma fille, il a prêché comme un livre. Ainsi donc tiens-toi pour avertie; je t'avais défendu déjà de te mettre l'esprit à la torture. En vérité, tu t'absorbes dans le chagrin et tu te laisses dépérir à penser à ces choses-là! M'entends-tu?

DONA CLARA.

Je vous entends, mon père.

DON MARTIN.

Crois-moi, plus tard, lorsque tu auras acquis de l'expérience à ce sujet, tu remercieras Dieu mille fois de te trouver dans le couvent où je te place. Et surtout ne va pas dès l'abord t'aviser, par des pénitences extraordinaires, de te vouer au martyre; non, juste ciel! Sois modérée, ma fille, montre-toi pleine de soumission et de réserve; à tes

supérieures, témoigne zèle et obéissance, et traite les autres religieuses comme si elles étaient tes sœurs.

DONA CLARA.

Mais mon père, elles le sont en Jésus-Christ.

DON MARTIN.

C'est ce que je veux dire. Aime-les bien, et, de plus, je te recommande de ne jamais entrer dans les caquetages, dans les disputes : oh ! rien de pareil, ma fille, de ta part ! Enfin, ne cesse d'observer tout ce que prescrit la règle; car c'est en cela que consiste une conduite sainte et honnête. Autrement, vois-tu, le tentateur...

DONA CLARA, avec une terreur feinte.

Hé quoi, mon père, le tentateur... !

DON MARTIN.

Il guette l'occasion; il couve sa victime...

DONA CLARA.

Que Dieu nous soit en aide !

DON MARTIN.

Il nous tend mille piéges, mille embûches.

DONA CLARA.

Oh ! oui, le traître s'acharne uniquement à la perdition des âmes; et notre chair est faible, et le monde un amas de tromperies et d'artifices... Hélas ! mon père ! ..

(Elle saisit toute tremblante les mains de don Martin.)

DON MARTIN.

Du calme, cher trésor ! Ne t'alarme point ainsi. Du calme ! Va ; chez toi, si tu sais garder ton cou-

rage, Satan se cassera le nez à la porte, comme disait cet autre.

DONA CLARA.

Nos cœurs sont si fragiles!

DON MARTIN.

Allons, allons, c'est par trop, ma fille. Que diable! on ne peut plus dire un seul mot sans que tu... (Il l'embrasse.) Pauvre ange!... Or çà, maintenant je veux voir si nous n'avons pas quelques lettres de Séville. J'avais prié ton oncle de se charger de ce soin; mais, avec la lenteur qui le caractérise, j'aurai le temps, pour sûr, d'enrager avant qu'il les apporte.

DONA CLARA.

Votre main, mon père.

(Elle s'agenouille, et lui baise la main.)

DON MARTIN.

Adieu, mon enfant!

DONA CLARA.

Que le Seigneur nous conserve en sa sainte grâce! Moi, je me rends à l'oraison mentale, qui aujourd'hui, un vendredi, sera heureusement fort longue.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DON MARTIN, puis DON CLAUDE.

DON MARTIN.

Voilà ce que j'appelle de la vertu! Hors de là, il n'y a que des billevesées. Du reste, le miracle se

conçoit : tout dépend d'une bonne éducation. (Au moment de sortir par la porte de droite, il se heurte contre don Claude qui entre d'un pas précipité.) Drôle! que la peste... Mais où avez-vous donc vos yeux?

DON CLAUDE.

Je ne faisais pas attention.

DON MARTIN.

Justement; c'est là votre tort.

DON CLAUDE.

J'arrivais tout pressé.

DON MARTIN.

Tête sans cervelle!

DON CLAUDE.

Mais puisque je vous dis que je me pressais...

DON MARTIN.

Et à quoi bon ce bel empressement?

DON CLAUDE.

Mais aussi comment deviner que vous alliez vous trouver juste là sur mon passage?

DON MARTIN.

Propre à rien!

(Il sort.)

DON CLAUDE.

Victoire!... Il ne me manque plus que Périco pour monter toute la machine. (Ouvrant la porte de sa chambre.) Périco, mon ami, serais-tu par là?

(Il entre, et ferme la porte en dedans.)

SCÈNE IV.

DONA CLARA, puis DON LUIS.

DONA CLARA.

Don Claude! écoutez-moi! J'entrerais bien, mais... Que vois-je? la porte fermée? Faut-il...? Oh! non, cela ne se peut. Si j'attendais jusqu'à ce qu'il sorte? Partout et toujours des périls! Hélas! est-il existence plus misérable que la mienne? Quelle servitude, quelle oppression, quel supplice d'étudier soir et matin *templum, templi*, ou *laudo, laudas*; sans compter *quis vel qui!* Cependant gardons-nous de perdre tout espoir. Pour aujourd'hui patience encore : les choses auront changé demain... Mais tenez : ne l'avais-je pas prévu?

(Elle aperçoit don Luis qui entre par la porte de droite, et aussitôt elle fait semblant de chercher un objet par terre.)

DON LUIS.

Que cherchez-vous là?

DONA CLARA.

Dieu! quel ennui!

DON LUIS.

Qu'est-ce que c'est?

DONA CLARA.

Je cherchais une estampe, un sujet de haute piété, un cadeau du père Berlanga. Je ne sais si je l'ai perdu ici... ou ailleurs... Quel chagrin de ne pouvoir le retrouver!

(Elle fait mine de sortir.)

DON LUIS.

Vous me quittez ainsi? Approchez donc quelques instants.

DONA CLARA.

Mon oncle!

DON LUIS.

Venez çà, mademoiselle, et répondez. Pourquoi sans cesse ces airs farouches? Lorsque le dîner nous rassemble, vous ne m'adressez même pas la parole. Tout le reste du jour vous vous barricadez dans votre chambre; et si quelque hasard vous fait rencontrer ma figure, vous fuyez du plus loin que vous l'apercevez. Que veut dire cela? Êtes-vous fâchée à ce point...?

DONA CLARA.

Moi, fâchée? Le ciel m'en préserve!

DON LUIS.

Comment! A l'heure où vous allez vous séparer de votre famille, et nous abandonner pour toujours [1], c'est ainsi que vous me traitez, Clara?

DONA CLARA.

Oh! pardon, mon cher oncle; je vous demande humblement pardon.

(Elle veut s'agenouiller, don Luis la retient.)

DON LUIS.

Pour Dieu, mon enfant, levez-vous; je déteste les simagrées! Voyons, parlez-moi, mais là... à cœur ouvert. Vous trouvez-vous heureuse?

[1] Allusion au noviciat projeté de dona Clara.

DONA CLARA.

Je sens tressaillir mon âme d'une telle allégresse, qu'il m'est impossible de l'exprimer par mon langage.

DON LUIS.

Je supposais, moi, que la crainte de votre père vous commandait la réserve et l'abnégation, bien qu'au fond votre vrai sentiment fût la répugnance.

DONA CLARA.

Juste ciel!... Mon oncle!

DON LUIS.

Les jeunes filles bien élevées se résignent fort souvent à de semblables sacrifices.

DONA CLARA.

Moi, je n'ai point ce mérite.

DON LUIS.

Et pourquoi?

DONA CLARA.

Parce qu'il n'y a pas le moindre effort de ma part. J'obéis aux désirs de mon père, tout en suivant ma vocation.

DON LUIS.

Voilà qui est merveilleux!

DONA CLARA.

Hé quoi, mon oncle! cet aveu vous étonne? Mais, en vérité, je ne vous comprends plus.

DON LUIS.

Une jeune personne d'un extérieur des plus agréa-

bles, d'un caractère enjoué, et qui à chaque minute peut recueillir un héritage dont l'étendue assurera sa fortune, abdiquer ainsi ce brillant avenir, et renoncer à tant de jouissances pour s'enterrer dans une cellule et faire au monde des adieux éternels! Oh! nous n'avons pas de milieu ici : ou cette jeune personne est une intrigante de première classe, ou bien c'est une sainte. Voyons, ma nièce, si votre propre inspiration ne vous guide point, pourquoi tromper celui qui est prêt à vous servir, celui qui vous aime de tout son cœur, malgré vos défauts? Ces cheveux blancs n'éveillent donc pas en vous assez de confiance?

DONA CLARA.

Mais quelle voix calomniatrice a pu...

DON LUIS.

Ingrate!

DONA CLARA.

Ah! que de perfidies met en œuvre l'esprit du mal, pour me faire tomber enfin dans le péché! N'importe! il ne lassera point ma constance, car Dieu combat pour le faible...

DON LUIS.

Assez, mademoiselle! Je vous le déclare une bonne fois, j'ai en horreur les subterfuges. Est-ce bien à moi que vous osez réciter vos bribes de sermon? Vous voulez donc m'irriter sérieusement? Et si je vous abandonne, Clara, qui donc saura montrer cette force et cette tendresse pour vous protéger contre l'étrange obstination de votre père? Qui

essayera, comme moi, de vaincre ses fureurs, et de saisir toutes les circonstances qui se présentent pour soutenir vos intérêts et vous défendre? Cette idée fixe que l'ignorance a clouée dans la tête de mon frère, et, plus encore, votre beau plan de conduite, je veux dire votre hypocrisie et votre bigoterie, vous ont créé une telle situation, que je me demande comment vous allez vous tirer de ce labyrinthe. Mais, croyez-le bien, il est temps de cesser toute cette comédie; il faut que votre père soit convaincu que vous n'avez aucun goût pour la vie contemplative, et qu'enfin vos inclinations vous appellent à une autre existence où vous pourrez vivre tranquille et honorée, où vous pourrez devenir une bonne mère, une bonne épouse, une bonne chrétienne!

DONA CLARA.

Moi, mon oncle? Que dites-vous?

DON LUIS.

Je dis que si alors mon frère refuse d'entendre raison, s'il divague encore comme c'est son habitude, vous trouverez en moi tout l'appui dont vous aurez besoin; et à nous deux, Clara... Vous voyez donc bien, mon enfant, que le moment est venu de jeter le masque de la dévotion, de bannir le mensonge, et de dépouiller l'apparence de ces perfections qui vous sont étrangères. Ayez-les, mais ne les singez pas!

DONA CLARA.

De grâce, mon oncle...!

DON LUIS.

Oui, quand même vous parviendriez (chose impossible) à cacher toute votre fragilité humaine sous des artifices empruntés au démon; quand même la foule crédule vous prodiguerait ses applaudissements, vous auriez beau duper le monde entier, malheureuse! il est un Dieu à qui l'on n'en impose pas!

DOÑA CLARA.

Enfin, mon oncle, ne pourrai-je savoir d'où vous vient une telle erreur, et quelle bouche assez envenimée a pu me décrier à ce point auprès de vous? Qui donc s'efforce ainsi de déchirer ma réputation et de me flétrir? Mais que dis-je? oh! je lui pardonne! Elle est ma cousine, et cela suffit. Plutôt risquer la mort que de lui faire la moindre offense!

DON LUIS.

Quelle est cette nouvelle supercherie, mademoiselle? A quoi bon mêler votre cousine dans tout cet entretien?

DOÑA CLARA.

Sans doute sa manière de penser, à elle, est bien différente de la mienne; mais quel contraste aussi dans la conduite! Ma cousine, à chaque geste, à chaque parole qu'elle surprend chez moi, se figure assister à une critique amère de ses entraînements. Dieu! qu'elle me juge donc mal, et comme elle sait mal reconnaître mon affection! Mais puisque nous sommes toutes pétries d'un limon fragile, faut-il s'é-

tonner de voir la plus sage céder à la tentation et tomber dans l'abîme? Et quand même, pour me faire tout endurer de la part d'Inès, il ne suffirait pas des liens du sang, pourrais-je jamais effacer de mon cœur la charité chrétienne? ne saurais-je pas toujours, avec l'aide de Dieu, souffrir et pardonner?

DON LUIS.

Finissez, langue de vipère! car je sens que la patience m'échappe... Si vous voulez continuer votre rôle de *sainte nitouche*, allez, ce bel amour et cette charité dont vous faites tant parade, emportez-les ailleurs; car, loin de m'abuser, ils n'excitent en moi qu'indignation et dégoût! (Dona Clara fait une révérence, et veut se retirer. Don Luis la prend par la main, et, réprimant sa colère, il s'adresse à elle d'un ton affectueux): Pourtant, Clara, mon amitié, ma protection, je vous les offre encore; et tout sera sauvé si vous consentez enfin à vous montrer vis-à-vis de moi respectueuse, simple et vraie. Je me charge de détourner le péril imminent qui vous menace, et je ferai en sorte que l'opinion publique n'ait rien à vous reprocher. Je vous garantis même que votre père ne se blessera pas d'un changement si imprévu... Ma nièce, Tolède renferme un grand nombre de jeunes gens aussi recommandables par leur naissance que par leurs qualités, et nous tâcherons de vous y choisir un mari.

DONA CLARA.

Grand Dieu! une pareille proposition!

DON LUIS.

Comment?...

DONA CLARA.

Y pensez-vous, mon oncle?

DON LUIS.

Que trouvez-vous là de si extraordinaire?

DONA CLARA.

Un mari, à moi!

DON LUIS.

Ainsi donc vous n'en voulez point?

DONA CLARA.

Non! Je connais et je fuis les vanités terrestres, car j'ai déjà un meilleur époux...

DON LUIS, se contenant avec peine.

C'est parfait!

DONA CLARA.

Un époux qui ne se lasse jamais d'aimer...

DON LUIS.

C'est sublime!

DONA CLARA.

Et qui, par des récompenses éternelles, couronne et bénit toutes les douleurs de cette vie passagère.

DON LUIS.

Vous y tenez?... Eh bien, allez, mademoiselle! sortez d'ici; et jamais, jamais ne revenez m'adresser la parole.

DONA CLARA.

Je vous obéis, mon oncle.

(Elle fait une révérence, et sort.)

DON LUIS.

Jamais! m'entendez-vous? car je ne sais si je pourrais garder encore mon sang-froid à votre odieux aspect, hypocrite! O vertu, comme on outrage ton saint nom!

SCÈNE V.

DON LUIS, PÉRICO.

PÉRICO.

Monsieur, je viens de rencontrer ici, à la porte, un domestique avec cette lettre de la part de... Comment m'a-t-il donc dit? De la part...

DON LUIS.

De don Juan de Miranda?

PÉRICO.

Précisément. Cette lettre lui est parvenue renfermée dans une autre que lui a écrite la même personne.

DON LUIS.

C'est bien.

PÉRICO.

Don Juan vous prie d'excuser le retard. Il a dîné aujourd'hui en ville, et il ne s'est trouvé de retour à sa maison que juste sur les trois heures.

DON LUIS.

Je présume que tu as été informé par don Claude...

PÉRICO.

De l'excursion de demain? Oui, monsieur, et nous avons déjà discuté toutes les mesures.

DON LUIS.

La servante sera levée le plus matin possible. Quant à toi, Périco, je désire que tu accompagnes ton maître. M'entends-tu?

PÉRICO.

Je vous comprends.

(Don Luis sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

PÉRICO, DON CLAUDE.

PÉRICO, s'approchant de la porte de don Claude.

Peste! nous avons verrouillé notre porte. (Appelant.) Monsieur!... C'est Périco.

DON CLAUDE.

Va, je t'attendais avec une fière impatience!

PÉRICO.

Qu'y a-t-il donc de nouveau?

DON CLAUDE.

Il y a que la paix est conclue avec le brocanteur. J'avoue qu'il s'approprie mes effets à un assez bon compte; mais en définitive, n'ayant pas de quoi les dégager, je me suis laissé faire. D'ailleurs, quand la gêne vous obsède, on est très-coulant sur toute chose. Ah çà, et notre vieille?

PÉRICO.

Cette chère dame Brigitte Menchaca, une veuve des plus respectables, a daigné me dire qu'elle était prête à exécuter vos ordres, par bonté d'âme, pour vous rendre service, et parce qu'elle désire avant tout éviter les scandales.

DON CLAUDE.

Voilà qui est au mieux.

PÉRICO.

Je pense qu'il ne s'agit, pour dame Brigitte, que d'offrir pendant une seule nuit, à la jeune personne, asile et sécurité. Dès le lendemain, nous recourons aux témoins, au clergé... et flambent les chandelles !

DON CLAUDE.

C'est convenu.

PÉRICO.

Je suppose également que nous avons déjà fait expédier l'acte en question.

DON CLAUDE.

Le voici.

(Il donne un papier à Périco.)

PÉRICO.

Quel miracle de promptitude !

DON CLAUDE.

Sur cet acte, j'ai indiqué les présents que je vais offrir à dona Clara. Elle-même y mettra ceux qu'elle me donne en retour; puis nous signons, et ainsi soit-il !

PÉRICO, lisant l'acte.

« Moi, don Claude-Méliton Pérez y Pérez[1], gentilhomme de naissance, originaire d'Ocaña, d'une part;

« Et moi, dona Clara-Francisca Bustillo, demoiselle, native de Tolède, d'autre part;

« Étant tous deux en parfaite santé et agissant dans la plénitude de nos facultés, avons pris, d'un commun accord, par les présentes, l'engagement de conclure union maritale, et de contracter pour la première fois les liens de l'hyménée à l'instant même, ou le plus tôt qu'il nous sera possible; car telle est notre volonté formelle! Et désirons être liés en justice, pour le cas où l'un de nous viendrait à se dédire de sa promesse, ce que Dieu ne veuille ni permettre ni souffrir; amen!... En foi de quoi nous nous sommes donné la main, notre parole et quelques petits objets en sus, lesquels se trouveront détaillés à la fin du présent acte, en manière d'inventaire. Fait à Tolède, les jour, an et date... Signé : Don Claude-Méliton PÉREZ Y PÉREZ, gentilhomme de naissance, originaire d'Ocaña. »

(Parlé.) C'est parfait, et le tout est rédigé dans un style éblouissant. (Pendant que Périco met l'acte dans sa poche, don Claude tire un paquet de dessous son habit.) Sont-ce là ces petits cadeaux, monsieur?

DON CLAUDE.

Oui, mon ami.

(Il lui remet le paquet.)

[1] Ceci indique qu'il est issu de parents du même nom.

PÉRICO.

Alors, allons trouver la demoiselle!

(Fausse sortie.)

SCÈNE VII.

LUCIE, DON CLAUDE, PÉRICO.

PÉRICO.

Que nous annonce cette jolie enfant?

LUCIE.

Je venais seulement vous prévenir que dona Clara se désespère.

PÉRICO.

Tiens! je suis juste sur le point d'aller la consoler.

LUCIE.

Elle vous prie, dans le cas où vous auriez arrêté quelque chose...

PÉRICO.

Nous avons arrêté beaucoup de choses; et la seule même qui manque encore... Mais, dis-moi, est-ce que la jeune Inès et son père se sont mis en sentinelles, et serai-je obligé, pour pénétrer chez ta maîtresse, d'affronter une grêle de coups?

LUCIE.

N'aie pas la moindre peur.

PÉRICO.

C'est que le seigneur don Luis, avec son air calme-plat, me donne le frisson dans le dos.

LUCIE.

Lorsque je suis entrée, il se tenait dans sa chambre, et dona Inès était à coudre dans la pièce du jardin.

PÉRICO.

Bien sûr? Oh alors mettons l'occasion à profit, car il serait imprudent de la négliger!

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

DON CLAUDE, LUCIE.

LUCIE.

Et quelles dispositions avez-vous prises?

DON CLAUDE.

Moi, ma fille, prendre des dispositions! Je m'en passe... Voici mon idée : ou je me marierai, ou le diable arrivera pour éventer la mèche.

LUCIE.

C'est que don Luis... Mais sachez d'abord que je vous parle sous le sceau du secret; songez-y, monsieur!

DON CLAUDE.

Va toujours.

LUCIE.

Eh bien! don Luis est déjà instruit de tout. Je vous dirai même...

DON CLAUDE.

Quelle affreuse révélation!

LUCIE.

Oui, il le sait, seigneur don Claude; mais...

DON CLAUDE.

Ainsi il le sait!... Grand Dieu! je voudrais déjà être à mille...

LUCIE.

Au surplus, ma maîtresse...

DON CLAUDE.

Tout est fini! nous sommes perdus! Il n'y a pas à balancer : décampons! car quel espoir me reste-t-il?

LUCIE.

Mais apprenez d'abord ce qui se passe, et ensuite vous verrez...

DON CLAUDE.

Merci! Ensuite je verrai venir ce vieux; il plantera sa chanson dans l'oreille de l'autre vieux; je me trouverai entre l'enclume et le marteau, et ce n'est pas toi...

LUCIE.

Mais il ne s'agit point de tout cela : au contraire. Don Luis est disposé à vous servir; il travaille lui-même à votre mariage...

DON CLAUDE.

Parbleu! s'il y travaille! Voilà justement la cause de sa belle fureur. Don Luis veut me marier avec cette mijaurée d'Inès, et moi je n'ai aucun amour pour elle.

LUCIE.

Vous n'y êtes pas le moins du monde.

DON CLAUDE.

Et tu gardais le silence, malheureuse!... et tu n'es

pas venue m'avertir depuis deux heures! Vite, cours, appelle Périco.

LUCIE.

Mais vous vous trompez étrangement!

DON CLAUDE.

Commençons toujours par voir s'il y a des mules à l'auberge : oui, dépêchons-nous! Je l'avais bien pensé, moi; je l'avais prédit! Ah! c'est ce Périco qui m'a lancé dans cette sarabande!

LUCIE.

Vous refusez de m'écouter? Ma foi, les gens ont raison de vous traiter de fou. Mais, monsieur, si don Luis jette feu et flamme contre son frère, parce qu'il prétend vouer au cloître dona Clara; si le bon vieillard m'a affirmé, de sa propre bouche, qu'il serait bien plus convenable de vous la donner pour femme; s'il m'a recommandé de ne pas vous en toucher même une syllabe, parce qu'il a le moyen de s'entendre avec son frère, d'éviter la moindre bisbille, et d'amener le mariage tout pacifiquement; bref, s'il jure de tout arranger pour le mieux, à qui en avez-vous encore avec vos gesticulations?

DON CLAUDE.

Oh! je craignais... Voyons, Lucie, est-ce bien certain ce que tu me rapportes là? Mais non, c'est impossible! Tu te joues de moi.

LUCIE.

Nullement, monsieur.

DON CLAUDE.

Ainsi, ce n'est pas une fable?

LUCIE.

J'ai déjà tout raconté à ma maîtresse.

DON CLAUDE.

Et quelle est son opinion?

LUCIE.

Dame! elle est si en colère contre son oncle, qu'elle ne veut pas se fier à lui.

DON CLAUDE.

Alors je te dis, moi, qu'il y a quelque machination là-dessous.

LUCIE.

Mais non, monsieur!

DON CLAUDE.

Quand je te répète que si!

LUCIE.

A votre place j'aurais confiance en don Luis : ce serait le plus sage.

DON CLAUDE.

Le plus sage serait de m'esquiver au plus vite; car, je n'en démordrai point, tout cela ce sont des ruses et des piéges enfantés par ce barbon, ou plutôt ce démon!

SCÈNE IX.

PÉRICO, LUCIE, DON CLAUDE.

PÉRICO.

Voilà votre commission déjà faite... Lucie, sœur Clara vous demande pour je ne sais quels préparatifs. C'est pressé!

LUCIE.

J'y cours.

DON CLAUDE.

Attends!... Une minute.

(Don Claude se promène le long du théâtre, et fait semblant de fouiller dans ses poches. Lucie tourne tout autour de lui, tendant sans cesse la main.)

LUCIE.

Qu'ordonne monsieur?

DON CLAUDE.

Je vais te dire...

(Il tire lentement de sa poche ce qu'il faut pour fumer, et en premier lieu son étui à cigares.)

LUCIE, à part.

Enfin, voici donc le galion au port! Je tiens mon fichu.

DON CLAUDE.

Il me paraît tout naturel...

LUCIE.

Comme je serai fière de le porter!

DON CLAUDE.

C'est mon plus vif désir de... Après cela, de son côté, dona Clara...

LUCIE.

Et qu'a mademoiselle à voir dans ceci?

DON CLAUDE.

Sans doute! mais pourtant...

LUCIE.

Allez donc, monsieur, si cela doit venir.

DON CLAUDE

En définitive, il faut bien...

(Il tire de sa poche son briquet.)

LUCIE.

Je me le ferai en gaze.

DON CLAUDE, allumant un cigare.

Au fait, non! Ne nous fourrons pas dans de mauvais draps. Va-t'-en, va-t'-en!

(Il lui envoie des bouffées de tabac.)

LUCIE.

Fi! le ladre!

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DON CLAUDE, PÉRICO.

DON CLAUDE.

Et notre écrit?

PÉRICO.

Elle a gardé l'acte.

DON CLAUDE.

Mais quels cadeaux me fait-elle à son tour?

PÉRICO.

Vous allez le voir : oh! cela vient bien d'elle! (Il tire de son foulard, noué en manière de paquet, les différents objets à mesure qu'il les nomme.) D'abord trois médailles bénites; puis une paire de jarretières à devises [1]; ensuite une croix à quatre branches [2], deux

[1] Les jarretieres fabriquées dans la province de la Manche portent des devises, en lettres tramées, du style le plus galant.

[2] Comme celle qui précède les archevêques.

sainte Thérèse en terre cuite, et finalement un couteau de poche[1].

DON CLAUDE.

C'est très-bien... Mais que t'en semble, Périco? Faudra-t-il demain matin nous mettre en route?

PÉRICO.

Oh! mille fois non!

DON CLAUDE.

Et si don Luis nous pousse l'épée dans les reins?

PÉRICO.

On riposte par de bonnes paroles. On lui dit que c'est charmant, que l'idée est admirable, et que, ne l'eût-il pas ordonné, on s'y serait préparé de soi-même; bref, qu'aux premiers rayons de l'aurore on videra la maison.

DON CLAUDE.

Et après?

PÉRICO.

Et après vous soupez; vous souhaitez une excellente nuit à chacun, et vous gagnez votre couche. Mais, au moment où la famille entière est plongée dans le plus profond sommeil, vous vous trouvez subitement oppressé; vous êtes en transpiration, vous êtes pris de bâillements, de frissons, de nausées.

[1] *Navaja*, couteau pliant. — Les *navajas*, dont la dimension varie depuis quelques pouces jusqu'à plusieurs pieds, portent également des devises. Une des plus fameuses est celle-ci :

Cuando esta vivora pica,
No hay remedio en la botica.

Vous qu'a piqués cette vipere,
Ne cherchez point d'apothicaire.
(Voy. Théoph Gautier, *Voyage en Espagne.*)

Alors je me lève, j'allume un bout de chandelle, je fais un tapage infernal, et soudain toute la maison est en émoi. Que peut-il avoir? sont-ce des vapeurs? sont-ce des coliques? est-ce la fièvre tierce? Puis, aussitôt que Dieu aura permis au jour de poindre... c'est-à-dire sur les onze heures sonnées, vous vous sentez un peu mieux, vous mangez moins que rien, du bout des lèvres, et vous parlez d'une voix chevrotante. Là-dessus vous faites une bonne sieste; et enfin vous vous relevez, comme si le tout n'avait été qu'un jeu.

DON CLAUDE.

Périco, lorsque tu es là, je ne crains aucun danger.

PÉRICO.

Si cela vous est égal, tâchez donc de vous montrer aussi brave lorsque je serai parti; car, il n'y a pas à plaisanter, il faut que je prenne la poste.

DON CLAUDE.

Tant de hâte, mon bon!

PÉRICO.

De grandissime matin, c'est irrévocable. Figurez-vous, monsieur, que ce maudit commissionnaire du cloître me coupe le passage à chaque ruelle. Dame! s'il fait une seconde apparition céans, et me trouve au gîte, notre compte est réglé. Tout à l'heure encore, je l'ai vu déboucher ici au coin. Le gaillard voulait déjà s'acheminer vers notre demeure : mais j'ai pu obtenir (et Dieu sait par quels frais d'éloquence et de mensonge) qu'il disparût en tournant les

talons. Bah! laissez faire; une fois que je brûlerai le pavé, clic-clac! Pour lors la Castille est grande!... A propos! j'allais oublier qu'il est nécessaire de rassembler vos effets, monsieur. J'y vais procéder sur-le-champ.

DON CLAUDE.

Et pourquoi prendre cette peine?

PÉRICO.

Pour que don Luis soit parfaitement tranquille en voyant que déjà nous apprêtons tout l'attirail pour chevaucher. Quand la ruse devient votre unique ressource, mon bon seigneur don Claude, il ne faut pas perdre de vue même les plus minces détails.

(Il entre dans la chambre de don Claude.)

SCÈNE XI.

DON CLAUDE, DON LUIS, puis DON MARTIN.

DON LUIS, entrant avec un papier à la main.

Dieu! quel coup terrible cette nouvelle va porter à mon frère!... (Apercevant don Claude.) Ah! tu étais ici?

DON CLAUDE.

Oui, monsieur. (A part.) Quel diable de chiffon tient-il donc entre ses mains? Il y a mille chances pour une que c'est...

DON LUIS.

Je désire être seul, don Claude.

DON CLAUDE, à part.

Oh! je gagerais que la petite s'est laissé enlever notre promesse de mariage.

(Il entre dans sa chambre.)

DON LUIS.

De quelle façon m'y prendrai-je pour calmer le père de Clara? Un caractère comme le sien! lui, qui n'a jamais connu la modération, qui n'a jamais su ni prévenir ni supporter l'infortune! Mais le voici.

DON MARTIN.

Plusieurs personnes sont déjà venues m'annoncer que vous aviez reçu une lettre de Séville. Franchement ma tête s'y perd... A moi, on ne m'écrit rien, pas même un traître mot...

DON LUIS.

Je vais vous dire, mon frère : c'est qu'il est survenu un changement bien difficile à prévoir. N'aviez-vous pas informé le cousin qu'elle se mariait, mon Inès?

DON MARTIN.

Non, sur l'honneur. Tout ce que je lui ai communiqué, c'est que ma fille Clara manifestait le plus ardent désir de se faire religieuse, qu'elle brûlait de commencer son noviciat, et que ce saint amour...

DON LUIS.

Eh bien! cela explique déjà comment notre cousin a trouvé des motifs plus que suffisants pour révoquer ses premières dispositions.

DON MARTIN.

Il aurait osé...! Impossible! Cependant... laissez-moi voir.

DON LUIS.

Lisez!

(Il lui donne le papier.)

DON MARTIN.

En toutes lettres!... Allons, c'est un acte de démence qui ne me surprend pas de la part de ce cagot; je l'ai toujours tenu pour un être à moitié insensé... (Il jette la lettre sur la table.) Oh! qui se serait attendu à une pareille trahison après tant d'années d'espérance, après tant de promesses! Il m'écrivait encore il y a quinze jours, trois semaines tout au plus... Il venait m'annoncer que la maladie ne lui laissait aucune chance de guérison. Il proclamait hautement qu'il avait payé toutes ses dettes, et qu'il avait dicté ses dernières volontés. Il ajoutait enfin que sa chère Clara était instituée son héritière unique, et qu'elle seule, elle seule devait... Et moi qui lui ai répondu par une épître bourrée de remercîments, pour ne point manquer aux convenances!

DON LUIS.

C'est alors que ce brave homme, éclairé par la grande nouvelle que vous lui donniez, s'est mis à réfléchir, et il s'est dit: « Puisque doña Clara est résolue à se faire religieuse, ne serait-ce pas une faveur dérisoire que de la désigner dans mon testament? Ne vaut-il pas bien mieux répandre les

bienfaits de ma fortune sur sa cousine Inès, puisqu'il lui reste encore à s'établir d'une manière avantageuse?... » Ma foi, d'après mon opinion, ce raisonnement-là ne laisse rien à désirer.

DON MARTIN.

Oh! vous parlez d'or, et l'on ne saurait concevoir des dispositions plus équitables. La demoiselle en est fort digne... Que dis-je? elle mérite cent fois mieux. Une friponne, une dévergondée! Mais ainsi va le monde... Et Clara, l'orgueil de mon cœur, pauvre enfant, se voir jouée d'une façon aussi cruelle! Puis cet autre Jocrisse qui, pour couronner l'œuvre, nous lâche cette belle conclusion : « Votre fille n'en a pas besoin! » Et moi donc, est-ce que je n'en ai pas besoin, moi?

SCÈNE XII.

L'ONCLE JUAN, DON LUIS, DON MARTIN.

L'ONCLE JUAN.

Bien le bonsoir, messieurs!

DON MARTIN.

Qu'est-ce qui vous amène ici?

L'ONCLE JUAN.

D'après l'ordre de madame l'abbesse, je viens porter à la connaissance de dona Clara que demain, dans l'après-midi, la jeune Aragonaise essayera sur

l'orgue la villanelle[1] que l'on doit chanter pendant l'octave, et qui a pour refrain :

Petit pasteur, écoute en silence ;
Petit pasteur, écoute en silence[2].

Madame l'abbesse m'a donc ordonné de venir, et de vous prévenir...

DON MARTIN.

Oui, c'est bon !

L'ONCLE JUAN.

Mais quelle réponse faudra-t-il rendre ?

DON MARTIN.

Dites que c'est pour le mieux, et que, demain, ma fille se trouvera au monastère.

(L'oncle Juan va pour sortir, et se ravise.)

L'ONCLE JUAN.

Pardon, monsieur ! On vous a bien remis un petit billet signé de madame l'abbesse ?

DON MARTIN.

Sans doute.

L'ONCLE JUAN.

Ne pensez pas, au moins, que ce soit pour vous presser... Je voulais seulement...

DON MARTIN.

Mais puisqu'on tient déjà la somme !

L'ONCLE JUAN.

Madame l'abbesse m'avait chargé, au contraire...

[1] Sorte de composition rustique chantée dans les églises.

[2] *Come y calla*, mot à mot : Mange et tais-toi. Expression espagnole, pour indiquer la déférence avec laquelle on doit recevoir les avertissements des personnes qui vous nourrissent, et, à plus forte raison, les avertissements de Dieu.

DON MARTIN.

De quoi vous a-t-elle chargé ?

L'ONCLE JUAN.

De vous assurer qu'il n'y a pas assez d'urgence pour que l'argent soit envoyé aujourd'hui même.

DON MARTIN.

Je vous remercie de l'avis. Mais je l'ai déjà donné, votre argent.

L'ONCLE JUAN.

A qui donc?

DON MARTIN.

Morbleu ! à don Sempronio.

L'ONCLE JUAN.

Qu'est-ce que c'est que don Sempronio ?

DON MARTIN.

Aurez-vous bientôt terminé votre kyrielle de questions? Vous pouvez vous vanter d'être fastidieux, l'ami !

L'ONCLE JUAN.

Cependant...

DON MARTIN.

J'ai soldé la somme au propre frère de don Lorenzo... Ah ! çà, vous êtes donc sourd ?

L'ONCLE JUAN.

Don Lorenzo n'a pas le moindre frère, que je sache.

DON MARTIN.

Ce que je sais, moi, c'est que vous me faites bondir, seigneur Juan ! Allons, qu'on nous laisse ! Qu'attendez-vous encore ?

L'ONCLE JUAN.

Messieurs, je veux être roué vif si je comprends un seul mot à ce langage. Je vous promets que le susdit frère n'existe pas.

DON MARTIN.

Et je vous jure, moi, que vous êtes venu ici pour m'échauffer la bile. Voyons! Quand je vous aurai affirmé qu'il était là, à côté de moi, que répliquerez-vous? Quand je vous aurai corné aux oreilles que c'est un boiteux qui est borgne, qui a les épaules hautes, qui est très-bavard, et qui a le ton nasillard?

L'ONCLE JUAN.

Le ton nasillard! Mais dans cette pièce même, messieurs, j'ai confié le billet à un jeune drôle... Grand Dieu! je suis sur des charbons ardents. Et imaginez-vous que je voulais déjà revenir plus tôt, quand j'ai rencontré mon individu aux abords de votre maison. — « Don Martin? me dit-il; mais, mon cher, il est absent. — Alors, lui répondis-je, il faudra repasser? — Oh! peine superflue, reprit-il, car ce soir don Martin ne soupera pas chez lui; il ne rentrera pour se coucher qu'à minuit bien sonné!... » Là-dessus je fis demi-tour...

DON MARTIN, à don Luis.

Mais ne vous apercevez-vous point, mon frère, qu'il nous conte sornettes sur sornettes, ce radoteur!

L'ONCLE JUAN.

Si je vous proteste que le drôle m'a tenu ce discours...

DON LUIS.

Je soupçonnerais volontiers qu'on vous a fait quelque mystification.

DON MARTIN.

Que parlez-vous de mystification? Vous voyez bien qu'il divague, le malheureux? il ne sait pas lui-même ce qu'il dit.

DON LUIS.

Silence, mon frère! laissez-moi, avant tout, éclaircir un point. (Appelant.) Périco!

PERICO, du dedans.

Monsieur!...

DON LUIS.

Périco!

SCÈNE XIII.

PÉRICO, DON LUIS, DON MARTIN, L'ONCLE JUAN.

PÉRICO.

Qui m'appelle, messieurs?

(En apercevant l'oncle Juan, il fait un geste de stupéfaction, et se met à fureter sous la table et entre les chaises.)

L'ONCLE JUAN.

C'est lui, croyez-moi; ce ne peut être que lui.

PÉRICO.

En vérité, je ne sais où l'on a fourré ces éperons...

DON LUIS.

Écoute! voici quelque chose pour toi.

PÉRICO.

Ils étaient attachés cependant avec une ficelle.

(Il veut se retirer dans la chambre de don Claude; mais don Luis le saisit par le collet, et le ramène sur le devant du théâtre.)

DON LUIS.

Attention d'abord ici!

PÉRICO.

Mais puisqu'il faut que je les trouve!

DON LUIS.

Qu'est-ce que c'est qu'un certain don Sempronio, qui s'est dit envoyé par madame l'abbesse?

PÉRICO.

Moi, monsieur... est-ce que je puis le savoir? Je l'ignore complétement.

DON LUIS.

Ainsi, tu n'en sais rien?

PÉRICO.

Absolument rien.

DON LUIS.

Pourtant, drôle, si tu ne le confesses à l'instant même, je te fais pendre!

PÉRICO.

Pas davantage?

DON LUIS.

Veux-tu parler!

DON MARTIN.

Allons, vite!

PÉRICO, à l'oncle Juan.

Ah... fi! commissionnaire sans âme, m'enfoncer

de la sorte le poignard dans le sein! Que Dieu te le pardonne!

DON LUIS.

Marchons droit! Ce matin, quand monsieur s'est présenté, à qui a-t-il confié le billet?

PÉRICO.

La question est magnifique! Mais ne vous l'a-t-il pas déjà crié à tue-tête? A moi, monsieur!

DON MARTIN.

Et quelle était cette autre caricature qui est venue empocher l'argent?

PÉRICO.

C'était encore moi, monsieur.

DON MARTIN.

Toi! avec cette patte endommagée?

PÉRICO.

Oui, monsieur, et avec cet emplâtre et ce fameux habit.

DON LUIS.

Misérable! jamais plus révoltante audace...

DON MARTIN.

Voyons! Et l'argent, qu'est-il devenu?

DON LUIS.

Qu'en as-tu fait?

PÉRICO.

Est-ce que je m'en souviens?

L'ONCLE JUAN.

Oh! le gaillard n'en est pas à son apprentissage.

DON LUIS.

Encore une fois, qu'en as-tu fait?

PÉRICO.

Je ne l'ai pas sur moi, monsieur; mais permettez-moi seulement de courir à la maison d'un de mes amis, et je vous l'apporterai au grand galop.

DON MARTIN.

Alors en route!

(Don Martin lui applique un coup vigoureux, pour qu'il parte. Mais don Luis le rattrape par le collet, et chacun d'eux lui pose une main sur l'épaule.)

DON LUIS.

Gardez-vous bien de le laisser partir!

PÉRICO.

Mais je ne m'absenterai que sur parole d'honneur.

DON LUIS.

Ou tu rendras les écus, mon garçon, ou tu expieras tes gentillesses dans un cachot!

PÉRICO.

Quel acharnement!

DON LUIS.

Et pendant que monsieur ira prévenir la justice...

L'ONCLE JUAN.

J'y cours!

(Fausse sortie.)

PÉRICO.

Voici le magot!

(Il tire une bourse de sa poche.)

DON MARTIN.

Donne ici, mauvais filou!

(Il saisit la bourse.)

PÉRICO.

Me traiter de filou, moi!

DON MARTIN.

Tout y est-il, au moins?

PÉRICO.

Ce qui manque, don Claude devra vous le rembourser; car Périco ne s'est point sali les doigts avec votre argent.

DON MARTIN.

Vérifions un peu!

(Il se met à compter l'argent.)

DON LUIS, à l'oncle Juan.

Maintenant, mon ami, que vous avez pu voir comment les choses se sont passées, veuillez dire à ces vénérables sœurs qu'aussitôt que mon frère sortira, il s'empressera de se rendre auprès d'elles.

L'ONCLE JUAN.

Cela suffit, messieurs.

(Il sort.)

PÉRICO.

Va-t'en au diable!

SCÈNE XIV.

DON LUIS, DON MARTIN, PÉRICO, puis DON CLAUDE.

DON LUIS.

Quelle perle de domestique on nous a introduit là dans la maison!... Et peut-on savoir si don Claude a trempé dans tout ceci?

DON MARTIN.

Comment! vous en doutez?

DON LUIS.

Je ne l'aurais jamais cru capable d'aller jusque-là.

DON MARTIN.

Oh! moi bien; car c'est un jeune homme qui promet fièrement.

DON LUIS.

Il importe de pénétrer d'un bout à l'autre tout ce tripotage. (A Périco.) Appelle-moi ce garçon!

PÉRICO, appelant.

Don Claude! seigneur don Claude!

DON LUIS.

Cette affaire dépasse les tours d'écolier, et elle présente un caractère trop grave pour n'être pas examinée à fond.

PÉRICO.

Si je mettais à profit le quart d'heure...

(Il est sur le point de s'échapper par la porte de droite. Don Luis le rattrape encore.)

DON LUIS.

Halte-là! et ne bougeons point d'ici.

PÉRICO.

C'est bon; c'est bon.

DON CLAUDE, sortant de sa chambre.

Qu'est-ce qui arrive, mes chers messieurs?

DON LUIS.

Hé quoi, don Claude! c'est pour vous conduire de la sorte que vous êtes venu dans ma maison? Ah! jamais je n'aurais cru possible une pareille turpitude de votre part! Mon hospitalité, mon amitié,

ma confiance, est-ce ainsi que vous les récompensez ?

DON MARTIN.

Vilain drôle !...

DON CLAUDE.

Ah çà, qu'est-ce que vous avez donc tous les deux ?

DON MARTIN.

Je l'assommerais du coup !...

DON CLAUDE, à part.

Maudit griffonnage ! Nul doute ; confisqué ! (Haut.) En conscience, messieurs, je ne pensais pas que cette manière d'agir pût vous offenser à ce point, et vous mettre tellement hors de vous.

DON LUIS.

Il est ravissant, sur mon honneur ! Y songez-vous, don Claude ? Vous regardez cette équipée comme moins que rien ?

DON CLAUDE.

Certes, si je compte remplir ma promesse en gentilhomme.

DON LUIS.

Et qu'appelez-vous remplir votre promesse en gentilhomme, après l'infamie dont vous vous êtes rendu coupable ? Que dira votre père lorsqu'il apprendra cette action honteuse ? Mais vous ne sentez donc pas qu'il y a là de quoi le faire mourir de chagrin ?

DON CLAUDE.

Allons ! est-il permis de crier au meurtre de

cette façon? Vous pleurez déjà mon père!... Or çà, combien pariez-vous qu'il sera enchanté?

DON LUIS.

Que dis-tu? Est-ce que ta raison t'abandonne?

DON CLAUDE.

Je parle en parfaite connaissance de cause, et je suis fatigué de m'entendre traiter de parricide pour une vétille. Mon père! mais je mettrais ma main et ma tête au feu qu'il me donnera son approbation complète, et sa bénédiction par-dessus le marché! Dieu me pardonne aussi. Mais ces messieurs ont l'air de me tancer comme un gamin. Écoutez! tant que les choses marchent convenablement, je suis doux comme un mouton; mais dès qu'elles se gâtent, la thèse change! Vous vous imaginez peut-être que je vais faire amende honorable, et vous implorer à deux genoux? Ah bien oui! Ne dirait-on pas que, depuis que le monde est monde, semblable affaire ne s'est jamais vue?... Mais puisque je l'aime! Et qu'y a-t-il là de si étrange? Cela me fait plaisir de l'aimer, tiens! Elle m'adore de son côté, la demoiselle. Partant nous sommes quittes, messieurs! Y voyez-vous clair maintenant?... La promesse de mariage est déjà rédigée; et quoique don Martin brûle d'emprisonner sa fille dans un cloître, la jeune enfant ne désire point devenir religieuse. Elle ne veut être ni franciscaine, ni sœur de la Merci, ni dominicaine, ni sœur mendiante; mais ce qu'elle veut,

ce qu'elle a toujours voulu, c'est un bon mari, et elle s'est mariée avec moi !

DON MARTIN.

Comment ! Qu'est-ce que c'est ? Que prétendez-vous dire?

DON LUIS.

Du calme, mon frère ! laissez-le parler jusqu'à la fin.

PÉRICO.

S'il plaît à mon maître de vous débiter des contes bleus; s'il rêve tout debout !...

DON LUIS.

Tais-toi, drôle, ou je te fais sauter par la fenêtre. Délivre-nous de ta présence !

(Périco se retire d'un air penaud.)

DON CLAUDE.

Oh ! ce n'est que trop manifeste, messieurs. Je ne puis hasarder un pas sans qu'on me critique ou qu'on me cherche querelle. Mais si je vous jure que j'étais là bien tranquille, et que c'est elle qui l'a voulu? Que devais-je donc faire? m'endormir sur le rôti? D'ailleurs, dans tout cela, il n'y a pas de quoi fouetter...

DON MARTIN.

Mais, traître, je te demande comment...?

DON CLAUDE.

Le comment serait beaucoup trop long à vous expliquer. Qu'il vous suffise de savoir que vous êtes mon beau-père; car, en deux mots, vous l'êtes ! Et croyez-moi, don Martin, le mieux encore, c'est de

céder à la nécessité, et d'accepter la chose de bonne grâce.

DON MARTIN.

L'accepter!... Bonté divine! Tous mes sens s'égarent... (Appelant.) Clara!

SCÈNE XV.

DONA CLARA, DON LUIS, DON MARTIN, DON CLAUDE.

DONA CLARA.

Mon père, mon doux et cher père, vous m'appelez, moi!

DON CLAUDE.

Oui, il vous appelle, parce que tout est découvert. Depuis une heure, son frère et lui sont à m'accabler sous une avalanche de sermons. Quant à notre pacte, ils nous l'ont escamoté; voilà le mot de l'énigme!

DON MARTIN.

Je comprends tout... Dieu du ciel! (Il s'avance sur sa fille qui se réfugie à côté de don Claude. Don Luis cherche à retenir son frère.) Non! laissez-moi... je veux la tuer!

DON LUIS.

Mon frère, revenez à vous!...

DONA CLARA.

Don Claude, vite; arrachez-moi de cet enfer!

DON MARTIN.

Fléau d'enfant! fille rebelle! c'est ainsi que tu payes mon affection? Oh! je la tuerai.

DONA CLARA.

Don Claude, à l'instant même emmenez-moi hors de cette maison. Qu'est-ce qui vous fait balancer encore? La promesse de mariage, je la tiens; je suis votre femme, et non votre maîtresse; et partout où nous irons, nous sommes sûrs de trouver aide et protection. Nous avons de vastes ressources, et tant que je vivrai, moi, vous n'aurez besoin de personne!

DON MARTIN.

La malheureuse!... Oh! mes forces vont me trahir.

(Il est obligé de s'appuyer contre la table. Don Luis vient à son secours, et le conduit vers la porte de gauche.)

DON LUIS.

Mon frère, vous ferez mieux de rentrer dans votre appartement. Vous ne gagnerez rien à soutenir plus longtemps un pareil spectacle.

DON MARTIN.

Vous avez raison. Mais, je vous en supplie, chassez-les d'ici sans délai!

DON LUIS.

Je vous entends, mon frère.

DON MARTIN.

Qu'ils ne remettent plus jamais les pieds dans notre demeure!... jamais!... jamais!

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

DON LUIS, DONA CLARA, DON CLAUDE.

DON CLAUDE.

Partons, Clara!

(Dona Clara et don Claude se dirigent vers la porte de droite. Don Luis les retient.)

DON LUIS.

Vous partez! Et où irez-vous?

DONA CLARA.

Votre frère le commande; et, grâce à Dieu, nous ne manquerons pas de gens pour nous accueillir.

DON CLAUDE.

D'ailleurs, si don Martin nous retrouvait ici, il pourrait faire une scène terrible. Allons-nous-en!

DON LUIS.

Vous voulez donc couronner par le scandale votre conduite insensée?

DONA CLARA.

Oh! je suis lasse de supporter ce joug... N'avez-vous pas vu combien mon père s'est mis en fureur, parce que j'ai songé à me marier? comme si toutes les jeunes filles ne se mariaient point! N'est-il pas grand temps que cela finisse? Pensez-vous que je veuille vivre dans un esclavage éternel? (A don Claude.) Allons, mon cher, il faut partir. (A don Luis.) Et ne craignez aucunement, mon oncle, que notre détermination devienne une source de scandales. Non! nous avons des papiers, des gages, des témoins, assez et plus qu'il n'est nécessaire pour prouver que don

Claude est mon mari, et que je suis sa femme. Demain, à huit heures, avec un oui et une bénédiction, tout sera terminé; et alors...

DON CLAUDE.

Alors! il ne se passera pas deux semaines sans que le beau-père vienne nous demander l'aumône.

DON LUIS, outré de colère.

Insolent!

DON CLAUDE.

Allez donc!... j'ai raison de parler comme je le fais. Car l'héritage ne tardera pas; et quand on a les mains pleines...

(Don Luis prend sur la table la lettre de Séville qu'y a jetée don Martin, et il la met entre les mains de dona Clara.)

DON LUIS.

Eh bien, regardez, infortunée, sur quoi reposent votre orgueil et vos richesses!

DONA CLARA.

Que vois-je...? Malheur à moi! Est-il possible? Oh! j'en mourrai de désespoir. C'est Inès qui est l'héritière!

DON LUIS.

Oui, Inès; car le ciel a voulu tout à la fois assurer sa récompense et votre châtiment.

DON CLAUDE.

Peste! Mais alors nous n'avons plus qu'à...

DONA CLARA.

O cruelle déception!

DON LUIS.

Cela vous étonne? Mais puisque vous trompiez

votre père, que pouviez-vous attendre, sinon le malheur?

DONA CLARA.

Quel horrible avenir s'ouvre devant nous! Dieu! que d'affronts! Inès, l'heure de ta vengeance a sonné... Ah! mon père qui revient... Comment me dérober à ses yeux?

(Don Claude et dona Clara se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE XVII.

DON MARTIN, DONA INÈS, DON LUIS, DONA CLARA, DON CLAUDE.

DON MARTIN.

Non, toutes vos prières sont inutiles... Je ne veux pas la voir.

DONA INÈS.

Oh! de grâce, mon oncle!

DON MARTIN.

Qu'elle parte, qu'elle parte! et qu'elle me laisse mourir!

DONA INÈS.

Pauvre et abandonnée de son père, où pourrait-elle se réfugier?

DON MARTIN.

Que jamais elle ne reparaisse devant moi!

DONA INÈS, s'avançant vers dona Clara.

Ma cousine, viens par ici! (Dona Clara s'approche d'un air craintif et confus; don Martin lui lance un regard plein de cour-

roux, et elle est prête à reculer.) Non, approche-toi, Clara; jette-toi à ses pieds, et implore sa clémence!

DON MARTIN.

Retirez-vous!

DONA INÈS.

Faites-le pour moi, mon oncle!

DON MARTIN.

Arrière, arrière, fille dénaturée!

DON LUIS.

Cependant, mon frère, il faut bien vous décider au pardon. Quel autre parti voudriez-vous prendre?

DON MARTIN.

Je veux, ni plus ni moins, qu'elle souffre toutes les tortures que doit entraîner son forfait!

DONA INÈS.

Oh! il m'est impossible de contempler ainsi, sans être émue jusqu'au fond du cœur, la terrible disgrâce qui frappe ma cousine! Quoi! je la laisserais partir poursuivie par la malédiction paternelle; je la laisserais partir sous le poids de la douleur et de la misère, quand la faim et la détresse la menacent déjà, et que d'impitoyables remords, fruit inévitable des mauvaises actions, vont la harceler partout! Dieu me garde d'une telle pensée! Et puisque la vertu consiste à faire le bien et non à le prêcher, agissons! Vous, mon père, vous ne me refuserez pas cette grâce... Vous me permettrez de partager avec ma cousine ma fortune entière; car si j'ai jamais souhaité de devenir riche, n'était-ce pas pour consacrer toutes mes ressources au secours de

l'infortune ? Ah! maudit soit le mortel qui condamne ses richesses à la stérilité, et qui vient expirer sur son trésor.

DON MARTIN.

Inès, mon enfant!

DON LUIS.

Inès, ma fille adorée!

DON MARTIN.

Toi, tu es vraiment sainte!

DONA INÈS.

Non, mon oncle, je suis compatissante, et voilà tout. Mais le temps presse, car je veux aujourd'hui même signer cette donation. (Elle prend par la main dona Clara, et l'attire doucement vers elle.)

DONA CLARA.

Inès, toute ma conduite envers toi a été indigne! Oh! je t'en supplie, accorde-moi ton pardon. (Elle lui baise les mains.)

DONA INÈS.

Quelle folie, ma cousine! Je ne me souviens de rien, je t'assure.

DON MARTIN.

Mais je me souviens, moi! (A dona Clara.) Je n'oublierai jamais ta fausseté et ton hypocrisie, détestable créature!

DON LUIS.

Allons, jusqu'où vous emporte votre courroux, mon frère? Croyez-moi, il n'y a point à lutter contre les événements accomplis. Faisons ce que nous propose Inès : qu'elle partage ses biens avec votre

fille; j'y consens de grand cœur! Seulement cette bonne idée peut parfaitement s'exécuter sans signatures et sans contrat. Inès a promis, et sa promesse doit suffire. De cette manière, nous pourrons astreindre les nouveaux époux à rester dans le droit chemin. Clara se verra obligée d'abord, par la force des choses, de témoigner sa reconnaissance à sa cousine : elle saura donc, je l'espère, se conduire désormais en honnête femme, et surtout réprimer les extravagances de son mari. Mais si, pour dernière supposition, la voix de l'honneur était complétement éteinte dans l'âme de Clara, eh bien! alors l'intérêt lui imposerait ce qu'elle ne ferait point par devoir. Enfin, mon frère, je vous le demande à mains jointes, car je ne voudrais pas qu'un refus vînt affliger cette pauvre Inès, dont les yeux sont fixés sur vos lèvres... mon frère, pardonnez à vos enfants!

(Don Claude et dona Clara se jettent aux pieds de don Martin. Celui-ci leur fait signe de se relever.)

DON MARTIN.

C'est bien; relevez-vous tous deux, et surtout ne m'adressez point la parole!... Dieu! quel chagrin m'accable! (Il s'avance vers dona Inès pour l'embrasser.) Et comme j'ai méconnu ce cœur d'or, comme j'ai été injuste envers toi, ma fille, ma bonne Inès!

DON LUIS.

Sa destinée, à cette enfant, sera de demeurer la bienfaitrice de sa cousine, le bon ange de notre maison et le soutien de ta vieillesse, frère!... Oh!

puisse la Providence combler de félicités nos deux filles, et les enchaîner l'une à l'autre par une amitié sincère et durable!

DONA INÈS.

Oui, mon père, désormais nous vivrons toujours comme deux amies, comme deux sœurs.

(Dona Inès et dona Clara s'embrassent.)

DON LUIS.

C'est mon espoir du moins!... (Il prend la main de sa fille.) Écoute, chère Inès, tu ne saurais t'imaginer combien mon cœur est ravi! Le plaisir que tu me causes l'emporte sur toutes les joies de ce monde, et je n'échangerais pas le bonheur d'être ton père contre le trône du plus puissant monarque. Plût au ciel que ton exemple fût une leçon publique! S'ils te voyaient, ces malheureux qui se laissent si facilement duper par les apparences, ils parviendraient enfin à distinguer la vraie vertu du masque de l'hypocrisie!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Digitized by Google

LE OUI

DES JEUNES FILLES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LE OUI DES JEUNES FILLES.

L'apogée de la gloire de Moratin date de la première représentation du *Oui des jeunes Filles*, qui eut lieu au théâtre de la Cruz le 24 janvier 1806. Les rôles, le langage et la portée morale de cette charmante comédie excitèrent un véritable enthousiasme. Elle fut jouée vingt-six fois de suite, et la venue du carême, pendant toute la durée duquel les spectacles étaient fermés, put seule interrompre ce nouveau triomphe.

Les habitants de Madrid se pressaient encore pour aller applaudir Maria Ribéra dans le rôle principal, que déjà les troupes de province avaient monté la pièce avec un ensemble parfait; Saragosse même, trop impatiente pour attendre ses acteurs, forma en quelques jours une troupe d'*aficionados*; et ces artistes improvisés parvinrent à représenter le *Oui des jeunes Filles* au milieu des bravos d'un auditoire nombreux.

Durant la seule année 1806, cette comédie eut quatre éditions, aussitôt enlevées par le public de la capitale.

Le nom de Moratin fut placé dès lors à côté de ceux des plus illustres génies dramatiques, et ses ennemis cachèrent en silence leur honte et leurs vaines fureurs.

Après le *Oui des jeunes Filles*, le grand poëte ne donna plus au théâtre espagnol que deux pièces traduites de Molière, *l'École des Maris*, en 1812, et *le Médecin malgré lui* (*el Médico á palos*), en 1814. Il était impossible de prouver par un hommage plus éclatant son respect pour la mémoire du maître; et, comme nous l'avons dit dans notre introduction : « A la même époque où la muse de Racine trouvait en Allemagne pour interprète Schiller, le génie de Molière rencontrait en Espagne, pour émule et pour imitateur, Leandro Moratin. »

PERSONNAGES.

DON DIÈGUE.
DON CARLOS.
DONA IRÈNE.
DONA FRANCISCA [1].
RITA.
SIMON.
CALAMOCHA [2].

La scène se passe dans une hôtellerie à Alcala de Henarès.

Le théâtre représente une salle commune dans une hôtellerie, avec quatre portes appartenant à des chambres de voyageurs; toutes ces chambres sont numérotées. Au fond, une grande porte avec un escalier qui conduit au rez-de-chaussée; une fenêtre à hauteur d'appui, sur un des côtés. Au milieu de la salle, une table, un banc, des chaises, etc.

L'action commence à sept heures du soir, et se termine le lendemain à cinq heures du matin.

---

[1] *Dona Francisca* est appelée dans presque toute la pièce *dona Paquita*. Ce dernier nom est un diminutif affectueux de *Paca*, qui signifie *Françoise* comme Francisca.

[2] Prononcez CALAMOT-CHA, et alors le *ch* comme dans *chaland*.

LE OUI
DES JEUNES FILLES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON DIÈGUE, SIMON.

(Don Diègue sort de sa chambre. Simon, qui est assis sur une chaise, se leve à l'aspect de son maître.)

DON DIÈGUE.

Eh bien! ces dames ne sont pas encore de retour?

SIMON.

Non, monsieur.

DON DIÈGUE.

Elles ne se montrent guère avares de leurs moments.

SIMON.

C'est que cette tante aime la petite d'un tel amour, à ce qu'il paraît!... Et puis, la brave femme n'a pas vu sa nièce depuis l'époque où mademoiselle fut emmenée à Guadalaxara.

DON DIÈGUE.

Sans doute. Je ne prétends nullement qu'il ne fallût point aller chez la tante en question; mais, avec une demi-heure de visite et quatre larmes, l'affaire aurait pu être terminée.

SIMON.

Il faut dire aussi, monsieur, que ç'a été une singulière détermination de votre part, de vous enfermer comme cela pendant deux grands jours, sans sortir de l'auberge. Or, on se fatigue de lire, on se lasse de dormir; mais ce qui fatigue encore bien plus, c'est la malpropreté des chambres, les chaises disloquées, les estampes de l'Enfant prodigue, le bruit des clochettes et des grelots, l'harmonieuse conversation des charretiers et des campagnards; enfin, tout ce brouhaha qui ne vous laisse pas un instant de repos!

DON DIÈGUE.

Ce que j'ai fait, mon garçon, je l'ai cru nécessaire. Ici tout le monde me connaît, et précisément je veux que nul ne m'aperçoive.

SIMON.

Je cherche en vain le motif qui vous porte à vous cacher ainsi. Mais, monsieur, dans quelle entreprise êtes-vous donc lancé, si ce n'est que vous avez accompagné dona Irène jusqu'à Guadalaxara pour l'aider à tirer du couvent mademoiselle sa fille, et que maintenant nous sommes en train de les reconduire toutes deux à Madrid?

DON DIÈGUE.

Dame! mon cher garçon, c'est que tu n'as pas vu encore ce quelque chose qui est au fond de mon sac.

SIMON.

Veuillez parler.

DON DIÈGUE.

Ce quelque chose... le jour viendra où tu en seras instruit, et même il ne saurait tarder... Allons! écoute, Simon; mais, pour Dieu! un silence absolu. J'ai la certitude que tu es un cœur honnête, et pendant longues années tu m'as servi avec dévouement. Eh bien, tu vois déjà que nous avons fait sortir cette jeune fille du cloître, et que nous l'amenons à Madrid?

SIMON.

C'est entendu, monsieur.

DON DIÈGUE.

Par conséquent donc... Mais, bouche cousue! je te le recommande de nouveau.

SIMON.

Il suffit, mon maître. Dans aucun temps je n'ai aimé les bavardages.

DON DIÈGUE.

Oh! je ne l'ignore point, et c'est pour cette raison que je te fais dépositaire de mon secret. Jamais, il faut bien l'avouer, je n'avais eu l'occasion de voir cette chère dona Paquita[1]; mais, par suite des liens d'amitié qui m'unissent à sa mère, j'étais sou-

[1] Voyez la note [1], à la liste des personnages de la pièce.

vent informé de ses nouvelles. Je lisais quantité de lettres émanées de la jeune personne, et l'on me communiquait plusieurs de celles envoyées par sa tante la religieuse, auprès de qui elle vivait à Guadalaxara. De cette manière, j'obtins les renseignements les plus détaillés touchant sa conduite et les penchants de son âme. Enfin, j'ai eu le bonheur de la contempler de mes propres yeux. Oui, ce court espace m'a suffi pour pénétrer son caractère; et, à te dire la vérité, Simon, tous les éloges que l'on m'avait faits de cette jeune fille sont encore au-dessous de ses mérites.

SIMON.

Oh! d'accord, monsieur... Elle est la gentillesse même; et puis elle vous a...

DON DIÈGUE.

Oui, c'est un bijou de gentillesse, de grâce et de modestie. Mais ce qui par-dessus tout me ravit en elle, c'est sa candeur et son innocence. Ah! mon garçon, on chercherait vainement ailleurs une pareille enfant... Et de l'esprit, oh! mais de l'esprit, vois-tu... Bref, pour en finir avec ma confidence, apprends que mon projet, c'est...

SIMON.

Ne vous donnez pas la peine de me l'expliquer.

DON DIÈGUE.

Non? Et pourquoi?

SIMON.

Parce que je le tiens déjà. L'idée me paraît excellente!

DON DIÈGUE.

Tu dis?

SIMON.

Excellente!

DON DIÈGUE.

Ainsi, tu as deviné à l'instant même...

SIMON.

Oh! quoi de plus clair sous le soleil? Ma foi, monsieur, c'est un très-bon mariage, un mariage parfait, parfait!

DON DIÈGUE.

Oui, mon garçon. Je l'ai mainte fois retourné dans ma tête, ce grand dessein, et il me semble à moi des plus heureux.

SIMON.

Et à moi donc!

DON DIÈGUE.

Mais je veux absolument que rien ne transpire avant que la chose soit réalisée.

SIMON.

C'est fort sage de votre part.

DON DIÈGUE.

Tout le monde, mon ami, ne voit pas ces sortes d'événements du même œil; et je parie d'avance que bien des gens se hâteront de faire des gorges chaudes, de crier à la folie, et de...

SIMON.

A la folie! Charmante folie, en vérité, avec un brin de fille comme celui-là!

DON DIÈGUE.

Bravo! tu dis bien. Par contre, elle est pauvre, il n'y a pas de doute; car, entre nous, sa chère mère, dona Irène, s'est tellement hâtée de faire danser les espèces depuis la mort de son dernier mari, que, sans ses deux bonnes sœurs les religieuses et son beau-frère le chanoine de Castroxériz, elle n'aurait pas de quoi faire bouillir la marmite : ce qui ne l'empêche pas, au surplus, d'être remplie de vanité et de prétentions. Elle vous étourdit sans cesse de ses parents et de ses défunts époux, et elle vous débite des kyrielles de sottes litanies... Mais n'importe! ce n'est pas l'argent que j'ai cherché : j'en ai, de l'argent. Ce que j'ai tâché de découvrir, c'est la modestie, le recueillement et la vertu.

SIMON.

Voilà le principal, monsieur! Et d'ailleurs ces beaux écus que vous possédez, qu'en feriez-vous?

DON DIÈGUE.

C'est vrai, mon garçon... D'un autre côté, tu n'ignores pas quelle perle c'est qu'une femme entendue, active, sachant prendre soin de son ménage, sachant économiser et porter son attention sur tous les détails. Ah! le triste sort que d'être sans cesse à se quereller avec des gouvernantes plus détestables les unes que les autres, avec ces vieilles gourmandes qui glissent leur mot dans chaque affaire, qui font galoper leur langue du matin au soir, qui sont toujours tourmentées par des vapeurs, de vraies ruines enfin, et, par-dessus le marché, laides comme

les sept péchés! Non, pour Dieu! il me faut une existence nouvelle : je veux être entouré d'amour et d'une sincère affection. Ainsi, nous vivrons comme de petits anges! Et quant à la foule, laissons-la clabauder et gronder derrière nous.

SIMON.

Mais si ce mariage convient aux deux parties, qu'est-ce que le monde pourra dire?

DON DIÈGUE.

Bah! je sais bien ce qu'ils diront; seulement... Oh! ils diront que c'est une union mal assortie; qu'il y a disproportion d'âge; qu'il y a...

SIMON.

Hé! hé! la différence ne me paraît pas déjà si énorme : sept ou huit ans au plus.

DON DIÈGUE.

Ah çà, mon gaillard, que nous chantes-tu avec tes sept ou huit ans, puisque la jeune personne n'a atteint sa seizième année que depuis quelques mois?

SIMON.

Eh bien, après, monsieur?

DON DIÈGUE.

Après! Quoique, grâce au ciel, je me porte comme un charme, il n'en est pas moins certain que le diable lui-même ne m'ôterait pas mes cinquante-neuf printemps.

SIMON.

Mais je ne parlais pas de votre âge, monsieur.

DON DIÈGUE.

De quoi parlais-tu donc?

SIMON.

Je disais en deux mots... Allons! ou c'est vous, monsieur, qui ne vous êtes pas suffisamment expliqué, ou c'est moi qui vous ai compris de travers... En définitive, cette chère dona Paquita, avec qui doit-elle se marier?

DON DIÈGUE.

C'est à présent que tu me fais cette question? Mais avec moi, morbleu!

SIMON.

Avec vous?

DON DIÈGUE.

Oui, avec moi.

SIMON.

Ah! nous voilà bien!

DON DIÈGUE.

Que dis-tu?... Qu'est-ce, enfin...?

SIMON.

Et moi qui croyais avoir mis le doigt dessus!

DON DIÈGUE.

A quoi rêvais-tu donc? Pour qui pensais-tu que j'avais réservé ce trésor?

SIMON.

Mais pour don Carlos, monsieur votre neveu, un jeune homme d'un talent et d'une instruction rares, un excellent soldat, enfin un cavalier des plus séduisants sous tous les rapports. Voilà le mortel à qui je supposais que l'on destinait cet objet accompli.

DON DIÈGUE.

Eh bien, tu t'es fourvoyé d'une étrange façon.

SIMON.

Admettons alors que je n'aie rien dit.

DON DIÈGUE.

Voyez un peu la belle trouvaille! M'amuser à marier dona Paquita avec cet autre? Par exemple! que cet autre aille étudier ses mathématiques.

SIMON.

Mais il les étudie, vos mathématiques; bien mieux, il les enseigne.

DON DIÈGUE.

Qu'il aille cueillir des lauriers, et qu'il me laisse...

SIMON.

Des lauriers! Mais quel paquet de lauriers vous faut-il donc, après que ce jeune officier, dans la dernière guerre, avec une poignée de braves, s'est emparé de deux batteries, a encloué les canons, a fait plusieurs prisonniers, et s'en est retourné au camp, couvert de blessures et de sang des pieds à la tête! Eh! monsieur, vous étiez infatigable alors pour exalter le courage de votre neveu; et, à plus de quatre reprises, je vous ai trouvé versant des larmes de joie à cette grande nouvelle, que le roi avait récompensé don Carlos par le grade de lieutenant-colonel[1] et la croix d'Alcantara.

[1] *Con el grado de teniente-coronel.* Le roi confère ici à don Carlos le *grade* de lieutenant-colonel. Néanmoins on voit plus tard le soldat

DON DIÈGUE.

Oui, mon ami, tout cela est historique; mais tout cela n'a que faire dans la circonstance, attendu que c'est moi qui me marierai.

SIMON.

Bien, bien, si vous êtes sûr que la jeune personne vous adore, que vos cheveux gris lui plaisent, que son choix est libre...

DON DIÈGUE.

Et comment ne le serait-il pas? Que servirait de me tromper? Tu as vu comme moi la religieuse de Guadalaxara. Est-ce une femme d'assez de jugement? Et quant à notre religieuse d'Alcala, quoique je n'aie pas l'honneur de la connaître, je puis te répondre qu'elle est douée d'excellentes qualités. Écoute encore : Dona Irène doit-elle se montrer assez inquiète du bonheur de sa fille? Eh bien, chacune de ces braves dames m'a donné toutes les garanties imaginables. Sache enfin que la suivante, qui était déjà au service de dona Paquita à Madrid, et qui, pendant plus de quatre années, est restée auprès d'elle dans le couvent, ne tarit pas en louanges sur sa maîtresse : « Jamais,

Calamocha appeler tout bonnement son maître *mi teniente*, et don Carlos être traité dans toute la pièce comme un simple lieutenant. C'est que ce grade de lieutenant-colonel n'est encore qu'une distinction honorifique octroyée pour une action d'éclat : la grâce royale produira son véritable effet lorsque le lieutenant don Carlos aura réellement atteint le rang de lieutenant-colonel. A cette époque, son ancienneté dans l'*emploi* datera du jour de sa nomination au grade. Ceux qui sont l'objet de pareilles faveurs se nomment aujourd'hui encore, dans l'armée espagnole, *los graduados*.

m'a-t-elle répété encore, jamais je n'ai observé dans cet ange du bon Dieu la moindre apparence d'inclination pour aucun de ces hommes que par-ci par-là elle a pu entrevoir dans cette retraite... Broder, coudre, lire des livres de piété, entendre la messe, courir dans les jardins après les papillons, ou bien jeter de l'eau dans les trous creusés par les fourmis, voilà quels ont été ses occupations et ses amusements... » Mais que dis-tu, Simon?

SIMON.

Moi? rien, monsieur.

DON DIÈGUE.

Là, penses-tu, par hasard, que je me sois endormi sur toutes ces sécurités; que je ne saisisse pas toutes les occasions qui se présentent, pour faire naître l'amitié, la confiance de la jeune fille, et pour obtenir qu'elle s'explique envers moi avec la liberté la plus complète? Or, en somme, le temps ne presse point. Je regrette seulement que dona Irène ne laisse pas parler sa fille une seconde; l'on dirait que la parole n'existe que pour elle. Mais, au fond, c'est une bonne femme; oh! oui, bien bonne...

SIMON.

Enfin, monsieur, je désire que toute l'affaire se termine à votre souhait.

DON DIÈGUE.

C'est en Dieu que j'espère pour que les choses suivent le meilleur cours, quoique, à t'entendre, le futur ne soit guère de ton goût. Ah! mon gar-

çon, l'heureux à-propos que tu as eu de me rappeler monsieur mon neveu! Mais tu ne sais donc pas que je suis des plus courroucés contre lui?

SIMON.

Voyons, quel est son crime?

DON DIÈGUE.

Il a encore fait des siennes, et ce n'est que sous une date récente que j'ai été informé de ses nouveaux exploits. L'an passé, tu en fus témoin, il resta pendant deux mois auprès de nous à Madrid. Et, par le ciel! la visite me coûta assez cher! Enfin, c'est mon neveu, et je ne pleure pas mes doublons. Mais nous voilà au beau de l'histoire. Le moment sonne pour le jeune homme d'aller à Saragosse rejoindre son régiment. Il nous quitte; et tu te souviens que, fort peu de jours après son départ de la capitale, je reçus avis de son arrivée là-bas.

SIMON.

Oui, monsieur.

DON DIÈGUE.

Et dès lors sa correspondance, quoiqu'elle ne brillât point par un excès de zèle, nous parvint toujours datée de Saragosse.

SIMON.

Oh! c'est exact.

DON DIÈGUE.

Par malheur, le gaillard n'était pas plus que nous à Saragosse, lorsqu'il barbouillait toutes ses belles épîtres.

SIMON.

Que dites-vous?

DON DIÈGUE.

Je dis vrai. Le 3 juillet, monsieur s'éloignait de mes pénates, et, fin septembre, il n'était pas encore de retour à sa garnison[1]. Que t'en semble, mon brave? Pour avoir pris la poste, n'est-ce pas qu'il a fait des prodiges de rapidité?

SIMON.

Mon Dieu, peut-être il sera tombé malade en route; et, pour ne pas vous causer de chagrin...

DON DIÈGUE.

Ta! ta! ta! quelque amourette de monsieur l'officier; un de ces écarts de passion qui le rendent fou... Sans doute, dans une de ces villes des environs, la première jouvencelle... Qui sait? Aussitôt qu'il aperçoit une paire d'yeux noirs, il est frappé à mort. Tout ce que je demande à Dieu, c'est qu'il garde mon cher Carlos d'une de ces rusées luronnes qui troquent l'honneur contre le mariage.

SIMON.

Allez, monsieur, il n'y a pas de danger! et s'il se fourvoie chez une de ces tricheuses d'amour, il faudra qu'elle joue fièrement son jeu pour le faire capot!

DON DIÈGUE.

Il me semble entendre ces dames rentrer... Oui, ce sont elles!... Occupe-toi de chercher le con-

[1] Llegado à sus pabellones.... On appelle *pabellones* les logements occupés dans les casernes par les officiers.

ducteur, et fais-le venir, afin que nous arrêtions avec lui l'heure à laquelle nous devrons partir demain.

SIMON.

Fort bien, monsieur.

DON DIÈGUE.

Une dernière fois, motus sur tout ceci... Tu me comprends?

SIMON.

Soyez tranquille, monsieur; je serai discret.

(Il sort par la porte du fond. - Par la même porte entrent dona Irène, dona Francisca et Rita avec leurs mantilles, et des jupes noires. Rita pose sur la table un mouchoir noué en manière de paquet; puis elle prend les mantilles, et se met à les plier ensemble.)

SCÈNE II.

DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA, RITA, DON DIÈGUE.

DONA FRANCISCA.

Enfin, nous voici arrivées!

DONA IRÈNE.

Ouf! quel escalier!

DON DIÈGUE.

Soyez les très-bien venues, mesdames!

DONA IRÈNE.

Mais vous, mon cher monsieur, à ce qu'il paraît, vous n'êtes point sorti?

DON DIÉGUE.

Non, madame. (Don Diegue et dona Irène vont s'asseoir.) Tantôt... un peu plus tard, je me propose de faire un léger tour dehors. J'ai lu quelques instants, puis j'ai essayé de dormir; mais dormir dans cette auberge, c'est bien difficile!

DONA FRANCISCA.

Oh! certes, monsieur! Sans compter ces maudits cousins! Fi! les vilaines bêtes! toute la nuit elles m'ont tenue éveillée... Mais regardez donc, (Elle délie le mouchoir pour montrer les divers objets qu'indique le texte.) et voyez que de belles choses j'apporte! Des rosaires en nacre, des croix en bois de cyprès, la règle de Saint-Benoît, un petit bénitier en cristal... Dites, dites, monsieur, comme il est gentil! Et puis ces deux cœurs en clinquant. J'espère qu'il y en a là de ces petits cadeaux! C'est à n'en pas finir!

DONA IRÈNE.

Tous ces charmants objets lui ont été donnés par les mères. Elles étaient folles de ma fille.

DONA FRANCISCA.

Dieu! comme elles m'aiment à la ronde! Et ma tante, ma pauvre tante, comme elle pleurait! La bonne dame est devenue déjà bien vieillotte...

DONA IRÈNE.

Elle m'a exprimé tous ses regrets de ne pas avoir fait votre connaissance.

DONA FRANCISCA.

C'est vrai, maman; et la preuve, c'est qu'elle a

dit : « Mais pourquoi ce monsieur n'est-il donc pas venu? »

DONA IRÈNE.

Cet excellent chapelain et le curé de la paroisse de los Verdès nous ont reconduites jusqu'à la porte.

DONA FRANCISCA.

Tiens, Rita!... (Elle renoue le mouchoir et le donne à Rita, qui l'emporte, ainsi que les mantilles, dans la chambre de dona Irène.) Va là-dedans, et serre-moi tout cela dans le grand panier d'osier. Mais attention donc! Porte-le comme je te dis, et seulement des quatre coins... Allons, bon! Malheureuse! voilà déjà que tu m'as brisé cette sainte Gertrude en pastillage [1].

RITA.

Il n'y a point de mal, mademoiselle; je saurai bien la croquer.

SCÈNE III.

DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA, DON DIÈGUE.

DONA FRANCISCA.

Eh bien! rentrons-nous, maman? ou allons-nous rester ici?

DONA IRÈNE.

Tout à l'heure, ma fille; car je désire respirer une minute.

[1] *Alcorza*, composition d'amidon, de sucre et de gomme, avec laquelle on pétrit des figurines.

DON DIÈGUE.

C'est aujourd'hui que nous avons eu une chaleur tropicale!

DONA IRÈNE.

Et quelle délicieuse fraîcheur régnait dans ce parloir! On se serait cru dans le paradis... (Dona Francisca prend place à côté de dona Irene.) Ma sœur, à la vérité, continue toujours d'avoir une santé fort délicate; elle a vivement souffert l'hiver dernier... Mais, bah! une fois en présence de sa nièce, il n'a plus été question que de la couvrir de baisers... La chère dame est ravie de notre choix.

DON DIÈGUE.

Je suis charmé qu'il reçoive ainsi l'approbation de ces bonnes religieuses, auxquelles vous lient des obligations particulières.

DONA IRÈNE.

Oui, la tante d'ici est enchantée; et quant à la tante de là-bas, vous savez vous-même à quoi vous en tenir. Oh! combien lui a coûté cette séparation! Maisque voulez-vous? elle s'est vite convaincue que c'était pour l'avenir de ma fille, et il a bien fallu en passer par là. Vous vous rappelez dans quels termes elle nous assurait de sa tendresse; vous vous souvenez...

DON DIÈGUE.

J'en ai gardé bonne mémoire, madame. Mais l'essentiel pour nous, c'est que la partie la plus intéressée vienne mêler l'expression de sa joie aux vœux de tous les cœurs qui lui sont dévoués.

DONA IRÈNE.

Oh ! c'est une fille obéissante, et jamais il ne lui viendra dans l'idée de s'écarter des décisions de sa mère.

DON DIÈGUE.

Je n'en disconviens pas; mais encore...

DONA IRÈNE.

Elle est sortie d'un bon sang, et dès lors elle est tenue de penser en honnête personne, et de se conduire avec l'honneur qui sied à sa position.

DON DIÈGUE.

Fort bien, madame; mais ne pourrait-elle, sans mentir ni à son sang ni à son honneur...?

DONA FRANCISCA, se levant.

Dois-je vous laisser, maman?

DONA IRÈNE, à don Diegue.

Elle trahirait l'un et l'autre, monsieur. (Dona Francisca se rassied.) Une demoiselle bien élevée, issue de parents respectables, n'a qu'une chose à faire : c'est de se soumettre en tout et partout aux règles que lui dictent les convenances et le devoir. Cette douce enfant, telle que vos yeux l'aperçoivent, est la vivante image de son aïeule — que Dieu ait la chère âme ! — dona Géronima de Péralta. Son portrait est chez moi, et vous avez dû l'y voir. On le peignit, d'après ce que me raconta un jour l'illustre dame elle-même, pour envoyer la toile à son oncle, le père Sérapion de Saint-Jean Chrysostome, évêque élu de Méchoacan.

DON DIÈGUE.

En vérité?

DONA IRÈNE.

Hélas! il mourut sur les flots de la mer ce noble prélat! Jugez quel coup terrible ce fut pour toute la famille... Aujourd'hui encore, quoiqu'à tant d'années de distance, nous ressentons cruellement sa perte. Mon cousin surtout, mon cousin don Cucufate, régidor[1] perpétuel de Zamora, ne peut entendre parler de sa défunte Grandeur sans fondre en larmes.

DONA FRANCISCA.

Mon Dieu! quel ennui que ces mouches!...

DONA IRÈNE.

Ce qui nous console, c'est que le bon évêque mourut en odeur de sainteté.

DON DIÈGUE.

En effet, c'est fort heureux.

DONA IRÈNE.

Oh! oui, c'est heureux. Mais comme, depuis, la famille a tant perdu de son lustre... Que voulez-vous? Sans argent dans ce monde... Enfin, quoi qu'il puisse advenir de nous, il est certain qu'on travaille à écrire sa vie. Et qui sait, monsieur, si, dès demain peut-être, on n'arrivera pas à l'imprimer, avec l'aide de Dieu?

DON DIÈGUE.

Au fait, pourquoi pas? Tout s'imprime chez nous.

[1] Echevin.

DONA IRÈNE.

Ce qui est positif encore, c'est que l'auteur, qui est un neveu de mon beau-frère le chanoine de Castroxériz, ne quitte pas un moment la plume; et, à l'heure où je vous parle, le cher homme a déjà achevé neuf volumes in-folio, qui embrassent les neuf premières années de la vie du saint évêque:

DON DIÈGUE.

Comment, pour chaque année, rien qu'un in-folio?

DONA IRÈNE.

Oui, monsieur; telle est la marche que l'auteur s'est proposé de suivre.

DON DIÈGUE.

Et à quel âge s'éteignit le vénérable prélat?

DONA IRÈNE.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans trois mois et quatorze jours.

DONA FRANCISCA.

Puis-je vous laisser, mère?

DONA IRÈNE.

Oui, laisse-moi, va-t'en! Dieu du ciel! peut-on être pressée de la sorte!

DONA FRANCISCA, se levant.

Aimeriez-vous, seigneur don Diègue, que je vous fisse une révérence à la française?

DON DIÈGUE.

Oui, chère petite. Voyons cela!

DONA FRANCISCA.

Regardez, voilà comment il faut s'y prendre.

DON DIÈGUE.

Oh! la gracieuse enfant! Bravo, la Paquita! bravo!

DONA FRANCISCA.

A vous, monsieur, la révérence; et maintenant à ma mère un baiser.

(Elle entre dans la chambre de dona Irène.)

SCÈNE IV.

DONA IRÈNE, DON DIÈGUE.

DONA IRÈNE.

C'est une vraie petite fée, un vrai petit Amour.

DON DIÈGUE.

Ah! cette gentillesse si naturelle lui donne un charme irrésistible.

DONA IRÈNE.

Que voulez-vous? Élevée sans artifice et loin des embûches du monde, heureuse de se retrouver sous l'aile de sa mère, et, bien plus encore, de se voir si promptement établie, est-ce donc une si grande merveille que la grâce éclate dans chacune de ses paroles, dans chacune de ses actions, surtout, monsieur, lorsqu'elle a pour juges les regards d'une personne qui s'est tant préoccupée de son bonheur?

DON DIÈGUE.

Ce que je lui demande seulement, c'est qu'elle

s'explique à cœur ouvert sur notre union projetée, c'est qu'elle parle...

DONA IRÈNE.

Elle vous répéterait mot pour mot ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

DON DIÈGUE.

Oui, je n'en doute pas. Mais, madame, recueillir par moi-même la certitude que je mérite une place dans ses pensées, entendre ce charmant aveu s'échapper de sa petite bouche rose, ah! ce serait pour moi un plaisir inexprimable...

DONA IRÈNE.

Oh! n'ayez pas la plus légère défiance à cet égard; mais réfléchissez combien une jeune fille serait mal venue de confier aux lèvres le secret de son âme! Que penseriez-vous, seigneur don Diègue, d'une demoiselle remplie de pudeur et élevée suivant les lois de Dieu, si elle s'avisait de jeter à la tête d'un homme cette ingénuité : « Monsieur, je vous adore! »

DON DIÈGUE.

Permettez... Si cet homme était le premier venu qu'elle rencontrerait par hasard dans une rue de la ville, et qu'elle lui fît tout à coup une pareille déclaration, oh! dans ce cas la demoiselle mériterait le plus grand blâme; mais lorsqu'il s'agit d'un de vos amis dont elle doit devenir la femme sous très-peu de jours, il lui est bien permis d'oser parler. Sans compter d'ailleurs qu'il y a certaines manières de s'expliquer...

DONA IRÈNE.

Avec moi, monsieur, elle est la franchise même. Nous ne cessons de causer de vous; et tout en elle me dévoile le tendre intérêt qu'elle vous porte. Dirai-je enfin avec quelle puissante raison elle s'est exprimée hier au soir, après que vous vous fûtes retiré? Tenez! monsieur, je ne sais ce que j'aurais donné pour que vous pussiez l'entendre.

DON DIÈGUE.

Vraiment? C'est de moi qu'elle s'occupait?

DONA IRÈNE.

Ah! comme elle a bien senti qu'il valait infiniment mieux, pour une jeune personne de seize ans, avoir un mari d'un âge raisonnable, un mari d'une expérience, d'une maturité, d'une sagesse, d'une...

DON DIÈGUE.

Sainte Vierge! c'est elle qui disait cela?

DONA IRÈNE.

Non, c'est moi qui parlais; mais elle m'écoutait avec une attention digne d'une femme de quarante ans, ni plus ni moins. Ah! comme je la prêchais! Et elle, quel trésor d'intelligence!... Enfin, à la maman il sied mal... Mais, mon Dieu, n'est-ce point une pitié, monsieur, de voir comment se fabriquent les mariages d'aujourd'hui? On vous marie une demoiselle de quinze ans avec un bout d'homme de dix-huit, ou bien une jeune fille de dix-sept ans avec un bambin de vingt-deux. Voilà donc d'un

côte une enfant sans jugement ni expérience, et de l'autre un blanc-bec sans un grain de bon sens ni la moindre connaissance du monde. Eh bien, je vous le demande alors, qui gouvernera la maison? Qui commandera aux domestiques? Qui instruira et corrigera les marmots? Car il arrive toujours que nos jeunes étourdis sont affligés, en un clin d'œil, d'une progéniture nombreuse et vraiment désolante à contempler!

DON DIÉGUE.

Il est vrai, madame : c'est un triste spectacle de voir assiégées d'une foule de petites créatures tant de personnes dépourvues du talent, de l'expérience et de la vertu nécessaires pour en diriger l'éducation.

DONA IRÈNE.

Tout ce que je puis vous assurer, monsieur, c'est que je n'avais pas encore accompli ma dix-neuvième année, lorsque je me mariai en premières noces avec mon défunt don Épifanio... (que le paradis lui soit ouvert!) Eh bien, quant à ce cher homme-là, sans vous faire tort, il serait impossible de trouver un caractère plus respectable uni à plus d'honneur, et plus de franche amabilité mêlée à une conversation plus spirituelle. Mais, si vous voulez le savoir, il avait ses cinquante-six ans bien sonnés le jour où il devint mon époux.

DON DIÉGUE.

Le bel âge! En effet, cela ne s'appelle plus un morveux. Seulement...

DONA IRÈNE.

C'est où je veux arriver. Pensez-vous que, dans ma tendre saison, il eût pu me convenir d'être unie à un freluquet, à une vraie tête folle? Non, grand Dieu! Ce n'est pas que je veuille dire au moins que mon défunt était un vieil infirme, et que sa constitution fût délabrée : bien au contraire! Il était sain, grâce au ciel, comme une pomme d'api; et, dans toute son existence, il n'avait connu d'autre mal qu'une espèce d'épilepsie qui venait le visiter de temps en temps. Mais, du jour où nous fûmes mariés, les attaques devinrent si fréquentes et si fortes, que, sept mois après, je me trouvai veuve et enceinte d'un petit être, lequel naquit plus tard, et me fut, à la fin des fins, enlevé par la rougeole.

DON DIÈGUE.

Qu'entends-je? Vraiment? il laissa de la postérité, ce bon don Épifanio!

DONA IRÈNE.

Mais certes, monsieur. Et pourquoi pas?

DON DIÈGUE.

Je fais cette observation, parce qu'il y en a toujours qui viennent dire... Après cela, s'il fallait attacher la moindre importance... Or donc, madame, était-ce un garçon ou une fille?

DONA IRÈNE.

Un superbe garçon! Oui, il était blanc comme de l'argent, mon chérubin!

DON DIÈGUE.

Dieu! la douce consolation de tenir dans ses bras un de ces petits anges!...

DONA IRÈNE.

Hélas! monsieur, ils vous font passer de terribles quarts d'heure. Mais qu'importe? c'est charmant, c'est ravissant!

DON DIÈGUE.

Je vous crois.

DONA IRÈNE.

C'est le ciel, monsieur!

DON DIÈGUE.

Oui, ce doit être un plaisir ineffable...

DONA IRÈNE.

Oh oui! je vous le jure!

DON DIÈGUE.

Quel bonheur de les voir gambader ensemble ces trésors d'enfants, de les entendre rire, de les caresser avec amour, et d'être l'objet soi-même de leurs caresses innocentes.

DONA IRÈNE.

Où êtes-vous, fruits de mes entrailles? Vingt-deux, voilà le chiffre net résultant des trois mariages que j'ai contractés jusqu'à ce jour. Hélas! de cette famille si belle, il ne me reste que ma fille, mais je vous promets...

SCÈNE V.

SIMON, DONA IRÈNE, DON DIÈGUE.

SIMON, entrant par la porte du fond.

Monsieur, le conducteur est là qui vous attend.

DON DIÈGUE.

Dis-lui que j'y vais... Ah! cherche-moi d'abord mon chapeau et ma canne; il faut absolument que je prenne un peu l'air. (Simon entre dans la chambre de don Diègue, et apporte les objets demandés.) Ainsi, madame, je suppose que nous partirons demain d'assez bon matin?

DONA IRÈNE.

Il n'y a aucune difficulté. Votre heure, monsieur, sera la nôtre.

DON DIÈGUE.

Alors à six heures environ, n'est-ce pas?

DONA IRÈNE.

Fort bien.

DON DIÈGUE.

Oui, nous aurons le soleil derrière nous... Je dirai même au conducteur de se trouver ici une demi-heure plus tôt.

DONA IRÈNE.

Ce sera pour le mieux, car il reste toujours mille petites choses à arranger.

(Don Diègue sort par le fond, suivi du domestique.)

SCÈNE VI.

DONA IRÈNE, puis RITA.

DONA IRÈNE.

Bonté divine! voilà maintenant que je me rappelle... Rita!... Vous verrez qu'on me l'aura laissée mourir... Rita!

RITA, entrant avec des draps et des oreillers sous le bras.

Madame.

DONA IRÈNE.

Qu'as-tu fait de ma grive? lui as-tu donné à manger?

RITA.

Oh oui, madame : elle a mangé plus qu'une autruche. Je l'ai mise là, sur la fenêtre du corridor.

DONA IRÈNE.

As-tu disposé nos lits?

RITA.

Le vôtre est prêt, madame. Je vais me dépêcher de faire les autres avant que la nuit arrive; car sans cela, comme nous n'avons pour tout éclairage que la lampe de la cuisine, qui encore est dégarnie de son crochet, il faudrait renoncer à s'y retrouver.

DONA IRÈNE.

Et que devient cette petite?

RITA.

Elle est à émietter un biscuit pour le souper de don Pierrot.

DONA IRÈNE.

Mon Dieu! que je suis donc paresseuse à écrire! Mais n'hésitons point, d'autant plus que ma pauvre sœur doit être dans une inquiétude...

(Elle entre dans sa chambre.)

RITA.

Voyez quelles grandes affaires! Il n'y a pas deux heures, sur ma foi, que nous sommes parties de chez cette tante, et déjà les courriers vont commencer à aller et à venir! Que je déteste les femmes qui ne vivent que dans la bigoterie et dans la flatterie!

(Elle entre dans la chambre de dona Francisca.)

SCÈNE VII.

CALAMOCHA, seul.

(Il entre par la porte du fond, avec plusieurs valises, un fouet et des bottes. Il pose le tout sur la table, puis il s'assied.)

Ainsi donc, c'est bien le numéro 3! Merci du cadeau!... Je le connais, je le sais par cœur, ce fameux numéro 3. Une collection d'insectes à faire envie au Cabinet d'histoire naturelle! Pouah! j'ai une peur d'entrer... Aïe! aïe!... Bon! une courbature... Diable! pour le coup, c'est une courbature dans toutes les règles. Bah! du courage, mon pauvre Calamocha! du courage! Mais quelle chance tout de même que les chevaux se soient mis à dire : « Nous n'en pouvons plus! » car, sans ce mot-là, j'aurais été privé de l'agrément d'apercevoir le

numéro 3 et les plaies d'Égypte qu'il renferme. Enfin, s'il se peut faire que nos bêtes ressusciteut avec le jour, nous aurons du bonheur, vu que, pour le moment, elles doivent être mortes de fatigue. (Rita chante dans la chambre de doná Francisca. Calamocha se lève avec un pénible effort.) Oui-da? qu'est-ce que j'entends? Des séguidilles? une assez jolie voix même... Peste! mais voilà toute une aventure... Aïe! aïe! Décidément je suis en marmelade!

SCÈNE VIII.

RITA, CALAMOCHA.

RITA.

Oui, mieux vaut fermer la porte, de peur qu'on ne nous débarrasse de nos bagages. (Elle cherche à retirer la clef.) Ah! bon, cette clef-là fait honneur au serrurier.

CALAMOCHA.

Désirez-vous un coup de main, ma petite chatte?

RITA.

Grand merci, mon toutou.

CALAMOCHA.

Que vois-je!... Rita?

RITA.

Calamocha!

CALAMOCHA.

Oh! rencontre unique!

RITA.

Et ton maître?

CALAMOCHA.

Nous arrivons tous les deux à l'instant même.

RITA.

C'est bien la vérité ?

CALAMOCHA.

Avec cela que j'ai envie de rire ! Mais tu vas voir : Sitôt que mon maître eut reçu la lettre de dona Paquita, il s'en fut je ne sais où, parla avec je ne sais qui, et disposa tout je ne sais comment. Bref, le soir même, nous laissons les murs de Saragosse. Nous brûlons le pavé comme deux éclairs. Nous débarquons ce matin à Guadalaxara, et nos premières investigations nous apportent la consolante nouvelle que les oiseaux sont dénichés. Nous enfourchons derechef nos bidets, et nous voilà galopant, suant et fouettant, clic et clac. Enfin, nos malheureuses bêtes étant éreintées et nous-mêmes à moitié broyés, nous avons fait halte ici, avec la ferme intention de repartir demain de plus belle. Mon lieutenant, à cette heure, se trouve au grand collége, où il est allé rendre visite à un sien ami, pendant que l'on accommodera un souper présentable... Voilà, Rita, voilà notre histoire !

RITA.

Ainsi, nous avons ton maître en ces lieux ?

CALAMOCHA.

Et vous l'avez plus amoureux que jamais. Il frémit de jalousie, et ne rêve que projets homicides. Il est bien résolu à couper le sifflet à tous les ma-

nants qui auraient l'audace de lui disputer l'idole de ses pensées [1] !

RITA.

Mon ami, que me racontes-tu là ?...

CALAMOCHA.

Je te l'ai montré tel qu'il est.

RITA.

Oh ! tu me ravis l'âme ! Oui, c'est maintenant que ton maître fait bien voir qu'il a de l'amour.

CALAMOCHA.

De l'amour ? Dis donc de la frénésie ! A côté de mon lieutenant, le Maure Gazul n'est qu'un pleutre, Médor un rien du tout, et Gaïféros un écolier de huitième.

RITA.

Dieu ! quand mademoiselle le saura !...

CALAMOCHA.

Mais vidons le sac d'abord. Comment se fait-il que je te trouve ici ? Avec qui voyages-tu ? Quand es-tu arrivée ? Quel dessein... ?

RITA.

Écoute, mon brave : Depuis un certain temps, la mère de dona Paquita ne cessait d'envoyer lettres sur lettres, nous disant qu'elle avait arrangé le mariage de la jeune personne à Madrid avec un cavalier riche, honoré, estimé, enfin un phénix de mari et le plus beau parti imaginable ! Mademoiselle, sans cesse harcelée par de telles représentations, et sans re-

[1] *Su Currita idolatrada.* CURRITA est encore un diminutif de *Francisca.*

lâche obsédée par les sermons de cette bienheureuse tante, se vit dans la triste nécessité de répondre qu'elle se soumettait à tout ce qu'on exigerait d'elle. Mais, mon ami, je ne saurais te peindre les larmes de cette pauvre petite et son désespoir. Adieu la faim, adieu le sommeil! Et le plus terrible encore, c'est qu'il fallait dissimuler pour que la tante n'eût pas l'ombre d'un soupçon. Aussi, après avoir triomphé du premier effroi, nous nous mîmes à passer en revue tous les moyens de détourner l'orage, et nous sentîmes bientôt qu'il n'y avait d'autre salut pour nous que d'aviser ton maître. Nous espérions que son attachement était aussi sincère et aussi loyal qu'il nous l'avait juré. Dès lors il ne devait jamais souffrir que sa pauvre Paquita devînt la proie d'un inconnu, et il ne laisserait point se dissiper ainsi en pure perte tant de douces paroles, tant de pleurs et tant de soupirs dont les murs du cloître furent les seuls témoins. Enfin il n'y avait pas trois jours que notre dépêche vous était expédiée, patatras! voilà le coche et les attelages, et le conducteur Gasparet avec ses bas bariolés d'azur, qui nous amènent la mère et le prétendu, empressés de venir chercher l'enfant. Vite nous rassemblons nos hardes, on attache les malles, on embrasse les bonnes sœurs, et, en deux coups de fouet, nous arrivons avant-hier à Alcala. Maintenant, la cause de cette halte, c'est que mademoiselle a dû faire sa cour à une autre tante, également religieuse, résidant ici, et tout aussi convertie

de rides, tout aussi sourde que celle que nous avons quittée. Déjà l'entrevue a eu lieu; déjà mademoiselle a été baisottée à la ronde par toutes les dames du couvent, et je crois bien que demain, de bonne heure, nous continuerons notre chemin. Voilà donc le hasard qui nous a rassemblés, et par suite...

CALAMOCHA.

Oui, je te dispense d'aller plus loin. Mais, dis-moi, le futur doit se trouver dans cette auberge?

RITA.

Tiens, sa chambre est là. Puis, à côté, voici celle de la maman, et enfin la nôtre.

CALAMOCHA.

Ah! la nôtre? La tienne et la mienne?

RITA.

Non, ma foi! Je veux seulement indiquer que dans cette chambre nous coucherons ensemble aujourd'hui, mademoiselle et moi; car, hier, nous nous étions fourrées toutes les trois dans cette pièce-là en face; mais il n'y eut pas moyen de songer un instant à nous tenir debout, ni à fermer les yeux, ni même à respirer.

CALAMOCHA.

Fort bien... Je te salue, Rita.

(Il reprend ses effets, et fait mine de s'éloigner.)

RITA.

Et où vas-tu?

CALAMOCHA.

Je m'entends... Mais, à propos, le futur a-t-il

amené avec lui ses valets, ses amis ou ses parents, afin de parer avec leurs corps la première botte que lui poussera mon maître?

RITA.

Pour tout rempart, il a un seul domestique.

CALAMOCHA.

C'est moins que rien... Mais, par charité, recommande au cher particulier de faire son testament, car il est en grand péril. Bonjour!

RITA.

Ah çà! reviendras-tu bientôt?

CALAMOCHA.

Dame, je suppose. Ces sortes d'affaires demandent de la diligence, et, tout moulu que je suis, je cours instruire mon maître pour qu'il laisse là sa visite, qu'il vienne faire bonne garde autour de son objet, disposer l'enterrement de ce monsieur; enfin... Enfin, c'est bien là notre chambre, n'est-ce pas?

RITA.

Oui, la nôtre, à mademoiselle et à moi.

CALAMOCHA.

Friponne!

RITA.

Mauvais sujet, adieu!

CALAMOCHA.

Adieu, monstre de femme!

(Il entre avec les effets dans la chambre de don Carlos; puis il revient pour sortir par le fond.)

SCÈNE IX.

RITA, puis DONA FRANCISCA.

RITA.

Quel être dangereux cela fait! Mais... mon Dieu! mon Dieu! don Félix[1] ici? Don Félix, un véritable amant; car, pour le coup, c'est clair comme le jour. Allez, on a beau dire, il y en a encore de bien gentils, de bien fidèles : et alors que voulez-vous que fasse une faible femme?... Il faut les aimer, c'est sans remède; il faut se consumer pour eux. Mais quels seront les transports de ma maîtresse quand elle le verra, elle qui l'aime d'un amour sans bornes!... La pauvrette! Ne serait-ce pas une pitié...? Mais la voici!

DONA FRANCISCA.

Hélas! Rita.

RITA.

Hé quoi, mademoiselle, vous avez pleuré?

DONA FRANCISCA.

N'ai-je donc pas raison de verser des larmes? Si tu entendais ma mère!... Elle veut à toute force que je sois éprise de ce monsieur... Hélas! si elle savait ce que tu sais, elle ne me commanderait pas une chose impossible. S'obstiner à me répéter qu'il est si bon, qu'il est si riche, que je serai si heureuse avec lui!... Bref, elle a fini par se mettre si fort

[1] C'est le nom de guerre de don Carlos.

en colère, qu'elle m'a appelée coquine[1] et fille rebelle. Malheur à moi! Parce que je ne veux être ni une menteuse ni une hypocrite, on m'appelle coquine!

RITA.

Mademoiselle, pour Dieu, ne vous affligez pas ainsi!

DONA FRANCISCA.

Oui, il t'est facile de parler : tu n'étais pas là... Me reprocher que don Diègue se plaint de ce que je ne lui dis rien! Je lui fais pourtant assez la conversation, à ce monsieur; et jusqu'à ce moment j'ai lutté de courage pour me montrer joyeuse en sa présence, quoique j'eusse la mort dans l'âme. Je me suis efforcée de rire, de débiter des enfantillages... Et tout cela dans le seul désir de contenter ma mère; car, n'était cette raison.... Ah! la sainte Vierge sait bien que mes paroles ne partaient point du cœur.

RITA.

Allons, séchons ces larmes. Hé! nous n'en sommes pas encore à porter le deuil de notre existence. N'y a-t-il pas l'espoir d'un miracle? Tenez, mademoiselle, vous souvient-il par hasard de ce jour de fête que nous passâmes, l'année dernière, à la maison de campagne de l'intendant[2] de la province?

DONA FRANCISCA.

Oh! comment l'oublierais-je jamais!... Mais toi, Rita, où veux-tu en venir avec cette question?

[1] *Picarona*; nous traduisons fidèlement le mot espagnol.

[2] *Intendente*; c'est ce que nous appelons aujourd'hui un receveur général.

RITA.

J'en veux venir à ce jeune officier avec sa croix brodée de soie verte. Qu'il était galant! qu'il était empressé! qu'il était...!

DONA FRANCISCA.

Trêve de détours! C'est don Félix... Eh bien?...

RITA.

Oui, don Félix, qui nous accompagna jusqu'à la ville...

DONA FRANCISCA.

Achève... Il revint nous voir, je consentis à l'écouter, pour mon malheur! à l'écouter trop souvent, grâce à tes funestes conseils.

RITA.

Funestes! Et pourquoi, mademoiselle? Avons-nous seulement causé l'ombre d'un scandale? Aujourd'hui encore, personne au couvent ne se doute de notre secret. Jamais don Félix n'y a franchi le seuil d'une porte; et quand, la nuit venue, il paraissait enfin pour parler de sa flamme, la distance qui vous séparait était si grande que bien des fois vous la maudissiez vous-même. Mais il ne s'agit point de tout cela. Ce que je veux vous dire, c'est qu'il est de toute impossibilité qu'un amant aussi loyal oublie si vite sa douce Paquita. Rappelez-vous donc que tous ces beaux adorateurs portés aux nues, dans les romans que nous dévorions en cachette, ne lui allaient pas seulement à la cheville. Vous souvient-il de ces trois

coups dans la main qui retentissaient entre onze heures et minuit, et de cette guitare touchée avec tant de délicatesse, tant d'âme?

DONA FRANCISCA.

Hélas! Rita, je me souviens de tout; et tant que j'aurai un souffle de vie, les moindres détails resteront gravés dans ma mémoire. Mais enfin don Félix est absent, et peut-être... peut-être son cœur est-il occupé déjà d'un autre amour!

RITA.

Non, mademoiselle; je ne le croirai jamais.

DONA FRANCISCA.

Il est homme, Rita; et tous les hommes...

RITA.

Quel conte bleu! Détrompez-vous, mademoiselle. Avec les hommes ou les femmes, on est exposé à la même loterie qu'avec les melons d'Añover. Il y en a de toutes les couleurs; le difficile, c'est de choisir les bons. Lorsqu'on se trouve attrapé en tirant un mauvais numéro, on a le droit de pester contre le sort; mais il ne faut point pour cela calomnier toute la marchandise. Oh! je vous l'accorde, il y a des hommes fourbes et fripons au premier chef : mais peut-on ranger dans cette catégorie un jeune officier qui a donné tant de preuves de sa constance et de la sincérité de sa passion? Durant trois mois n'a-t-il pas soupiré sur la terrasse, et n'avez-vous point conversé avec lui à la

faveur des étoiles? Et pendant tout ce temps, avons-nous surpris dans ses actions une seule inconséquence, dans ses paroles une seule expression hasardée ou téméraire?

DONA FRANCISCA.

Ah! tu lui rends justice... Oui, c'est pour cela que je l'aimais tant, et que jamais son souvenir ne périra dans ce cœur... Mais qu'aura-t-il dit à la lecture de ma lettre? Tiens, je sais bien ce qu'il a dit : « O ciel! quelle désolation! c'est vraiment triste. Pauvre Paquita! » Et voilà tout. Il n'aura rien ajouté, rien.

RITA.

Oh! non, mademoiselle, ce ne fut point là son langage.

DONA FRANCISCA.

Qu'en sais-tu?

RITA.

Je le sais, soyez tranquille. A peine aura-t-il en votre lettre entre les mains qu'il se sera écrié: « En route! Courons et volons au secours de mon amie! » Et... Mais, pardon...

(Elle s'approche de la chambre de dona Irène.)

DONA FRANCISCA.

Que fais-tu là?

RITA.

Je veux m'assurer si votre maman...

DONA FRANCISCA.

Elle est encore à écrire.

RITA.

Il faudra pourtant qu'elle cesse bientôt, car voilà la nuit qui arrive. En deux mots, mademoiselle, ce que je viens de vous raconter est la pure vérité. Don Félix est ici, il est à Alcala.

DONA FRANCISCA.

Serait-il possible? Ah! ne me trompe pas!

RITA.

Voilà son logis... Calamocha vient d'avoir un entretien avec votre servante.

(L'obscurité descend peu à peu sur le théâtre.)

DONA FRANCISCA.

N'est-ce pas un rêve?

RITA.

Eh non, mademoiselle... Notre soldat est reparti pour aller chercher son maître...

DONA FRANCISCA.

Ainsi, Rita, il m'aime! Ciel! que nous avons sagement fait de l'avertir! Mais admire donc cette galanterie chevaleresque! Au moins, est-il arrivé en bonne santé? Franchir un si long espace seulement pour avoir le plaisir de me voir, et uniquement parce que tel était mon ordre! Ah! quelle dette j'ai contractée envers lui! Mais je lui promets qu'il n'aura pas servi une ingrate. Oh! oui, pour toujours reconnaissance et amour!

RITA.

Je vais aller chercher des lumières, et je ferai en

sorte d'être retenue en bas jusqu'au retour de ces messieurs... Je verrai alors ce que dit le jeune homme, et comment il pense agir; car si nous nous rencontrons tous ainsi dans la même bagarre, il pourrait bien en résulter un furieux sabbat entre la mère, la fille, le futur, et l'amant; et pour peu, mademoiselle, que nous engagions mal la contredanse, nous risquerons fort de rester sur le carreau.

DONA FRANCISCA.

Je conçois tes alarmes... Mais non, Rita! Don Félix a tant de résolution et tant d'esprit, qu'il saura bien tout diriger pour le mieux... Ah çà! comment feras-tu pour me prévenir? Songe que je veux le voir dès qu'il aura le pied dans la maison.

RITA.

Rapportez-vous-en à moi, mademoiselle. Je vous l'amènerai ici même; et sitôt que vous entendrez cette petite toux sèche... Est-ce compris?

DONA FRANCISCA.

Oui, c'est parfait.

RITA.

Eh bien! alors il ne s'agira plus que de trouver une excuse pour vous échapper de la chambre. Moi, pendant ce temps, je tiens compagnie à votre respectable mère, je lui parle de tous ses maris défunts, de tous ses frères de beaux-frères en vie, de l'évêque qui est mort sur les flots de l'Océan, et cætera. Au surplus, du moment que don Diègue nous honore de sa société...

DONA FRANCISCA.

Enfin, va; et sitôt qu'il paraîtra, ma chère...

RITA.

A la minute même.

DONA FRANCISCA.

Et n'oublie pas ta petite toux!

RITA.

Ne craignez rien.

DONA FRANCISCA.

Si tu savais comme me voilà consolée!

RITA.

Oh! je le crois sans que vous me le juriez, mademoiselle.

DONA FRANCISCA.

Ne te souvient-il point encore de ce jour où il m'assurait qu'il ne pourrait jamais me bannir de ses pensées; que pour moi il braverait tous les périls, qu'il renverserait tous les obstacles?

RITA.

Ah! certes oui, il m'en souvient.

DONA FRANCISCA.

Mais vois donc, Rita, vois comme il m'a noblement tenu parole!

(Dona Francisca entre dans la chambre de dona Irène. Rita s'éloigne par la porte du fond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(L'obscurité règne sur le théâtre.)

DONA FRANCISCA, seule.

Personne encore!... (Elle s'approche de la porte du fond, et revient.) Dieu! quelle impatience est la mienne! Oui, que ma mère s'amuse maintenant à me répéter que je suis une petite idiote qui ne pense qu'à jouer et à rire, et qui n'a aucune idée de l'amour! Oh! c'est vrai, mes dix-sept ans ne sont même pas encore sonnés, mais déjà je comprends, hélas! ce que c'est que d'aimer de tout son cœur, et les inquiétudes et les larmes qu'il en coûte!

SCÈNE II.

DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA.

DONA IRÈNE.

Eh bien, mon enfant, on me laisse là toute seule, et dans l'obscurité.

DONA FRANCISCA.

Mais, maman, comme vous étiez occupée à finir

votre lettre, et pour ne pas vous déranger, je suis venue ici. D'ailleurs il fait beaucoup plus frais dans cette salle.

DONA IRÈNE.

Que devient donc alors Rita, qu'elle ne nous apporte point de lumière? Cette créature met un siècle à tout... Et moi, qui ai le caractère vif comme la poudre... Enfin, Dieu seul est grand!... (Elle s'assied.) Et don Diègue n'est pas encore rentré?

DONA FRANCISCA.

Je ne le pense pas.

DONA IRÈNE.

Tâchez, mademoiselle, de bien réfléchir à ce que je vous ai dit. Rappelez-vous surtout que je n'aime pas revenir deux fois sur la même chose? Ce monsieur est fort blessé, entendez-vous, et il n'a que trop raison.

DONA FRANCISCA.

Eh bien, oui, ma mère, j'en conviens. Mais ne me grondez pas davantage!

DONA IRÈNE.

Ceci n'est point te gronder, ma fille; c'est simplement te conseiller. Puisqu'en un mot tu n'as pas l'esprit assez mûr pour apprécier la superbe fortune qui nous est tombée du ciel, puisque tu ne te rends pas compte à quel point la réclamait ma position pécuniaire... car, en vérité je ne sais ce qui serait advenu de ta pauvre maman, toujours entre une rechute et une convalescence, entre les médecins et les apothicaires! Pour n'en citer qu'un, ce canni-

hale de don Bruno... (que Dieu le couronne de gloire!) n'avait-il pas le front de demander vingt et même trente réaux pour chaque misérable cornet de pilules de coloquinte ou d'assa-fœtida?... Maintenant, songes-y bien, un mariage tel que celui qui s'offre à toi n'est pas chose commune en ce monde. Il est juste d'attribuer ce bonheur aux prières de tes vénérables tantes, qui sont deux saintes sur la terre, bien plutôt qu'à tes faibles avantages et à mes pauvres efforts... Tu dis, ma fille?

DONA FRANCISCA.

Moi, rien, maman.

DONA IRÈNE.

Ah çà! mais tu ne dis donc jamais rien? Quelle intelligence, mon Dieu! Lorsque je lui parle d'une affaire aussi importante, il ne lui vient pas même un traître mot sur les lèvres!

SCÈNE III.

RITA, DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA.

(Rita entre par la porte du fond. Elle tient deux lumières qu'elle pose sur la table.)

DONA IRÈNE.

Franchement, ma belle, j'ai cru que tu ne reparaîtrais pas de la nuit.

RITA.

Madame, si je suis en retard, c'est uniquement parce qu'il a fallu aller acheter les chandelles.

Comme l'odeur de la lampe vous porte si fort à la tête...

DONA IRÈNE.

Il est certain qu'elle me ferait tomber en syncope, surtout avec cette migraine qui me tracasse... Dire que j'ai été obligée de renoncer aux emplâtres de camphre, pour cause d'inefficacité radicale! Actuellement, je crois que les oublies me réussissent assez bien. Écoute, Rita: pose-là une de ces lumières, et va mettre l'autre dans ma chambre: Ensuite ferme les rideaux, pour me préserver d'un nuage de cousins.

RITA.

Ce sera fait, madame.

(Elle prend une lumiere et fait mine de s'éloigner.)

DONA FRANCISCA, bas à Rita.

Il n'est pas venu?

RITA.

Il viendra.

DONA IRÈNE, à Rita.

Écoute encore : Cette lettre que tu vas trouver sur la table, donne-la au garçon d'hôtel, afin qu'il la mette sur-le-champ à la poste. (Rita sort.) Et toi, mon enfant, que désires-tu pour ton souper? Fais attention qu'il faut aller nous reposer de bonne heure, si nous voulons partir demain de grand matin.

DONA FRANCISCA.

Mais, maman, puisque j'ai goûté ce soir chez les religieuses...

DONA IRÈNE.

N'importe... Tu prendras bien quelque potage nourrissant, quand ce ne serait que pour te soutenir l'estomac. (Rita rentre dans la salle, une lettre à la main.) Allons, Rita, tu feras chauffer le bouillon qui nous est resté du dîner, et tu nous prépareras deux tasses de soupe. Oui, apporte-les dès qu'il sera temps.

RITA.

Voilà tout le régal?

DONA IRÈNE.

Oh! cela suffit... Mais prends soin surtout qu'il y ait beaucoup de bouillon.

RITA.

Bon, je m'y connais.

(Fausse sortie.)

DONA IRÈNE.

Rita!

RITA.

Encore?... Qu'y a-t-il pour le service de madame?

DONA IRÈNE.

Recommande bien à ce garçon de porter la lettre à l'instant même... Mais à quoi ai-je la tête? Non, mieux vaut... Je ne veux plus qu'il s'en mêle. Ces gens-là sont toujours un tas d'ivrognes sur lesquels on ne peut jamais... Bref, tu iras trouver Simon, pour qu'il me fasse le plaisir de la jeter dans la boîte. Est-ce entendu?

RITA, s'en allant.

Oui, madame.

DONA IRÈNE.

Une minute!

RITA.

Toujours donc!

DONA IRÈNE.

Bien que cela ne presse pas immédiatement, il sera nécessaire tout à l'heure que tu ôtes la grive de ma chambre, et que tu l'installes par ici, de manière qu'elle ne puisse tomber, ni être exposée au moindre accident. (Rita sort, tout en écoutant ce que va dire dona Irène.) Mon Dieu! quelle nuit elle m'a fait passer! La chère bête ne s'est-elle pas avisée, depuis le lever jusqu'au coucher de la lune, de chanter le *Gloria Patri* et l'oraison du Saint Suaire! Ah! certes, dans d'autres moments c'est là un passe-temps fort chrétien; mais quand une fois il s'agit de dormir...

SCÈNE IV.

DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA.

DONA IRÈNE.

Allons! nul doute que don Diègue aura rencontré du monde, et que c'est là la cause de cette longue absence. Car don Diègue, ma fille, est la sagesse personnifiée et l'exactitude même. Et puis quel bon catholique! quel ton aimable! quelle conversation polie! quelle noblesse et quelle générosité dans ses manières! Il est vrai qu'un homme à la tête d'une pareille fortune et de tant de vastes ressources!... Ah! si tu voyais sa maison! Grâce à lui, tout y brille comme de l'or. Cela tient du pro-

dige. Ensuite quel luxe de linge! quelle batterie de cuisine! et enfin, quel garde-manger rempli de toutes les bonnes choses du bon Dieu! Mais sais-tu que tu ne m'écoutes pas plus que si je parlais à cette chaise?

DONA FRANCISCA.

Pardon, ma mère, je vous écoute. Seulement, je craignais de vous interrompre.

DONA IRÈNE.

Là, ma chérie, tu seras comme le poisson dans l'eau, et, sur un signe de toi, les ortolans te tomberont tout rôtis dans la bouche; car puisqu'il t'aime avec une telle passion, lui un cavalier si parfait et si pénétré de la crainte du Seigneur... Mais, sur mon âme, Paquita, je me fatigue de voir que, chaque fois que je t'entretiens de cet intéressant sujet, tu affectes de ne pas répondre une seule syllabe. N'est-ce pas une manie par trop bizarre, juste ciel?

DONA FRANCISCA.

Mon Dieu, maman, ne vous fâchez point!

DONA IRÈNE.

Le bel entêtement, d'honneur! Et crois-tu que je ne devine pas la cause de toutes ces lubies? Ne sens-tu point que j'ai démêlé une à une toutes les folles idées qu'on a fourrées dans cette tête de linotte! Que le Seigneur me pardonne!

DONA FRANCISCA.

Mais, maman, qu'avez-vous découvert?

DONA IRÈNE.

Ah! tu veux me tromper, moi? Hélas! enfant,

j'ai trop vécu, j'ai acquis trop d'expérience et trop de pénétration pour que tu parviennes à m'en faire accroire.

DONA FRANCISCA, à part.

Ciel! je suis perdue!

DONA IRÈNE.

Voyez donc! Sans plus s'inquiéter de sa mère que si la pauvre mère n'existait pas... Ah! je te l'assure bien, quand même cette dernière occasion ne se serait pas présentée, de toutes les façons il eût été indispensable de te faire sortir du couvent. Oui, eussé-je dû partir seule et à pied, je t'aurais tirée de là! Mais admirez le beau raisonnement de mademoiselle! Parce qu'elle a vécu un peu de temps dans la société des religieuses, ne s'est-elle pas mis en tête qu'il fallait s'enterrer dans un cloître! Or peut-elle comprendre...? peut-elle juger si...? Apprenez, Paquita, que dans n'importe quelle condition on est à même de servir Dieu; mais complaire en tout à sa mère, être à la fois son soutien, son appui et la consolation de ses peines, voilà le premier devoir d'une fille obéissante! Et si vous l'ignoriez, vous le saurez à présent!

DONA FRANCISCA.

Oh! ma mère, ce que vous dites n'est que trop vrai; et jamais il ne m'est entré dans l'esprit de vous abandonner.

DONA IRÈNE.

Oui, avec cela que je n'ai pas d'yeux...

DONA FRANCISCA.

Je vous le jure, croyez-moi : Paquita ne voudra jamais se séparer de sa mère, ni lui donner le moindre chagrin.

DONA IRÈNE.

Réfléchis un peu : es-tu franche dans tes paroles ?

DONA FRANCISCA.

Très-franche, ma mère; car je ne sais point mentir.

DONA IRÈNE.

Eh bien alors, ma fille, tu as entendu mes observations; tu as vu quel dommage ce serait pour toi-même et quel désespoir pour ta mère, si tu n'observais pas en tout point la conduite qu'il te sied de tenir... Maintenant, ne l'oublie plus!

DONA FRANCISCA, à part.

Suis-je malheureuse !

SCÈNE V.

DON DIÈGUE, DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA.

(Don Diègue entre par la porte du fond. Il pose sur la table sa canne et son chapeau.)

DONA IRÈNE.

Hé quoi ! si tard, monsieur ?

DON DIÈGUE.

Je n'avais pas encore le pied hors de la porte, que je trébuchais contre le recteur de Malaga et le docteur Padilla; et ce n'est qu'après m'avoir bourré

de bon chocolat et de petits pains que ces messieurs ont consenti à me laisser partir... (Il s'assied à côté de dona Irène.) Voyons : avec tout cela, comment vous trouvez-vous?

DONA IRÈNE.

Oh! fort bien.

DON DIÈGUE.

Et dona Paquita?

DONA IRÈNE.

Dona Paquita en est toujours à penser et à repenser à ses religieuses. Mais je m'efforce de lui faire comprendre qu'il est temps de changer de dada, et de se préoccuper uniquement du soin d'obéir et de plaire à sa mère.

DON DIÈGUE.

Diable! elle se reporte avec tant d'ardeur vers cette vie...?

DONA IRÈNE.

Pourquoi vous en étonner, monsieur?... On est jeune fille, et ces demoiselles ne savent jamais ce qu'elles aiment ni ce qu'elles détestent. Dans un âge aussi inexpérimenté...

DON DIÈGUE.

Pardon, madame; vous allez trop vite, et vous faites erreur. A l'âge de mademoiselle, les passions sont précisément un tant soit peu plus énergiques et plus marquées que dans le nôtre; et, par cela même que la raison s'y trouve encore incomplète et faible, les élans du cœur s'y dessinent avec beau-

coup plus de fougue. (Il prend la main de dona Paquita, et la fait asseoir près de lui.) Et maintenant, Paquita, la main sur la conscience, dites-moi, retourneriez-vous au couvent avec plaisir? Voyons, la vérité!

DONA IRÈNE.

Mais, puisque ma fille ne peut...

DON DIÈGUE.

Laissez donc, madame; votre fille répondra.

DONA FRANCISCA.

Vous savez, maman, ce que je vous ai juré tout à l'heure. Oui, que Dieu me préserve de jamais vous donner le moindre chagrin!

DON DIÈGUE.

Mais, mon enfant, vous dites cela d'un air si triste, si désolé...

DONA IRÈNE.

Oh! c'est bien naturel, monsieur. Ne voyez-vous donc pas...?

DON DIÈGUE.

Silence, pour Dieu! dona Irène, et ne venez point me conter que cela est naturel. Ce qui est naturel, c'est que cette enfant tremble de crainte, et qu'elle n'ose hasarder une parole en opposition avec les discours que vous lui imposez. Mais si le fait était vrai, sur mon honneur, nous serions bien logés, madame!

DONA FRANCISCA.

Non, monsieur; ce que dit maman, je le dis aussi, de point en point; et en tout ce qu'elle voudra me commander, je suis décidée à lui obéir.

DON DIÈGUE.

Vous commander, chère petite! Oh! dans des matières aussi délicates, les parents qui ont le moindre sens commun se gardent bien de commander. Ils indiquent, ils proposent, ils conseillent, et rien de mieux; tout cela est rationnel : mais commander! Et qui donc plus tard détournera les suites funestes d'ordres pareils? Combien n'avons-nous pas vu de ces mariages de malheur et de ces unions monstrueuses sortir des décrets d'un père, là où ce père stupide n'aurait jamais rien dû décréter! Non, juste ciel! ce n'est pas ainsi que doit marcher le monde. Écoutez-moi bien, dona Paquita; je ne suis pas de ces hommes qui se dissimulent leurs imperfections. Je sais à merveille que ni ma figure ni mon âge ne sont faits pour allumer des flammes désordonnées; mais je n'ai pas cru impossible non plus qu'une jeune personne douée d'un grand sens, et élevée dans de bons principes, arrivât à me chérir de cet amour tranquille et constant, image si rapprochée de l'amitié, et qui seul, du reste, peut rendre les époux heureux. Pour atteindre mon but, je n'ai point été chercher une de ces demoiselles de famille qui vivent dans une liberté décente. Je dis exprès décente, car je ne veux pas incriminer ce qui ne porte aucun obstacle à l'exercice de la vertu. Mais laquelle de ces demoiselles n'eût été déjà prévenue en faveur d'un cavalier plus jeune et plus beau? Laquelle? et dans Madrid! Songez donc, dans ce Madrid!... Sous l'empire de ces trop justes idées, j'ai pensé

qu'en vous, Paquita, je trouverais peut-être enfin l'objet de tous mes vœux.

DONA IRÈNE.

Et pouvez-vous douter un seul instant, don Diègue, que ma fille...?

DON DIÈGUE.

Madame, je vais finir; veuillez avoir la bonté de me laisser finir. Certes, je me rends très-bien compte, chère Paquita, de la douce influence qu'ont dû exercer sur une âme comme la vôtre les saintes coutumes que vous avez vu pratiquer dans cet innocent asile de la piété et de la vertu; mais si néanmoins votre imagination secrètement enflammée, ou, mieux encore, si des circonstances imprévues vous avaient inspiré déjà un choix plus digne, ah! soyez convaincue que jamais je ne prendrai pour arme la violence. Je suis franc, mademoiselle, et toujours ma bouche traduira fidèlement le langage de mon cœur. Eh bien, à votre tour je vous demande la même sincérité. La tendresse que je vous porte ne doit point causer votre infortune. Jamais non plus votre mère ne voudrait se prêter à une telle tyrannie, car elle doit être persuadée autant que personne qu'on ne procure pas la félicité par la force. En un mot, si vous ne reconnaissez point en moi des qualités capables de mériter vos sympathies, et si votre cœur enfin était déjà préoccupé de quelque petit rêve, croyez-moi, la plus légère dissimulation de votre part exciterait en nous tous la plus profonde douleur.

DONA IRÈNE.

Me permettez-vous de parler à présent, monsieur?

DON DIÈGUE.

C'est votre fille, madame, votre fille qui doit parler, et cela sans souffleur, sans interprète.

DONA IRÈNE.

Oui, quand je lui en aurai donné l'ordre.

DON DIÈGUE.

Vous ferez bien alors de vous hâter, car c'est à elle seule qu'il appartient de répondre. Bref, madame, c'est avec elle que je dois me marier, et nullement avec vous.

DONA IRÈNE.

Je crains fort, don Diègue, que ce ne soit pas plus avec l'une qu'avec l'autre. Quelle idée avez-vous donc de ma fille et de moi?... Ah! son parrain avait deviné trop juste, et il me l'a encore écrit en toutes lettres il n'y a que peu de jours, lorsque je lui fis part de cette union. Car, voyez-vous, quoiqu'il n'ait pas embrassé la chère enfant depuis qu'il la tint sur les fonts de baptême, il l'adore comme un père, et à tous ceux qui passent par le bourg d'Osma, il ne cesse de demander comment se porte la Paquita, et constamment il nous envoie des mots affectueux par l'ordinaire.

DON DIÈGUE.

Enfin, madame, que vous a donc écrit ce fameux parrain? Ou bien plutôt qu'est-ce que ce brave homme vient faire au milieu de notre conversation?

DOÑA IRÈNE.

Ne vous y trompez pas, monsieur, il a beaucoup à y faire. Et d'abord, quoique ce soit moi qui l'affirme, vous pouvez regarder comme certain que même un père d'Atocha n'aurait pas rédigé une lettre plus admirable que celle qu'il m'a adressée au sujet du mariage de ma fille. Et, avec cela, remarquez bien que ce n'est ni un professeur, ni un bachelier, ni même un savant quelconque, mais tout uniment un quidam, ce qui s'appelle un homme de cape et d'épée, vivant d'un pauvre petit emploi exposé à tous les hasards, et qui lui fournit à peine de quoi vivre. Mais en revanche il est très-habile, il sait un peu de tout; il a un grand talent de parole, et il écrit comme un ange. Presque toute son épître était en latin. Oui, ne vous en déplaise, monsieur; et je vous prie de croire qu'elle renfermait d'excellents conseils. Ah! il faut absolument qu'il ait pressenti tout ce qui nous arrive en ce jour.

DON DIÈGUE.

Mais, madame, que vous arrive-t-il donc? et quel sujet avez-vous de vous irriter?

DOÑA IRÈNE.

Comment voulez-vous, monsieur, que je ne m'irrite pas lorsque je vous entends vous exprimer sur ma fille dans des termes... Ma fille, d'autres rêves, d'autres amours! Mais s'il y avait là l'ombre d'une vérité, Dieu me pardonne! je la tuerais sur l'heure, sachez-le bien. Allons, petite, réponds-lui une

bonne fois, puisqu'il veut que ce soit toi qui parles, et que moi, je reste ici comme une statue. Voyons! cite-lui les noms de tous ces amants que tu as laissés à Madrid, au bel âge de douze ans, et raconte-nous toutes ces conquêtes que tu as faites au cloître, sous l'égide de cette sainte femme! Mais parle donc, pour que monsieur se tranquillise...

DON DIÈGUE.

Ah! madame, il me semble que je suis plus tranquille que vous.

DONA IRÈNE, à dona Francisca.

Cela viendra-t-il à la fin?

DONA FRANCISCA.

Hélas! je ne sais que dire, si vous vous emportez ainsi tous les deux.

DON DIÈGUE.

Non, chère petite, nous ne faisons que mettre de la chaleur dans nos discours; mais nous emporter! jamais, grand Dieu! Et d'abord, dona Irène sait trop bien quels sincères égards j'ai pour elle.

DONA IRÈNE.

Oh! monsieur, je le sais parfaitement; et je vous suis reconnaissante, du fond de l'âme, de toutes les faveurs dont vous nous accablez. C'est pour cela même...

DON DIÈGUE.

Je vous en supplie, ne parlons point de reconnaissance. Tout ce que je puis pour vous est encore bien

peu. La seule chose que je désire, c'est que dona Paquita soit heureuse!

DONA IRÈNE.

Et comment ne le serait-elle point? Mais réponds donc!

DONA FRANCISCA.

Oui, monsieur, je suis bien heureuse.

DON DIÈGUE.

Il faut enfin que cette existence nouvelle qui va s'ouvrir devant votre fille ne lui coûte pas le plus petit regret.

DONA IRÈNE.

Des regrets, monsieur! Pouvez-vous prononcer ce mot?... Un mariage plus conforme aux vœux de tout le monde serait impossible à imaginer.

DON DIÈGUE.

C'est dans cette persuasion que je puis assurer dona Paquita qu'elle n'aura point lieu de s'en repentir par la suite. Elle vivra au milieu de nous, chérie et adorée; et j'ai le doux espoir qu'à force de bienfaits, je parviendrai à gagner son estime et son affection.

DONA FRANCISCA.

Oh! mille grâces, monsieur! Songez donc : une jeune fille presque orpheline, pauvre et sans ressources comme je le suis!

DON DIÈGUE.

Je songe à toutes ces aimables qualités qui vous distinguent, et qui vous rendent digne d'une plus grande fortune encore.

DONA IRÈNE.

Ah! viens, ma fille; viens dans mes bras, ma bonne Paquita!

DONA FRANCISCA.

Chère maman!

(Elles s'embrassent.)

DONA IRÈNE.

Vois-tu maintenant combien je t'aime?

DONA FRANCISCA.

Oui, certes, ma mère.

DONA IRÈNE.

Et sens-tu, ma petite, tout ce que je fais pour toi? Comprends-tu que mon seul désir est de te voir établie avant que je meure?

DONA FRANCISCA.

Oh! je le sens bien.

DONA IRÈNE.

Chère fille de mon cœur, seras-tu toujours obéissante et sage?

DONA FRANCISCA.

Je vous le promets.

DONA IRÈNE.

Ah! c'est que tu ne sais pas jusqu'où s'étend l'amour de ta mère!

DONA FRANCISCA.

Et vous, maman, croyez-vous donc que vous n'avez pas toute ma tendresse?

DON DIÈGUE.

Allons, il faut s'éloigner; sinon quelqu'un est ca-

pable de venir ici, et de nous trouver tous les trois pleurant comme des petits enfants.

DONA IRÈNE.

Oui, vous avez raison, monsieur.

(Don Diègue et dona Irène passent dans la chambre de celle-ci. Dona Paquita est sur le point de les suivre; mais Rita, qui entre par la porte du fond, l'arrête.)

SCÈNE VI.

RITA, DONA FRANCISCA.

RITA.

Mademoiselle... eh! st! st!... Mademoiselle!

DONA FRANCISCA.

Que veux-tu, Rita?

RITA.

Il est ici!

DONA FRANCISCA.

Comment?...

RITA.

Il vient de débarquer à la minute; je lui ai vite donné une bonne embrassade, avec votre permission, et déjà il est en train de monter l'escalier.

DONA FRANCISCA.

Ah! mon Dieu! que dois-je faire?

RITA.

La belle question! Allez, mademoiselle, ce qui importe, c'est de ne pas perdre le temps en minauderies et en cajoleries. Au fait! au fait! et surtout du bon sens! Pénétrez-vous bien de l'idée que, dans

ces parages, la causerie ne peut se prolonger pendant des heures... Mais voilà monsieur l'officier!

DONA FRANCISCA.

Oui, c'est lui!

RITA.

Je me charge de surveiller notre monde... Courage et résolution, mademoiselle!

(Elle entre dans la chambre de dona Irene.)

DONA FRANCISCA.

Non, Rita, ne t'en vas pas, car moi aussi je serais obligée... Mais comment lui faire un tel affront?

SCÈNE VII.

DON CARLOS, DONA FRANCISCA.

DON CARLOS, entrant par la porte du fond.

Paquita, étoile de ma vie!... me voici près de vous... Or çà, mon doux ange, comment vous traite enfin le ciel?

DONA FRANCISCA.

Soyez le bien venu, don Félix.

DON CARLOS.

Hé quoi! si triste, mademoiselle?... Ne mérité-je donc pas d'être accueilli avec plus d'allégresse?

DONA FRANCISCA.

Oh! vous le méritez; mais, hélas! les choses qui viennent de se passer ont jeté le trouble

dans tout mon être. Vous avez appris... nul doute, vous devez le savoir... A peine vous avais-je envoyé mon message, qu'ils sont venus me chercher... Demain ils vont me traîner à Madrid... et enfin ma mère est ici même.

DON CARLOS.

Où cela?

DONA FRANCISCA.

Dans cette chambre.

DON CARLOS.

Seule?

DONA FRANCISCA.

Hélas! non.

DON CARLOS.

Je suppose alors que l'époux en expectative lui tient compagnie. Eh bien, tant mieux... (Il s'approche de la chambre de dona Irène, puis il se ravise.) Mais, dites-moi, ce monsieur compose-t-il toute sa société?

DONA FRANCISCA.

Il n'y a personne autre; ils sont en tête à tête... Mais quels peuvent être vos projets?

DON CARLOS.

Ah! si je n'écoutais que l'ardeur de ma passion et ce que m'inspirent vos regards, je ferais un éclat terrible! Mais nous avons du temps encore. Ce cavalier doit être un homme loyal, et il serait injuste de punir par une insulte l'amour qu'il ressent pour une femme si digne d'être aimée! De plus, je ne suis pas connu de votre mère, et je ne puis... Allons! pour le moment, il faut rester

tranquille, car votre réputation doit être préservée avant tout.

DONA FRANCISCA.

Si vous saviez combien ma mère tient à réaliser cette union!...

DON CARLOS.

Oh! ne vous en inquiétez point.

DONA FRANCISCA.

Elle veut que le mariage se célèbre immédiatement après notre arrivée à Madrid.

DON CARLOS.

Un mariage?... Halte-là, et entendons-nous.

DONA FRANCISCA.

Oui, tous deux sont d'accord, et ils disent...

DON CARLOS.

Bien! qu'ils le disent... Mais que cela se fasse, c'est impossible.

DONA FRANCISCA.

Maman ne me parle que pour me prêcher cette alliance. Elle va jusqu'à me menacer, et elle me tient dans un effroi continuel. Lui, de son côté, insiste, et il m'accable d'offres et de promesses...

DON CARLOS.

Et vous, que lui avez-vous promis en retour? De l'aimer avec une constance sans pareille?

DONA FRANCISCA.

Ingrat! est-ce ainsi que vous me connaissez?... Ah! l'ingrat!

DON CARLOS.

Oh! oui, je vous connais, Paquita, et je sais que j'ai été votre premier amour.

DONA FRANCISCA.

Et vous serez le dernier.

DON CARLOS.

Ah! plutôt perdre la dernière goutte de mon sang que de renoncer à la place que je possède dans ce cœur!... Mais que dis-je? N'est-il pas à moi tout entier, oui, tout entier?

(Il lui presse la main.)

DONA FRANCISCA.

A qui voulez-vous donc qu'il appartienne?

DON CARLOS.

Charmante Paquita! De quelle douce espérance vous remplissez mon âme! Un seul mot de votre bouche me ranime et me rassure... Oh! maintenant je défie l'univers! Mais, en tout cas, me voilà à vos ordres. Vous m'appelez pour que je prenne votre défense, que je vous délivre de cette tyrannie, et que je tienne enfin ce tendre serment mille et mille fois renouvelé!... Mais c'est l'unique but de mon voyage... Si l'on part demain pour Madrid, je pars pour Madrid! Là, votre mère apprendra bientôt qui je suis, car là je puis compter sur l'affection d'un vieux parent digne de tout mon respect et modèle de toutes les vertus. Ce parent, je le nomme mon oncle, mais je devrais plutôt dire mon ami et mon père. D'abord, il n'a d'héritier ni plus aimé ni plus direct que

moi; c'est un homme puissamment riche, et, pour peu que les dons de la fortune aient le privilége de vous séduire, cette circonstance pourrait encore ajouter à notre bonheur.

DONA FRANCISCA.

Et que m'importent, à moi, toutes les richesses du monde?

DON CARLOS.

Oh! je le sais, Paquita, l'ambition ne peut avoir prise sur tant d'innocence.

DONA FRANCISCA.

Aimer et être aimée, voilà mon ambition, voilà ma félicité suprême.

DON CARLOS.

Et il n'en existe pas d'autre, chère amie. Mais écartez ces nuages, et espérez que les sombres heures présentes seront changées en mille beaux jours.

DONA FRANCISCA.

Hélas! comment ferons-nous pour qu'il n'en coûte pas à ma bonne mère la plus petite affliction? C'est qu'elle m'aime bien aussi, don Félix! Tout à l'heure encore ne lui ai-je pas répété que jamais je ne lui causerais la moindre peine, que jamais je ne me séparerais d'elle, et que toujours je serais sage et obéissante? Avec quelle tendresse elle m'a embrassée! Et comme je l'ai consolée avec ce peu de paroles que j'ai réussi à lui dire... Ah! don Félix, vraiment je ne sais quel

moyen vous pourrez nous tirer de toutes ces angoisses!

DON CARLOS.

Je chercherai le meilleur. N'avez-vous pas confiance en moi?

DONA FRANCISCA.

Vous me le demandez! Pensez-vous donc que je serais encore vivante si cette confiance n'était là pour me soutenir?... Seule avec moi-même et sans appui au monde, quel parti me restait-il à prendre? Oh! si vous n'étiez accouru, don Félix, mes chagrins m'eussent déjà tuée, et je n'aurais eu personne vers qui tourner les yeux, personne à qui révéler mon secret fatal. Mais vous, vous avez agi en gentilhomme, en vrai chevalier; vous êtes venu enfin, et votre apparition a suffi pour me prouver toute la force de votre amour.

(Elle fond en larmes.)

DON CARLOS.

Elle pleure! Ah! ces larmes sont irrésistibles! Oui, je vous le jure, Paquita, mon bras est assez fort pour défier tous vos oppresseurs. Et qui donc, lorsque votre cœur me préfère, oserait braver le courroux de don Félix? Ainsi, il faut cesser de craindre.

DONA FRANCISCA.

Puis-je croire à cette noble assurance?

DON CARLOS.

Ayez-y foi entière. L'amour a uni nos âmes par des liens si étroits, que la mort seule pourra les briser.

SCÈNE VIII.

RITA, DON CARLOS, DONA FRANCISCA.

RITA.

Mademoiselle, vite, rentrons! Votre mère demande après vous. Moi, je vais servir le souper, et aussitôt après on se mettra au lit. Enfin, vous, monsieur le soupirant, vous pouvez prendre la poudre d'escampette.

DON CARLOS.

Très-bien, ma fille; car mieux vaut ne pas exciter d'avance les soupçons... Mademoiselle, je n'ai rien à ajouter à mes paroles.

DONA FRANCISCA.

Ni moi aux miennes.

DON CARLOS.

A demain donc! Et sitôt qu'aura paru l'aurore, nous présenterons nos hommages à cet heureux rival.

RITA.

Oh! c'est un cavalier très-honorable, fort riche et extrêmement prudent, avec sa grande veste, son linge d'une propreté rare, et ses soixante ans logés sous la perruque.

(Elle sort par la porte du fond.)

DONA FRANCISCA.

A demain, don Félix!

DON CARLOS.

Au revoir, Paquita!

DONA FRANCISCA.

Retirez-vous, et prenez du repos.

DON CARLOS.

Du repos! quand je suis dévoré de jalousie?

DONA FRANCISCA.

De qui donc seriez-vous jaloux?

DON CARLOS.

Bonne nuit, Paquita! dormez bien.

DONA FRANCISCA.

Dormir, quand l'amour...?

DON CARLOS.

Adieu, mon ange!

DONA FRANCISCA.

Adieu!

(Elle entre dans la chambre de dona Irene.)

SCÈNE IX.

DON CARLOS, CALAMOCHA, RITA

DON CARLOS, se promenant avec inquiétude.

Me la ravir! oh! jamais. Cet homme, quel qu'il soit, ne m'enlèvera point ma Paquita chérie. Et sa mère, sa mère non plus, ne sera point assez imprudente pour s'obstiner à vouloir un mariage que sa fille repousse. En tout cas, vous me trouverez, madame!... Soixante hivers! Il y a cent à parier que ce gaillard-là est riche comme Crésus. Argent, maudit argent, de combien de maux tu es la source!

CALAMOCHA, entrant par la porte du fond.

Sauf votre respect, monsieur, nous avons d'abord un demi-chevreau rôti. Quand je dis chevreau, je n'en juge que sur les apparences. Nous avons ensuite une magnifique salade de cresson, sans tueloup ni autres matières étrangères; elle est lavée comme il faut, secouée avec art et assaisonnée par ces mains indignes, au point de vous faire venir l'eau à la bouche. Finalement, du pain de Méco[1], du vin de la dîme... Ainsi donc, pour peu que monsieur juge opportun de souper et de dormir, il me semble que ce serait le moment...

DON CARLOS.

Eh bien, marchons. Mais où se met-on à table?

CALAMOCHA.

En bas, monsieur; seulement, en guise de table j'ai fait dresser une espèce de machine étroite et vacillante, qui ressemble à l'établi d'un maréchal.

(Rita entre par la porte du fond avec plusieurs assiettes, une soupière, des cuillers et une serviette.)

RITA.

Qui est-ce qui veut du potage?

DON CARLOS.

Bon appétit!

CALAMOCHA.

S'il existe quelque part une infante qui daigne venir souper avec du chevreau, qu'elle lève la main!

[1] *Meco*, village situé à une lieue d'Alcala de Henarès. Le pain qu'on y fait est renommé dans toute l'Espagne.

RITA.

L'infante s'est déjà payé la moitié d'une casserole de petites boulettes... Mais elle n'en est pas moins touchée, monsieur le militaire!

CALAMOCHA.

Je suis heureux si je te touche, prunelle de mes yeux!

(Rita passe dans la chambre de dona Irene.)

DON CARLOS.

Eh bien, mon ami, descendons-nous?

(Au moment où Calamocha veut enjamber l'escalier du fond, il recule avec effroi, et revient.)

CALAMOCHA.

Ah! peste, peste, peste! Monsieur, chut! silence! Je vous dis...

(Il s'approche de don Carlos.)

DON CARLOS.

Qu'est-ce donc?

CALAMOCHA, bas à don Carlos.

Ne voyez-vous pas cet être qui s'avance vers nous?

DON CARLOS.

C'est Simon?

CALAMOCHA.

En chair et en os. Mais, de par tous les diables, d'où sort-il?...

DON CARLOS.

Et comment agir avec lui?

CALAMOCHA.

Que sais-je? Il faut le faire bavarder, il faut mentir, il faut... Tenez, me donnez-vous carte blanche, monsieur?

DON CARLOS.

Allons! mens tant que tu voudras. Mais quelle affaire peut avoir amené en ces lieux ce valet?

SCÈNE X.

SIMON, CALAMOCHA, DON CARLOS.

CALAMOCHA, s'avançant vers Simon, et lui faisant un salut.

Hé quoi, Simon! je te rencontre ici?

SIMON.

Ah! bonjour, Calamocha. Comment cela va-t-il?

CALAMOCHA.

Mais gaillardement.

SIMON.

Dieu! que je suis aise, mon garçon...

DON CARLOS.

Diable! mon ami, toi à Alcala! Voilà du nouveau, j'espère?

SIMON, apercevant don Carlos.

Excusez! Vous étiez là, monsieur l'officier? Quelle surprise, ô ciel!

DON CARLOS.

Et mon oncle?

SIMON.

Il se porte comme un charme.

CALAMOCHA.

Mais est-il resté à Madrid, ou bien...

SIMON.

Qui jamais m'eût dit...? En voilà une histoire!

Certes, j'étais bien à cent lieues de penser... Mais vous, mon officier, toujours de plus en plus brillant et coquet! Ah çà, nous allons donc rendre une petite visite à cet oncle?

CALAMOCHA.

Et toi, mon vieux, tu viens sans doute ici apporter quelque consigne de ton maître?

SIMON.

Ouf! quelle chaleur et quelle poussière j'ai endurées tout le long de ma route! Jésus! Jésus!

CALAMOCHA.

Dis, mon brave, tu viens palper quelques arrérages... Hein?

DON CARLOS.

Oui, très-probablement. Comme mon oncle garde encore ces quelques terres à Ajalvir... Réponds : c'est là ce qui nous procure l'avantage de te rencontrer?

SIMON.

Il peut se vanter, votre oncle, d'avoir un gracieux filou pour régisseur! Paysan plus matois et plus madré serait introuvable dans toute la campagne. Ah çà, monsieur, nous arrivons donc maintenant de Saragosse?

DON CARLOS.

Mais... au fait, devine, toi!

SIMON.

Alors vous y retournez?

DON CARLOS.

Retourner où?

SIMON.

A Saragosse. N'est-ce point là qu'est votre régiment, monsieur?

CALAMOCHA.

Mais, mon ami, puisque nous avons quitté les murs de Madrid l'été dernier, crois-tu donc que depuis ce temps-là nous n'ayons fourni qu'une étape de quatre lieues?

SIMON.

Est-ce que je sais, moi? Il y a de par le monde des gens qui prennent la poste, et qui arrivent là-bas à la Saint-Martin. Pauvres gens! Les chemins doivent leur paraître bien exécrables!

CALAMOCHA, à part.

Que Satan t'emporte, toi, tes chemins, et la drôlesse qui te trempa jadis ta bouillie!

DON CARLOS.

Mais tu ne m'as pas encore appris si mon oncle est à Madrid ou dans Alcala, ni la raison de ta propre venue, ni le fait...

SIMON.

Bien, bien, j'y arrive... Oui, monsieur, voilà ce que c'est... Pour cette fois donc... Ah! pour cette fois, mon maître me dit...

SCÈNE XI.

DON DIÈGUE, DON CARLOS, SIMON, CALAMOCHA.

DON DIÈGUE, parlant à la cantonade.

Non, non, c'est inutile. Il y a de la lumière ici. Bonsoir, Rita.

(Don Carlos se trouble, et se retire à l'extrémité du théâtre.)

DON CARLOS.

Ciel! mon oncle!

(Don Diègue sort de la chambre de dona Irene pour s'acheminer vers la sienne.)

DON DIÈGUE, appelant.

Simon!

SIMON.

Me voilà, monsieur.

(Il prend une lumière.)

DON CARLOS, à part.

Tout est perdu!

DON DIÈGUE.

Allons!... (Apercevant don Carlos.) Mais un instant... Qui est là?

SIMON.

Oh! c'est un de vos amis, monsieur.

DON CARLOS, à part.

Je suis anéanti!

DON DIÈGUE.

Comment, un ami? Que veut dire...? Approche donc cette lumière.

DON CARLOS.

Mon oncle !...

(Il veut lui baiser la main, mais don Diegue le repousse avec colère.)

DON DIÈGUE.

Arrière, monsieur !

DON CARLOS.

Grâce !

DON DIÈGUE.

Arrière !... Je ne sais ce qui me retient... Que faites-vous ici ?

DON CARLOS.

Mon Dieu, si vous vous fâchez, et sur ce ton encore....

DON DIÈGUE.

Que faites-vous ici ? m'entendez-vous ?

DON CARLOS.

Une fatalité m'a poussé en ces lieux.

DON DIÈGUE.

Toujours il a un nouveau chagrin à vous donner, toujours ! Mais voyons... Que disais-tu là ? Sois franc ! T'est-il survenu quelque événement fatal ? Vite ! Que s'est-il passé ? Par quel motif es-tu à Alcala ?

CALAMOCHA.

Le motif, c'est qu'il vous est attaché, monsieur ; c'est qu'il vous aime bien, allez ! C'est qu'il...

DON DIÈGUE.

A toi, on ne te demande rien. Pourquoi, Carlos,

avoir ainsi abandonné Saragosse sans me prévenir? Pourquoi mon aspect te fait-il trembler...? Tu auras commis quelque folie, quelque terrible folie qui sera le coup de mort pour ton pauvre oncle.

DON CARLOS.

Non, monsieur, jamais!.... car jamais je n'oublierai les principes d'honneur et de vraie sagesse que vous avez su graver dans mon âme.

DON DIÈGUE.

Mais alors qu'est-ce qui t'amène en ces lieux? Est-ce un duel? Sont-ce des dettes? Est-ce une altercation avec tes chefs? Délivre-moi de cette inquiétude, Carlos, mon fils; délivre-moi de ce doute affreux!

CALAMOCHA.

Puisque je vous réponds, monsieur, que la seule cause c'est...

DON DIÈGUE.

Je t'ai déjà dit de te taire! Allons, Carlos, viens par ici. (Il l'entraîne à une extrémité du théâtre, et lui parle à voix basse.) Voyons, parle enfin! Qu'y a-t-il?

DON CARLOS.

Oh! mon oncle, une légèreté, un petit manque de soumission à votre égard. Me diriger ainsi sur Madrid sans avoir au préalable sollicité votre permission!... Mais croyez que je m'en repens amèrement, puisque ma vue subite vous a occasionné une si grande peine.

DON DIÈGUE.

Et qu'y a-t-il encore?

DON CARLOS.

Il n'y a pas autre chose.

DON DIÈGUE.

Mais quelle est, en ce cas, cette fatalité dont tu te plaignais tout à l'heure?

DON CARLOS.

Ce n'est rien... Simplement, cette rencontre ainsi à l'improviste dans cet hôtel... puis la pensée de vous avoir causé tant de douleur, lorsqu'au contraire j'espérais vous surprendre à Madrid, y passer quelques semaines auprès de vous, et m'en retourner à mon régiment, heureux de vous avoir embrassé...

DON DIÈGUE.

Ainsi, c'est là tout?

DON CARLOS.

Oui, mon oncle.

DON DIÈGUE.

Prends garde!...

DON CARLOS.

Oh! soyez tranquille.... C'est pour cela que je suis venu, et uniquement pour cela.

DON DIÈGUE.

Est-ce bien à moi que tu oses conter...? Comme si je ne savais pas à quoi m'en tenir sur ces escapades! Non, monsieur!... Qui donc peut permettre à un officier de déserter son poste quand

l'idée lui en passe par la tête, et de quitter avec ce sans-gêne ses étendards?... Hélas! si de pareils exemples se répétaient souvent, adieu la discipline militaire! Mais, allons donc! c'est impossible!

DON CARLOS.

Veuillez considérer, mon oncle, que nous sommes en pleine paix; que Saragosse n'exige pas un service aussi rigoureux que d'autres places, où littéralement on met la garnison sur les dents; veuillez, enfin, admettre que mon excursion a été approuvée et ratifiée par mes supérieurs. Moi aussi je veux porter dignement mon épée, et, puisque je suis venu, c'est que j'avais la certitude que ma présence ne faisait faute à personne.

DON DIÈGUE.

Un officier fait toujours faute à ses soldats. Le roi l'enchaîne à son poste pour qu'il les instruise, les protége, et leur prêche d'exemple la subordination, le courage et la vertu.

DON CARLOS.

Il est vrai; mais je vous ai exposé les raisons...

DON DIÈGUE.

Toutes vos raisons ne valent rien, monsieur! La belle envie qui vous a pris là d'aller voir votre oncle!... Ce que désire votre oncle, c'est de ne pas vous avoir sous les yeux tous les huit jours, mais d'apprendre que vous devenez un homme de bon sens, et que vous remplissez vos devoirs : c'est là

ce que je veux! (Il élève la voix et se promène avec agitation.) Oh! je vais prendre des mesures pour que de semblables étourderies ne se renouvellent pas encore une fois. Et, pour commencer, faites-moi le plaisir de vous en retourner par où vous êtes venu.

DON CARLOS.

Mon oncle, mais pourtant...

DON DIÈGUE.

C'est sans réplique... Partez à l'instant même! Non, vous ne coucherez pas à Alcala!

CALAMOCHA.

Pardon, monsieur: mais les chevaux sont si peu en état de galoper! ils ne peuvent pas remuer la patte.

DON DIÈGUE.

Eh bien! qu'on m'expédie chevaux et bagages à l'auberge du faubourg. (A don Carlos.) Vous ne coucherez pas ici, vous dis-je! (A Calamocha.) Allons! des jambes, drôle! vite en bas avec tous les effets. Payez votre écot, sellez vos bêtes, et en route!... Or çà, Simon, à l'œuvre aussi! Combien as-tu d'argent sur toi?

SIMON.

De quatre à six onces d'or, monsieur.

(Il tire quelques pièces d'or de sa bourse, et les remet à don Diègue.)

DON DIÈGUE.

Donne, mon ami!... Eh bien, seigneur Calamocha, nous lambinons encore? Ne t'ai-je pas dit que

la besogne était pressée? Marche, au galop! Et toi, Simon, escorte le camarade, fais-le dépêcher, et ne bouge d'en bas avant qu'ils aient tous deux tourné bride!

(Simon et Calamocha entrent dans la chambre de don Carlos.)

SCÈNE XII.

DON DIÈGUE, DON CARLOS.

DON DIÈGUE.

Prenez ceci. (Il donne à don Carlos l'argent que lui a remis Simon.) Il y a suffisamment là pour faire votre route... Allons, Carlos, puisque ton oncle juge à propos d'en agir de la sorte, c'est qu'il a fort bien pesé ce qu'il fait. Ne reconnais-tu pas que ma rigueur est toute dans ton intérêt, et que cette équipée ressemble par trop à une campagne de fou? Mais ne va pas t'affliger de la conduite que je tiens à ton égard, ni croire que c'est par manque d'affection... Tu te rappelles quelle tendresse je n'ai cessé de te témoigner : eh bien! que tes actions soient à la hauteur de tes devoirs, et tu me trouveras, maintenant comme toujours, ton meilleur ami.

DON CARLOS.

Oh! je le sais, mon oncle.

DON DIÈGUE.

Voilà qui est bien. J'attends seulement ton obéissance à mes ordres.

DON CARLOS.

Vous serez obéi sans retard.

(Calamocha et Simon sortent de la chambre de don Carlos, emportant les bagages; ils s'éloignent par la porte du fond.)

DON DIÈGUE, aux domestiques.

A l'auberge du faubourg!... (A don Carlos.) Là, vous pourrez dormir à l'aise pendant que vos chevaux reprendront le souffle et mangeront l'avoine; mais, sous aucun prétexte, ne remettez le pied céans, et n'essayez même pas de rentrer dans la ville : prenez-y garde! Puis, sur les trois ou quatre heures, en avant, marche! Souvenez-vous que je saurai le moment précis où vous monterez en selle. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

DON CARLOS.

Parfaitement, mon oncle.

DON DIÈGUE.

Mes ordres ne doivent pas être enfreints d'une ligne.

DON CARLOS.

Je les exécuterai à la lettre.

DON DIÈGUE.

Très-bien, mon garçon! Et sur ce... adieu! Je te pardonne tout. Que Dieu te garde! Enfin, ne perds pas de vue que je vais être instruit de ton arrivée à Saragosse; et, pour ta gouverne, apprends que je suis renseigné sur les hauts faits de ton dernier itinéraire.

DON CARLOS.

Mais qu'ai-je commis?

DON DIÈGUE.

Allons, si je t'affirme que je sais tes exploits et que je pardonne, que veux-tu de plus? D'ailleurs, il n'est pas temps aujourd'hui d'aborder ce chapitre. En route, mon neveu!

DON CARLOS.

Que le ciel soit avec vous!

(Fausse sortie.)

DON DIÈGUE.

Comment! sans baiser la main de votre oncle?

DON CARLOS, avec émotion.

C'est que je n'osais...

DON DIÈGUE.

Là, mon enfant, embrasse-moi bien! Car qui peut dire si nous nous reverrons?

DON CARLOS.

De grâce, mon oncle!... Oh! Dieu ne permettra pas un tel malheur.

DON DIÈGUE.

Qui sait, Carlos! Voyons, avons-nous quelques petites dettes? Avons-nous un désir à formuler?

DON CARLOS.

Non, plus maintenant.

DON DIÈGUE.

Eh bien, c'est très-beau! vu qu'en général tu ne lésines guère avec ta caisse. Il est vrai d'ajouter que la bourse de l'oncle est toujours là... Enfin,

écoute ! je vais envoyer mes instructions à monsieur Aznar pour qu'il te compte cent doublons sur mon ordre. Seulement, prends-les un peu en pitié ! Jouerais-tu, par hasard ?

DON CARLOS.

De ma vie je n'ai touché une carte.

DON DIÈGUE.

Oh ! gare-toi du jeu ! Et là-dessus, bon voyage ! Surtout ne t'échauffe pas outre mesure ! des journées régulières, nulle fatigue ! Voyons, pars-tu content ?

DON CARLOS.

Pas trop, mon oncle ! car, en somme, vous m'aimez comme un père, vous me comblez de bienfaits ; et moi je vous récompense si mal !

DON DIÈGUE.

Le passé est passé, Carlos ! Que Dieu veille...

DON CARLOS.

Ah ! vous devez me garder encore rancune ?

DON DIÈGUE.

Non, je te le jure. Sans doute j'ai été désagréablement surpris ; mais mon chagrin est déjà loin. Tâche qu'il ne revienne plus jamais ! Bref (Lui mettant les deux mains sur les épaules.), comporte-toi en galant homme...

DON CARLOS.

Oh ! vous le verrez !

DON DIÈGUE.

Comme un officier plein d'honneur.

DON CARLOS.

Je vous en donne ma parole.

DON DIÈGUE.

Adieu, Carlos!

(Ils s'embrassent.)

DON CARLOS, à part, en sortant.

Et je la quitte, hélas!... Et je la perds pour toujours!

SCÈNE XIII.

DON DIÈGUE, seul.

Voilà qui a marché avec un bonheur sans égal!... Plus tard, que mon neveu le sache, rien de mieux. Oui, l'on est autrement à son aise quand il n'est question que d'écrire, que lorsqu'il s'agit.... Bah! une fois la chose faite, cela ne tirera point à conséquence. Mais quel profond respect il conserve pour son oncle! Il s'est montré doux comme une brebis.

(Il essuie quelques larmes, prend la lumière, et entre dans sa chambre. Le théâtre resté vide et dans l'obscurité pendant un moment.)

SCÈNE XIV.

DONA FRANCISCA, RITA.

(Elles sortent de la chambre de dona Irène. Rita tient une lumière, qu'elle pose sur la table.)

RITA.

Il règne un bien grand silence par ici!

DONA FRANCISCA.

Ils seront déjà couchés... Ils doivent être brisés, les malheureux !

RITA.

Oh! c'est certain.

DONA FRANCISCA.

Une route si longue !

RITA.

Hem ! comme cela vous fait trotter, l'amour, mademoiselle !

DONA FRANCISCA.

Oui, tu peux bien dire que c'est l'amour... Et moi, que ne ferais-je pas pour don Félix ?

RITA.

Oh ! laissez, mademoiselle ; ce ne sera point là le dernier miracle. Quand nous arriverons à Madrid, c'est alors qu'on verra... Ce pauvre don Diègue, quelle culbute il va exécuter ! D'un autre côté, franchement, c'est un si brave homme, que cela vous inspire de la compassion.

DONA FRANCISCA.

Ah ! voilà ce qui cause toutes mes misères. Si don Diègue eût été un homme méprisable, ma mère n'aurait pas accueilli sa demande, et moi je ne serais point contrainte de dissimuler ma répugnance... Mais, grâce au ciel, les temps sont changés ! Don Félix est près de nous, et je n'ai plus de crainte. Puisque mon sort repose entre ses mains, je m'estime la plus heureuse des femmes !

RITA.

Bonté divine!... et moi qui l'oubliais !... Et madame qui me l'avait tant recommandé !... Que voulez-vous aussi? Avec tous ces amours-là, ils sont capables de me troubler la cervelle... Mais j'y cours!

DONA FRANCISCA.

Et où vas-tu donc?

RITA.

Chercher la grive! Je ne me souvenais plus qu'il fallait l'ôter de là-dedans.

DONA FRANCISCA.

Au fait, apporte-la ici, pour qu'elle ne recommence pas la musique de la nuit dernière... Elle doit être restée près de la fenêtre... Mais marche sur la pointe des pieds, et prends garde d'éveiller maman.

RITA.

Belle précaution ! Avec cela qu'on n'entend point ce vacarme de chevaux qui retentit là-bas... Croyez-moi, tant que nous ne serons pas rendues dans notre bonne rue du Loup, n° 7, au deuxième étage, il nous faudra donner congé au sommeil. Et cette diablesse de porte d'entrée qui fait un bruit !...

DONA FRANCISCA.

Enfin, tu peux prendre la lumière.

RITA.

Merci, mademoiselle ; je saurai bien trouver la cage.

(Elle entre dans la chambre de dona Irene.)

SCÈNE XV.

SIMON, arrivant par l'escalier; DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Je pensais que vous étiez tous endormis.

SIMON.

Oui, mon maître doit déjà s'être donné cette peine-là; mais moi, je ne sais encore où je planterai ma tente nocturne, quoique je tombe de lassitude.

DONA FRANCISCA.

Quels sont donc ces nouveaux voyageurs qui viennent d'arriver à l'instant?

SIMON.

Oh! ce n'est personne. Certaines gens qui se trouvaient dans l'hôtellerie, et qui se sont remis en route.

DONA FRANCISCA.

Les muletiers peut-être?

SIMON.

Non, mademoiselle. C'était un officier et son soldat, lesquels, à ce qu'il paraît, retournent à Saragosse.

DONA FRANCISCA.

Comment!... Qui, dites-vous?

SIMON.

Certain lieutenant-colonel avec son domestique.

DONA FRANCISCA.

Et ils logeaient ici?

DON CARLOS.

Je vous en donne ma parole.

DON DIÈGUE.

Adieu, Carlos!

(Ils s'embrassent.)

DON CARLOS, à part, en sortant.

Et je la quitte, hélas!... Et je la perds pour toujours!

SCÈNE XIII.

DON DIÈGUE, seul.

Voilà qui a marché avec un bonheur sans égal!... Plus tard, que mon neveu le sache, rien de mieux. Oui, l'on est autrement à son aise quand il n'est question que d'écrire, que lorsqu'il s'agit... Bah! une fois la chose faite, cela ne tirera point à conséquence. Mais quel profond respect il conserve pour son oncle! Il s'est montré doux comme une brebis.

(Il essuie quelques larmes, prend la lumière, et entre dans sa chambre. Le théâtre reste vide et dans l'obscurité pendant un moment.)

SCÈNE XIV.

DONA FRANCISCA, RITA.

(Elles sortent de la chambre de dona Irène. Rita tient une lumière, qu'elle pose sur la table.)

RITA.

Il règne un bien grand silence par ici!

DONA FRANCISCA.

Ils seront déjà couchés... Ils doivent être brisés, les malheureux !

RITA.

Oh! c'est certain.

DONA FRANCISCA.

Une route si longue!

RITA.

Hem ! comme cela vous fait trotter, l'amour, mademoiselle!

DONA FRANCISCA.

Oui, tu peux bien dire que c'est l'amour... Et moi, que ne ferais-je pas pour don Félix ?

RITA.

Oh ! laissez, mademoiselle ; ce ne sera point là le dernier miracle. Quand nous arriverons à Madrid, c'est alors qu'on verra... Ce pauvre don Diègue, quelle culbute il va exécuter ! D'un autre côté, franchement, c'est un si brave homme, que cela vous inspire de la compassion.

DONA FRANCISCA.

Ah ! voilà ce qui cause toutes mes misères. Si don Diègue eût été un homme méprisable, ma mère n'aurait pas accueilli sa demande, et moi je ne serais point contrainte de dissimuler ma répugnance... Mais, grâce au ciel, les temps sont changés ! Don Félix est près de nous, et je n'ai plus de crainte. Puisque mon sort repose entre ses mains, je m'estime la plus heureuse des femmes !

SCÈNE XV.

SIMON, arrivant par l'escalier; DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Je pensais que vous étiez tous endormis.

SIMON.

Oui, mon maître doit déjà s'être donné cette peine-là; mais moi, je ne sais encore où je planterai ma tente nocturne, quoique je tombe de lassitude.

DONA FRANCISCA.

Quels sont donc ces nouveaux voyageurs qui viennent d'arriver à l'instant?

SIMON.

Oh! ce n'est personne. Certaines gens qui se trouvaient dans l'hôtellerie, et qui se sont remis en route.

DONA FRANCISCA.

Les muletiers peut-être?

SIMON.

Non, mademoiselle. C'était un officier et son soldat, lesquels, à ce qu'il paraît, retournent à Saragosse.

DONA FRANCISCA.

Comment!... Qui, dites-vous?

SIMON.

Certain lieutenant-colonel avec son domestique.

DONA FRANCISCA.

Et ils logeaient ici?

SIMON.

Oui, mademoiselle; là, dans cette chambre.

DONA FRANCISCA.

Je ne les ai point aperçus.

SIMON.

Dame, il faut croire qu'ils sont arrivés ce soir même, et que... et que la mission qui les avait amenés aura été vite expédiée. Par conséquent ils sont partis... Bien le bonsoir, mademoiselle!

(Il entre dans la chambre de don Diègue.)

SCÈNE XVI.

RITA, DONA FRANCISCA.

DONA FRANCISCA.

Dieu du ciel et de mon âme! quelle affreuse nouvelle!... Je succombe!... Infortunée!

(Elle se laisse tomber sur une chaise. Rita sort de la chambre de dona Irène avec la cage de l'oiseau, qu'elle pose sur la table.)

RITA.

Mademoiselle, j'accours plus morte que vive!

DONA FRANCISCA.

Ainsi donc, c'est certain!... Toi aussi, tu sais la vérité!

RITA.

Ah! mademoiselle, je n'en crois pas encore mes propres yeux. Mais ici...! (Elle ouvre la porte de la chambre de don Carlos.) Pas un chat... pas un coffre... pas un habit... pas une botte... Ah çà! était-il possible

de m'y méprendre? Comme si moi-même je ne les avais pas vus détaler!

DONA FRANCISCA.

Et c'étaient bien eux?

RITA.

Oui, mademoiselle, l'un et l'autre.

DONA FRANCISCA.

Mais sont-ils sortis de la ville?

RITA.

Je ne les ai point quittés du regard avant qu'ils eussent franchi la porte des Martyrs, qui se trouve à trois pas d'ici.

DONA FRANCISCA.

Et c'est la route de l'Aragon?

RITA.

C'est le chemin direct.

DONA FRANCISCA.

Quelle trahison! Le perfide!

RITA.

Mademoiselle!...

DONA FRANCISCA.

En quoi t'avait donc offensé la malheureuse Paquita?...

RITA.

Je suis toute tremblante... Mais voyons... Oh! c'est à n'y rien comprendre. Impossible de deviner les causes de ce coup de tête!

DONA FRANCISCA.

Hélas! ne l'aimais-je donc pas plus que ma vie? Ne m'a-t-il pas vue folle d'amour?

RITA.

Je ne sais que dire en présence d'une action si noire.

DONA FRANCISCA.

Et que dirais-tu, après tout?... Qu'il ne m'a jamais payée de retour, et qu'il est un vil imposteur. Voilà donc le but de cette noble expédition! Me tromper et m'abandonner ainsi!

RITA.

Trouver un autre motif à toute cette conduite me semblerait bien difficile... Voyons! De la jalousie? Et sur quoi reposerait-elle? D'ailleurs la jalousie ne fait qu'attiser l'amour. Puis don Félix n'est pas un poltron, et personne n'admettra l'idée qu'il ait reculé devant son rival.

DONA FRANCISCA.

Tu te creuses en vain l'esprit... Dis plutôt que don Félix est un homme sans cœur, un tigre sans pitié; dis cela, et tu auras tout dit.

RITA.

Il faut nous retirer. On n'aurait qu'à venir, et alors...

DONA FRANCISCA.

Oui, rentrons... rentrons pleurer! Juste ciel! dans quelle situation il me laisse!... Mais vit-on jamais traître pareil?

RITA.

Oh! mademoiselle, maintenant il est jugé.

DONA FRANCISCA.

Ah! don Félix, vous êtes habile dans l'art de

feindre! Et contre qui tournez-vous votre déloyauté? Contre moi... moi, qui méritais sans doute un si lâche abandon pour prix de ma tendresse!.... Seigneur mon Dieu! quel est donc mon forfait? quel est-il?

(Rita soutient sa maîtresse; elle prend la lumière, et toutes deux entrent dans la chambre de doña Francisca.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Nuit profonde. — Sur la table, un chandelier dont la lumière est éteinte; plus loin, la cage de la grive. — Simon dort étendu sur un banc. — Don Diègue sort de son appartement, et passe la dernière manche de sa robe de chambre.)

DON DIÈGUE, SIMON.

DON DIÈGUE.

Allons! si je ne trouve pas à dormir ici, du moins n'y fondrai-je pas comme beurre. Ah! sur ma foi, cette alcôve est une vraie fournaise. Et ce gaillard-là, comme il ronfle! Bah! laissons-le jouir de son sommeil jusqu'au jour, qui d'ailleurs ne peut tarder à se montrer. (Simon se réveille, se dresse sur son séant et se leve.) Là, là, qu'est-ce, mon vieux Simon? Prends garde de rouler par terre.

SIMON.

Quoi! vous étiez ici, monsieur?

DON DIÈGUE.

Oui, je me suis réfugié dans cette salle; car là-dedans il est impossible d'y tenir.

SIMON.

Eh bien, moi, grâce au ciel, et quoique je ne

fusse pas couché sur un lit de plumes, j'ai dormi comme un empereur.

DON DIÈGUE.

Mauvaise comparaison! Dis plutôt, mon ami, que tu as ronflé comme un pauvre diable, libre d'argent, d'ambition, de chagrins et de remords.

SIMON.

Au fait, vous parlez comme un livre, monsieur. Mais quelle heure peut-il être?

DON DIÈGUE.

Il n'y a qu'un moment, l'horloge de Saint-Juste a sonné, et si j'ai bien compté, c'était trois heures.

SIMON.

Oh! alors voilà nos cavaliers qui dévorent déjà l'espace, en faisant feu des quatre fers!

DON DIÈGUE.

Oui, selon toute apparence, ils auront déjà les deux pieds dans l'étrier. Carlos m'a donné sa promesse, et j'espère qu'il la tiendra.

SIMON.

Hélas! monsieur, si vous aviez vu dans quelle douleur je l'ai laissé plongé! Quel désespoir!

DON DIÈGUE.

Il le fallait, Simon.

SIMON.

Oui, sans doute.

DON DIÈGUE.

As-tu idée seulement d'une arrivée plus malencontreuse?

SIMON.

Oh! c'est certain... Sans votre permission, sans vous avertir, sans avoir aucun motif urgent à alléguer : Décidément il a eu grand tort. Mais il est bon d'ajouter qu'il possède tant de qualités généreuses, qu'on peut aisément lui pardonner cette boutade. Aussi je réponds... c'est-à-dire, il me semble que le chapitre des punitions doit être clos. Suis-je dans le vrai?

DON DIÈGUE.

Tu me le demandes? Ah! tu me connais mal! J'ai dû recueillir tout mon courage pour lui ordonner de partir. Mais aussi dans quelles circonstances s'avisait-il de paraître! Bref, je te garantis qu'au moment de son départ, j'avais le cœur tout serré. (On entend retentir au dehors trois coups frappés dans la main; puis, bientôt après, les sons d'une guitare succèdent à ce signal.) Holà! quelle musique est cela?

SIMON.

Je ne sais; mais je suppose que ce sont des passants, quelques laboureurs...

DON DIÈGUE.

Silence!

SIMON.

Diable! voilà un concert en règle, à ce qu'il paraît.

DON DIÈGUE.

Oui, s'il est donné convenablement.

SIMON.

Mais quel est donc l'infortuné Léandre qui vient

racler de la guitare à pareille heure, et dans cette sale ruelle? Je gage qu'il s'agit d'une amourette avec la fille d'auberge qui a tout l'air d'un vieux singe.

DON DIÈGUE.

Cela se pourrait bien.

SIMON.

Les voilà qui commencent. Écoutez! (On entend jouer un air.) Sur mon honneur, ce coquin de petit barbier en touche à ravir.

DON DIÈGUE.

Non, il n'y a pas de barbier qui sache exécuter un tel morceau, quelque habile qu'il soit à manier le rasoir.

SIMON.

Voulez-vous, monsieur, que nous nous placions à la fenêtre, afin de regarder un peu?...

DON DIÈGUE.

Point du tout! Restons tranquilles. Pauvres gens! Qui sait l'importance qu'ils attachent peut-être à cette musique-là! J'ai pour principe de ne jamais molester personne.

(Dona Francisca sort de sa chambre; Rita la suit. Toutes les deux traversent le théâtre pour se diriger vers la fenêtre.)

SIMON.

Peste, monsieur! Eh! vite, vite, par ici, rangeons-nous!

DON DIÈGUE.

Que signifie...?

SIMON.

Cela signifie que la porte de cette chambre s'est

ouverte, et qu'il y a dans l'air comme un parfum de jolies femmes!

DON DIÈGUE.

Vraiment? Alors mettons-nous à l'écart!

(Ils se retirent à l'autre bout du théâtre et observent.)

SCÈNE II.

DONA FRANCISCA, RITA, DON DIÈGUE, SIMON.

RITA.

Mademoiselle, doucement!...

DONA FRANCISCA.

Il faut bien suivre le mur?

(On recommence à préluder sur la guitare.)

RITA.

Oui, mademoiselle; mais la guitare reprend... Silence!

DONA FRANCISCA.

Ne bouge plus... Laisse... Sachons d'abord si c'est réellement lui.

RITA.

Qui voulez-vous donc que ce soit? Le signal est trop fidèle.

DONA FRANCISCA.

Chut!... (On répète le morceau précédent.) Oui, c'est don Félix. Merci, mon Dieu!... Mais va donc; — réponds-lui... (Rita s'approche de la fenêtre, l'ouvre, et frappe trois coups dans sa main. Aussitôt la musique cesse.) Quelle joie dans mon âme! Oh, c'est lui!

SIMON.

Avez-vous entendu, monsieur?

DON DIÈGUE.

Oui, j'ai entendu.

SIMON.

Que veut dire tout ceci?

DON DIÈGUE.

Que tu te taises!

(Dona Francisca se met à la fenêtre; Rita se place derrière elle.)

DONA FRANCISCA.

C'est moi, don Félix! Mais, au nom du ciel, que devais-je penser de votre brusque manière d'agir? Quelle explication à cette fuite étrange?... Rita, chère amie, je t'en conjure, sois attentive, et, au moindre bruit, préviens-moi sur-le-champ. (Elle retourne à la fenêtre.)... Hé quoi! pour toujours? O misère... Oui, je la recevrai; jetez-la!... Je n'entends plus... Mon Dieu, don Félix, jamais je ne vous ai vu aussi timide. (On lance du dehors une lettre qui vient tomber sur le théâtre. Dona Francisca la cherche immédiatement, mais sans la trouver.) Non, je ne la tiens pas; mais elle est tombée ici, j'en suis sûre! Et maintenant me faudra-t-il donc attendre jusqu'au jour pour connaître enfin les raisons qui vous poussent à me vouer au trépas? De grâce, don Félix, je veux les savoir de vos lèvres... C'est votre Paquita qui vous l'ordonne... Votre cœur...? Mais en quel état croyez-vous donc que se trouve le mien! Il se brise dans ma poitrine... Ah! une dernière fois, parlez!

(Simon fait quelques pas pour s'avancer dans la salle; mais en passant il donne du coude contre la cage, et la renverse par terre.)

RITA.

Mademoiselle, sauvons-nous vite... Il y a du monde ici.

DONA FRANCISCA.

O malheur! Conduis-moi, Rita.

RITA.

Fuyons!... (Rita court se heurter contre Simon.) Aïe! aïe!

DONA FRANCISCA.

Ah! je me sens mourir!

(Elles entrent précipitamment dans la chambre de dona Francisca.)

SCÈNE III.

DON DIÈGUE, SIMON.

DON DIÈGUE.

Qu'est-ce que c'était que ce cri-là?

SIMON.

Oh! c'est un des fantômes qui a trébuché contre moi en s'esquivant.

DON DIÈGUE.

Approche-toi de cette fenêtre, et regarde si tu ne trouves pas un papier par terre... Ah! nous voilà bien!

SIMON.

Je ne trouve pas le plus petit papier.

(Il tâtonne aux abords de la fenêtre.)

DON DIÈGUE.

Cherche toujours; il doit être tombé de ce côté.

SIMON.

On l'a donc lancé de la rue?

DON DIÈGUE.

Oui, certes... Mais quel peut être cet amant?... Hélas! seize ans à peine, et élevée dans un cloître!... Oh! toutes mes illusions sont évanouies.

SIMON.

Monsieur, voilà le poulet.

(Il lui donne la lettre.)

DON DIÈGUE.

Descends, et apporte de la lumière... Parcours l'écurie et la cuisine... Il doit y avoir quelque lanterne par là... Va, et reviens à l'instant!

(Simon sort par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

DON DIÈGUE, seul.

Mais qui dois-je accuser? Quel est le vrai coupable? Est-ce cette jeune fille, sa mère, ses tantes? ou bien est-ce moi-même? Sur qui, mon Dieu, sur qui faire retomber ce courroux que, malgré tous mes efforts, je ne me sens plus maître de réprimer?... La nature l'avait parée de toutes les grâces à mes yeux; les espérances les plus douces inondaient mon âme! Quelles félicités je me promettais!... Ah çà, serais-je jaloux? Moi!... Et à quel âge viendrait me tourmenter la jalousie? N'est-ce pas une honte? Mais enfin, cette inquiétude qui me dévore, et cette

fureur, et ces désirs de vengeance, d'où proviennent-ils? De quel nom les appellerai-je?... Mais on dirait que de nouveau cette porte... Oui, l'on sort.

(Il se retire à l'extrémité du théâtre.)

SCÈNE V.

RITA, DON DIÉGUE, puis SIMON.

RITA, sortant de la chambre de dona Francisca.

Enfin, ils ont déguerpi. (Elle observe et écoute, puis elle va vers la fenêtre, et se met à chercher par terre la lettre de don Carlos.) Bonté divine!... Ah! bien sûr que cette lettre doit être un chef-d'œuvre; mais le seigneur don Félix n'en est pas moins un brigand fieffé... Pauvre ange de Paquita! Ce sera sa mort, c'est fini. (Regardant par la croisée.) Pas une ombre, pas même la queue d'un chien dans la rue... Plût au ciel que nous n'eussions jamais rencontré ces deux hommes!... Et ce maudit chiffon de papier! nous serions bien loties, ma foi, s'il allait nous passer devant le nez. Bah! que chantera-t-il après tout? Des mensonges, des mensonges, et encore des mensonges.

SIMON, entrant, une lumière à la main.

Voilà pour y voir clair!

RITA, reculant stupéfaite.

Je suis flambée!

DON DIÈGUE, s'approchant.

Rita, vous ici!

RITA.

C'est qu'il faut vous expliquer, monsieur...

DON DIÈGUE.

Que cherchez-vous donc à pareille heure?

RITA.

Je cherchais... Ah! voilà, monsieur. C'est que nous avions entendu un si grand tapage!

SIMON.

Oui, c'était violent, n'est-ce pas?

RITA.

Oh! un tapage formidable, et... (ramassant la cage de la grive, qui est par terre.) et, tenez, monsieur, c'était la cage de la grive! Oui, ce devait être la cage de la grive!... Ah! Seigneur, si elle était morte! Non : soyez loué, mon Dieu! elle respire! Vous verrez, ce sera quelque vieux matou... Voilà toute l'affaire.

SIMON.

Oui, c'est le chat.

RITA.

Pauvre petite bête! comme elle a encore l'air tout tremblant.

SIMON.

Oui, il y a de quoi trembler... Est-ce que tu penses que si ton chat l'avait réellement tenue entre ses griffes...

RITA.

Il l'aurait croquée.

SIMON.

Sans sel ni poivre... (Rita suspend la cage à un clou qui se trouve dans la muraille.) Tout y aurait passé, les plumes et le bec.

DON DIÈGUE, à Simon.

Prends cette lumière!

RITA.

Oh! permettez, monsieur. Laissez-moi allumer ce chandelier; car puisque personne ne veut dormir ici...

(Elle allume la chandelle qui est sur la table.)

DON DIÈGUE.

Mais dona Paquita dort, n'est-ce pas?

RITA.

Du plus profond sommeil.

SIMON.

Diable! malgré ce beau tapage causé par la grive?...

DON DIÈGUE.

Allons, viens!

(Il entre dans sa chambre, suivi de Simon.)

SCÈNE VI.

DONA FRANCISCA, RITA.

DONA FRANCISCA.

Le papier, le tiens-tu?

RITA.

Non, mademoiselle.

DONA FRANCISCA.

Et ils étaient ici tous les deux lorsque tu es entrée ?

RITA.

Je ne sais comment vous dire... Ce qu'il y a de certain, c'est que le domestique est apparu avec une lumière; et je me suis trouvée tout à coup, et comme par sorcellerie, entre le maître et le valet, sans espoir de fuite, et sans la moindre excuse au bout de la langue.

(Elle prend la lumière, et cherche de nouveau la lettre.)

DONA FRANCISCA.

Plus de doute! c'étaient déjà eux... Oui, ils étaient ici lorsque je lui ai parlé de la fenêtre... Et ce billet, Rita?

RITA.

Impossible de le découvrir.

DONA FRANCISCA.

Ils l'auront; ne te fatigue pas en vain. C'était la seule chose qui manquait à ma ruine! Oui, cesse toute recherche. Ils l'ont!

RITA.

Dame, je ne vois point de trace...

DONA FRANCISCA.

Oh! c'est à en devenir folle!

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

RITA.

Et ce don Félix, sans un mot d'explication, sans vous dire seulement...!

DONA FRANCISCA.

Il allait tout me révéler, lorsque tu m'as avertie, et il a fallu disparaître. Mais tu ne saurais t'imaginer avec quelle crainte, avec quelle agitation il m'a parlé ! Il m'a assuré que dans cette lettre je trouverais les raisons qui justifiaient, qui commandaient son départ. D'abord il l'avait écrite pour la laisser à une personne sûre, chargée de la remettre entre mes mains, dans la supposition, ajoutait-il, qu'il lui fût impossible de me revoir. Tu le sens, Rita, tout ce beau discours était inventé par un de ces êtres perfides qui promettent pour ne jamais accomplir leur promesse. Il arrive, il trouve un rival, et il s'est dit : « Pourquoi donc aller tourmenter ces gens-là, pourquoi me constituer l'Amadis de cette femme? N'y a-t-il pas assez de femmes?... Qu'ils la marient ! En quoi cela me touche-t-il? Ma tranquillité doit passer avant la vie de cette malheureuse !... » Oh ! pardon, mon Dieu, pardon de l'avoir tant aimé !

RITA.

Hélas ! mademoiselle, il me semble qu'ils vont déjà ressortir de là-dedans.

DONA FRANCISCA.

Peu m'importe ! Ah ! laisse-moi.

RITA.

Mais songez donc, si don Diègue vous trouve dans cet état...

DONA FRANCISCA.

Maintenant que tout est perdu, qu'ai-je à crain-

dre encore? Et penses-tu d'ailleurs que j'aie la force de me lever! Non; qu'ils viennent, tout m'est égal!

SCÈNE VII.

DON DIÈGUE, SIMON, DOÑA FRANCISCA, RITA.

SIMON.

J'ai parfaitement compris; il ne m'en faut pas davantage.

DON DIÈGUE.

Écoute! Fais seller tout de suite le cheval barbe, pendant ta course. Une fois là-bas, s'ils sont déjà partis, tu reviens, tu enfourches ta monture, et, d'un bon temps de galop, tu les rejoins. (Apercevant doña Francisca et Rita.) Toutes les deux ici? Bien!... Allons, dépêche-toi; les instants sont précieux.

SIMON.

J'y vole!

(Il sort par la porte du fond.)

DON DIÈGUE, s'approchant.

Voilà ce qui s'appelle être debout avec l'aube, doña Paquita.

DOÑA FRANCISCA.

Oui, monsieur.

DON DIÈGUE.

Et doña Irène n'a encore demandé personne?

DONA FRANCISCA.

Non, monsieur. Mais, au fait, Rita, il vaut mieux que tu ailles voir si, par hasard, maman s'est réveillée, et si elle veut s'habiller.

(Rita sort.)

SCÈNE VIII.

DON DIÈGUE, DONA FRANCISCA.

DON DIÈGUE.

Auriez-vous passé une mauvaise nuit?

DONA FRANCISCA.

Oui, monsieur. Et vous-même?

DON DIÈGUE.

Je puis vous en dire autant.

DONA FRANCISCA.

Il a fait une telle chaleur!...

DON DIÈGUE.

Vous sentiriez-vous indisposée?

DONA FRANCISCA.

Oui, un peu.

DON DIÈGUE.

Qu'avez-vous donc, mon enfant?

(Il s'assied près d'elle.)

DONA FRANCISCA.

Oh! ce n'est rien, monsieur. J'ai, comment dirai-je?... Mais non, je n'ai rien.

DON DIÈGUE.

Pourtant ce doit être quelque chose. Vous avez

l'air si abattu, si éploré, si inquiet... Voyons! Que vous arrive-t-il, Paquita? Ne savez-vous point que je vous aime tendrement?

DONA FRANCISCA.

Certes, je le sais.

DON DIÈGUE.

Mais alors pourquoi ne pas me montrer plus de confiance? Croyez-vous que je ne m'estimerais point heureux, s'il s'agissait de vous servir?

DONA FRANCISCA.

Oh! j'en suis persuadée.

DON DIÈGUE.

Eh bien, puisque vous avez un ami si près de vous, pourquoi ne pas lui ouvrir votre cœur?

DONA FRANCISCA.

C'est cette amitié même qui me condamne au silence.

DON DIÈGUE.

Ces paroles pourraient vouloir dire que c'est moi qui suis la cause de vos tourments.

DONA FRANCISCA.

Détrompez-vous, monsieur! Ce n'est pas vous qui m'avez offensée en rien; non, ce n'est pas de vous, don Diègue, que j'ai sujet de me plaindre.

DON DIÈGUE.

Mais en ce cas de qui vous plaignez-vous, mon enfant? Allons! venez ici, et une fois du moins parlons sans fard et sans détours. Et d'abord n'est-il pas vrai que vous considérez avec une certaine

répugnance le mariage qui se prépare? Oui! gageons que si on vous laissait librement choisir, vous prendriez tout autre époux que don Diègue?

DONA FRANCISCA.

Je n'en prendrais aucun.

DON DIÈGUE.

Est-il possible que vous ne connaissiez pas quelque jeune cavalier sachant mieux que moi vous plaire, sachant bien vous aimer, et se montrer digne enfin de tant de charmes?

DONA FRANCISCA.

Non, monsieur, je n'en connais point.

DON DIÈGUE.

Oh! cherchez, Paquita!

DONA FRANCISCA.

Dois-je vous répéter que non?

DON DIÈGUE.

Et moi, mademoiselle, dois-je croire, par hasard, que vous brûliez encore d'une si belle passion pour cette retraite où s'écoula votre enfance, que vous préfériez l'austérité du cloître à toutes les joies d'une vie...?

DONA FRANCISCA.

Mais ce serait une nouvelle méprise, monsieur. Jamais je n'ai eu cette pensée.

DON DIÈGUE.

Fort bien; je n'insiste pas davantage. Seulement, de tout ce que je viens d'entendre, il résulte une con-

tradiction profonde : En premier lieu, vous n'avez aucun goût pour l'existence du cloître : ceci me paraît assez clair. D'un autre côté, vous m'assurez que vous n'avez aucun sujet de plainte à élever contre moi ; vous êtes certaine, n'est-ce pas? de la grande estime où je vous tiens; votre cœur est libre; personne, en un mot, ne me disputera l'heureux sort d'être votre mari? Mais, alors, pourquoi ces larmes? d'où naît cette tristesse amère, grâce à laquelle, en moins de rien, votre charmant visage est devenu à peine reconnaissable? Sont-ce là des augures qui me promettent d'être seul aimé de vous, qui me fassent espérer que, sous peu de jours, vous m'épouserez avec joie? Est-ce donc ainsi que s'annoncent l'allégresse et l'amour?

DONA FRANCISCA.

Ah! monsieur, sur quels motifs s'appuient de pareilles défiances?

DON DIÉGUE.

Vous me le demandez! Mais si je fais bon marché de toutes ces considérations, si, malgré tout, je presse les préparatifs de notre mariage, si votre mère continue d'y applaudir, et si le moment solennel arrive...

DONA FRANCISCA.

Alors je ferai ce que ma mère me commande, et je vous donnerai ma main.

DON DIÉGUE.

Et après, mademoiselle?

DONA FRANCISCA.

Après!... Tant qu'il me restera un souffle de vie, je serai une honnête femme.

DON DIÈGUE.

Quant à cela, je n'en doute point, mon enfant. Mais puisque vous me regardez comme l'homme qui devra être votre compagnon d'existence, votre ami jusqu'à la mort, dites-moi, ces deux titres ne me donnent-ils pas le droit d'obtenir de vous une franchise entière? Ne parviendrai-je donc pas à connaître la vraie cause de votre mélancolie? Vous ne me ferez point l'injure de croire que je sois poussé par la curiosité : non, Paquita, ce que je veux, c'est m'employer à votre consolation, à votre bonheur présent, à la félicité de votre avenir, pourvu seulement que mes efforts et ma tendresse ne me trahissent point dans une si douce tâche.

DONA FRANCISCA.

Bonheur, félicité! Ah! ces beaux rêves sont perdus pour moi.

DON DIÈGUE.

Et pourquoi donc?

DONA FRANCISCA.

Pourquoi?... Oh! vous ne le saurez jamais.

DON DIÈGUE.

Quel obstiné, quel imprudent silence!... Mais vous devez bien comprendre que je n'ignore point ce qui se passe.

DONA FRANCISCA.

Ah! don Diègue, si vous l'ignorez, pour Dieu! ne feignez pas de le savoir! et si, en effet, vous le savez, ne m'interrogez point!

(Le théâtre s'éclaire peu à peu par la naissance du jour.)

DON DIÈGUE.

Cela suffit, mademoiselle. Dès qu'il est bien reconnu que nous parlons dans le vide, que cette douleur et ces larmes sont une plaisanterie, eh bien! nous serons à Madrid aujourd'hui même, et dans huit jours, Paquita, vous serez ma femme!..

DONA FRANCISCA.

Et j'aurai comblé les désirs de ma mère.

DON DIÈGUE.

Et vous, vous serez malheureuse pour la vie!

DONA FRANCISCA.

C'est le lot qui m'attend.

DON DIÈGUE.

Voilà donc les fruits de l'éducation! voilà ce qu'on appelle élever bien une jeune fille! Lui enseigner à masquer, à voiler ses penchants les plus innocents sous une perfide dissimulation!... On leur décerne un brevet d'honnêteté le jour où elles sont passées maîtresses dans l'art du silence et du mensonge. On s'entête à vouloir que leur complexion, leur âge et leur caractère n'aient aucune part dans leurs inclinations; et leur propre volonté doit se plier au caprice de qui les gouverne. On leur permet tout, excepté de se montrer sincères. Pourvu qu'elles ne disent jamais ce qu'elles pensent, pourvu qu'elles

rejettent avec horreur ce qu'au fond elles brûlent de posséder, pourvu surtout qu'elles se résignent à prononcer, au premier commandement, un *oui* parjure et sacrilége, source éternelle de tant de scandales, les voilà parfaitement élevées! Car on décore du nom d'éducation-modèle celle qui sait le mieux leur inspirer la terreur, l'astuce, et le mutisme de l'esclave.

DONA FRANCISCA.

Vous avez trop raison, monsieur; tout cela est la vérité. Voilà ce qu'on exige de nous, voilà ce que nous apprenons, grâce aux leçons que l'on nous donne... Mais la cause de mes chagrins est autrement cruelle!

DON DIÈGUE.

Quelle qu'elle soit, mon enfant, il est nécessaire de prendre courage. Si votre mère vous voyait avec ces larmes, que dirait-elle? Écoutez!... Sans doute elle est déjà levée.

DONA FRANCISCA.

O mon Dieu!

DON DIÈGUE.

Oui, Paquita, le mieux sera de recouvrer un peu d'empire sur vous-même... Ne vous laissez point tant aller au désespoir... Comptez sur la Providence... Allez! presque jamais nos disgrâces ne sont aussi irremédiables que l'imagination nous les peint. Regardez dans quel trouble vous êtes! Quelle agitation et quels pleurs!... Voyons, ne donnez-vous votre parole de vous présenter avec un

air... enfin avec une sérénité convenable? Est-ce dit?

DONA FRANCISCA.

Mais vous, monsieur, vous connaissez trop bien le caractère de ma mère pour ignorer que, sans votre protection, mes yeux ne rencontreront nulle part de défenseur. Hélas! qui donc aura pitié de mon infortune?

DON DIÈGUE.

Votre vieil ami... moi, Paquita! Comment me serait-il possible de vous abandonner, chère petite, lorsque je vous vois dans une situation aussi déchirante?

(Il lui presse la main.)

DONA FRANCISCA.

Quoi! vous daigneriez?...

DON DIÈGUE.

Ah! vous jugez mal mon cœur.

DONA FRANCISCA.

Non, je lui rends toute justice.

(Elle veut se jeter à ses genoux, don Diègue la retient.)

DON DIÈGUE.

Que faites-vous, ma fille?

DONA FRANCISCA.

Je ne le sais moi-même... Mais combien peu est digne d'une telle générosité une femme qui se montre aussi ingrate envers vous! Ai-je dit ingrate? Oh! non. Je ne suis que malheureuse, bien malheureuse, don Diègue!

DON DIÈGUE.

Oui, je vois que vous reconnaissez, autant qu'il est en vous, l'amour que je vous porte. Et maintenant tout le reste a été... que sais-je? une erreur de ma part, pas autre chose. Mais vous, pauvre innocente, vous n'avez rien à vous reprocher.

DONA FRANCISCA.

Venez-vous, monsieur?

DON DIÈGUE.

Pas encore, ma fille. Mais j'irai vous rejoindre dans quelques instants.

DONA FRANCISCA.

Oh! ne tardez point!

(Elle se dirige vers la chambre de dona Irene, revient, et baise la main à don Diègue.)

DON DIÈGUE.

Soyez tranquille.

(Dona Francisca sort.)

SCÈNE IX.

SIMON, DON DIÈGUE.

SIMON.

Officier et soldat sont là, monsieur.

DON DIÈGUE.

Eh bien?...

SIMON.

A peine eus-je passé la porte, que de loin je vis nos deux cavaliers qui chevauchaient déjà sur la

route. Bon! je me mis à pousser quelques cris bien articulés, tout en multipliant des signes à l'aide de mon mouchoir. On commanda halte; et je ne fus pas plutôt arrivé auprès du jeune neveu avec l'ordre dont vous m'aviez chargé, qu'il tourna bride. Il est en bas; mais je l'ai engagé à ne pas monter sans que je l'avertisse, pour le cas où il y aurait eu du monde, et où vous ne voudriez point que notre officier fût aperçu.

DON DIÈGUE.

Et qu'a-t-il répondu à mon message?

SIMON.

Pas un mot... Il a une mine de déterré, et il est muet comme la tombe, je vous l'ai dit... Franchement, il m'a remué le cœur, le pauvre garçon!

DON DIÈGUE.

Allons! ne commence pas à intercéder pour lui.

SIMON.

Moi, monsieur?

DON DIÈGUE.

Oui, toi, comme si je n'avais pas des oreilles... Te remuer le cœur! Un drôle!...

SIMON.

Comme j'ignore son crime...

DON DIÈGUE.

C'est un vaurien qui m'enverra dans l'autre monde... Je t'ai déjà répété que je ne voulais point d'avocats complaisants.

SIMON.

C'est bien, monsieur.

DON DIÈGUE.

Et à présent qu'il monte !

(Simon sort ; don Diègue s'assied, et reste un moment à manifester son excitation et sa colère.)

SCÈNE X.

DON CARLOS, DON DIÈGUE.

DON DIÈGUE.

Approchez, monsieur mon neveu, approchez ! Dites-moi, où avez-vous campé depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir ?

DON CARLOS.

A l'auberge du faubourg.

DON DIÈGUE.

Et vous n'avez pas quitté votre poste de toute la nuit, hein ?

DON CARLOS.

Pardon, mon oncle ; je suis rentré dans la ville, et j'ai...

DON DIÈGUE.

Oui, qu'avez-vous fait ? Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DON CARLOS.

J'avais un besoin absolu de m'entretenir avec une personne...

DON DIÈGUE.

Un besoin absolu!

DON CARLOS.

Oui, mon oncle... Je lui dois de grands égards, et il m'était de toute impossibilité de m'en retourner à Saragosse sans m'être présenté chez elle.

DON DIÈGUE.

Ah! si c'était une nécessité tellement impérieuse... Mais venir relancer cette personne à trois heures du matin, vraiment c'est une étrange façon de se conduire!... Ne pouviez-vous pas lui adresser quelque lettre?... Cela me fait penser que je dois avoir là sur moi... Tenez, avec un petit billet comme celui-ci, et en choisissant seulement une heure plus convenable, vous auriez pu vous dispenser de lui faire passer à elle une nuit blanche, et à bien du monde un mauvais moment.

(Il lui donne le papier qui a été lancé de la rue. Don Carlos, aussitôt qu'il le reconnaît, le lui rend, et se lève comme pour sortir.)

DON CARLOS.

Puisque vous savez tout, je ne comprends guère que vous me rappeliez! Pourquoi ne pas me laisser poursuivre ma route, et éviter ainsi une explication qui ne saurait offrir ni à vous ni à moi de bien grands charmes.

DON DIÈGUE.

Votre oncle, monsieur, désire savoir ce que tout cela signifie: et il veut que ce soit vous qui le lui disiez.

DON CARLOS.

A quoi bon en savoir davantage?

DON DIÈGUE.

Parce que je le veux et que je l'ordonne. M'avez-vous entendu?

DON CARLOS.

Je m'incline.

DON DIÈGUE.

Mettez-vous là... Où avez-vous connu cette jeune fille? Qu'est-ce que c'est que cet amour? Quelles circonstances l'ont fait naître? Quels engagements existent entre vous deux? Où et quand l'avez-vous vue?

DON CARLOS.

L'an passé, lors de mon trajet de retour vers Saragosse, j'arrivai à Guadalaxara sans la moindre intention de m'y arrêter. Mais l'intendant de la province, que j'allai visiter à sa maison de campagne, fit tant d'instances auprès de moi qu'il me retint pour toute la journée. Il voulait célébrer l'anniversaire de naissance de sa femme, et l'on me promit de me laisser repartir dès le lendemain. Parmi les invités se trouvait dona Paquita, que l'intendante avait enlevée ce jour-là au cloître, afin de lui procurer quelque distraction. Vous dirai-je ce que j'éprouvai à l'aspect de cette enfant? Vous dirai-je quel trouble elle excita dans mon âme, quel désir constant, irrésistible de la contempler, de l'écouter, de me sentir près d'elle, de lui parler et de lui plaire enfin!... L'intendant, qui était en veine

de plaisanteries, s'écria que j'étais amoureux fou, et, séance tenante, il m'affubla du nom chevaleresque de don Félix de Tolède [1]. Je n'eus garde de laisser tomber le rôle qu'on me créait ainsi, car presque aussitôt je conçus le projet de demeurer quelque temps dans la ville, en prenant mes mesures pour vous cacher ce séjour... J'observai, du reste, que dona Paquita me traitait avec une attention particulière; et le soir, au moment de nous séparer, l'espérance et l'orgueil remplissaient mon cœur. Je me voyais préféré à tous les rivaux de cette fête, et ils étaient nombreux. Bref, rien ne manquait... Mais loin de moi, mon oncle, la pensée de vous blesser en continuant un récit...

DON DIÈGUE.

Poursuivez, monsieur.

DON CARLOS.

Je sus bientôt que dona Paquita était la fille d'une dame de Madrid, veuve et sans fortune, mais de naissance très-honorable. Mon premier soin fut d'instruire mon cher hôte des projets amoureux qui devaient me retenir chez lui plus longtemps; et lui, sans y applaudir ni les désapprouver, inventa les prétextes les plus adroits pour colorer aux yeux de sa famille ma visite trop prolongée. Comme de sa campagne à la ville la distance n'est pas grande, il me fut facile d'aller et de venir la nuit. Peu à

[1] Nom donné par Calderon à quelques amants de ses comedies. (Cette note est tirée du texte des éditions antérieures.)

pen, dona Paquita daigna lire quelques-unes de mes lettres; et les réponses que je reçus d'elle, quoique le nombre en fût bien restreint, achevèrent de me précipiter dans une passion qui fera le malheur de toute mon existence!

DON DIÉGUE.

Bah!... Allez donc! Marchez toujours!

DON CARLOS.

Mon domestique, vous avez pu l'apprécier, est un gaillard plein de ressources et connaissant le monde. Aussi, grâce aux mille stratagèmes qui se succédaient dans son esprit, parvint-il à écarter de nous cette foule d'obstacles qui se présentèrent dès l'origine. Il fut convenu que le signal serait trois coups dans la main, auxquels répondraient trois autres coups frappés de même du haut d'une petite fenêtre donnant sur la cour du cloître. Alors tous les soirs, ou plutôt toutes les nuits, nous nous parlâmes avec la prudence et les précautions qu'exigeaient de pareils entretiens. Je demeurai toujours pour elle don Félix de Tolède, officier dans un régiment du roi, estimé de ses chefs, et homme d'honneur. Jamais, à cette époque, je ne lui ai dit un mot de plus sur ma personne, jamais je ne lui ai dévoilé ma parenté ni mes espérances, jamais enfin je ne lui ai donné à entendre qu'un mariage avec moi la conduirait peut-être à la richesse. D'abord, mon oncle, il ne me paraissait pas convenable de vous nommer encore; et de plus je ne voulais point, par intérêt pour

elle-même, devoir à la fortune les promesses que je ne demandais qu'à l'amour. Mais à chaque fois je la trouvai plus tendre, plus belle, plus digne de mon adoration! Près de trois mois s'écoulèrent ainsi, lorsque enfin arriva l'heure des adieux. Par une nuit funeste, je m'arrachai de sa présence; je la laissai plongée dans un désespoir mortel, et je courus ivre d'amour là où m'appelait mon métier de soldat. Durant un certain temps, ses lettres vinrent apporter quelques consolations dans mon triste exil... Tout à coup je reçus la dernière, qui me fut adressée il y a peu de jours. Dona Paquita m'apprit que sa mère s'occupait de la marier, mais qu'elle perdrait plutôt la vie que d'épouser un autre que moi! Elle me rappelait mes serments, elle m'adjurait de les tenir. Oh! alors je sautai sur mon cheval, je franchis l'espace à bride abattue, et d'une seule traite je fus à Guadalaxara. Mais Paquita n'y était déjà plus; et je vins ici... Le reste, monsieur, vous le savez comme moi, et vous me permettrez de ne pas vous le traduire en paroles.

DON DIÈGUE.

Mais quels étaient vos desseins au milieu de cette brusque invasion?

DON CARLOS.

Je voulais la consoler à mon tour, je voulais de nouveau lui jurer un amour éternel; puis voler à Madrid, vous voir, me jeter à vos pieds, vous exposer la vérité tout entière, et vous demander, mon oncle, non pas vos trésors, non pas vos domaines ni

vos protections ; mais ce que je voulais vous prier de m'accorder, c'était votre simple consentement, c'était votre bénédiction pour former enfin ces nœuds, objets de nos ardents désirs, et sur lesquels elle et moi nous avions fondé tout notre bonheur !

DON DIÈGUE.

Eh bien, mon neveu, jugez s'il est temps de vous ôter ce petit plan-là de la tête?

DON CARLOS.

Ah ! vous avez raison.

DON DIÈGUE.

Car si vous l'aimez, je l'aime aussi, moi ! Sa mère et toute sa famille applaudissent à mon mariage. Paquita en personne... Tenez, quelques promesses qu'elle vous ait faites, elle m'a répété elle-même, il n'y a pas une demi-heure, qu'elle était prête à obéir à sa mère, et à me donner sa main aussi bien que...

DON CARLOS.

Oui, tout, excepté son cœur !

DON DIÈGUE.

Que dites-vous?

DON CARLOS.

Oh ! pour ce qui est de cela, non !... ce serait offenser cet ange ! Écoutez : vous célébrerez vos noces quand il vous plaira ; votre femme tiendra toujours une conduite digne de son honnêteté et de sa vertu ; mais moi, j'ai été le premier, l'unique objet de sa tendresse, et je le suis et le serai toujours. Vous vous appellerez son mari ;

mais si quelquefois, si souvent même vous la surprenez ses beaux yeux baignés de larmes, c'est pour moi que ces larmes couleront. Ne lui demandez jamais la cause de ses noirs chagrins. Cette cause, ce sera encore moi ; moi seul ! Enfin, ces soupirs qu'elle s'efforcera vainement de refouler dans sa poitrine, ce seront des soupirs d'amour exhalés vers un ami absent !

DON DIÈGUE.

Ah çà, monsieur ! jusqu'où pousserez-vous votre audace ?

(Il se lève, et s'avance tout en colère vers don Carlos, qui fait quelques pas en arrière.)

DON CARLOS.

Mon oncle, je vous l'avais bien dit... Il m'était impossible de proférer une parole sans vous blesser... Mais brisons là sur cet odieux sujet. Adieu, vivez heureux ; et surtout ne me haïssez pas ; car Dieu sait si j'ai jamais pensé à vous causer le moindre déplaisir. Du reste, la meilleure preuve que je puisse vous donner de mon obéissance et de mon respect, c'est de quitter ces lieux sans plus tarder. Mais ne me refusez pas ce seul allégement à mes peines : oh ! ne me refusez pas votre pardon !

DON DIÈGUE.

Ainsi, c'est sérieux : vous vous en allez ?

DON CARLOS.

Je pars sur-le-champ, et cette absence sera longue !

DON DIÈGUE.

Pourquoi, Carlos?

DON CARLOS.

Parce que le devoir me commande de ne plus revoir Paquita durant ma vie!... Oh! si cette annonce d'une guerre prochaine pouvait se réaliser, oh! alors...

DON DIÈGUE.

Que voulez-vous dire?

(Il prend don Carlos par le bras, et l'amène sur le devant de la scène.)

DON CARLOS.

Rien... Que je désire la guerre, parce que je suis soldat.

DON DIÈGUE.

Carlos! méchant enfant! as-tu bien le cœur de me tenir un tel langage?

DON CARLOS.

On vient... et c'est elle peut-être... Adieu, mon oncle, adieu!

(Il regarde avec inquiétude du côté de l'appartement de dona Irène, se détache de don Diegue, et veut sortir par la porte du fond.)

DON DIÈGUE, le retenant.

Et où donc vas-tu courir?... Non, monsieur, vous resterez!

DON CARLOS.

Mais il le faut... Je ne dois plus contempler ses traits... Un seul échange de nos regards pourrait vous précipiter dans des inquiétudes mortelles.

DON DIÈGUE.

Je t'ai dit déjà que tu ne bougerais pas d'ici... Allons, vite, entre dans cette chambre!

DON CARLOS.

Pourtant, mon oncle!...

DON DIÈGUE.

Fais ce que je t'ordonne!

(Don Carlos entre dans la chambre de don Diègue.)

SCÈNE XI.

DONA IRÈNE, DON DIÈGUE.

DONA IRÈNE.

Hé quoi! seigneur don Diègue, est-ce déjà l'heure de partir?... Bonjour, bonjour!... (Elle éteint la lumière qui brûle sur la table.) Est-ce que vous priez?

DON DIÈGUE, se promenant avec inquiétude.

Oui, j'ai bien l'esprit à la prière en ce moment!

DONA IRÈNE

Si vous le désirez, on peut vite mettre le chocolat sur le feu, et prévenir le conducteur pour qu'il fasse atteler au premier signal... Mais qu'avez-vous enfin? Y aurait-il quelque chose de nouveau?

DON DIÈGUE.

Oui, et de très-nouveau même.

DONA IRÈNE.

Qu'est-ce donc? Parlez, pour l'amour du ciel! Dépêchez, dépêchez, monsieur! Si vous saviez quelle frayeur saisit tout mon être! Voyez-vous,

chaque bagatelle qui tombe ainsi sur moi à l'improviste suffit pour me tourner le sang. Il faut vous dire que, depuis la dernière fausse couche que j'ai faite, il m'est resté une extrême irritabilité dans les nerfs; et il y a cependant dix-neuf années de cela, si ce n'est vingt. Mais depuis lors, figurez-vous que la moindre vétille me jette en pâmoison. Et ni les bains, ni les bouillons de couleuvre, ni la conserve de tamarin, non, rien ne m'a réussi. Or vous devez concevoir à présent...

DON DIÈGUE.

Pour Dieu! laissons là vos fausses couches et votre conserve... Nous avons un chapitre plus grave à entamer. Mais, avant tout, que font votre demoiselle et la suivante?

DONA IRÈNE.

Elles sont en train de rassembler leurs effets et d'arranger notre malle, afin que tout soit prêt à point, et qu'il n'y ait pas le plus léger retard.

DON DIÈGUE.

C'est au mieux. Veuillez prendre cette chaise. (Ils s'asseyent tous deux.) Maintenant tâchez de n'être ni épouvantée ni bouleversée par rien de ce que vous allez entendre. Songez qu'il ne faut pas que notre bon sens nous abandonne au moment où nous en avons le plus besoin. Et d'abord, madame, votre fille se meurt d'amour...

DONA IRÈNE.

Eh bien! ne vous l'ai-je pas répété mille fois?

Oui, certes, monsieur, elle en meurt! Du reste, il suffisait que je vous l'apprisse, moi, pour que...

DON DIÈGUE.

En vérité, cette maudite habitude d'interrompre les gens à chaque instant... De grâce, laissez-moi la parole.

DONA IRÈNE.

Oh! très-bien. Allez, continuez!

DON DIÈGUE.

Votre fille donc se meurt d'amour; mais elle ne se meurt pas pour moi.

DONA IRÈNE.

Qu'osez-vous dire?

DON DIÈGUE.

Ce que vous entendez, madame.

DONA IRÈNE.

Mais qui vous a fait ce conte absurde?

DON DIÈGUE.

Personne. Je sais, j'ai vu, nul ne m'a fait des contes. Et puisque je vous le dis, moi, c'est que j'ai la certitude de n'avancer que des choses positives. Mais, bon Dieu, que signifient ces pleurs?

DONA IRÈNE.

Oh! malheureuse que je suis!

DON DIÈGUE.

Pourquoi ces gémissements?

DONA IRÈNE.

Ah! parce qu'on me voit seule et sans res-

sources, parce que je suis une pauvre veuve, il semble que tout le monde soit en droit de m'insulter et de se liguer contre moi.

DON DIÈGUE.

Madame!... dona Irène!...

DONA IRÈNE.

Au terme de mes ans et de mes infirmités, voilà qu'on me traite comme une déguenillée, comme une cendrillon de carrefour, autant dire, ma foi!... Et qui jamais eût cru cela de vous, don Diègue? Bonté divine! si mes trois défunts existaient encore! si seulement mon dernier défunt était encore debout, lui qui avait le caractère d'un vrai crocodile...!

DON DIÈGUE.

Écoutez, madame; la patience va m'échapper!

DONA IRÈNE.

Il ne fallait que lui répliquer un seul mot pour le voir devenir le démon en personne. Un jour, à la procession de la Fête-Dieu, je ne sais pour quelle misère il bourra de coups de poings un commissaire ordonnateur; et, n'eussent été deux religieux carmes qui vinrent se jeter entre eux, il l'aplatissait contre un pilier, sous le portique de *Santa-Cruz*.

DON DIÈGUE.

Mais est-il possible que vous ne me prêtiez pas votre attention jusqu'au bout!

DONA IRÈNE.

Hélas! monsieur, je sais d'avance où vous vou-

lez en venir. Je ne suis pas du bois dont on fait les sottes, allez! Ma fille ne vous agrée plus, et vous cherchez des prétextes pour esquiver l'engagement que vous avez contracté envers nous... Ah! pauvre chère enfant de mon âme et de mon cœur!...

DON DIÈGUE.

Madame!... dona Irène, me ferez-vous la grâce enfin de m'écouter, de ne pas me répliquer, de ne plus m'étourdir de vos ridicules discours. Une fois que vous saurez tout, pleurez, gémissez, criez et clabaudez tant qu'il vous plaira! Mais d'ici là, pour l'amour du ciel, ne me faites pas sortir des gonds!

DONA IRÈNE.

Expliquez-vous comme vous le jugerez à propos.

DON DIÈGUE.

Et ne recommençons pas encore nos larmes, nos suffocations...

DONA IRÈNE.

Mais voyez, j'ai séché mes yeux.

DON DIÈGUE.

Eh bien! il y a déjà une bonne année, ou quelque chose d'approchant, que dona Paquita aime un jeune cavalier. Ils se sont parlé à maintes reprises; ils se sont écrit; ils se sont promis amour, fidélité, constance... Pour tout résumer, il existe entre eux une passion si tendre, que les obstacles et l'é-

loignement, au lieu de diminuer leur flamme, n'ont servi qu'à la rendre plus vive et plus sincère. Or, en présence de tels faits, vous comprenez...

DONA IRÈNE.

Grand Dieu! ne voyez-vous donc pas que tout cela est un bavardage inventé par quelque langue de vipère qui a voulu nous lancer son venin?

DON DIÈGUE.

Allons, revenez-vous encore à vos interruptions?... Non, madame, ce n'est point un bavardage. Je vous répète de nouveau que je parle en connaissance de cause.

DONA IRÈNE.

Que pouvez-vous connaître, monsieur, et quelle ombre de vérité y a-t-il dans cette histoire? Supposer que la fille de mes entrailles, élevée et renfermée dans un cloître, jeûnant les sept vendredis après Pâques...! une enfant qui ne se doute pas de ce que c'est que le monde, et qui n'est pas encore sortie de la coquille, comme on dit! Ah! l'on s'aperçoit trop que vous ignorez le caractère de sa tante de là-bas. C'est bien elle qui aurait permis le moindre faux pas à sa nièce!

DON DIÈGUE.

Il ne s'agit nullement ici d'un faux pas, chère madame; il s'agit d'une inclination honnête, et dont jusqu'à ce jour nous n'avions pas eu la plus

petite nouvelle. Votre fille est une enfant digne de beaucoup d'estime et incapable de faillir... La seule chose que je veuille constater, c'est que toutes ses tantes, toutes ses parentes, et les mères, et vous, madame, et moi le premier, nous nous sommes fourvoyés on ne peut mieux. La demoiselle désire se marier, mais c'est avec un autre que moi... Nous sommes arrivés trop tard. Vous avez un peu trop compté sans la volonté de votre fille... Mais que sert de tant nous fatiguer? Lisez cette lettre, et vous me direz si j'ai raison.

(Il lui donne la lettre de don Carlos. Dona Irène la prend, et, sans y jeter les yeux, elle se leve tout agitée, court vers la porte de sa chambre, et appelle. Don Diègue cherche en vain à la contenir.)

DONA IRÈNE.

J'en perdrai le jugement !... Francisquita !... Sainte Vierge du Marécage !... Rita ! Francisca !...

DON DIÈGUE.

Mais à quoi bon les appeler ?

DONA IRÈNE.

A quoi bon ? Je veux que ma fille vienne, et qu'elle apprenne une bonne fois, la pauvrette, quel personnage vous êtes, monsieur !

DON DIÈGUE, à part.

Cette vieille renverse tout mon édifice... Avis aux braves gens qui se fient à la sagesse des femmes !

SCÈNE XII.

DONA FRANCISCA, RITA, DONA IRÈNE, DON DIÈGUE.

RITA.

Madame!

DONA FRANCISCA.

Vous m'appelez?...

DONA IRÈNE.

Oui, ma fille, je t'appelle; car le seigneur don Diègue nous traite, ta mère et toi, avec un mépris qu'il est impossible d'endurer plus longtemps. Quelles amourettes as-tu, petite? A quel homme as-tu fait promesse de mariage? Que signifie tout ce micmac? (A Rita.) Et toi, friponne?... Mais tu dois bien savoir ce qui se passe... Tu es payée pour le savoir! (A dona Francisca.) Qui est-ce qui a écrit ce billet-là? Voyons! que dit-il?

(Elle présente la lettre ouverte à dona Francisca.)

RITA, bas à dona Francisca.

C'est l'écriture de don Félix!

DONA FRANCISCA.

Quelle indignité! Est-ce ainsi, seigneur don Diègue, que vous faites honneur à votre parole?

DON DIÈGUE.

Le ciel m'est témoin, chère enfant, qu'il n'y a point de ma faute. Mais approchez-vous, et chassez tout effroi. (Il prend dona Francisca par la main, et la place auprès de lui.) Quant à vous, madame, écoutez, enchaî-

nez votre langue, et ne me poussez pas à l'oubli de moi-même. Rendez-moi ce papier!... Maintenant, Paquita, vous souvient-il des trois coups frappés cette nuit sous la fenêtre?

DONA FRANCISCA.

Je m'en souviendrai ma vie entière.

DON DIÈGUE.

Eh bien! ce papier est précisément celui qui a été lancé de la rue. Mais ne vous effrayez pas; je vous l'ai dit par avance. (Lisant.) « Cher trésor, si « je dois perdre l'espoir de vous parler, je ferai « tout mon possible pour que ce billet arrive entre « vos mains. Je ne m'étais pas plutôt séparé de « vous hier au soir, que soudain je rencontrai, « dans la salle même de l'hôtel, celui que je nom- « mais mon rival; et, à sa vue, j'ai failli expirer « de douleur. Il m'ordonna de sortir sur-le-champ « de cette ville, et il fallut obéir! En effet, don « Félix n'est pas mon nom; je m'appelle don « Carlos, et don Diègue est mon oncle! Adieu, « Paquita! Vivez contente, et oubliez pour toujours « votre malheureux ami

« CARLOS DE URBINA. »

DONA IRÈNE.

Quoi! c'est là ce qu'on écrit à ma fille?

DONA FRANCISCA.

O désespoir!

DONA IRÈNE.

Ainsi donc, c'était vrai tout ce que disait mon-

sieur, coquine des coquines! Tu te souviendras aussi de moi!...

(Elle s'avance furieuse sur dona Francisca. Rita et don Diègue s'efforcent de la retenir.)

DONA FRANCISCA.

Ma mère!... Pardon!

DONA IRÈNE.

Non, juste ciel! il faut que je la tue...

DON DIÈGUE.

Est-ce que sa tête s'égare?

DONA IRÈNE.

Il faut que je l'étouffe!

SCÈNE XIII.

DON CARLOS, DON DIÈGUE, DONA IRÈNE, DONA FRANCISCA, RITA.

DON CARLOS, se précipitant hors de la chambre de don Diègue.

Arrêtez, madame!... Devant moi, personne ne touchera un cheveu de cette enfant!

(Il entraîne dona Francisca vers le fond du théâtre, et se place devant elle pour la protéger. Dona Irène recule, effrayée.)

DONA FRANCISCA.

Ah!... Carlos!

DON CARLOS, s'avançant vers don Diègue.

Excusez ma hardiesse... Mais j'ai vu qu'on la maltraitait, et je n'ai pu me contenir davantage.

DONA IRÈNE.

Grand Dieu! Qu'est-ce qui m'arrive là?... Qui êtes-

vous, monsieur? De quel droit votre irruption et vos bravades? Quel est tout ce scandale?

DON DIÈGUE.

Du scandale! il n'y en a point. Monsieur est le bien-aimé de votre fille... les séparer, ce serait les tuer. Ainsi, Carlos... quoi qu'il en soit... va, et embrasse ta femme!

(Don Carlos s'approche de dona Francisca, et ils s'embrassent.)

DONA IRÈNE.

Comment! c'était votre neveu?

DON DIÈGUE.

Oui, madame, c'est mon propre neveu, qui, grâce à ses trois coups, à sa guitare et à sa lettre, m'a procuré la plus terrible nuit qui ait marqué dans mon existence. (Don Carlos et dona Francisca se jettent aux genoux de don Diègue.) Ah çà, mes enfants, que venez-vous faire, que voulez-vous encore tous deux?

DONA FRANCISCA.

Vous nous accordez votre pardon et notre bonheur?

DON DIÈGUE.

Oui, chers trésors de mon âme, j'accorde tout!

(Il les relève.)

DONA IRÈNE.

Est-il possible que vous vous déterminiez à un tel sacrifice?

DON DIÈGUE.

J'aurais pu séparer ces pauvres enfants pour

toujours, j'aurais pu m'assurer sans peine la possession de cette charmante jeune fille; mais ma conscience ne me l'a pas permis. Carlos! Paquita! si vous saviez quelle douloureuse impression laisse dans mon âme ce cruel effort!... N'oubliez point qu'après tout je suis homme, et que j'ai ma part de misères et de faiblesse!

DON CARLOS, lui baisant la main.

Si notre affection la plus tendre, si notre reconnaissance sans bornes peuvent compenser tant de félicité perdue...

DONA IRÈNE.

Voyez donc! Ce brave don Carlos! quel cœur d'or!...

DON DIÈGUE.

Oui, mon neveu et votre fille raffolaient d'amour, pendant que vous, madame, vous et les nobles tantes, vous bâtissiez des châteaux en l'air, et me remplissiez la tête d'illusions qui maintenant se sont évanouies comme un songe! Voilà le résultat de ces abus d'autorité, de cet esclavage dans lequel on tient la jeunesse; voilà les garanties que vous offrent les parents et les tuteurs; voilà enfin la foi qu'on doit ajouter au fameux *oui* des jeunes filles! Grâce au hasard, j'ai reconnu à temps l'erreur où je me trouvais. Malheur à ceux qui la découvrent lorsqu'il n'est plus temps!

DONA IRÈNE.

Enfin, que le ciel protége nos amoureux, et qu'il leur réserve longues années et longues joies! (A don Car-

los.) Allons, monsieur, venez, que votre belle-maman vous embrasse! (Elle embrasse don Carlos. Dona Francisca se met aux genoux de sa mère, et lui baise la main.) Et toi, ma fille, ma Francisquita, tu as eu bon goût, vive Dieu!... Voilà un garçon fait au tour... La peau un peu brune... mais il vous a un jeu de prunelles qui tient de la magie!

RITA.

Bravo! Vous faites bien de nous raconter tout cela, comme si la petite n'y avait pas pris garde! Mademoiselle, un million de baisers.

(Dona Francisca et Rita s'embrassent.)

DONA FRANCISCA.

Mais conçois-tu allégresse pareille? Et toi, puisque tu m'aimes tant... Va, tu seras toujours, toujours à mes yeux une amie.

DON DIÈGUE, embrassant dona Francisca.

Paquita, ma belle fillette, reçois les tendres vœux de ton nouveau père... Désormais je ne crains plus cette affreuse solitude qui menaçait ma vieillesse! Vous, mes chéris, (Prenant par la main don Carlos et dona Francisca.) vous serez les délices de mon cœur; et le premier fruit de votre union... oui, mes enfants, le premier... oh! vous aurez beau faire et beau dire, le premier sera pour moi! Et lorsque je le tiendrai doucement bercé dans mes bras, je pourrai m'écrier : C'est à moi qu'il doit son existence cet innocent chérubin; et si ses parents vivent, s'ils sont heureux, c'est à moi, à moi seul qu'ils le doivent!

DON CARLOS.

Soyez béni pour tant de bonté!

DON DIÈGUE.

Mes enfants, c'est la bonté de Dieu qu'il faut bénir!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ERRATA.

Page 42, dernière ligne, après le mot *œil*, ajoutez *fixé*...

Page 76, ligne 25, après *honteuse*, ajoutez des points de suspension (...).

Page 91, ligne 2, supprimez *et*.

Page 179, ligne 5, au lieu de *rentraire*, lisez *repriser*.

Page 227, ligne 15, au lieu de *décidée*, lisez *décisive*.

Page 281, première ligne de la note, au lieu de *Andaloux*, lisez *Andalous*.

Page 324, ligne 18, au lieu de *n'était ce*, lisez *n'est-ce*.

Page 559, dernière ligne, au lieu de *je ne sais quel*, lisez *je ne sais* PAR *quel*.

Digitized by Google

TABLE.

Vie de Moratin..... v
Notice sur le *Vieillard et la Jeune Fille*..... 3
Le Vieillard et la Jeune Fille..... 7
Notice sur la *Comédie Nouvelle, ou le Café*..... 125
La Comédie Nouvelle, ou le Café..... 129
Notice sur le *Baron*..... 225
Le Baron..... 229
Notice sur la *Fausse Dévote*..... 335
La Fausse Dévote..... 337
Notice sur le *Oui des Jeunes Filles*..... 491
Le Oui des Jeunes Filles..... 493

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION DE L'UNIVERS PITTORESQUE :

Espagne, par M. Joseph Lavallée et M. Ad. Guéroult, consul de France. 1 vol. de 31 feuilles et 52 planches. 6 fr.

En écrivant cette Histoire, on s'est attaché à présenter ce pays si intéressant avec ses passions nationales, ses superstitions, ses vices, ses vertus, ses légendes apocryphes et ses traditions chevaleresques. Pour cela, c'est sur les auteurs espagnols, dans les recueils des lois, constitutions, codes, etc., et autres documents, qu'on s'est appuyé de préférence sans négliger les écrits modernes. Pour ce qui concerne la domination arabe, les ouvrages de Cardonne, Condé, Reinaud et Romey ont été consultés; pour l'époque chevaleresque, les chroniques et romanceros; pour l'école moderne, M. Lavallée a profité des mémoires inédits de son oncle le colonel Esteban, l'un des principaux défenseurs de Saragosse. La littérature et les beaux-arts occupent une part importante de ce récit.

Espagne, continuée jusqu'à nos jours par M. Joseph Lavallée; **Iles Baléares**, par M. Frédéric Lacroix; **Sardaigne**, par M. le chevalier de Gregory; **Corse**, par M. de Friess-Colonna. 1 vol. de 28 feuilles et 55 planches. . . . . 6 fr.

PRESCOTT. — Histoire du règne de Philippe II, traduite de l'anglais par G. Renson et P. Ithier. 5 vol. in-8°. Prix. . . . . 25 fr.

BIGLAND. Histoire d'Espagne, depuis sa première période jusqu'à la fin de 1809, et continuée jusqu'en 1814, par MM. Bigland et le comte Mathieu Dumas. Avec une grande Carte et une Notice géographique par M. le colonel Bory de Saint-Vincent. 3 vol. in-8. Prix. . . . . 8 fr. 75

LABORDE. — Itinéraire descriptif de l'Espagne. 3e édition, revue et considérablement augmentée, par M. le comte Al. de Laborde; 6 vol. enrichis de vignettes représentant les principaux monuments de l'Espagne, d'un atlas in-4° contenant les plans de ville et cartes routières. Prix. 24 fr.

LEJEUNE (le général). — Histoire du siége de Saragosse, avec carte. Prix. . . . . 4 fr.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

Digitized by Google